

Saint-Exupéry relu et traduit

Renata Krupa & Iwona Piechnik (éds)



Biblioteka Jagiellońska
Kraków 2018

Saint-Exupéry
relu et traduit





Saint-Exupéry relu et traduit



Renata Krupa & Iwona Piechnik (éds)

Biblioteka Jagiellońska
Kraków 2018

CRITIQUES

prof. dr hab. Urszula Dąmbska-Prokop

dr hab. Edyta Jabłonka

dr David Abraham Macias Barres

dr hab. Kinga Paraskiewicz

dr hab. Roman Sosnowski

dr hab. Ewa Stala

dr hab. Andrzej Zieliński

COUVERTURE + DESSIN

Emilia Dajnowicz

DESSIN À LA PAGE 2

Milena Kierepka

CC-BY-NC-SA 3.0 PL

La publication en version électronique est disponible librement sur le site
ruj.uj.edu.pl

Les exemplaires du livre sont gratuits et ne peuvent pas être vendus

ISBN (version papier) : 978-83-952995-5-1

e-ISBN (version électronique) : 978-83-952995-6-8

Biblioteka Jagiellońska

Kraków 2018

al. Mickiewicza 22, 30-059 Kraków

tel. 12 663 35 89, tel./fax 12 633 09 03

<http://ruj.uj.edu.pl>

ruj@uj.edu.pl

Table des matières

Avant-propos.....	7
Juliusz CĘCELEWSKI : Remarques sur l’emploi des méthodes quantitatives dans l’explication des changements phonétiques réguliers : étude statistique de trois versions linguistiques du <i>Petit Prince</i>	9
Natalia CZOPEK : Crioulos de base portuguesa de Cabo Verde e de Ziguinchor (Senegal): estudo contrastivo	25
Aleksandra KAMIŃSKA : Saint-Exupéry : vision du monde à travers la représentation de la nature	45
Lesya KORPAN : <i>Lettre à un otage</i> : étude sur le syntagme verbal métaphorisé.....	60
Alina KREISBERG : Il Piccolo Principe in un paese piccolo piccolo	70
Iwona PIECHNIK : Noms modernes dans les langues anciennes : <i>Le Petit Prince</i> dans trois versions latines et en ancien français.....	81
Dominika RUSZKIEWICZ : “Chaque jour j’apprenais quelque chose”: using <i>Le Petit Prince</i> and its translations to teach old and modern languages.....	157
Ildikó SZIJJ : Frases interrogativas na tradução portuguesa e na tradução galega de <i>O Príncipezinho</i> de Antoine de Saint-Exupéry	170
Katarzyna WAŚALA : The Little Traveller’s adventures in the land of colloquiality. On the Persian translations of de Saint-Exupéry’s <i>Le Petit Prince</i>	180
Marta WICHEREK : Traducción de obras literarias al spanglish: el caso de <i>El Little Príncipe</i>	191



Quelques citations d'Antoine de Saint-Exupéry

Ah !... général, il n'y a qu'un problème, un seul de part le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien. (...) On ne peut plus vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés (...) Il n'y a qu'un problème, un seul : redécouvrir qu'il est une vie de l'esprit, plus haute encore que la vie de l'intelligence, la seule qui satisfasse l'homme... (...) Les liens d'amour qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres et aux choses sont si peu tendus, si peu denses que l'homme ne sent plus l'absence comme autrefois. (...) En cette époque de divorce, on divorce avec la même facilité d'avec les choses. Les frigidaires sont interchangeable. Et la maison aussi, si elle n'est qu'un assemblage... Et la ferme. Et la religion. Et le parti. (...) je hais cette époque, où l'homme devient, sous un totalitarisme universel, bétail doux, poli et tranquille. On nous a fait prendre ça pour un progrès moral... (...) L'homme que l'on alimente en culture de confection, en culture standard, comme on alimente les bœufs en foin. C'est celà l'homme d'aujourd'hui. (...) il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes ? (*Lettre au général X...*, 1944, dans : *Écrits de guerre 1939-1944*).

Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. (*Terre des hommes*, 1939, chap. II)

Ainsi, les nécessités qu'impose un métier, transforment et enrichissent le monde. (*Terre des hommes*, 1939, chap. I)

Quand nous prendrons conscience de notre rôle, même le plus effacé, alors seulement nous serons heureux. Alors seulement nous pourrons vivre en paix et mourir en paix, car ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort. (*Terre des hommes*, 1939, chap. III)

Mais a raison quiconque accepte la destruction de son urne de chair pour sauver le dépôt qui s'y trouve enfermé. (*Citadelle*, 1948, chap. LXXVII)

Tu es nœud de relations et rien d'autre. Et tu existes par tes liens. Tes liens existent par toi. Le temple existe par chacune des pierres. (*Citadelle*, 1948, chap. CLXXV)

Les miracles véritables, qu'ils font peu de bruit ! Les événements essentiels, qu'ils sont simples ! (*Lettre à un otage*, 1943, chap. III)

Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ? (...) Ça signifie « créer des liens... » (...) On ne connaît que les choses que l'on apprivoise, dit le renard. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. (...) Le langage est source de malentendus. (...) on ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible pour les yeux. (...) Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé. (*Le Petit Prince*, 1943, chap. XXI)

Si tu aimes une fleur qui se trouve dans une étoile, c'est doux, la nuit, de regarder le ciel. Toutes les étoiles sont fleuries. (*Le Petit Prince*, 1943, chap. XXVI)

Avant-propos

Ce recueil est un petit hommage à Antoine de Saint-Exupéry dans le cadre de la coopération franco-polonaise à l'échelle internationale, avec le concours de nos amis d'autres pays.

Ceci pour deux occasions qui se sont présentées en 2018 :

★ Le 75^e anniversaire du *Petit Prince* (publié pour la 1^{re} fois en avril 1943), dont l'auteur est né à Lyon et a passé son enfance dans la région,

★ *L'Année de la Pologne* à la Faculté des Langues de l'Université Jean Moulin Lyon 3 pour célébrer le 100^e anniversaire du recouvrement de l'indépendance de la Pologne en 1918, après la Première Guerre Mondiale.

Notons aussi qu'il y a un important accent polonais déjà dans l'enfance d'Antoine de Saint-Exupéry dans la région lyonnaise : à l'âge de 12 ans, il fait son « baptême de l'air », c'est-à-dire le premier tour en avion en juillet 1912 avec les frères Gabriel et Pierre Wróblewski, fils d'émigrés polonais. Ces frères, connus surtout sous le pseudonyme « frères Salvez », étaient pionniers de l'avion métallique et construisaient leurs appareils portant la marque W¹, à l'aérodrome d'Ambérieu-en-Bugey, à une cinquantaine de kilomètres de Lyon, pas loin du château de Saint-Maurice-de-Rémens où Antoine passait la plupart de ses vacances en famille.²

Une seconde rencontre significative de Saint-Exupéry avec les Polonais a lieu à Alger, où il est venu d'Amérique pour rejoindre les Forces françaises libres, disposées temporairement en Afrique du Nord : en automne 1943, Kajetan Morawski³, récemment nommé ambassadeur de Pologne auprès du Comité français de la libération, fait sa connaissance grâce au conseiller d'ambassade Aleksander Mohl, dans le club du palais du Bardo. Depuis, ils s'y voient régulièrement, pourtant sans céder aux effusions. Saint-Exupéry est alors mis à pied après un atterrissage raté et il paraît taciturne, plongé dans le chagrin et ses réflexions douloureuses⁴, donc

¹ Voir p.ex. le site de la Société lyonnaise d'histoire de l'aviation et de documentation aéronautique : <http://slhada.fr/salvez.html> (consulté en décembre 2018).

² De nombreuses bibliographies d'Antoine de Saint-Exupéry en parlent, p.ex. celle de Virgil Tanase, 2013, *Saint-Exupéry*, Paris : Gallimard, p. 20.

³ Connu aussi sous son prénom francisé : Gaétan.

⁴ V. Tanase (op. cit., p. 402) le résume ainsi : « Pendant ces longs mois passés à Alger de septembre 1943 à mai 1944, Antoine de Saint-Exupéry est particulièrement malheureux. Le désœuvrement lui pèse ». De plus, son corps est extrêmement fatigué. Il souffre donc moralement et physiquement. Il est aussi en train d'écrire sa *Citadelle* : cette œuvre posthume (1948) traite de la condition de l'homme et de son lien à Dieu.

Morawski, respectueux à l'égard de ses sentiments, n'ose pas « pénétrer sa solitude ». Le 29 janvier 1944, pour célébrer l'arrivée à Alger d'Alfred Duff Cooper, nommé ambassadeur britannique auprès du Comité français de la libération, Morawski organise un dîner, en invitant aussi ses autres amis dont Saint-Exupéry. Vers la fin du repas, c'est un dialogue animé entre Saint-Exupéry et Élisabeth de Miribel de l'ambassade française qui commence à dominer la conversation. Morawski note que les deux, « avec la même passion, sur des routes différentes, cherchaient Dieu »⁵ : elle, au seuil du cloître⁶ ; lui, au seuil de la mort. Après le dîner, les convives passent la soirée dans la résidence de l'ambassadeur polonais :

Alexandre Mohl ouvrit la dernière bouteille de cognac. Jan Gawronski s'installa au piano pour jouer une nocturne de Chopin et Saint-Exupéry exécuta pour Lady Diana [Cooper] ses tours de magie de cartes. Il s'amusait de la surprise des spectateurs et ponctuait ses démonstrations d'exclamations et d'éclats de rire. Tout d'un coup, il cessa de battre les cartes, changea d'attitude et déclara d'une voix posée : « Ce matin même, j'étais chez une voyante. Visiblement, elle n'a pas reconnu les insignes de mon uniforme et m'a pris pour un marin, car elle m'a annoncé ma mort prochaine dans les vagues de la mer ».⁷

Six mois plus tard, le 31 juillet 1944, son avion est abattu par un chasseur allemand au-dessus de la Méditerranée, au large de Marseille.

« Aviateur, combattant, grand écrivain, moraliste, sans autre intérêt que la vérité et la grandeur, technicien et exclusivement soucieux des qualités et des âmes »⁸, Antoine de Saint-Exupéry est toujours avec nous, grâce à ce qu'il nous a laissé et que nous pouvons lire.

Les articles réunis ici traitent de ses divers textes – en premier lieu du *Petit Prince*, devenu un livre-culte –, non seulement du point littéraire, mais surtout sous l'angle linguistique.

Nous espérons que leur lecture sera agréable et fructueuse.

Renata Krupa
Université Jean Moulin Lyon 3
Lyon, France

Iwona Piechnik
Université Jagellonne
Cracovie, Pologne

⁵ Nous citons d'après : Antoine de Saint-Exupéry, 1995 (1982), *Écrits de guerre 1939-1944*, préf. de Raymond Aron, Paris : Gallimard, nouvelle éd. remaniée, p. 382.

⁶ Elle abandonne la carrière diplomatique en 1949 pour entrer au Carmel où elle passe seulement 5 ans, au bout desquels elle continue son service diplomatique.

⁷ A. de Saint-Exupéry, *Écrits de guerre 1939-1944*, op. cit., p. 382. En fait, c'est le résumé d'un beau témoignage de Kajetan Morawski, publié dans ses mémoires en polonais : K. Morawski, 2018 (1960), *Tamten brzeg : wspomnienia i szkice*, Warszawa : Narodowe Centrum Kultury & Fundacja Edicions Spotkania, chapitre « Spotkanie z Saint-Exupérym », p. 222-228, et particulièrement p. 227-228.

⁸ Préface de Raymond Aron, dans : A. de Saint-Exupéry, *Écrits de guerre 1939-1944*, op. cit., p. 8.

Juliusz Cęcelewski

Université Jagellonne
de Cracovie



Remarques sur l'emploi des méthodes quantitatives dans l'explication des changements phonétiques réguliers : étude statistique de trois versions linguistiques du *Petit Prince**

En 1959 Pierre Guiraud a publié ses *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique* où, mis à part une synthèse des résultats déjà obtenus par la statistique linguistique, il a forgé un grand nombre d'idées nouvelles, dont une conception inédite postulant l'application de l'appareil quantitatif à l'explication raisonnable des processus du changement phonétique régulier. Cependant, une soixantaine d'années se sont écoulées sans que les hypothèses audacieuses de Guiraud aient été définitivement confirmées ou dissipées. À part le fait que ses constats peuvent être considérés aujourd'hui comme simplistes et difficilement acceptables du point de vue de la statistique moderne, il fut le premier à aborder le problème entièrement laissé dans l'ombre par la méthodologie traditionnelle de la

* Je tiens à remercier chaleureusement Dr Kamil Stachowski pour ses précieux commentaires et conseils.

linguistique diachronique, à savoir l'explication causale des processus diachroniques.

La première partie de notre article sera consacrée à une analyse critique des travaux guiraudiens. Dans la seconde partie nous proposerons une conception innovatrice, traitant les problèmes formulés par Pierre Guiraud sous un nouveau point de vue. Notre corpus de recherches sera le texte du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry en trois versions : en latin, en ancien français et en français moderne.

1. Conception de Pierre Guiraud – hypothèse de l'équilibre phonostatistique universel

Principes méthodologiques formulés par P. Guiraud

Pierre Guiraud présume que tout changement phonétique résulte d'une rééquilibration du système de la langue se trouvant dans un état de déséquilibre par rapport à un modèle idéalisé, abstrait, appelé « l'équilibre phonostatistique ». Il s'agit d'un système de fréquences d'apparition de phonèmes, propre à une langue donnée. Pour ce modèle idéalisé, on est tenté de croire qu'il en existe un seul qui soit universel pour chaque langue du monde et qu'il est donc possible de le déterminer en ayant comparé les fréquences d'apparition d'un phonème déterminé dans différentes langues. Une fois un équilibre phonostatistique établi, il est possible de mesurer, pour un stade précis du développement de la langue, les écarts dans la fréquence des phonèmes, à savoir la désintégration du système par rapport à un modèle idéalisé. Pour en citer un exemple concret¹ : le *m* final en latin classique présente une fréquence de 5.82% contre une moyenne idéalisée² de 3.34% ce qui se traduit par un écart-réduit d'environ + 2.80 qui reflète l'état d'une déviation importante³. Or la disparition du *m* final résout ce déséquilibre en ramenant la fréquence de *m* latin de 5.82% à 3.50%, donc relativement proche de la moyenne idéalisée.

Un autre phénomène analysé est le voisement des occlusives sourdes latines. Ayant examiné la situation phonostatistique de la surdité dans la

¹ Tous les chiffres statistiques présentés dans la suite proviennent d'une étude phonostatistique réalisée par P. Guiraud (*Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, 1959 : 111-112).

² La moyenne modèle a été calculée à partir de la comparaison des fréquences d'apparition des phonèmes dans un corpus comportant des textes en une vingtaine de langues. Une fois que la moyenne modèle est calculée, elle sert de référence pour déterminer les écarts de fréquence d'apparition des phonèmes dans une langue analysée.

³ Pour évaluer l'importance d'un écart par rapport à la moyenne, il est nécessaire de déterminer la notion de seuil d'équilibre au-delà duquel le système devient vulnérable, réceptif à toute action externe et par conséquent tend à retrouver un état d'équilibre interne.

série des 17 langues étudiées⁴, Pierre Guiraud a constaté que le latin était la plus sourde avec une fréquence pour les occlusives sourdes de 15.54% en face d'une moyenne de 12.77%. Dans le domaine de la Romania occidentale où a eu lieu le voisement des occlusives sourdes en position intervocalique, la fréquence relative des sourdes descend à 12.5%, ce qui la ramène à un état encore une fois très proche de l'état d'équilibre.

Selon P. Guiraud, l'application d'un tel appareil quantitatif à une loi diachronique rendrait possible une explication raisonnable d'un développement qui ne serait donc pas arbitraire, mais qui aurait résulté du caractère de système qui tend naturellement à retrouver son équilibre par rapport à une moyenne valable pour toutes les langues. Nous appelons cela « l'hypothèse de l'équilibre phonostatistique universel », par opposition à « l'hypothèse de l'équilibre phonostatistique interne » dont il sera question plus tard.

Remarques méthodologiques

Les deux analyses guiraudiennes présentent en fait un nombre d'imperfections méthodologiques, dont nous essayerons de commenter les plus évidentes.

Premièrement, si une fréquence-modèle universelle pour tout système phonologique existe, elle ne se laisse voir qu'à travers des états phonostatistiques réellement existants, représentant donc toujours un état de déséquilibre en plein changement. Par conséquent, il est impossible de la déterminer autrement qu'à l'aide de la comparaison du plus grand nombre possible de situations phonostatistiques dans différentes langues, choisies délibérément et constituant un échantillon représentatif de toutes les langues, ce qui est une tâche extrêmement laborieuse, sinon impossible à réaliser. Une série des 17 langues, en majorité indo-européennes et modernes, telle que l'avait proposé G. K. Zipf, n'est pas une base de données suffisante pour un tel objectif.

Deuxièmement, P. Guiraud compare les fréquences d'apparition de phonèmes dans une langue donnée, sans tenir compte du nombre de phonèmes dans le système phonologique ce qui rend ses calculs difficilement comparables les uns aux autres. C'est un manque considérable et grave dans sa méthode, vu que les systèmes phonologiques contiennent des nombres inégaux d'éléments répartis dans des proportions différentes. En supposant qu'une langue X ait un nombre de phonèmes deux fois plus grand qu'une langue Y, alors que leurs distributions sont identiques, les fréquences des phonèmes de la langue Y seraient deux fois plus grandes que

⁴ Il s'agit d'une série de fréquences citée par Guiraud d'après G. K. Zipf (*Human Behavior and the Principle of the Least Effort*, 1949) qui lui sert de base de données principale et à laquelle nous nous référerons plus tard.

pour l'autre, comme s'il y avait trop peu de phonèmes en général. Nous estimons que l'inclusion d'un nombre de phonèmes dans un système phonologique en tant que variable dans un dispositif quantitatif est nécessaire pour obtenir des résultats fiables.

Également, on pourrait reprocher à Guiraud de ne pas distinguer le système vocalique du système consonantique, de traiter toujours le système phonologique comme un tout. De surcroît, pour les besoins d'une telle analyse il faut prendre en considération la corrélation entre le nombre de consonnes et le nombre de voyelles, qui varie selon le système phonologique. En effet, les rapports quantitatifs entre le système consonantique et le système vocalique seront différents pour une langue dite consonantique (avec plus de 70% de consonnes, comme la plupart des langues slaves ou les langues caucasiennes) que pour une langue dite vocalique (avec plus de 30% des voyelles comme p.ex. le français, dont les 16 voyelles constituent 44% du système phonologique).

De plus, les travaux de Zipf et de Guiraud manquent d'explication des notions de phonème et de système phonologique ou en d'autres termes, on ne sait pas quels critères de transcription et de calcul des phonèmes ont été adoptés dans leurs travaux. Pour pouvoir calculer la fréquence d'un phonème dans un texte donné, il convient de préciser comment seront traitées p.ex. les variantes combinatoires ou les phonèmes apparaissant à la liaison et disparaissant à l'élision en français, eu égard aux ambiguïtés de la notion de phonème, susceptible de recevoir plusieurs interprétations. En fait, l'établissement de règles nettes de la transcription phonématique est nécessaire, sinon les résultats de l'analyse quantitative s'avèreront non fiables et imprécis. Il est probable que pour les besoins d'une telle analyse il serait nécessaire de se servir d'une transcription mixte, se situant au croisement de la phonologie et de la phonétique, afin de se concentrer sur les sons de la chaîne parlée, tout en contrôlant la valeur fonctionnelle de chaque son étudié dans le système phonologique.

2. Analyse statistique de trois textes parallèles en latin, en ancien français et en français moderne, inspirée par les travaux de Pierre Guiraud

Nous proposons ici une analyse inspirée par deux études réalisées par Pierre Guiraud, mentionnées ci-dessus. Nos objectifs portent sur : la vérification et la comparaison des données statistiques présentées dans les travaux de Zipf et de Guiraud, la révision et la modification de certains principes méthodologiques de Guiraud dont il était question plus haut, ensuite l'élargissement et la diversification du matériel linguistique servant de corpus de textes ainsi que la formulation d'une nouvelle hypothèse, inspirée par la conception guiraudienne, à savoir l'hypothèse de l'équilibre phonostatistique interne.

Choix de textes

Pour les besoins de notre analyse nous avons choisi le texte du roman le plus fameux d'A. de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince*, en trois versions dont la version originale française et les traductions en ancien français et en latin classique. Les textes comptent respectivement 45 553, 58 191 et 59 043 phonèmes, et environ de 10 à 12 mille mots chacun, ils constituent donc un échantillon représentatif suffisant⁵. Notre choix de textes a été motivé par les raisons suivantes : leur langue, destinée à être comprise par les enfants, est simple et dépouillée, ainsi que riche en dialogues, ce qui la rend relativement proche du langage parlé. En plus, les trois textes ne sont en fait que les traductions d'un seul texte, ce qui renforce les similarités lexicales et quantitatives au sein de l'ensemble du vocabulaire vu les affinités génétiques entre ces langues. Néanmoins, un tel choix présente aussi certaines imperfections, vu que les textes en latin et en ancien français sont des textes écrits à l'époque moderne et non des textes de l'époque. Cela peut engendrer des dissimulations au niveau syntaxique et stylistique mais, en principe, toutes les formes linguistiques employées dans les deux traductions sont des formes réellement existantes et attestées dans les textes de l'époque, ce qui fait que les niveaux phonémique et phonétique restent intacts. Il est vrai qu'au niveau lexical la traduction d'un texte moderne vers une langue historique exige du traducteur qu'il forge des termes nouveaux, désignant des éléments nouveaux de notre réalité moderne qui n'ont donc pas d'équivalent dans la langue historique. Néanmoins on peut toujours rendre ces significations à l'aide des traductions descriptives, périphrastiques, en se servant de mots existants à l'époque. Ainsi *avion* a-t-il été traduit par *nef volanz* en ancien français et par *volucris machina* en latin.

Préparation des textes à analyser

En transcrivant le texte latin, nous avons décidé de préparer deux versions différentes, étant donné les ambivalences du statut phonologique des diphtongues et des consonnes géminées latines (voir Wolanin 2015 : 89). Dans la première version (*latin₁*), nous avons traité les diphtongues /a^w/, /a^j/, /e^w/, /e^j/, /o^w/, /o^j/ et les consonnes géminées comme unités composées de deux éléments, tandis que dans la deuxième (*latin₂*), nous avons considéré les diphtongues comme des voyelles uniques qui, au cours de leur tenue, subissent une variation de timbre et les consonnes comme allongées, alors comptées comme unités composées d'un élément.

La transcription du texte en ancien français a posé le plus de difficultés puisqu'il ne peut être question de reproduire avec précision et avec certi-

⁵ Nous ne connaissons pas le nombre exact de mots dans les échantillons de Zipf. Il déclare avoir dépouillé des textes d'au moins 10 mille phonèmes chacun (Zipf 1949 : 103).

tude la prononciation du XII^e ou celle du XIII^e siècle. En plus, il n'existe toujours pas d'ouvrages consacrés à la phonologie de l'ancien français sous l'angle fonctionnel et structural, tandis que la phonétique historique a déjà été largement explorée par la linguistique. Nous avons tâché de rendre la prononciation du XII^e s., comme le suggèrent les formes et la graphie employées par le traducteur de *Li juvenes princes*, Gérard Taverdet.

Dans le texte français nous avons compté séparément les *e* caducs toujours prononcés des *e* caducs instables, susceptibles d'être effacés dans la chaîne parlée. Quant aux liaisons, nous avons respecté seulement les liaisons obligatoires et les plus courantes, omettant les liaisons apparaissant dans le registre soutenu du langage. La transcription dans laquelle les *e* caducs facultatis n'ont pas été calculés sera appelée *français₁*, tandis que la transcription comportant les *e* caducs facultatifs – *français₂*. D'après nos calculs, les *e* caducs facultatifs représentent à peine 1,3% de toutes les voyelles et 0.6% de tous les phonèmes dans le texte du *Petit Prince*, ce qui constitue un pourcentage presque négligeable pour une analyse statistique. Néanmoins, pour comparer les données numériques issues de plusieurs textes français, nous croyons nécessaire de fournir de telles précisions pour minimaliser la marge d'erreur. Il serait notamment intéressant d'observer et de mesurer les différences quantitatives existant entre le registre familier, standard et soigné du français. Une analyse statistique systématique de l'aspect phonétique du registre familier, quoique celui-ci soit le plus difficile à examiner, étant par nature oral et rarement écrit⁶, pourrait procurer des résultats intéressants pour la linguistique diachronique. Il est évident que tout processus phonétique a pour source le langage parlé.

Comparaison des données statistiques

Tableau 1
Fréquences des occlusives dentales, bilabiales et vélares

	t		d		p		b		k		g	
français ₁	4,9*	5,48	4,54	4,13	3,96	4,09	1,8	1,39	3,3	3,15	0,76	0,54
français ₂		5,45		4,11		4,07	2	1,39		3,13		0,54
latin ₁		8,67		2,56		2,30	1,3	1,35	4	4,09		1,39
latin ₂	8,66	8,11	3,12	2,38	2,54	2,14	2	1,27	34	3,71	0,36	1,31

*en italique ont été reproduits les nombres provenant de l'étude de G. K. Zipf

⁶ Pour réaliser une telle analyse il conviendrait de recourir à l'utilisation p.ex. des corpus oraux, dont les transcriptions phonétiques pourraient servir de corpus de textes à analyser.

Dans le *Tableau 1* nous présentons la comparaison des données statistiques reproduites d'après l'étude de Zipf, donc utilisées également dans les analyses de Guiraud avec les données issues de notre corpus de textes. Les résultats du test Kolmogorov-Smirnov utilisé pour tester l'hypothèse que les deux échantillons sont issus de la même loi sont : $D(6)=0,16667$, $p=1$ pour le français et $D(6)=0,33333$, $p=0,9307$ pour le latin. Il n'y a aucune raison de rejeter l'hypothèse nulle que les deux échantillons suivent la même loi de répartition, autrement dit, les deux échantillons proviennent d'une distribution similaire, ils sont donc parfaitement comparables. Tout en sachant que la méthode quantitative employée par Zipf ne peut être considérée comme exhaustive et précise, nous voudrions, en l'appliquant au calcul des fréquences des occlusives⁷ dans nos textes, vérifier en quelle mesure le corpus de textes de Zipf et le nôtre, sont comparables l'un à l'autre et quelle est leur représentativité. Ces chiffres montrent que, dans l'ensemble, et malgré certaines déviations, il y a une correspondance entre la fréquence dans les textes du *Petit Prince* et celle calculée par Zipf. Nous considérons que ces faibles déviations peuvent résulter de l'emploi d'une méthode différente du calcul de phonèmes dans deux échantillons de recherche.

Dans le *Diagramme 1* sont présentées les fréquences réelles⁸ des occlusives dentales, bilabiales et vélaires dans les textes en latin, en ancien français et en français moderne, en comparaison avec la fréquence théorique calculée par Guiraud d'après les données de Zipf. Il serait abusif de formuler des interprétations univoques d'après ces données. Il est vrai que pour certains phonèmes, comme *p*, la fréquence en latin se situe loin de la moyenne-modèle externe, alors qu'elle s'en approche considérablement en ancien français pour, finalement, atteindre un état très proche de l'équilibre en français moderne, mais cette convergence peut être accidentelle, étant donné les divergences dans l'évolution des autres phonèmes. En fait, les convergences et les divergences des fréquences des phonèmes par rapport à la moyenne-modèle externe semblent être dues au hasard, tantôt elles s'en approchent, tantôt s'en éloignent, sans qu'on puisse interpréter ces changements. Ainsi serait-il difficile d'expliquer le rapprochement de *p* par un changement phonétique précis, vu la complexité de l'évolution des occlusives sourdes latines.

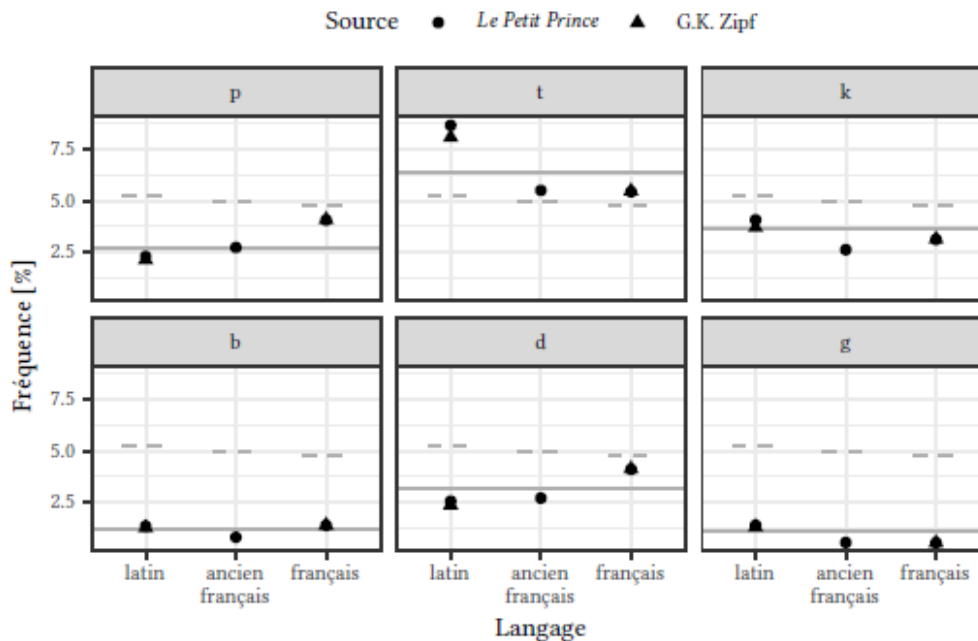
Contrairement aux rapports accidentels entre les fréquences réelles et la moyenne externe, il est intéressant d'observer les rapports entre les fréquences réelles et la moyenne-modèle interne. Comme il ressort du diagramme, dans les 4 cas sur 6 analysés (les phonèmes *p*, *t*, *b*, *d*), il y a un rapprochement par rapport à la moyenne. Quant au phonème *g*, dans

⁷ Notre choix des occlusives a été motivé uniquement par le fait que d'abord Zipf, puis Guiraud, s'en sont occupés dans leurs analyses.

⁸ C'est-à-dire le pourcentage d'un phonème donné dans l'ensemble des phonèmes du texte.

trois textes analysés, il présente une fréquence considérablement plus basse que les autres occlusives (moins de 1,25%, qu'il s'agisse des calculs de Guiraud ou des nôtres). En réalité, moins un élément est fréquent, plus son mesurage est doté d'une plus grande marge d'erreur. Ainsi le développement du *g* échappe-t-il d'une certaine manière aux tendances générales, telles que les présente le développement des autres phonèmes. Nous supposons que cette déviation pourrait être mieux expliquée à l'aide d'un appareil de mesure plus systématique et précis.

Diagramme 1



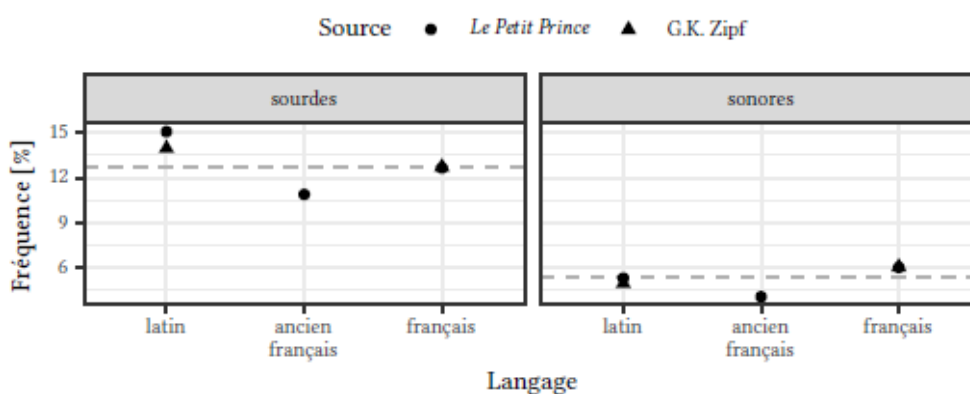
Légende :

- - la ligne de pointillés montre la fréquence moyenne pour tous les phonèmes de la langue concernée (*moyenne-modèle interne*)
- la ligne continue montre la fréquence moyenne pour les phonèmes concernés dans la série de 17 langues, d'après le tableau de Zipf (cité ci-dessus), (*moyenne-modèle externe*)

Dans le *Diagramme 2* nous présentons les fréquences relatives des occlusives sourdes (*p, t, k*) et sonores (*b, d, g*) pour les trois étapes de l'évolution linguistique, en comparaison avec la fréquence moyenne externe des sourdes et des sonores. Le tableau distingue une marque distinctive :

la surdité opposée au voisement⁹. Guiraud présumait qu'en latin classique il y avait sensiblement trop de consonnes sourdes¹⁰ et que, suite au voisement des occlusives sourdes dans certains contextes phonétiques, leur fréquence en français a été ramenée à l'état d'équilibre. D'après nos calculs, la fréquence de sourdes en ancien français se situe au-dessous de la moyenne, pour ensuite atteindre approximativement son état d'équilibre en français moderne, ce qui correspond plus au moins à l'interprétation attendue de Guiraud. Par contre, pour les sonores, les fréquences oscillent de part et d'autre de la moyenne de manière, semble-t-il, accidentelle. Il serait difficile de formuler une interprétation claire à partir de ces vacillations.

Diagramme 2



Légende :

– – la ligne de pointillés montre la fréquence moyenne pour les occlusives sourdes et sonores

2. Hypothèse de l'équilibre phonostatistique interne

Les analyses guiraudiennes s'appuient sur l'hypothèse qu'il existe une norme universelle, un équilibre unique et valable pour différentes langues, qui détermine la fréquence-modèle d'apparition d'un phonème donné. Nous avons présenté et comment  cette théorie dans la première partie de

⁹ Bien sûr, l'analyse de l'opposition sourde   sonore effectuée seulement sur les occlusives n'est pas exhaustive, tant qu'elle ne contient qu'une partie du système phonologique. Or, comme P. Guiraud a limité son analyse aux consonnes occlusives, nous ne disposons que de la moyenne calculée pour cette partie du système phonologique.

¹⁰ Voir les données citées dans la première partie de l'article.

l'article. Nous considérons l'existence d'un tel équilibre extérieur et universel autour duquel oscillent les répartitions de phonèmes dans les systèmes phonologiques de différentes langues comme douteuse et difficilement acceptable. En principe, la validation d'une telle hypothèse exigerait un immense et même inabordable travail de comparaison de données issues de plusieurs langues du monde. Par la suite, dans la seconde partie, nous nous occuperons uniquement de l'équilibre interne du système phonétique. Dans une étude préliminaire, nous proposerons une approche conceptuelle et méthodologique innovatrice, concentrée sur l'analyse de l'équilibre phonostatistique interne. Cette approche, primitivement inspirée par l'hypothèse guiraudienne, diverge sur la conception de la source (modèle) de l'équilibre phonostatistique, soit universel et commun pour le langage naturel d'après Guiraud.

Par le terme d'équilibre phonostatistique interne nous comprenons la tendance du système phonologique d'une langue donnée à égaliser les fréquences d'apparition des phonèmes. Nous ne cherchons pas à déterminer ni ne supposons qu'il existe une fréquence-modèle, valable pour un phonème au sein d'un système phonologique. En revanche, nous sommes prêt à croire qu'à l'intérieur d'un système phonologique les fréquences des phonèmes tendent à s'aligner, de sorte que tous les phonèmes apparaissent avec la même fréquence.

D'un côté purement pratique de l'analyse statistique, il semblerait qu'axer les analyses quantitatives sur l'équilibre interne, propre à un système donné, serait considérablement plus facile à réaliser. De cette manière, nous excluons de nos analyses leur élément le plus incertain et douteux, à savoir le calcul des fréquences de l'équilibre phonostatistique universel.

En supposant l'existence d'un équilibre phonostatistique interne, il est possible que les fréquences de phonèmes, au cours de l'évolution de la langue, forment une courbe sinusoïdale, c'est-à-dire qu'elles se situent en alternance soit au-dessus, soit en dessous de la courbe-modèle sans jamais l'égaliser de façon durable. Toute évolution phonétique résulte du changement régulier, du changement analogique ou du changement irrégulier dû à la fréquence d'emploi, dont le premier est le plus répandu. Si le système phonologique cherche naturellement à égaler son état d'équilibre, il ne peut donc l'atteindre qu'à l'aide de l'un de ces trois facteurs. Il pourrait éventuellement être question d'une rééquilibration du système par assimilation d'éléments étrangers, p.ex. les emprunts lexicaux, comme l'avait déjà suggéré P. Guiraud (1959 : 116-126), mais cette question attend toujours d'être vérifiée et ne peut être envisagée que comme une hypothèse incertaine.

Néanmoins, il est évident que pour valider ou invalider l'hypothèse de la tendance sinusoïdale des changements de fréquences, il serait nécessaire d'examiner scrupuleusement plusieurs étapes du développement d'une langue. Le latin classique, l'ancien français du XIIe siècle et le fran-

çais moderne sont des étapes trop éloignées chronologiquement l'une de l'autre pour pouvoir en tirer des conclusions fiables. Il est nécessaire de travailler sur des textes représentant des étapes successives d'une période de développement continu, graduel et, autant que possible, naturel d'une langue. Tout interventionnisme linguistique serait un facteur indésirable, propice à déformer les résultats des analyses.

Analyse des données

Dans les diagrammes 3, 4 et 5 nous présentons les fréquences des phonèmes en fonction de leur rang¹¹ dans les trois versions linguistiques du *Petit Prince*. Pour les étapes plus archaïques de l'évolution de la langue nous observons que les phonèmes les plus fréquents apparaissent avec une fréquence considérablement plus haute que les phonèmes suivants dans le rang. L'analyse des diagrammes 3 à 5 montre que la courbe remarquablement inclinée pour le latin, s'aplatit au fur et à mesure pour l'ancien français et un peu plus encore pour le français moderne, ce qui reflète la tendance du système phonologique à atteindre un équilibre interne. Autrement dit, la répartition des fréquences de phonèmes tend à s'aligner, à atteindre la même fréquence pour tous les phonèmes.

Pour un corpus de textes plus important que le nôtre, il serait possible d'examiner les liens entre des processus phonétiques précis et les écarts dans la répartition des fréquences des phonèmes. Disposant d'une banque de données élaborée d'après un dépouillement statistique de textes représentant les étapes successives de l'évolution, lors même qu'elle est limitée à trois ou quatre siècles du développement naturel de la langue, nous pourrions décrire avec une plus grande précision les tendances et les corrélations au sein des changements des fréquences de phonèmes. En principe, tous les processus statistiques dont il est question sont continus, graduels. Si un changement est constant, par conséquent il tend à égaliser les fréquences de phonèmes. Par contre, s'il présente quelques écarts, nous pouvons supposer leur équilibration dans le futur. Si une analyse des changements de fréquences de phonèmes peut nous servir à expliquer les processus phonétiques réguliers étudiés, elle devrait aussi permettre de déduire des futurs changements. Pour l'instant, sans disposer d'un corpus de textes représentant des étapes successives de l'évolution phonétique, nous sommes contraints à nous limiter à n'interpréter que quelques tendances générales.

¹¹ Le rang sert à identifier l'observation, à classer les fréquences dans l'ordre décroissant et n'est pas a priori corrélée avec la valeur de celles-ci.

Diagramme 3 – système consonantique

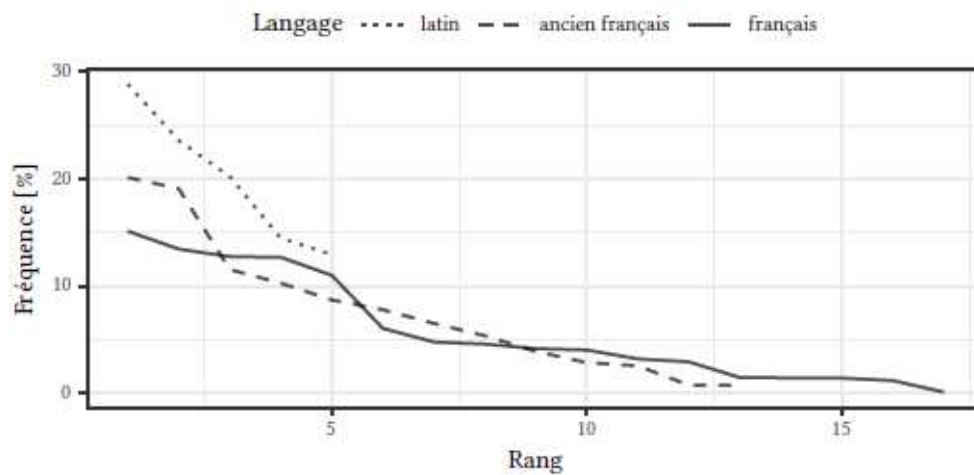
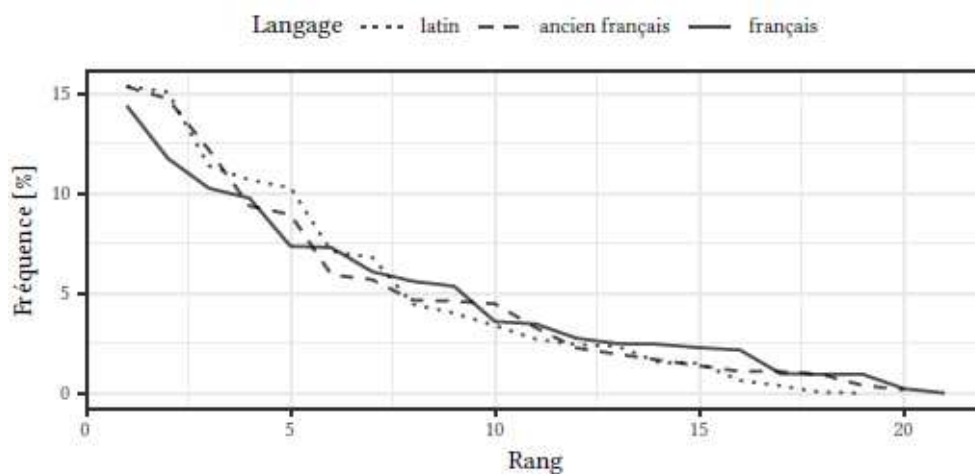
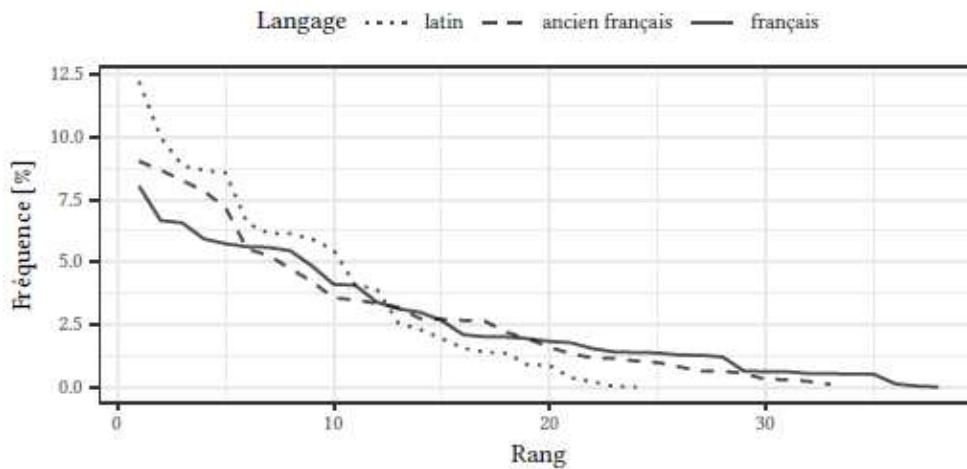


Diagramme 4 – système vocalique



De prime abord la répartition des fréquences de phonèmes consonantiques (diagramme 3) semble plus régulière que la répartition des phonèmes vocaliques (diagramme 4). En réalité, le facteur important étant le nombre de phonèmes, la répartition des voyelles françaises est apparemment plus régulière que la latine où les différences entre les fréquences successives sont plus grandes puisque il y a relativement peu de phonèmes vocaliques.

Diagramme 5 – système phonologique entier



Tant que l'hypothèse de l'équilibre phonologique interne ne sera pas validée ou invalidée par des recherches plus complètes, nous ne saurons pas quelles seraient les propriétés exactes des tendances de la rééquilibration du système phonologique. On peut présumer qu'il existe une sorte de seuil d'équilibre au-delà duquel un phonème apparaissant avec une fréquence trop haute serait partiellement effacé (p.ex. seulement dans certaines positions), ainsi qu'un phonème trop rare serait entièrement supprimé. Du point de vue structurel, dans ces deux cas, le rendement fonctionnel du phonème diminue, que sa fréquence soit excessive ou insuffisante, ce qui peut aussi expliquer son effacement du système.

Remarques finales

De nombreux travaux scientifiques ont été consacrés à la vérification et la critique de la loi de Zipf (voir p.ex. Piantadosi 2014). Nous sommes désormais conscients que la distribution des mots dans un langage ne se laisse pas réduire parfaitement à l'équation d'Estoup-Zipf, puisqu'il y a toujours des déviations, si infimes soient-elles, par rapport à la courbe. Néanmoins Zipf a réussi à décrire la tendance générale de la distribution des éléments au niveau lexical. Au premier abord, il s'avère que la tendance de la distributions de phonèmes est relativement régulière. Cette remarque n'est pas révélatrice, en effet il existe déjà des études consacrées à ce problème, cherchant à décrire mathématiquement la fonction de répartition de phonèmes (voir Martindale et al. 1996). Une telle description ne saura pas rendre cette propriété avec précision tant qu'il y aura des écarts par rapport à la courbe de l'équation. Nous estimons que les écarts dans la répartition de fréquences d'apparition de phonèmes qui,

en principe, reflètent les rapports quantitatifs au sein du système phonologique, peuvent rester en corrélation avec les tendances de changement phonétique et, par conséquent, avec la rééquilibration du système phonologique.

En conclusion, l'analyse présentée ci-dessus n'est qu'un postulat de futures analyses et recherches. Travailler sur les corpus de textes plus importants, examiner méticuleusement les changements de fréquences étape par étape, enfin explorer et parfaire l'appareil de mesure statistique – le champ de recherche est vaste et toujours inexploré, quoique les possibilités de développement soient nombreuses. La structure interne, quantitative du système phonologique ainsi que les propriétés statistiques et mathématiques du changement phonétique régulier constituent toujours des aspects du langage naturel qui demandent à être étudiés et décrits.

Textes analysés

- Saint-Exupéry Antoine de (2007 [1943]) : *Le Petit Prince*, Paris : Gallimard.
 Saint-Exupéry Antoine de (2017) : *Li juvenes principes*, trad. Gérard Taverdet, Neckarsteinach : Tintenfaß.
 Saint-Exupéry Antoine de (2001 [1961]) : *Regulus*, trad. Auguste Haury, Orlando : Harcourt.

Bibliographie

- BARBUT Marc (1989) : Note sur l'ajustement des distributions de Zipf-Mandelbrot en statistique textuelle, *Histoire et mesure* 4/1-2 : 107-119.
 GUIRAUD Pierre (1959) : *Problèmes et méthodes de la statistique linguistique*, Dordrecht : D. Reidel.
 JOLY Geneviève (1995) : *Précis de phonétique historique du français*, Paris : Colin.
 KVÅLSETH Tarald O. (2015) : Evenness indices once again: critical analysis of properties, *Springer Plus* 4/232, en ligne : <https://link.springer.com/article/10.1186/s40064-015-0944-4> (consulté en décembre 2018).
 LODGE R. Anthony (2003) : L'insuffisance des théories internes du changement phonétique : le cas de l'ancien français, *Médiévales* 45 : 55-66.
 COLIN Martindale, GUSEIN-ZADE S. M., MCKENZIE Dean, BORODOVSKY Mark Y. (1996) : Comparison of equations describing the ranked frequency distributions of graphemes and phonemes, *Journal of Quantitative Linguistics* 3 : 106-112.
 PETRUSZEWYCZ Micheline (1973) : Histoire de la loi d'Estoup-Zipf : documents, *Mathématiques et Sciences humaines* 44 : 41-52.
 PIANTADOSI Steven T. (2014) : Zipf's word frequency law in natural language : A critical review and future directions, *Psychonomic Bulletin & Review* 21 : 1112-1130.
 RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe, RIOUL René (1998) : *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
 TAMBOVTSEV Yuri, MARTINDALE Colin (2007) : Phoneme frequencies follow a Yule distribution (The form of the phonemic distribution in world languages), *SKASE Journal of Theoretical Linguistics* 4/2, en ligne : http://www.skase.sk/Volumes/JTLO9/pdf_doc/1.pdf (consulté en décembre 2018).
 WOLANIN Hubert (2015) : *Gramatyka opisowa klasycznej łaciny w ujęciu strukturalnym*, Kraków : Księgarnia Akademicka.

ZINK Gaston (1986) : *Phonétique historique du français*, Paris : PUF.

ZIPF George Kingsley (1949) : *Human Behavior and the Principle of the Least Effort*, Cambridge : Addison-Wesley.

Résumé

Remarques sur l'emploi des méthodes quantitatives dans l'explication des changements phonétiques réguliers : étude statistique de trois versions linguistiques du *Petit Prince*

L'article analyse et vérifie l'hypothèse de P. Guiraud selon laquelle tout changement phonétique régulier peut être expliqué par une rééquilibration du système de la langue se trouvant dans un état de déséquilibre par rapport à un modèle universel de fréquences d'apparition de phonèmes. Selon P. Guiraud, l'utilisation d'un appareil quantitatif permettrait de donner une explication causale des lois diachroniques, ce qui constitue une approche inédite dans la phonologie historique qui a le plus souvent un caractère descriptif et non explicatif. La première partie de l'article porte sur la vérification des données statistiques issues des travaux guiraudiens qui présentent en fait un nombre d'imperfections méthodologiques, ce qui implique que « l'hypothèse de l'équilibre phonostatistique universel » est difficilement acceptable. Dans la seconde partie l'auteur propose une conception nouvelle, appelée « l'hypothèse de l'équilibre phonostatistique interne » par laquelle il comprend une tendance interne du système phonologique à égaliser les fréquences d'apparition des phonèmes. Le texte du *Petit Prince* d'A. de Saint-Exupéry en latin, en ancien français et en français moderne sert de corpus de recherche pour les analyses statistiques.

Summary

Remarks on the use of quantitative methods in explanation of regular phonetic changes: statistical study of three linguistic versions of the *Petit Prince*

The article presents and verifies P. Guiraud's hypothesis, according to which regular sound changes may be explained by a numerical balance of the language phonological system compared to a universal norm that specifies model frequency of the phoneme occurrence. According to P. Guiraud, application of statistical methods would allow to give a causal explanation for a course of regular phonetic laws. This represents an innovative approach in diachronic phonology, which traditionally has a descriptive, not explanatory, character. The first part of the article aims to verify a statistical data originating from P. Guiraud's research. Methodological imperfections make that his "hypothesis of the universal balance of the phonological system" is hard to defend. In the second part of the article, the author formulates a new concept, called "a hypothesis of the internal balance of the phonological system", which specifies striving of the phonological system to balance the frequency of phonemes occurrence. The text of *Little Prince* by A. de Saint-Exupéry, in three language versions: Latin, Old French and Modern French, was used as a base for statistical research.

Streszczenie

Uwagi o użyciu metod ilościowych w wyjaśnianiu regularnych zmian fonetycznych: analiza statystyczna trzech językowych wersji *Petit Prince*

Artykuł przedstawia i weryfikuje hipotezę P. Guiraud, zgodnie z którą regularne zmiany fonetyczne można wyjaśnić wyrównaniem równowagi liczbowej systemu fonologicznego języka w stosunku do uniwersalnej normy określającej częstość występo-

wania danego fonemu. Według P. Guiraud, zastosowanie metod liczbowych pozwoliłoby podać przyczynowe wyjaśnienie przebiegu regularnych praw głosowych, co stanowi nowatorskie podejście w fonologii diachronicznej, mającej najczęściej charakter opisowy, nie zaś objaśniający. Pierwsza część artykułu poświęcona jest weryfikacji danych statystycznych pochodzących z prac P. Guiraud. Metodologiczne niedoskonałości sprawiają, że "hipoteza o uniwersalnej równowadze systemu fonologicznego" jest trudna do obronienia. W drugiej części artykułu autor formułuje nową koncepcję, nazwaną "hipotezą o wewnętrznej równowadze systemu fonologicznego", która określa dążenie systemu fonologicznego do zrównania częstości występowania fonemów. Jako korpus tekstów do badań statystycznych wykorzystany został tekst *Małego Księcia* A. de Saint-Exupéry'ego w trzech wersjach językowych: łacińskiej, starofrancuskiej i francuskiej.



Natalia Czopek

Universidade Jaguelónica
de Cracóvia



Crioulos de base portuguesa de Cabo Verde e de Ziguinchor (Senegal): estudo contrastivo

Com este trabalho, pretendemos dar um contributo para o estudo contrastivo entre dois crioulos de base portuguesa: o crioulo de Cabo Verde e o de Ziguinchor, a capital da região senegalesa de Casamansa. Neste contexto, procuraremos apresentar uma breve descrição da sua génese e evolução, indicando as convergências e as possíveis razões das diferenças, também a nível social e político, que se podem observar na atualidade. O eixo principal da nossa análise será, no entanto, uma comparação dos traços morfossintáticos, lexicais e ortográficos dos dois crioulos, tendo por base a teoria existente sobre a sua proximidade genética. Com o objetivo de podermos observar os exemplos analisados em contextos analógicos, escolhemos como *corpus* as respetivas traduções da obra de Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* (port. *O Príncipezinho* / bras. *O Pequeno Príncipe*)¹. Na primeira parte do nosso trabalho, dedicada às observações de natureza histórica, social e tipológica, concentrar-nos-emos sobretudo no Senegal, já que alguns dos nossos trabalhos anteriores contêm descrições detalhadas sobre a situação atual do crioulo cabo-verdiano².

¹ Edição em crioulo cabo-verdiano *Prispinhu* (trad. Nicolas Quint, Aires Semedo), de 2013, e em crioulo de Casamansa *Rey Siñu* (trad. Nicolas Quint, Joseph Jean François Nunez), de 2015. Cf. a bibliografia.

² Trata-se, por exemplo, dos seguintes trabalhos: Czopek 2007, 2016a, 2016b, 2017.

1. Contexto histórico-social

O crioulo falado na cidade e na província de Ziguinchor (sul do Senegal, cidades como: Sindone, Niaguis, Fanda, Adéane, Kougnoundou, Djifanghor, Agniak), atualmente com uns 50 mil falantes, é do mesmo tipo que o da Guiné-Bissau (Cacheu, o primeiro estabelecimento português da região), mas com vários termos crioualizados do francês, sendo inteligível, no entanto, também para os falantes do crioulo cabo-verdiano. Designado como *kriyol* ou *lingu kristorj*, desempenha o papel de língua veicular, sem ter estatuto de língua oficial nem de língua de escolarização pública. É notável a sua posição inferior no sistema linguístico do país e o perigo de se tornar uma língua em vias de extinção; ainda se podem encontrar, porém, casos do seu uso, por exemplo em catecismos cristãos (Biagui 2010: s/p).

Este crioulo é um dos resultados dos contactos dos povos indígenas com os portugueses, entre os séculos XV e XIX, que favoreceram a mestiçagem, também linguística. A região antigamente designada como Senegâmbia foi a primeira zona da África Negra a estabelecer contactos marítimos com os povos europeus. Em 1445, Dinis Dias chegou ao território mais tarde denominado Casamansa, isto é ‘rei do rio dos Cassangas’, mas alguns historiadores defendem que a região foi “descoberta” em 1446, quando António de Nolle e Luís de Cadamosto, por ordem do Infante Dom Henrique, percorreram a costa do rio Geba³. Nesse mesmo ano, os portugueses, concentrando-se no comércio ao longo da costa, sem penetrarem muito o interior da zona, chegaram até à atual Guiné-Bissau. Em 1588, foi fundada Cacheu cujo objetivo era assegurar o monopólio comercial de Portugal na zona. Esta primeira fortificação portuguesa, juntamente com Casamansa, que na altura era colónia portuguesa, dependia administrativamente de Cabo Verde.

Nos finais do século XVI, todos os portos mais importantes contavam com mestiços afro-portugueses que se identificavam com a cultura europeia (Curtin et alli 2003: 272–276). O comércio nas regiões do Senegal, da Gâmbia e Alta Guiné, no século XVII, era controlado principalmente pelos judeus portugueses que provavelmente utilizavam “Jewish Trading Latin que podia muito bem ser considerado um grau preliminar da Língua Franca ou mais tarde do português crioulo” (Perl 1982: 8). Na mesma zona, instalavam-se os chamados lançados ou tangomaus: portugueses ou, mais tarde, estrangeiros que adaptaram a sua fala, cultura e religião, vivendo no meio dos africanos, servindo de intermediários entre eles e os comerciantes europeus e trabalhando, na maioria dos casos, de forma ile-

³ Cf. <http://ncultura.pt/casamansa-a-ex-colonia-portuguesa-que-luta-pela-independencia/> (25.02.2016). A crioualização é um dos fenómenos relacionados com o contacto de línguas (ao lado de pidginização, empréstimo, mudança linguística, diglossia, code-switching e code-mixing).

gal⁴. Das suas relações com mulheres africanas, as chamadas tangomas, nasciam os filhos da terra (mestiços, mulatos, crioulos) que se tornavam “menos portugueses” a cada geração, mantendo, no entanto, um português criouloizado como língua materna. Além dos *tangomas*, o comércio era exercido pelos chamados *grumetes*, indígenas cristãos que mantinham a sua identidade étnica e contactos fortes com os europeus, auxiliando-os na comunicação com a população local (Hlibowicka-Węglarz 2013: 98). Nesta comunicação, os portugueses utilizavam provavelmente um português simplificado, tornando-se assim o lado produtivo do processo de pidginização. Os indígenas reproduziam o que ouviam constituindo o lado recetivo do mesmo processo (Honório do Couto 1992: 110–112)⁵. Essa realidade das fortificações portuguesas, as chamadas praças, correspondia duma certa forma à das ilhas, nesse caso entendidas como terrenos isolados no interior do continente, propiciando o mesmo tipo de mudanças linguísticas (Pereira 2006: 69).

Ziguinchor⁶, a capital da província senegalesa de Casamansa, manteve-se aliada dos portugueses durante muitos anos, tendo sido fundada em 1645 como uma feitoria subordinada à capitania de Cacheu e estabelecida para intensificar o comércio de escravos com o Império Gabu⁷. O Rei do Senegal vivia à moda europeia e na sua corte habitavam muitos comerciantes portugueses. A população era constituída pelos *fijus di terra*, descendentes dos portugueses e mulheres Diola, que ainda hoje mantêm apelidos portugueses, e pelos chamados *fijus di fidalgo*, a aristocracia de Ziguinchor. Os *fijus di terra* distinguiram-se dos outros grupos étnicos pela religião católica e pelos hábitos europeus. O crioulo usado por eles, por ser a língua franca da zona, era aprendido pelos representantes das etnias que comerciavam com os habitantes da província de Casamansa e era usado na liturgia pelos missionários cristãos. De acordo com Alexandre (1972), o vocabulário era, na grande maioria, português⁸, mostrando

⁴ Cf. Soares (1996: 21): “Simples aventureiros, renegados e amadores, mareantes, comerciantes de baixa condição, na mira do enriquecimento, escravos forros, mestiços, judeus ou cristãos novos que procuravam escapar-se às fortes malhas da Inquisição, os lançados constituíram-se como núcleos de fora da lei que escolhiam viver às margens das regras sociais, legais e religiosas da sua civilização de origem, integrando-se entre os negros”.

⁵ O autor defende a tese de esses participantes no comércio ilegal terem sido os verdadeiros agentes do processo da formação dos crioulos e os colonizadores oficiais e escravos negros apenas elementos secundários. Cf. também Hlibowicka-Węglarz (2016: 276).

⁶ De acordo com algumas hipóteses discutíveis, o nome da cidade origina na expressão portuguesa ‘cheguei e choram’, porque os nativos pensavam que os portugueses os vinham escravizar; ou é corruptela do nome de uma das tribos da zona, os Izguinchos.

⁷ Cf. <http://ncultura.pt/casamansa-a-ex-colonia-portuguesa-que-luta-pela-independencia/> (25.02.2016). O Império englobava Casamansa, a Guiné Bissau e a Gâmbia.

⁸ Muitos exemplos de vocábulos de origem portuguesa no crioulo de Casamansa podem ser consultados em Rougé (2004: 371–385).

a morfossintaxe e a fonologia influências das línguas africanas ocidentais (wolof, serer) e mande (mandinka). Nessa altura, o termo ‘lançado’ já estava em desuso, a palavra *grumete* passou a indicar um habitante extramuros e *tangoma* o feminino de *grumete*.

Após a Segunda Guerra Mundial, surgiu o Movimento das Forças Democráticas de Casamansa que mais tarde se tornou um movimento separatista devido a conflitos com o governo senegalês⁹. Graças a intensos contactos com a Guiné-Bissau, o elemento linguístico português constituía um fator de resistência cultural (Gonçalves 2006). Nos anos 50 do século XX, presenciou-se uma vaga de emigração do campo para a periferia de Ziguinchor e o crioulo fortaleceu a sua posição de língua interétnica e litúrgica, considerada capaz de unificar linguisticamente a região de Casamansa. Apesar de o Senegal ter passado a ser colónia francesa em 1886, ainda nos anos sessenta do século XX, 83% da população de Ziguinchor falavam o crioulo de base portuguesa e 71,4 % tinham-no como língua materna¹⁰. Durante a guerra colonial, muitos refugiados da Guiné-Bissau vieram para o Senegal, contribuindo para a proximidade linguística entre os dois crioulos. Depois da independência, deu-se primazia ao wolof, uma das línguas nativas da zona, o que provocou o declínio do crioulo de Ziguinchor cujos falantes começaram a ser discriminados pela maioria wolof, proveniente do norte. Criou-se uma situação de conflito linguístico na qual os usuários de uma língua minoritária se sentiam ameaçados pelos falantes da língua dominante. Contudo, os habitantes da capital de Casamansa conseguiram manter a sua identidade linguística e continuaram a ser conhecidos como *les portugais*, procurando separar-se administrativamente do Senegal, o que até agora não chegou a acontecer.

2. Contexto linguístico

As hipóteses sobre a origem dos crioulos despertam muita controvérsia. Desde os princípios das pesquisas crioulisticas, ou seja, desde o século XIX, têm-se formado várias teorias cujo objetivo era explicar o fenómeno de os crioulos terem mais convergências entre si do que com as respetivas línguas-base. De acordo com uma delas, a teoria de monogénese, todas essas formações linguísticas provêm provavelmente de um protopidgin comum ou um protocrioulo de base portuguesa formado ao longo da costa

⁹ Mais informações sobre o conflito e sobre a situação política da região em Gonçalves (2006). Os documentos emitidos após a saída do Mali do bloco da Federação do Mali previam uma coligação de Casamansa com o Senegal durante duas décadas mas, em 1980, Leopold Senghor decidiu manter essa união (<http://ncultura.pt/casamansa-a-ex-colonia-portuguesa-que-luta-pela-independencia/>, 25.02.2016).

¹⁰ Os franceses chegaram àquela zona em 1459 e andaram a tentar incluir Casamansa no seu domínio desde a Conferência de Berlim mas a região foi definitivamente cedida à França só em 1908.

da África Ocidental no século XV. Assim, a maioria dos crioulos do mundo teria raízes portuguesas, já que o português, como o idioma dos primeiros exploradores da costa africana e os principais comerciantes que também controlavam o tráfico de escravos, desempenhava o papel de língua franca nas principais rotas marítimas. Outras teorias, que se opõem aos princípios da monogénese, são as diversas versões da chamada poligénese, que distingue grupos de crioulos da mesma base, por exemplo, crioulos provenientes do pidgin português, do pidgin francês, etc.; e a chamada teoria universal (*Language Bioprogram Hypothesis*) que pressupõe a existência de uma gramática inata, universal para todos os seres humanos¹¹.

Os crioulos de Ziguinchor, da Guiné-Bissau¹² e de Cabo Verde fazem parte do grupo africano ocidental da região da Alta Guiné. É o grupo mais antigo dos crioulos de base portuguesa. Os crioulos do Golfo da Guiné, outro grupo de base lexical portuguesa distinguido pelos linguistas, inclui o forro, o angolár, o lunguié (São Tomé e Príncipe) e o fa d'Ambô (ilha de Ano Bom).

Apesar de os três crioulos da Alta Guiné serem parecidos, as circunstâncias da sua formação eram diferentes. Tendo em conta os mencionados contactos nesta zona, os linguistas elaboraram hipóteses relacionadas com a sua origem, lugar de formação, línguas de substrato e superstrato e as influências mútuas. No processo de colonização da região, podem-se distinguir duas vertentes: a vertente não oficial, mais forte e melhor organizada, com os lançados, grumetes e as tangomas como protagonistas; e a vertente oficial, concentrada nas praças, nos presídios e nas tabancas, construídas pelos portugueses, e relacionada com o tráfico de escravos no marco do chamado comércio triangular (Hlibowicka-Węglarz 2013: 94-100). As duas vertentes observavam-se em Casamansa, ou seja, tinham influência na formação do crioulo de Ziguinchor. Cabo Verde, por sua vez, presenciou antes a vertente oficial, desempenhando, durante muito tempo, a função de entreposto comercial e de tráfico de escravos. Os dois territórios sempre mantiveram contactos em todos os níveis: administrativo, religioso e comercial. As migrações, dependentes das condições naturais, por exemplo dos frequentes períodos de seca em Cabo Verde, também eram um fenómeno comum. No entanto, costuma-se sublinhar que, no continente, a formação do crioulo foi resultado dos contactos apenas de alguns grupos sociais, concentrados à volta das praças e presídios portugueses, e não levou à eliminação das línguas nativas. Nas ilhas, por sua vez, já que eram territórios desabitados, formou-se uma

¹¹ Ver a descrição do ciclo vital pidgin-crioulo, das circunstâncias que favorecem a formação dos crioulos e das hipóteses sobre o seu aparecimento em Hlibowicka-Węglarz (2013: 17-77).

¹² Os três principais dialetos dos crioulos do Senegal e da Guiné-Bissau usam-se em Bissau e Bolama; Bafatá e Geba; e Cacheu, São Domingos e Ziguinchor. Mais informações sobre a situação linguística na Guiné-Bissau em Wilson (1962), Czopek (2012) e Hlibowicka-Węglarz (2016).

sociedade mista, composta, na maior parte, por escravos de diferentes zonas africanas que foram abandonando as suas línguas a favor de uma língua comum, o crioulo (Hlibowicka-Węglarz 2013: 104–105, 114).

De acordo com a hipótese cabo-verdiana, o crioulo pode ter-se formado nas ilhas e depois pode ter sido levado para o continente como ferramenta das relações comerciais. Segundo a hipótese contrária, a guineense, o crioulo ter-se-ia formado nas povoações mais antigas do continente, como Cacheu ou Ziguinchor, e, mais tarde, teria chegado às ilhas. A terceira hipótese, a guineense-cabo-verdiana, defende que os crioulos se teriam formado na mesma época, de maneira independente, seguindo o mesmo esquema do ciclo vital pidgin-crioulo (ou provindo do mesmo protocrioulo comum) e tendo, entre outras, as mesmas línguas de substrato e superstrato¹³. Nenhuma das hipóteses é satisfatória nem possui provas que não sejam suposições. A única coisa que se pode constatar, a título de resumo, é que o crioulo de Cabo Verde evoluiu para ser tratado como uma língua diferente e os da Guiné-Bissau (sobretudo o dialeto de Cacheu e São Domingos) e Casamansa costumam ser designados como variedades da mesma língua, das quais a segunda com mais influências do francês. Diferente é também o estatuto que têm nas respetivas realidades linguísticas (Hlibowicka-Węglarz 2013: 129, 193–194).

3. Análise dos exemplos do *corpus*

3.1. Ortografia

Ao registar o texto no crioulo cabo-verdiano, aproveitou-se a escrita que segue as regras do ALUPEC (Alfabeto Unificado para a Escrita do Cabo-verdiano) cujo projeto foi elaborado em 1993 pelo recém-convocado grupo para a padronização. Neste sistema, cada som corresponde a um símbolo¹⁴ e todas as letras são de base latina¹⁵. O ALUPEC originou controvérsia, por exemplo, relativamente à introdução de alguns grafemas, como o *k*, mas acabou por ser aprovado, a título experimental, em 1998, e em 2009, foi declarado o alfabeto oficial de Cabo Verde¹⁶.

¹³ Mais sobre as referidas teorias em Hlibowicka-Węglarz (2013: 117–123).

¹⁴ Cf. Swolkien (2015: 28): este objetivo nem sempre tem sido alcançável tomando em consideração as variedades regionais e a evolução natural da língua. Por isso, o projeto do ALUPEC inclui também a criação de dois alfabetos interdialetais para cada grupo de ilhas (Almada Duarte 2003: 169-181).

¹⁵ 24 letras e 4 dígrafos: *a, b, d, e, f, g, h, i, j, k, l, m, n, ñ, o, p, r, s, t, u, v, x, y, z, dj, lh, nh, tx*. Cf. as regras ortográficas do ALUPEC em Delgado (2009: 343–366) e Veiga (2000a: 15–17).

¹⁶ As principais vantagens do ALUPEC, evocadas sempre pelos seus defensores, são as seguintes: o facto de juntar os dois modelos, o etimológico e o fonológico, isto é, a economia e o fator histórico; o valor de biunivocidade conservado por maior parte dos pares fonema-grafema; planos de criar dois alfabetos interdialetais para cada

O crioulo de Ziguinchor mantém-se no dia-a-dia dos seus falantes basicamente na versão oral. Nas poucas tentativas do seu registo escrito, como no texto do nosso corpus, observa-se, entre outras características, uma série de analogias ao sistema cabo-verdiano. Este facto pode ser justificado por o alfabeto ser do mesmo tipo que o proposto para a Guiné-Bissau¹⁷, isto é, fonémico:

Fonema / acento	<i>Prispínhu</i> (Cabo Verde)	<i>Rey Siñu</i> (Ziguinchor)
[b/v]	<i>libru</i> ¹⁸ , <i>flába</i> , <i>bida</i> , <i>bibi</i> , <i>berifikába</i> , <i>fabor</i> , <i>bedju</i> , <i>ráiba</i> , <i>dibagár</i> , <i>debi</i> , <i>leba</i> , <i>sirbí</i> , <i>benba</i> , <i>bés</i> , <i>pobu</i> , <i>bistídu</i> , <i>próba</i> , <i>bira</i> , <i>burgónha</i> , <i>abizába</i> , <i>béntu</i> , <i>burmedju</i> , <i>berdi</i> , <i>párbu</i> , <i>baziu</i> , <i>bai</i> , <i>buá</i> , <i>nabiu</i> , <i>lebâ-u</i> , <i>trabesa</i> <i>mas</i> : <i>grávata</i> , <i>avion</i> , <i>viáxi-li</i> , <i>vós</i> , <i>véra</i> , <i>grávi</i> , <i>vaidóza</i> , <i>vridu</i> , <i>vinti</i> , <i>gavéta</i> , <i>Vénus</i> , <i>nád'aver</i>	<i>libru</i> , <i>lebá</i> , <i>abiyon</i> , <i>bida</i> , <i>nobu</i> , <i>garbata</i> , <i>bardadi</i> , <i>bistimenti</i> , <i>bibu</i> , <i>bay</i> , <i>bej</i> , <i>bontadi</i> , <i>sirbí</i> , <i>burgoña</i> , <i>bentu</i> , <i>burmeju</i> , <i>nerbus</i> , <i>berdu</i> , <i>balor</i> , <i>palabras</i> , <i>lebi</i> , <i>sirbidor</i> , <i>fabor</i> , <i>beju</i> , <i>wobí</i> , <i>bistí</i> , <i>pubu</i> , <i>salbá</i> , <i>boltu</i> , <i>sikerbé</i> , <i>bapor</i> , <i>leb-elus</i> , <i>talbés</i> , <i>lebi</i> , <i>kaskabelus</i>
[dʒ]	dígrafo dj <i>midjor</i> , <i>odja</i> , <i>trabádju</i> , <i>djogu</i> , <i>djudá</i> , <i>bedju</i> , <i>dja</i> , <i>pádja</i> , <i>kebra-djundjun</i> , <i>djudá</i> , <i>djeu</i> , <i>barudju</i> , <i>rapodju</i> , <i>orédja</i> , <i>si kadjár</i> , <i>burmedju</i>	-
[ə]	não se regista ou é substituído pelo i <i>noti</i> , <i>pídi</i> , <i>kontenti</i> , <i>di</i> , <i>asteróidi</i> , <i>grándi</i> , <i>nómi</i> , <i>rialidádi</i> , <i>kiria</i> , <i>filís</i> , <i>mintira</i> , <i>pididu</i> , <i>vinti</i> , <i>sabi</i> , <i>nundi</i> , <i>ántis</i>	não se regista ou é substituído pelo i <i>di</i> , <i>noti</i> , <i>pidí</i> , <i>bistimenti</i> , <i>garandi</i> , <i>lifanti</i> , <i>tristi</i> , <i>metadi</i> , <i>lebi</i> , <i>sirbidor</i> , <i>binti</i> , <i>bistí</i> , <i>sorti</i> , <i>folgu</i> , <i>ripití</i> , <i>pirsisá</i> , <i>sirmona</i>
[ʁ]	g <i>algen/argen</i> , <i>ningen/nungen</i> , <i>konsigi</i> , <i>géra</i> , <i>getu</i> , <i>tigri</i> , <i>grándi</i> , <i>pága</i> , <i>sigi</i>	g <i>algen</i> , <i>konsigí</i> , <i>ningen</i> , <i>garandi</i> , <i>sangi</i> , <i>pagá</i> , <i>folgu</i> , <i>pirgisosndadi</i>
[k]	k <i>pikinóti</i> , <i>kor</i> , <i>kalker</i> , <i>splika</i> , <i>ki</i> , <i>kré</i> , <i>ku</i> , <i>kel</i> , <i>fika</i> , <i>kétu</i> , <i>konta</i> , <i>karnéru</i> , <i>skodjeba</i> , <i>frásku</i> , <i>kada</i> , <i>kláru</i> ,	k <i>diskulpa</i> , <i>kel</i> , <i>kobra</i> , <i>kor</i> , <i>ki</i> , <i>kabá</i> , <i>karnedu</i> , <i>kaladu</i> , <i>korda</i> , <i>pikininu</i> , <i>mákina</i> , <i>koldadi</i> , <i>brinju</i> , <i>kantu</i> ,

grupo de ilhas e falta de resistência à linguagem computacional. O que se costuma criticar é a referida introdução de alguns sons ou regras de acentuação controversas e a tendência para o uso da variedade mesoletal que se pode observar no caso de alguns autores bilingues cuja língua escrita é o português.

¹⁷ Mais sobre as propostas ortográficas para a Guiné-Bissau em Intumbo (2007).

¹⁸ Posto que os exemplos citados são de carácter ilustrativo e a sua interpretação não depende do contexto, decidimos não incluir os números das páginas correspondentes. Caso o contexto seja importante, proporcionam-se todos os elementos necessários.

	<i>malkiriadésa, ken, kai, kétu, kinzi, riku, kóbra, nunka, mákina</i>	<i>ku, kére, pekador, kalkilus, kuntenti, kentá, klaru, boka, diskisi, kudí, Merka, seku</i>
semi-vogal [j]	i <i>jiografiá, diá, poziá, sirbintiá, bariá, stadiá, idiá, riá, Mariá, sériu, jibóia</i>	y <i>diya, kópiya, stóriyas, kriyadu, diyanti, kreyonjus, kayida, piyor, miliyon, yabrí, koytadi, Mariya, fiyansa, komboy, yagu</i>
[ɲ]	nh <i>sónhu, nha, stránhu, tamánhu, muntánha, kaminhu, dizenhu, spinhu, kunpanheru, galinha</i>	ñ <i>ña, suñu, tamañu, garandiñu, pañadu, kamiñu, bokadiñu, palmañaj, sipiña, burgoña, pañá, ñuñas, meduñu, strañu, galiña</i>
[R]	r <i>bariga, géra, Téra, garáfa, ránka, sigáru, mará-l, suri, ntoronpé-l, moreba, kóri, korenti</i>	r <i>bariga, tera, mará, riñká, koredu, fermenti, feru, koré, garafas, sigaru</i>
[s]	s <i>traduson, kabésa, puriso, kansásu, pása, parsé, sen mil, skesi, tirseru, grásas, nasesidádi, sinku, fórsa, komesa, spludi, sertésa, nogósi, rasosina, kongrésu, parsi, kumisiu, seu, kontisi, toseba, trósa, kasador, misa</i>	s <i>kabisa, a-sij, pursentason, konsé-l, balansá, pirsisá, pasensa, lemransas, sertu, fasi, rikesa, roson, pesá, kasa, sisigadu, nasí, kresé/kersé, risus, satu, Fransa, siñku, korson, basá, rasa, sertesa, kumsá, wonsa, pásturus, lisensa, sentu, justisa, kisá, sigaru, lens, garaseru, rosa, prasas, Nobu-Selanda, Rúsiya, Pasifik</i>
[ʃ]	x <i>dexa, xatia, káxa, sax ánu, báxu, xei, puxa, nbáxa, mexi, Xina, dixi, viáxi, grexa, fuxiba, gagixa, koráxu, feruxádu</i>	-
[tʃ]	dígrafo tx <i>bitxu, txapeu, fitxádu, ratxádu, mátxu, txeu, intxi, átxa, txiga, txon, tximiné, rótxa, txábi, txora, txoma</i>	c <i>cigá, comadu, cepej, ciw, ficadu, coj, matá-bicu, cerá, corá, kacor-mañgi, cepej</i>
[z]	z <i>dizenhu, dezisti, dizértu, razulta, dizárma, peza, róza, izisti, abizába, vaidóza, razolbi, skizitu, rapoza, múzika, tizoru</i> <u>mas</u> : <i>rapasínhu, fasé/fasi, kása, tristésa</i>	-
[ʒ]	j <i>kurijidu, jiografiá, jibóia, surji/surjí, lonji, majina, viája, jeneral, jestinhu, tijolu, jinéla, pasajeru, imáji</i>	j <i>konsijá-m, kojé, tarbaju, judá, jugu, loñji, jorson, wojá, janela, paja, wojadu, konsiju, burmeju, fojas, fiju, kojé, juntu, wojá, jeneral, julgá, beju, judá, juju,</i>

		<i>guja, jelu, fiñjí, baruju, janelas, pasajus</i>
semi-vogal [w]	u <i>seu, lingua, txapeu, txeu, kuáji, aguaréla, aguenta</i>	w <i>wútur, friw, wojá, wobra, wora, ciw, wo, buwá, kwas, maw, gwardá, womi, sew, wombras, Dewus, womesmo, kwátur, fiw, wuru, wonsa, adewus, witu, riw, woreja</i>
acento circunflexo	<i>ruspondé-l, purguntá-s, panhá-m, és, atxá-u, buâ, atuâ, luâ, duê-m, jiografiâ, diâ, poziâ, sirbintiâ, bariâ, stadiâ, idiâ, riâ, Mariâ</i>	-
acento agudo	<i>átxa, más, grándi, fómi, éra, própi, pikinóti, didikatória, stória, kóbra, jibóia, ngulí-l, flába, é, lugár, náda, stréla, fódja, parénsia, dizértu, kétu, fílis, dispós, kré, áltu, planéta, kabésa, surjí-m, nómi, nhós, só, idádi, bá, óra, simé, pé, raís, pírGISós, bés, ánu, ráiba, pétala, kuátuséntus-i-korénta, ár, Diós, sirimónia</i>	<i>dimás, gó, falá, nogós, tené, pagá, podé, déntur, regwá, kudí, sakudí, bondés, dispús, biyás, té, wútur, konsijá-m, kére, kópiya, stóriyas, pirsís, girísiya, fusí, kwátur, kisá, sá, sintí, Ostráliya, Sibériya, Índiya, kilométar, rí, dá, talbés, añóo!, gatu-lagáriya, bóka/boka</i>
nasalização	<i>avíon, sen, opinión, nton, konplikádu, ten, ben, lenbra, ténpu, senpri, ton, npurtánti, len, dimonstrason, nungen, nunbru, ponba, ónbru, npurtánti, tánbi, sinplís, ken, jardín, sin, pon, konboi, nen</i> <i>mas: kau, nau, mi, ómi, imáji</i>	<i>purdoŋ, boŋ, baŋ, a-siŋ, nuŋka, uŋ, tambeŋ, ŋgabamenti, fiŋ, niŋ, teŋ, algeŋ, beŋ, abiyon, niŋgeŋ, ŋgostá, briŋkadera, moŋ, korsoŋ, ŋuñas, garafon, ŋgabá, unsoŋ, siŋkwenta</i> <i>mas: naw, wordí, womi</i>

O registo escrito do crioulo de Ziguinchor parece não seguir uma versão única do alfabeto pois, no nosso texto, os traços que o assemelham ao alfabeto aceite em Cabo Verde entrelaçam-se com os do Alfabeto Internacional Africano, antigamente defendido pelo IAI (*International African Institute*) e seguido pelas propostas do Alfabeto Africano de Referência¹⁹. Estamos a pensar aqui, sobretudo, no grafema *ŋ* que corresponde ao som velar nasal ou no grafema *w* que representa uma semivogal anterior. Nas palavras de origem portuguesa, o *ŋ* ocorre nos grupos consonantais *ŋk* e *ŋg* e na posição final. Deste modo, as vogais nasais e os ditongos portugueses, em posição final, muitas vezes se transformam no grupo *-Vŋ*

¹⁹ O Alfabeto Internacional Africano foi elaborado em 1928, em Londres, por um grupo de cientistas do IAI presidido pelo linguista Diedrich Westermann. O seu objetivo era unificar a escrita de todas as línguas africanas. Com muito poucas divergências, baseava-se no Alfabeto Fonético Internacional. As discussões que provocou levaram à formação, em 1978, do Alfabeto Africano de Referência, um sistema fonémico proposto numa conferência da UNESCO e revisto em 1982.

(Wilson 1962: 9, 12). O *w*, por sua vez, encontra-se, sobretudo, na posição final e na inicial, neste caso frequentemente precedendo a vogal *o* ou os ditongos *ou* e *oi*. O alfabeto cabo-verdiano carece dos referidos grafemas.

Além disso, comparando os dois sistemas, observamos que em Cabo Verde o *b* tem maior número de ocorrências do que o *v*²⁰, enquanto em Ziguinchor o *b* substitui o *v* em todas as posições. A consoante lateral palatal [ʎ] portuguesa desenvolveu-se etimologicamente em [dʒ], representado pelo dígrafo *dj*, em Cabo Verde, e em [ʒ], representado pelo grafema *j*, em Ziguinchor. As representações ortográficas dos fonemas [ə], [ɻ], [k], [R] e [ʒ] são analógicas nos dois sistemas. Os fonemas [ɲ] e [tʃ] são grafados de uma maneira diferente em Cabo Verde e Ziguinchor: como *nh/ñ* e *tx/c*, respetivamente. O grafema *s* corresponde em Cabo Verde à consoante fricativa linguodental surda dos étimos portugueses. Em Ziguinchor, o mesmo grafema, e o fonema [s], passam a representar também os sons etimologicamente portugueses [ʃ] e [z]. A nasalidade é marcada nos dois casos pelo *n*, dispondo a grafia de Ziguinchor de um som velar nasal e o correspondente grafema *ŋ* adicionais. Observam-se exceções analógicas. O fechamento vocálico é indicado em Cabo Verde com o acento circunflexo, inexistente na grafia de Ziguinchor. Os usos comuns do acento agudo são: a marcação da abertura vocálica, da vogal final das formas verbais e da vogal tónica das palavras proparoxítonas.

3.2. Algumas características morfossintáticas²¹

O objetivo desta parte do nosso trabalho é duplo: pretendemos apresentar os traços morfossintáticos dos dois crioulos em questão realizando, ao mesmo tempo, um estudo contrastivo que nos permita observar as similitudes e as divergências entre os dois sistemas. Por dispormos de um espaço limitado, encontramos-nos obrigados a escolher um grupo de características mais representativas e que de melhor forma correspondam ao nosso objetivo. Sendo o *corpus* de exemplos bastante desenvolvido, pela mesma razão, vamos ilustrar cada característica apenas com alguns contextos mais interessantes.

1. ★ A marcação do **género** não é funcional, não há rigor na concordância do género, as suas marcas não são atualizadas com a mesma frequência e ocorrência como no português. Os adjetivos costumam ser invariáveis e derivados da forma masculina:

²⁰ Cf. Veiga (2000a: 36): Verifica-se uma maior presença do *v* nas variantes com mais contacto com o português, em empréstimos mais recentes ou termos científicos, nos meios urbanos e nos idioletos dos estudantes. No entanto, para unificar o sistema, aconselha-se o uso do *b*.

²¹ Cf. Santos (2000: 178–187), Swolkien (2015: 116–258).

Prispínhu (Cabo Verde): *poku paxénxa; purmeru bés; omésmu kusa; lingua berdiánu; stória bibedu; dós bés; algun kusa; un vós finu; un purgunta; kusa sériu; nh'amigu rapoza; mas: bon diâ / bo noti | buâvida;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *kasa bonitu; flor fraku; ultimu biyás; stóriyas ki matidu; dos biyás; algun kusan; uñ fala siñu strañu; mas: bondés / bosnoti.*

2. ★ Perda parcial das oposições de **número**. Diferentes maneiras da sua marcação (por exemplo: numeral, pronome, coletivo ou, simplesmente, o contexto). Casos isolados de adequação ao padrão português:

Prispínhu (Cabo Verde): *dós bés; tudo kes planéta; sen mil kontu; sax ánu; munti-milion di ánu; ses vulkon; sinku minotu; fika kētu ku kunpanheru 'calaram-se os dois'; sen mil otu rapasínhu; tudu kusa; tudu kel diskulpa; kel dós uniku dizenhu; kel un o dós kusa; subi ónbru; ses spinhu; ês fika kētu ku kunpanheru; un jardin florádu ku róza; sen mil otu rapoza; mas: gentis; diâs-i-diâ; kusas do mátu; ta skrebeba libru mutu grós;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *sis anu; dos des kuntu; ña fermenti tudu; trinta minutu; librus gros/ tudu libru; kel dos pintadora; e kalá boka yelus dos; mas: pintadoras, kreyonjus, risus, nerbus, gintis diyas-diyas, prasas ku riwus ku montis ku marus; miliyon anus, kusanjus tudu; kel diskulpas tudu; stóriyas ki matidu; balansá wombras; si sipiñas; ta sikerbé ban librus gros; florus di rosa.*

3. ★ Inexistência do *artigo definido*. Determinação do substantivo por um demonstrativo. Uso dos artigos indefinidos com a prevalência da forma masculina:

Prispínhu (Cabo Verde): *nha midjor amigu; un bés; kel dizenhu; dizenhu ta mostrába un kóbra jibóia; kuáji tudu mundu; na mei di már; prispínhu suri; munti di riâ na lus di luâ;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *ña amigu ki má garandi; kel pintadora; kel pintadora ta mostrá ban kobra ransegu; kwas na tudu ladu di mundu; na metadi di mar; rey siñu muní-muní; maronjus di reya na klarensa di luja.*

4. ★ Ausência da **flexão verbal** e a resultante **impossibilidade de omissão do sujeito**²². Os verbos reduzem-se a uma forma invariável (infinitivo com apócope do *-r*), com exceção dos verbos *ter*, *vir* e *ir*. Ressalta a importância dos marcadores: auxiliares e morfemas que marcam as relações de TMA (os crioulos são umas línguas fortemente aspetuais)²³:

²² Mais informações sobre os pronomes de sujeito e as suas formas enfáticas e não-enfáticas em Alkmim (1984: 47).

²³ Alkmim (1984: 33-45) distingue duas categorias dentro do sistema verbal do crioulo de Ziguinchor: construções baseadas no emprego de morfemas (formas dependentes) e construções baseadas no emprego de auxiliares (formas livres), como *i ta kume* 'ele come habitualmente' e *i kumisa ciga* 'ele acabou de chegar', respetivamente. Os morfemas dividem-se, por sua vez, em antepostos (aspetuais: *ta-*, *na-*), pospostos (temporal: *-ba*), circunpostos ao verbo (*ta-...-ba*; *na-...-ba*) e o morfema zero (aspeto perfetivo). Além disso, observa-se uma tendência a certos grupos de verbos não aparecerem com morfemas aspetuais, como, por exemplo, verbos que exprimem sentimentos, conhecimento ou opinião. Santos (*apud* Alkmim 1984: 49) aponta dois tipos de

Prispinhu (Cabo Verde): *N didika; N teni; N teneba; ta ntendi; sta morádu; nós é poku ki ta lenbra; rabentába-mi algun kusa; kusa é stránhu dimás; N sabi faseba; N kreba; dj-e durmi; da-m kustu pa ntendi d'undi k-e benba; e podi bá senpri; N gostába di komesába; un prispinhu ki ta bibeba; sukuru dja fitxába; ta parseba bunitu; nós tudu ta kabeba na djeu más pikinóti; stréla ta limia só pa kada un di nós podi sarta ku di sel un diá; N sata pensába ma N teneba un flor k'éra só un ki teneba; nu sat'en móri di sedi; águ podi ser bon; dja N mo-djába-el funti, dja N dába-el di bebí;*

Rey Siñu (Ziguinchor)²⁴: *N partí; N tené; N tené ban; ta ntendé; k-i morá; puku di yelus ta lembrá; alguñ kusan rebentá ban; N sebé ban pintá; N mesté-l ban; i durmí jan; i dá-m ciw tempu ntendé di nundé k-i beñ ban; i podé bay sempri; N ngostá ban pa kumsá; rey siñu ki morá ban; sol noti ban jan; N mesté sebé nos stileras nimiyadu pa tudu algen podé kontá ku di sol un díya; N na kumsá ntendé; di li ku mbokadu no na komí ku sedi di yagu; N mojá-l ban tampus di si worejas, i kabá, N bebenté-l ban; N ka na disá-bu mas.*

5. ★ Inexistência de formas verbais para indicar o **conjuntivo**:

Prispinhu (Cabo Verde): *libru ta flába ma; nhós majina 'imagineim'; sima k-e sata pidi un kusa; N ben lenbra ma N studába só jiografiá; s-u konporta dretu, tánbi N ta da-u kórda; ten txeu kusa ki ta po-m diskunfia ma planéta d'undi ki Prispinhu benba, m'éra astiróidi B16; N ál sata fika sima algen grándi; si N ordena un jeneral pa buá di flor en flor sima barbuléta [...] k-e ka kunpri órdi k-e dádu, ken k'é kulpádu?; si nu pánha kel dós milion di argen ki ten na Téra [...], ês ta kanbába avontádi na un prása [...]; ês ta átxa m-ês ta okupa txeu spásu; e ta fikába mutu burgonhádu s-e stába li; kel k-u kré (o que quiser); N ka kreba p-e faseba sforsu;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *e ta falá ban mas; bo ka podé sebé 'imagineim'; suma i na pidí-m un kusan; kisá ku N má siná ban i kumá ku tera kompodu; si bu sisigá diritu, N na dá bu tambeñ korda; talbés, N yar sedi suma gintis garandi; si N ta dá ban jeneral wordi pa o bata buwá-buwá di un flor pa wútur suma kapelimpel [...] ma si jeneral negá wobí ban wordi ku N pidí-l ban, keñ di nos dos ki na tené kulpa?; si kel dos miliyar di pekador ki morá na Tera ta sikidu ban [...], e ta kebé ban siñ manera na mantabá [...]; ña flor sa sintí ban*

conjugação verbal: com auxiliares, inspirada no modelo português; e sem auxiliares, comparável aos sistemas verbais das línguas africanas.

²⁴ Cf. A marcação aspetual no crioulo guineense referida, por exemplo, em Pinto Bull (1989: 315–322) e Wilson (1962: 22): Os monemas aspetuais são os seguintes: *na* (progressivo, sem referência ao tempo em que decorre a ação, também como locativo): *i na durmi* 'ele esteve/estava/está/estará a dormir', *i sta na kasa* 'ele está em casa'; *dja* (ação passada que continua no presente) e *aonti* (para indicar o pretérito): *i cume aonti* 'ele comeu ontem', *N cume dja* 'eu tenho comido, acabei de comer', *i bai dja* 'ele foi e está ausente'; *ta* (um futuro menos iminente, um habitual, um progressivo após um auxiliar verbal ou uma condicional): *i ta bin* 'ele vem agora ou no futuro', *i kunsu ta tchora* 'começou a chorar', *i ta tchora tudu dia* 'ele chora todos os dias'; *ba* (indica uma ação que aconteceu antes da maioria das ações do contexto): *i bin ba* 'ele veio, tinha vindo'; monema zero (presente, pretérito perfeito): *i sibi* 'ele sabe, soube', *bú bin* 'vens, vieste'.

burgoña s-i wojá baj es; bu ta fasí kisá ki sabi-bo ku yel; talbés niñ i ka cigá di biskadu; ka bu beñ.

6. ★ Reduplicação, muitas vezes com traços onomatopaicos, que sugere origem ou influência africana e tem, na maioria dos casos, função enfática:

Prispinhu (Cabo Verde): *poku-poku; senpri-senpri; N bibi ánus más ánus;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *kelora-kelora* (imediatamente); *mbokadu-mbokadu* (pouco a pouco); *siñ perá-perá* (sem rodeios); *santadu-santadu* (lentamente); *ta kompó-kompó si fojas unsoñ-unsoñ* (uma por uma); *baj diyas-diyas; pertu-pertu; lestu-lestu* (depressa).

7. ★ Marcador pré-verbal de negação ka²⁵. Negação dupla:

Prispinhu (Cabo Verde): *ka txiga; ka teneba nád'aver ku txapeu; ka ta ntendi náda; N ka teneba nun mekániku nen pasajeru; ka ta da pa fla nau; ke-li ka náda; a-li nunka ka ta pása nungen;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *ka cigá; ka tené baj nada ku cepeñ; ka ta ntendé nunka nada; N ka tené baj ku mi niñ kompodor, niñ pasaju; no ka podé negá; kella i ka nada; niñgeñ ka ta pasá li nunka.*

8. ★ Elipse da preposição, contração, emprego facultativo ou usos atípicos. Observa-se o uso da preposição uniforme *na* quando não se expressa a ideia de movimento:

Prispinhu (Cabo Verde): *torna fla; purizénpu; parmanhan; e fla flor; N prendi giá avion; kel rapasinh ki surji nha frenti; di fabor, fasê-m karnéru; e nbáxa kabésa na dizenhu; e odjádu na teleskópi; nen tud'algen ka txiga di ten un amigu; tudu kel ki ta parsi si frenti; Prispinhu torna ntoronpê-m; e dizáta na txora; vaidós purgunta prispinhu; e xinti gána-djuda si amigu; e kuntina ta pensa; N komesa ta pásha; dj-e pása ta ser uniku na mundu; N diskési kórda; mas: *diferenti di tudu; mi é rusponsávi di nha róza;**

Rey Siñu (Ziguinchor): *palmañaj; kumsá na kansá-l; rey siñu falá flor; N siná korenté abiyon; i puntá rey siñu; rey siñu sintí gana pa judá baj; N na kumsá ntendé; i ka tudu algen ki cigá di tené amigu; kisá ku N debé di fasí gó?; ma i ka rispondé ña pulguntu; mas: *bu ka pirsísá di ñútur; N diskísí na di burní la korda siñu di kuru; kel rapás siñu ki sey siñ na ña diyanti; i mpiná kabisa na pintadora.**

9. ★ Reduplicação e contração de pronomes e determinantes:

Prispinhu (Cabo Verde): *puriso; kel-li / ke-li; kel-la; a-mi N kré; kel kusa-li; a-bo bu ben di seu; p-undi; p-e 'para ele'; kel astiróidi-li; kel muméntu-li; bu gosta d-el; alê-l-li; algen ki pensa n-el é mi;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *es-li; kella-la; e kusañ-li; a-bo bu beñ di sew; kel wora-la.*

²⁵ Cf. Santos (2000: 178): De acordo com a autora, a etimologia que se propõe para este morfema (nunca > *ka*) é pouco provável, pois na evolução natural de línguas não se observa a queda da sílaba tónica.

10. ★ Padrão reduzido dos **pronomes de complementos direto e indireto**. Ênclise dos complementos que não são regidos de preposição. O complemento direto coloca-se depois do verbo, se não há outros complementos; o complemento indireto coloca-se depois do verbo e antes do complemento direto:

Prispinhu (Cabo Verde): *djudá-nu; ta ngulí-l; fla-m; ta splika tudu pa ês; sirbí-m; N konxê-s própi; sima ki alánpra panhâm; N purguntá-l; k'intxí-m di ráiba; odjá-l; papiá-s; fla-nhós; purgunta-nhós; kusa ki ta parseba-el mutu feiu; N barsâ-l; N fasê-l sónu; N fla-l; N ta pidi-nhó pa nhu purdá-m; só pa N tenh-ês; pa kumprá wútur stileras si algej tené-lus; N ta dimistrá-s; N podi po-l na bánku; si bu furtá-s-el, ês ta txora; xa-m obí-u ta ri; N podi mostrá-u-l;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *judá-nos; ta wungulí-l; konsijá-m; bata dislind-elus tudu; sirbí-m; N woj-elus di pertu própi; N puntá-l; woj-elus; wojá-l; papiy-elus; falá-bos; puntá-bos; purdá-m-yel; uñ kusan ki ta parsí-l baj mutu fiw dimás; N kargá-l; N falá-l; a-mi N ta topotí-lus; N podé rakad-elus na banju; wora k-e rob-elus-yel, e ta corá; N mesté mas wobí-bu bu na rí.*

11. ★ Padrão reduzido dos **determinantes possessivos**:

Prispinhu (Cabo Verde): *nha lápiz di kor; nha dizenhu, nha óbra; bu moráda; di meu; si pobu; si pai; ses spinhu; sigáru di nhó;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *ña pintadora; ña wobra; bu moransa; di-miwus; si jorsonj; si papé; si sipiñas; bu sigaru.*

12. ★ Falta dos **pronomes reflexos**. Outras estratégias de marcação da reflexividade (por exemplo, as palavras *kabésa / kabisa* e *sintidu*):

Prispinhu (Cabo Verde): *N po kabésa na 'dedico-me'; bu ri di bu kabésa 'riste de ti mesmo'; N sata flába nha kabésa; galinha ta parsi tudu ku kunpanheru 'todas as galinhas se parecem'; nhós purgunta nhós kabésa;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *N pí sintidu na 'dedico-me'; bu rí bu kabisa 'riste de ti mesmo'; N na falá baj déntur di mi; i falá mas na si sintidu; N ta kudá déntur di ña sintidu, N ta falá.*

13. ★ Importação do paradigma português de **advérbios**, com modificações fonéticas e casos de aglutinação:

Prispinhu (Cabo Verde): *nfilismenti; lonji; más midjor; más pior; un parmanhan; dibagár; nunka; difisi;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *loñji; mas diritu; uñ diya na dipalmañaj; déntur di; talbés.*

14. ★ Falta de **nexos** de coordenação e subordinação. O morfema **ku** como partícula de coordenação sintática:

Prispinhu (Cabo Verde): *jiografiá ku stória ku matimátika ku régra di lingua; di pulítika ku grávata; bon sta kláru ma dizenhu ka bunitu; jibóia ku bariga ratxádu ku jibóia ku bariga fitxádu; E djobi ku tud'atenson, e fla; sugundu bés dja pása ónzi ánu, ramatismu ki atakâ-m; N podi panhá-l N bá ku el; mas: a-mi gó N ten flor ki N ta regâ-l tudu diâ; N ta sendi N ta pága un bés*

pa minotu; kontisi gó ki prispinhu [...] e da ku un stráda; N ka ta átxa manera di sabi ki óra ki N ta konpu nha korason;

Rey Siñu (Ziguinchor): *siná kumá ku tera kompodu, ku stóriya, ku kalkil ku manera ku liñgu ta yendá tambeñ; di politik ku di garbata; ma i klaru, ña pintadora ka bonitu; ransegus ku bariga ficadu ku kelus ku bariga yabridu; i tomá si tempu, i jobé diritu, i falá; kel di dos, i teñ jañ gósij des anu ku unsoñ, i ña morsedora ki na kansá-m bañ; N podé pañá ña flor N lebá-l; a-mi N tené flor ku N ta regwá tudu diya; N ta sendenté N pagá soñ, uñ biyás di kada minutu; mas: i cigá gó uñ diya k-i beñ wojá strada; N ka na sebé nunka na kal wora ku N na pruntiyá ña korsoñ.*

15. ★ Construções impessoais com as formas do participio:

Prispinhu (Cabo Verde): *fládu m'é ton bunitu; só kel ki mansádu ki ta kon-xedu 'só se conhecem bem as coisas domesticadas';*

Rey Siñu (Ziguinchor): *não se observou nenhum caso no nosso corpus.*

16. ★ Uso do verbo *ter* em vez de *haver*:

Prispinhu (Cabo Verde): *dja ten sax ánu ki nh'amigu dja bá; dja ten txeu ténpu; purmeru bés dja ten vinti-dós ánu; dja ten un més ki nu sta li ta papia; teneba sinku mil tud'igual déntu d'un jardin; la ten kasador;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *kel di purmedu i teñ jañ gósij binti anu ku dos; i tené montiyador; a-li i tené bañ siñku mil [...] na déntur di unsoñ wortu soñ.*

17. ★ O diminutivo aparece com bastante frequência introduzindo um valor afetivo:

Prispinhu (Cabo Verde): *pikinotinho / pikinotxitxu; pesinho; rapasinho; kusinha; linpinhu; papelinhu; padasinho, dibagarsinho; rodondinho; barudjinhuh; lusinho; sininho;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *garandiñu; pikininu; bokadiñu; karnedu siñu; rey siñu; kusajus siñu.*

18. ★ Omissão do verbo de ligação no predicado nominal:

Prispinhu (Cabo Verde): *N ka kulpádu; e odjádu na teleskópi; algen grándi si ki fetu; mi senpri mudu-mudu; mas: a-mi N sta xei di tristésa;*

Rey Siñu (Ziguinchor): *flor fraku; kumá ku tera kompodu; cigá di wojadu; a-mi N sertu; a-mi i gatu-lagáriya; yagu podé boñ pa korsoñ.*

3.3. Léxico

Devido à enorme riqueza do léxico do nosso *corpus*, tanto etimológica como semântica, e ao tamanho reduzido do presente trabalho, decidimos comentar apenas alguns casos que nos pareciam os mais interessantes, criando, assim, um ponto de partida para uma investigação posterior:

Prispinhu (Cabo Verde): *Diós ki djuda 'felizmente'; kalbisera 'baobá'; kanbár di sol 'pôr do sol'; kebra-djundjun 'pequeno-almoço'; kodrádu-kodrádu 'xadrez'; kel trabadjador ki ta puxa labánka pa bira kaminhu di konboi 'manobreiro';*

Rey Siñu (Ziguinchor): *purdá-m* 'por favor, com licença'; *kumá ku tera kompodu* 'geografia'; *mákina di jobé stilera* 'telescópio'; *mundu siñu* 'asteroide'; *dewus-o-dewus* 'felizmente'; *kreyonjus* 'lápis de cor'; *pé di kabasera* 'baobá'; *kayida di sol* 'pôr do sol'; *koytadi* 'infelizmente'; *korsoŋ pretu* 'ran-cor'; *matá-bicu* 'pequeno-almoço'; *leŋga-leŋga* 'problema'; *bapor* 'navio'; *peka-dorus* 'pessoas/ alguém'; *pa galiña branķu pasá-bu diyanti* 'adeus'; *kuntubabo* 'trigo'; *kel trabajador ki ta jundá kel manģa pa torkiyá kamiñu di komboy* 'manobreiro'.

A título de conclusão, observemos os resultados da comparação efetuada tendo como base os exemplos do nosso *corpus*. É preciso assinalar que o nosso estudo não é de forma alguma exaustivo e não constitui uma descrição completa dos dois sistemas. Pretendemos apenas indicar alguns traços mais representativos que possam ser aproveitados numa análise mais desenvolvida.

Nos dois crioulos não há rigor na concordância do género; aliás, não se segue o padrão português, sendo o género masculino prevalecente, tanto no caso dos substantivos como no dos adjetivos. Os decalques da estrutura do português são mais frequentes nos meios urbanos, como efeito do processo de descrioulização, o que não se observou nos nossos exemplos. O único caso de variação registado é o caso do adjetivo *bom*.

Tanto em Cabo Verde como em Ziguinchor, realiza-se uma perda parcial das oposições de número, já que o plural costuma ser marcado por meio de um numeral, um pronome, um coletivo ou, simplesmente, pelo contexto. Casos de adequação ao padrão português observam-se com maior frequência no crioulo de Ziguinchor.

A inexistência do artigo definido é típica para os dois sistemas, sendo a substituição pelo artigo indefinido na sua forma masculina mais frequente no *corpus* cabo-verdiano. O substantivo é muitas vezes determinado por um demonstrativo.

Observa-se a analógica ausência da flexão verbal e a resultante impossibilidade de omissão do sujeito. Os verbos reduzem-se a uma forma invariável, com poucas exceções acima mencionadas. Ressaltam os respetivos sistemas de auxiliares e morfemas que marcam as relações de TMA, sendo o paradigma do conjuntivo inexistente. Nos dois crioulos, observa-se, por exemplo, o morfema zero como marcador do aspeto perfetivo e o auxiliar *ta* como marcador de aspeto imperfetivo, indicando, muitas vezes, repetição. O auxiliar modal *ma* introduz orações que expressam situações factuais e *al* é equivalente no sistema cabo-verdiano a *haver de* em enunciados hipotéticos.

O fenómeno de reduplicação encontra-se nas duas línguas, marcando ênfase na maioria dos casos. No nosso *corpus* encontrámos mais exemplos de reduplicação no crioulo de Ziguinchor. Os processos de negação dupla e de emprego do marcador de negação *ka* na posição pré-verbal parecem realizar-se com a mesma frequência nas duas línguas, assim como os câmbios no sistema preposicional, ou seja, elipse, contração, emprego facultativa-

tivo ou usos atípicos relativamente ao sistema português. No entanto, não são raros os casos de adequação ao sistema da língua-base.

No que se refere ao sistema pronominal, analisando o nosso *corpus*, foi possível constatar que em ambas as línguas se realizam os processos de reduplicação e contração de pronomes, sendo esta possível tanto com advérbios de lugar, como com preposições e nomes. Observam-se padrões reduzidos dos pronomes dos complementos direto e indireto e dos determinantes possessivos: no caso dos primeiros, é típica a posição enclítica e, no caso dos segundos, a falta de concordância em género e em número com o elemento determinado (como, por exemplo, na forma *ses spinhu* na qual o plural é marcado por meio do determinante, já que o nome não leva esta marca). Finalmente, nas duas línguas ressalta a falta dos pronomes reflexos e semelhantes estratégias de marcação da reflexividade (como as palavras *kabésa / kabisa* e *sintidu*).

Exceto uns casos específicos de criação de novas palavras, por exemplo no processo de reduplicação, como acontece com *kelora-kelora* ‘imediatamente’ ou *santadu-santadu* ‘lentamente’, o paradigma português de advérbios é importado, com algumas modificações fonéticas e casos de aglutinação.

As orações coordenadas e subordinadas caracterizam-se, com poucas exceções no caso da subordinação, pela falta de nexos e pelo facto de o verbo de ligação costumar ser omitido no predicado nominal. O morfema *ku* desempenha, nos dois crioulos, o papel de partícula de coordenação sintática. A substituição do verbo *haver* pelo verbo *ter* é um fenómeno presente nas duas realidades linguísticas.

No crioulo de Cabo Verde registamos as formas do participio como uma das maneiras de formar construções impessoais. Além disso, ressalta o uso frequente das formas do diminutivo que, no entanto, pode ser resultado da especificidade da obra.

Quanto ao léxico, os exemplos mais interessantes do nosso ponto de vista são as expressões que de uma forma descritiva se referem a uma realidade anteriormente desconhecida, como *kumá ku tera kompodu* ‘geografia’ ou *kodrádu-kodrádu* ‘xadrez’, e as expressões relacionadas com as crenças populares, como *pa galiña branju pasá-bu diyanti* para se despedir e desejar um bom caminho. Além disso, abundam, obviamente, vocábulos de origem portuguesa, como *koytadi* ou *kayida di sol*, ou de origem francesa, como *kreyonjus*, adotados diretamente ou através do português.

O *corpus* de exemplos recolhidos dos dois textos é muito rico e ainda nos ficam vários casos por comentar e analisar sob ponto de vista linguístico. Terminando este trabalho, esperamos ter traçado uma imagem geral das semelhanças e diferenças entre os dois crioulos e poder contribuir, no futuro, com estudos mais desenvolvidos sobre o mesmo tema.

Bibliografia ativa

- SAINT-EXUPÉRY de Antoine (2013): *Prispinhu*, Neckarsteinach: Edition Tintenfass.
 SAINT-EXUPÉRY de Antoine (2015): *Rey Síñu*, Neckarsteinach: Edition Tintenfass.

Bibliografia passiva

- ALEXANDRE Pierre (1972): *An introduction to languages and language in Africa*, London: Heinemann.
- ALKMIM Tania (1984): Alguns aspectos do sistema verbal do crioulo português do Ziguinchor (Senegal), (in:) *Estudos portugueses e africanos*, n.o 3, João Wanderley Geraldi (coord.), Campinas: UNICAMP, 31-54.
- ALMADA DUARTE Dulce (2003): *Bilinguismo ou diglossia?*, Mindelo: Spleen Edições.
- BIAGUI Noël-Bernard (2010): *El criollo casamancés*, <http://www.sorosoro.org/es/el-criollo-casamances> (14.01.2016).
- CURTIN Philip et al. (2003): *Historia Afryki*, trad. pol. Marek Jannasz, Gdańsk: Wyd. Marabut.
- CZOPEK Natalia (2007): O crioulo das Ilhas do Barlavento como um exemplo de abertura à criouliização do português, *Romanica Cracoviensia* 7: 23-30.
- CZOPEK Natalia (2012): Implantação da língua portuguesa em África e formação da realidade linguística da Guiné-Bissau, (in:) *Identidades Revisitadas, Identidades Reinventadas – transformações dos espaços sociais, políticos e culturais nos países de língua oficial portuguesa*, Renata Diaz-Szmidt (ed.), Warszawa: Instytut Studiów Iberyjskich i Iberoamerykańskich UW & Muzeum Historii Polskiego Ruchu Ludowego, 256-274.
- CZOPEK Natalia (2014): As influências linguísticas portuguesas em África fora das fronteiras dos PALOP, *Studia Iberystyczne* 13: 327-342.
- CZOPEK Natalia (2016a): De uma língua oral sem escrita à escrita de uma língua oral – o caso do crioulo cabo-verdiano das ilhas do Barlavento e Sotavento, (in:) *Études Romanes de Brno 37/1 ((E)mi-grações, transferências, exílio: mestiçagens e dinâmicas da cidade)*, Ivo Buzek et al. (reds.), Brno: Universidade Masaryk, 11-26.
- CZOPEK Natalia (2016b): Na bôka noti de Tomé Varela da Silva como reflexo de uma das propostas de padronização ortográfica do crioulo cabo-verdiano, (in:) *Língua portuguesa: unidade na diversidade*, Barbara Hlibowicka-Węglarz, Edyta Jabłonka, Justyna Wiśniewska (eds.), Lublin: UMCS, 135-149.
- CZOPEK Natalia (2017): O basileto crioulo das ilhas de Cabo Verde no romance Odju d'agu de Manuel Veiga, (in:) *De volta ao futuro da língua portuguesa: Atas do V SIMELP – Simpósio Mundial de Estudos de Língua Portuguesa*, Gian Luigi de Rosa, Katia Chulata de Abreu (eds.), Lecce: Università del Salento, 185-201.
- GONÇALVES Adelto (2006): Casamansa, um grito de liberdade sufocado, *Revista Fórum* 39: 42-43.
- HLIBOWICKA-WĘGLARZ Barbara (2013): *Portugalskie języki kreolskie w Afryce*, Lublin: Wyd. UMCS.
- HLIBOWICKA-WĘGLARZ Barbara (2016): A situação atual dos crioulos de base lexical portuguesa na região da Alta Guiné, (in:) *Língua portuguesa na Europa Central: estudos e perspectivas*, Joaquim Ramos, Šarka Grauová, Jaroslava Jindrová (eds.), Praga: Karolinum Press, 274-283.
- HONÓRIO DO COUTO Hildo (1992): Lançados, grumetes e a origem do crioulo português no noroeste africano, (in:) *Atas do Colóquio sobre crioulos de base lexical portuguesa*, Ernesto D'Andrade, Alain Kihm (eds.), Lisboa: Colibri, 109-122.

- INTUMBO Incanha (2007): *Estudo comparativo da morfossintaxe do crioulo guineense, do balanta e do português* (tese de mestrado), http://www.uc.pt/creolistics/research/guine/intumbo_2007 (07.03.2016).
- PEREIRA Dulce (2006): *Crioulos de base portuguesa*, Lisboa: Caminho.
- PERL Matthias (1982): Acerca de alguns aspetos históricos do português crioulo em África, *Biblos* 58: 1–12.
- PINTO BULL Benjamin (1989): *O Português, presente nas estruturas gramaticais do crioulo da Guiné-Bissau*, Lisboa: Instituto de Cultura e Língua Portuguesa.
- ROUGÉ Jean-Louis (2004): *Dictionnaire étymologique des créoles portugais d'Afrique*, Paris : Karthala.
- SANTOS Rosine (2000): Relações entre o crioulo e as línguas africanas, (in:) *I.o Colóquio Linguístico Sobre o Crioulo de Cabo Verde*, Manuel Veiga (org.), Mindelo: INIC, 167–187.
- SCANTAMBURLO Luigi (1999): *Dicionário do Guineense: Introdução e notas gramaticais*, vol. 1, Lisboa: Colibri.
- SOARES Maria João (1996): *Os lançados nos contactos euro-africanos nos rios da Guiné: século XVI – meados do século XVIII*, Lisboa: ICT.
- SWOLKIEN Dominika (2015): *The Cape Verdean Creole of São Vicente: its genesis and structure*, Coimbra: UC. s.a., Casamansa: a ex-colónia portuguesa que luta pela independência, <http://ncultura.pt/casamansa-a-ex-colonia-portuguesa-que-luta-pela-independencia> (25.02.2016).
- VEIGA Manuel (org.) (2000): *I.o Colóquio Linguístico Sobre o Crioulo de Cabo Verde*, Mindelo: INIC.
- WILSON William Andre Auquier (1962): *The Crioulo of Guiné*, Johannesburg: Witwatersrand University Press.

Résumé

Langues créoles à base lexicale portugaise, parlées en République du Cap-Vert et dans la ville de Ziguinchor (Sénégal) : étude contrastive

Dans la présente étude, nous faisons une analyse contrastive de deux langues créoles à base lexicale portugaise, parlées en République du Cap-Vert et dans la ville de Ziguinchor, capitale de la province sénégalaise Casamance. Nous donnons une brève description de leur genèse et de leur évolution, en montrant des ressemblances et des causes possibles de différences, également aux niveaux social et politique. Cependant, le fil conducteur de notre analyse est la comparaison de l'orthographe, de la morpho-syntaxe et du lexique de ces langues, ce qui part de la théorie de leur ressemblance génétique. Pour présenter nos exemples dans des contextes analogiques, nous avons choisi le corpus du texte du *Petit Prince* d'Antoine'a de Saint-Exupéry, traduit vers les langues analysées.

Summary

Portuguese-based creole languages from Cape Verde and Ziguinchor (Senegal): contrastive study

With this work we intend to conduct a contrastive study of two Portuguese-based creole languages: Creole of Cape Verde and of Ziguinchor, the capital city of the Casamance province in Senegal. We try to present a brief description of its genesis and evolution, indicating the similarities and the possible reasons for the differences, also on a social and political level. The main axis of our analysis will be, however, a com-

parison of spelling, morphosyntactic and lexical features of the two creoles, taking as a basis the theory of their genetic similarity. In order to observe the examples in analogical contexts, we have chosen as our *corpus* the respective translations of the work of Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* (*The Little Prince*).

Streszczenie

Języki kreolskie na bazie portugalskiego używane w Republice Zielonego Przylądka i w mieście Ziguinchor (Senegal): studium porównawcze

W niniejszej pracy przeprowadzamy analizę porównawczą dwóch języków kreolskich na bazie portugalskiego używanych w Republice Zielonego Przylądka i w mieście Ziguinchor, stolicy senegalskiej prowincji Casamance. Przedstawiamy krótki opis ich genezy i ewolucji, wskazując na podobieństwa i możliwe przyczyny różnic, także na poziomie społecznym i politycznym. Główną osią naszej analizy jest jednak porównanie pisowni, morfoskładni i leksyki wspomnianych języków, opierając się na teorii ich podobieństwa genetycznego. W celu zaprezentowania przykładów w analogicznych kontekstach, wybraliśmy jako nasz korpus tłumaczenia na analizowane języki kreolskie dzieła Antoine'a de Saint-Exupéry'ego *Le Petit Prince* (*Mały Książę*).



Aleksandra Kamińska

Université de Szczecin



Saint-Exupéry : vision du monde à travers la représentation de la nature

L'éventail stylistique et la puissance persuasive de la représentation

Dès les premières lignes de la prose de Saint-Exupéry on découvre ce besoin noble de communiquer son univers au lecteur. Ce lien imaginaire s'instaure par la volonté d'inviter le lecteur dans les coulisses de l'aéronautique, grande passion de sa vie. Son invitation revêt une forme particulière et hautement personnelle. Par le recours à l'exemplarité l'écrivain érige en modèle la personne de l'aviateur qu'incarnent successivement Jacques Bernis, Fabien et Pellerin¹. Il est évident que leur existence fictive apparaît comme le récit des expériences de l'auteur. Ces héros ont pourtant des qualités qui dépassent l'ordinaire : ils impressionnent le lecteur par un pouvoir surhumain parce qu'ils sont dotés d'intrépidité et de vaillance

¹ Nous restreignons notre étude aux deux premiers récits de Saint-Exupéry vu leur ancrage profond dans le lyrisme qui constitue l'un des critères importants permettant de juger de l'homogénéité du style. D'autres signes d'une cohérence remarquable entre *Courrier sud* et *Vol de nuit* sont : la récurrence de nombreux motifs, la répétitivité des structures stylistiques, la réécriture et l'intertextualité.

inouïes. Leur exemple suscite l'admiration, la vénération, le respect, voire la crainte².

Cependant, l'admiration que ressent le public en se demandant sur son aptitude à imiter l'exemple qu'on lui propose, n'équivaut ni à la compréhension, ni à la connivence avec l'auteur. Il en est ainsi car l'accès au monde intérieur de Saint-Exupéry suppose l'orientation vers les particularités de sa perception de la réalité. Cela ne semble possible que par l'observation de l'interaction entre aviateur et nature. Il est quasi naturel que la connivence se matérialise par la valorisation du paysage, d'autant que tous les exploits de ces nouveaux nomades survolant le ciel, le désert, la montagne s'effectuent en contact avec la nature.

Rappelons néanmoins que leur bravoure s'imprime dans la conscience du lecteur par la vivacité de la persuasion. L'ennoblissement et l'idéalisation de la personne de l'aviateur sont assurés par la puissance évocatrice du langage et la mobilisation des moyens stylistiques, en sorte que l'écrivain pénètre l'imagination du lecteur et permet « d'aider les autres à trouver le sens à leur condition humaine » (Wagner 2007 : 224).

Vu la puissance de l'éventail stylistique qui se transforme en un véritable outil persuasif, afin de stabiliser les impressions du lecteur et de le conforter dans la certitude de la supériorité morale de l'aviateur, nous voudrions nous pencher également sur la représentation de la nature. Il s'agit d'examiner la capacité de transcrire l'expérience de la nature dans la conscience du lecteur, capacité par laquelle l'écrivain transmet sa vision du réel et noue un pacte de complicité avec le lecteur.

La nature et l'*energeia*

La représentation littéraire n'est pas une entité stable ou close. Ainsi, la représentation du paysage se réalise par la richesse de la figuration et ses particularités favorisant l'imitation, la plasticité, la visibilité etc. On remarque que Saint-Exupéry ne se contente pas de restituer le paysage par la fidélité de sa copie. Au contraire, il semble que dans sa création littéraire les différentes formes d'*evidentia* absorbent finalement les procédés de la *mimésis*. Si l'écrivain se détourne des contraintes de la représentation mimétique, sa décision est conditionnée par les caractéristiques de la perception qui détermine son lecteur.

Il est indéniable que la représentation de l'espace liée à l'aéronautique doit affronter l'imagination du lecteur, c'est-à-dire prendre en considéra-

² Cette exemplarité s'éloigne cependant de la dimension purement morale et évolue vers les preuves du courage inimaginable que donnent les héros de Saint-Exupéry. À noter que l'efficacité de ces preuves réside dans l'habileté de la persuasion : « La sagesse de Saint-Exupéry qui plus d'une fois frise la démagogie est au fond un art de l'exagération et de la simplification et ne cherche pas à prouver, mais à convaincre » (Wagner 2007 : 227).

tion ses connaissances, mais notamment son ignorance. Le dévoilement de l'univers inexploré et énigmatique que constitue l'aéronautique aux yeux du lecteur requiert une illustration frappante. En effet, le fourmillement de détails stylistiques doit permettre au lecteur la reconnaissance à la fois mentale et visuelle, en mobilisant dans son esprit les images de la nature et de son interaction avec l'homme³.

Puisque la confrontation au spectacle de la nature peut se situer aussi bien à la frontière de l'admiration que de l'effroi, il convient de cerner les démarches esthétiques et stylistiques qui représentent le panorama de la nature tantôt en symétrie, tantôt en dissymétrie vis-à-vis de la personne de l'aviateur.

1. La nature et la symétrie

1.1. La beauté de la nature

On observe que la représentation de la nature acquiert de la noblesse sous la plume de Saint-Exupéry. L'écrivain réussit à confondre la matérialité et l'immatérialité pour qu'elles raisonnent ensemble dans la convergence isotopique : « Derrière l'hélice, un paysage d'aube tremble » (Saint-Exupéry 2007 : 10). L'isotopie s'instaure dans les œuvres de l'auteur par l'équilibre entre l'investissement syntaxique, sémantique et affectif. On repère notamment la récurrence de la dynamique d'alliance entre métaphore et personnification, unification visuelle tendant à rendre la beauté étincelante de la nature : « Un ciel pur comme de l'eau baignait les étoiles et les révélait » (Saint-Exupéry 2007 : 5). Il n'est pas fortuit que l'écrivain utilise des comparaisons symétriques. En exploitant l'élégance de la symétrie sémantique l'écrivain parvient à obtenir le rehaussement de la forme et de la thématique.

On note également la fréquence des affinités fonctionnelles entre périphrase et métonymie : « La lune...la lune, ô la meilleure des lampes ! » (Saint-Exupéry 2007 : 87). Les figures en question se présentent dans le récit comme facteurs de ralentissement et d'allongement de l'expression. Appuyées sur les procédés d'*evidentia*, elles sont susceptibles de transformer le lecteur en témoin oculaire, pour qu'il puisse s'émerveiller devant la beauté de la nature.

³ Les procédés d'*evidentia* méritent d'être soulignés vu une qualification éminemment positive qu'ils reçoivent dans les écrits de Quintilien : « C'est une belle qualité que de présenter les choses dont nous parlons avec une telle clarté (*clare*) qu'elles semblent être sous nos yeux (*ut cerni videantur*). Le discours, en effet, ne produit pas un effet suffisant et n'exerce pas pleinement l'emprise qu'il doit exercer si son pouvoir se limite aux oreilles et si le juge croit qu'on lui fait simplement le récit (*narrari*) des faits qu'il connaît au lieu de les mettre en relief et de les rendre sensibles au regard de son intelligence (*oculis mentis ostendi*) » (Quintilien 1989, VIII : 62-63).

S'ajoutent à ce soulignement d'ordre stylistique la figure de l'épiphonème et la question rhétorique qui, malgré leur banalité, se montrent un véritable chant d'admiration⁴. Finalement, l'insinuation visuelle se voit couronnée par le figement d'ordre syntaxique propre aux procédés tels que la répétition, l'accumulation, le parallélisme ou l'anastrophe dont la régularité permet d'attirer l'attention du lecteur sur le charme du paysage⁵.

Outre ces procédés de visualisation propres à la rhétorique traditionnelle, l'établissement d'une nouvelle représentation devient possible grâce à l'efficacité d'associations asymétriques : « La lune... la lune, [...]. Le terrain d'Agadir s'éclaira en trois fois comme une affiche lumineuse » (Saint-Exupéry 2007 : 87). Nous voyons qu'en l'occurrence l'évocation d'un objet réel et banal permet la mise en relief de la clarté de la lune. Ce type d'analogie mentale se caractérise par l'appartenance de ses éléments constitutifs à des champs sémantiques différents et éloignés, où la seule parenté réside dans un lien logique sous-entendu. Cependant, nous n'avons pas affaire à la métonymie car aucun élément ne se voit remplacé afin d'opérer un raccourci mental et de produire une expression courte et frappante. Dans notre cas, la suggestivité visuelle de la représentation résulte uniquement de la juxtaposition de ses éléments : « les forêts gardent leur épaisseur de fourrure » (Saint-Exupéry 2007 : 10).

La juxtaposition des éléments du paysage avec la matérialité d'objets banals est la preuve que l'écrivain a l'intention d'adapter l'art visuel aux connaissances élémentaires du lecteur. Même si ce procédé peut niveler la représentation vers le bas, en revanche, il permet de se plonger dans le quotidien du lecteur et de jouer sur l'immédiateté des processus de perception et de jugement qu'il mobilise lors de la visualisation des images.

La volonté de rendre la spatialité à travers la matérialité ouvre à Saint-Exupéry la possibilité de communication avec le lecteur et la transmission des images dont il s'est imprégné pendant sa carrière de pilote. Cette impression visuelle renforcée par les cadres matériels insérés dans le récit est basée sur le même mécanisme que le cliché littéraire et le lieu commun. La reconstruction de la scène aéronautique enracinée dans l'espace se focalise sur la banalité et la reconnaissance générale. Ainsi, l'écrivain scelle l'entente avec le lecteur par la mobilisation des cadres généraux de la pensée qui deviennent « un terrain d'entente stratégiquement choisi » (Kibédi-Varga 1989 : 49-50).

⁴ L'épiphonème émerge comme un outil stylistique doté d'une grande efficacité persuasive d'autant que cette formule souvent sentencieuse, placée à la fin d'un paragraphe ou d'un développement « exprime une opinion de type général, présentée comme n'appelant pas de contestation possible » (Molinié 1992 : 139).

⁵ Conformément à la tradition rhétorique, l'anastrophe constitue une figure stylistique qui « inverse l'ordre des mots à l'intérieur d'un syntagme » (Dupriez 1984 : 46-47).

1.2. La nature : point de repère

Malgré les dangers que vient courir le pilote dans l'espace souvent hostile et imprévisible, la création littéraire de Saint-Exupéry prône l'unité de l'homme avec la nature par une insistance émouvante. Effectivement, la répartition des moyens stylistiques désigne explicitement un lien indissoluble entre aviateur et espace. L'écrivain est en quête continue des moments d'harmonie et de paisibilité que ressentent ses héros au sein de la nature.

Puisque l'idée de l'harmonie suppose la convergence d'ordre stylistique, l'écrivain se réfère à la figure de la métaphore afin de cerner des analogies innombrables entre homme et paysage : « La nuit : cette demeure » (Saint-Exupéry 2007 : 5). Par l'usage de la métaphore l'auteur fait coïncider deux facettes différentes de l'espace : sa représentation littérale et figurée. On assiste au détournement sémantique du paysage qui, privé de son sens habituel, s'érige en refuge, asile et réconfort tant recherchés par le pilote : « Ce paysage, ce ciel, cette terre étaient bâtis à la manière d'une demeure » (Saint-Exupéry 2007 : 20). La promotion de la métaphore et même de la métaphore filée s'inscrit dans les arcanes de l'art visuel. Or le rapprochement de sens et d'images s'impose comme la tentative de visualiser des phénomènes inconnus et lointains qui se rapportent à l'aéronautique. En dépassant l'expression purement linguistique la métaphore nous renseigne sur la vision du monde de l'auteur. Comme on le voit, Saint-Exupéry oriente le lecteur vers l'importance de ses liens avec la nature, d'autant que tous ses héros vivent la relation d'intimité, de familiarité et de plongement dans l'espace.

L'idée de l'harmonie avec la nature renferme d'autres structures d'analogie qui s'appliquent aux effets de parallélisme, de répétition et de comparaison : « Et maintenant, au cœur de la nuit comme un veilleur, il découvre que la nuit montre l'homme : ces appels, ces lumières, cette inquiétude » (Saint-Exupéry 2004 : 12). Ces effets apparemment archaïques qu'on retrouve sous la plume de l'écrivain renforcent la puissance évocatrice de la métaphore par la régularité du martèlement syntaxique. En conséquence, ces procédés syntaxiques concourent à produire un effet de redondance et de profusion en faisant retentir l'idée de paisibilité de la nature dans l'esprit du lecteur. Il n'est pas surprenant que celui-ci se voie finalement séduit par la filiation de l'aviateur avec la nature. Ce sentiment de complétude et d'unité avec le paysage que le lecteur éprouve à son tour grâce aux procédés d'*evidentia* et d'amplification, relève également de la rythmicité de l'isocolie et du présent gnomique qui animent les récits de Saint-Exupéry⁶. Ces outils implicites de persuasion constituent la

⁶ L'isocolie, procédé stylistique consistant en répétition rythmique, s'impose dans la prose saint-exupérienne comme un moyen d'insistance particulièrement efficace vu l'adéquation entre contenu et forme. Il convient de souligner que cette figure garde un

clef de voûte de l'argumentation de l'écrivain. Ils plongent le lecteur dans la réceptivité immédiate de la vision de l'auteur qui se concrétise, en l'occurrence, dans l'enracinement de l'être humain dans la nature.

Bien que l'enracinement de l'homme dans le paysage acquière des dimensions universelles, un sentiment d'étrangeté envahit les héros de Saint-Exupéry en se creusant entre aviateur et son entourage. Ce décalage est considéré par l'écrivain comme un résultat inévitable du progrès de la civilisation qui éloigne l'homme de la nature en brisant des liens innés. Geneviève, héroïne du *Courrier sud* devient la première victime des malheurs que la civilisation a apportés à l'homme. Figée dans le conformisme, le matérialisme et l'oisiveté, cette femme malheureuse n'est pas capable de se libérer des illusions : ne sachant plus écouter son cœur, elle perd la connaissance de ce qu'elle est en profondeur.

Si l'aviateur dans la prose de Saint-Exupéry entame une autre voie, voie vers la dignité et la supériorité morale, son élévation est la résultante de son appartenance à la nature. Le paysage accède à la sphère d'appréciation, de discernement et de la juste mesure de tout ce qui environne les protagonistes de Saint-Exupéry. L'écrivain n'hésite pas à revendiquer la différence de ses héros qui s'exprime par la spécificité de leur discours, toujours empli du paysage et de ses impressions : « Mais les étoiles mesurent pour nous les vraies distances » (Saint-Exupéry 2007 : 118). L'emploi du pronom personnel « nous » suggère l'engagement et l'implication de l'écrivain dans l'univers de valeurs que professe l'aviateur. Une telle accentuation se manifeste également comme un rappel explicite par lequel Saint-Exupéry offre au lecteur la possibilité de retrouver sa place dans l'univers.

L'implantation de l'aviateur dans un mouvement réciproque avec la nature est tellement intense que même l'appréhension de la réalité quotidienne et des relations avec la famille et les amis se réalise par la référence à la nature et son langage : « Les visages de ses amis à peine usés, à peine amincis par deux hivers, par deux étés » (Saint-Exupéry 2007 : 25). La corrélation indissoluble entre aviateur et nature atteint le paroxysme de la symétrie lorsque l'écrivain, par le biais de la personnification, insinue que la nature sépare le pilote de son épouse légitime : « Il échappait aussi à sa douceur. Elle l'avait nourri, veillé et caressé, non pour elle-même, mais pour cette nuit qui allait le prendre » (Saint-Exupéry 2004 : 51). La personnification assure la tangibilité de la visualisation dans la conscience du lecteur, en sorte que l'entité inanimée comme la « nuit » acquiert du mouvement et cristallise le caractère exceptionnel du lien avec la nature. La mise en relief de ce lien insolite avec l'espace s'effectue également par la référence à l'épanorthose. Sa construction correctrice se

grand pouvoir suggestif malgré son imperfection rythmique grâce à laquelle elle n'appartient pas encore à la poésie où elle prend la forme d'un vers rimé. Pour plus d'informations, voir (Murat & Dangel 2005 : 82).

projette en tant que corroboration de l'art visuel mis en scène par l'écrivain. Même si la fusion de l'aviateur avec la nature tourne au drame pour la jeune femme de Fabien, son retentissement n'est pas dépourvu d'aspect positifs. Le nouveau pacte avec le lecteur admet plutôt la compréhension de la situation dans laquelle se trouve l'aviateur. Il s'agit de visualiser l'énormité des sacrifices et dangers à consentir lorsqu'on choisit la vocation du pilote.

1.3. La nature et le métier du pilote

Comme l'aviateur a besoin de l'espace, l'écrivain a besoin du langage qu'il doit adapter à l'obscurité de la connaissance du lecteur. L'enjeu stylistique qui s'impose particulièrement important lorsque l'auteur se préoccupe de la description phénoménologique de l'aéronautique. La spécificité de toute chose, de tout exploit et de toute manœuvre doit évoluer vers l'accessibilité de l'image. Par conséquent, le nouveau pouvoir visuel consiste en simplification de la représentation littéraire, où l'articulation visuelle est constamment soumise au spectacle de la nature. Il importe de souligner qu'il ne s'agit pas d'une simplification abusive et vulgaire. Dans ce cas, la simplicité accède à la clarté, à la précision et à la beauté de l'image et articule la spontanéité, la sincérité et la subjectivité des impressions du pilote.

La preuve apparaît dans les caractéristiques syntaxiques du style de l'écrivain, style qui évite l'abondance inhabituelle des liens de subordination. Ainsi l'hypotaxe, figure de style suscitant des hostilités à cause de l'éloquence boursouflée à laquelle elle est souvent associée, cède la place à l'enchaînement gracieux de phrases simples. Cependant, la prédilection pour la parataxe ne signifie pas toujours le style coupé et télégraphique qui témoignerait d'une certaine nervosité stylistique. Saint-Exupéry garde l'élégance et l'harmonie de l'expression par le recours constant à la répétition et au parallélisme. Par conséquent, le lecteur accepte l'invitation à participer dans l'univers imaginaire de l'aviateur, où tout est soumis à la reconfiguration visuelle et subjective du monde.

Ainsi, au lieu d'accabler le lecteur par la complexité technique de l'aéronautique, les éléments de la mécanique ou le langage professionnel inintelligible, l'écrivain guide son public vers le sentiment d'affranchissement ressenti par le pilote lors d'un vol : « On sort de l'avion comme d'une chrysalide. Le monde est neuf » (Saint-Exupéry 2007 : 106). On revient ici sur la fonction de la comparaison qui constitue une autre forme de la démonstration visuelle, due à la capacité d'accentuer des ressemblances inattendues entre deux réalités différentes par la seule action d'accouplement. Remarquons que la comparaison en tant qu'outil visuel n'est pas capable de fluctuer le sens de l'expression, mais se concentre sur l'action de diriger l'attention du lecteur vers des similitudes possibles.

Autrement dit, Saint-Exupéry tient à l'enrichissement de l'imagination du lecteur par le foisonnement de perspectives envisageables, mais pas évidentes : « Et d'abord il eut l'impression non de décoller mais de s'enfermer dans une grotte humide et froide, battue du grondement de son moteur comme de la mer » (Saint-Exupéry 2007 : 86).

Une autre utilisation suggestive est réservée à la métaphore qui, par le soulignement des analogies spatiales entre pilote et nature, entre avion et espace, contribue à l'enrichissement visuel de l'expression : « Maintenant il s'était recomposé un monde, il y jouait des coudes pour s'installer bien à l'aise » (Saint-Exupéry 2004 : 11). La métaphore se révèle en l'occurrence une soudure stylistique apportant une fusion harmonieuse entre homme et paysage : « Ayant jugé l'air, d'abord impalpable puis fluide, devenu maintenant solide, le pilote s'y appuie et monte » (Saint-Exupéry 2007 : 10). Les transferts métonymiques renforcent non seulement l'interdépendance entre deux pôles, mais permettent à l'écrivain de suggérer la contiguïté entre homme et nature. Ainsi s'orchestre l'idéalisation de l'espace que le lecteur considère comme un point de repère important. Par l'appropriation du dispositif stylistique Saint-Exupéry induit chez le lecteur une attitude de l'identification avec la nature. En conséquence, celle-ci se dessine dans sa conscience comme un refuge solide dans lequel le pilote retrouve son asile et affirme sa vocation.

2. La nature et la dissymétrie

2.1. La montagne

L'image d'un paysage dissymétrique n'est qu'une conséquence de la disproportion naturelle entre homme et nature. Ainsi, les errements de l'aviateur dans l'espace entraînent finalement une confrontation avec le paysage dysphorique et hostile.

La montagne constitue un cadre idéal pour un tel affrontement vu sa véritable grandeur : théâtre des échanges et des changements qui accumule les courants, les vents, les pluies et la neige est capable de se renfermer sur l'homme comme un piège. Tel est le sort de l'aviateur qui s'expose à une lutte inégale représentée par le choix des procédés stylistiques : « Quelque chose se préparait qu'il ne comprenait pas. Il bandait ses muscles, telle une bête qui va sauter » (Saint-Exupéry 2004 : 18). L'impuissance de l'homme à l'égard de la nature se résume chez Saint-Exupéry par le recours fréquent à la réification, procédé désignant l'être humain par l'effigie d'un corps ou d'un objet. Par le maniement habile du dispositif stylistique l'écrivain finit par transformer le héros en victime désorientée devant la tyrannie de la montagne : « Il s'était senti, trop tard et sans bien comprendre comment, entouré par de la colère. Voilà. D'où venait cette colère ? » (Saint-Exupéry 2004 : 18). L'activité consistant en

élévation de la montagne à une entité personnifiée qui s'empporte contre l'être humain, réduit à une bête, se réfère à l'exagération des distances sémantiques entre deux actants. L'image hyperbolisée transforme le récit en scène vivante, soumise à l'efficacité visuelle de l'hypotypose qui chez Saint-Exupéry se construit par l'exploitation de la métaphore, de la personnification et de la comparaison : « ces pics innocents, ces arêtes, ces crêtes de neige, à peine plus gris, et qui pourtant commençaient à vivre – comme un peuple » (Saint-Exupéry 2004 : 18).

Cependant, on remarque que l'écrivain assemble autour de l'hypotypose quelques figures théâtralisant des inversions ou des tensions entre homme et nature : « D'un pic, à l'avant, jaillit la neige : un volcan de neige » (Saint-Exupéry 2004 : 19). L'effet de surprise que favorisent l'oxymore, mais également le contraste ou l'antithèse, rappelle au lecteur la dualité du réel et l'impossibilité d'obscurcir les lois de la nature. Sans sous-estimer la personne de l'aviateur qui pour Saint-Exupéry incarne les qualités exemplaires de l'humanité, l'écrivain tente d'éveiller dans la conscience du lecteur le respect pour la nature. En conséquence, la quête de stupéfaction témoigne uniquement de l'intention de capter l'attention du lecteur et de le sensibiliser à son univers de valeurs. Si l'auteur recourt au sublime, convention qui considère le paysage comme le lieu d'oppositions diaboliques⁷ telles que la beauté et l'horreur, le plaisir et la terreur, il a pour objectif de ménager les réactions du public par la force écrasante de la représentation.

2.2. L'orage

Si Saint-Exupéry développe le motif de l'orage dans sa création littéraire, ce développement est impliqué aussi bien par de grandes avancées dans le domaine de l'aéronautique que par la sensibilité à la puissance de ce phénomène atmosphérique.

Pourtant l'écrivain renonce à l'observation scientifique, météorologique et rationnelle en faveur de la vision purement littéraire. Il se soucie de la plénitude visuelle de sa représentation qui doit être en mesure de rendre la lutte de l'aviateur avec la force supérieure. Cette préoccupation implique l'engagement dans la figuration *in praesentia*, où la métaphore se caractérise par l'allongement du comparant au détriment du comparé : « Bernis entre dans la tempête. Elle s'acharne contre l'avion comme les coups de pioche du démolisseur » (Saint-Exupéry 2007 : 20). Le comparant est explicitement ancré dans les connaissances élémentaires que possède le lecteur et puise sa force visuelle dans la conventionnalité de la représentation : « Mais le radio pensait que des orages s'étaient installés

⁷ Par l'exposition de l'hétérogénéité du paysage Saint-Exupéry s'inscrit visiblement dans la tradition romantique. Sur ces questions voir (Le Scanff 2007 : 24-25).

quelque part, comme des vers s'installent dans un fruit » (Saint-Exupéry 2004 : 9). Il est curieux que la description rapide et détaillée propre à la schématisation se trouve au service de l'hypotypose qui normalement constitue son antonyme. Pour cela, l'écrivain exploite de nouveau les ressources du cliché littéraire captant et fixant les images du quotidien dans la conscience du lecteur.

Nous remarquons que l'action d'insérer un orage ou une tempête dans une histoire personnelle ne nécessite pas l'appel à un vaste éventail de figures stylistiques. Au contraire, l'écrivain projette le lecteur dans l'action par la récurrence des moyens stylistiques parmi lesquels on distingue l'unité fonctionnelle entre comparaison, métaphore et personnification : « Fabien [...] sent des lames de fond profondes soulever et descendre l'avion qui respire, quand il a traversé dix orages, comme des pays de guerre » (Saint-Exupéry 2004 : 12). Il convient de souligner en ce moment le double rôle de ces figures dans la création littéraire de Saint-Exupéry englobant l'expression de la symétrie ou de la dissymétrie par rapport aux vicissitudes du sort de l'aviateur. En l'occurrence, elles permettent d'évoquer la terreur sublime de l'orage, terreur qui n'est pas sélective, mais s'inscrit dans la dualité de l'existence humaine assujettie à la prédominance de forces supérieures.

2.3. La nuit

Par le renversement de l'espace Saint-Exupéry place l'aviateur dans une position paradoxale : d'une part, ancré dans le paysage qu'il identifie comme son refuge, de l'autre noyé dans la terreur de ses transformations, où la nuit atteint le paroxysme de la transfiguration. Il ne s'agit plus uniquement d'une scène visuelle imprégnée des procédés de l'*evidentia* auxquels s'ajoute l'enchaînement des figures stylistiques mémorisant l'image dans la conscience du lecteur. La nuit dépasse le cadre de l'hypotypose et accède au rang du symbole qui s'empare du lecteur par la richesse de ses significations :

Le vol de nuit durait comme une maladie : il fallait veiller. Il fallait assister ceux qui, des mains et des genoux, poitrine contre poitrine, affrontaient l'ombre, et qui ne connaissaient plus, ne connaissaient plus rien que des choses mouvantes, invisibles, dont il fallait, à la force des bras aveugles, se tirer comme d'une mer (Saint-Exupéry 2004 : 39).

Tandis que la montagne et l'orage apparaissent comme le prélude des menaces qui pèsent sur l'aviateur, la nuit évolue vers l'accomplissement du destin tragique. Associée explicitement à l'ombre par le détournement sémantique de la métaphore, la nuit émerge comme une entité protéiforme – symbole des ténèbres et de l'obscurité qui engloutissent l'homme. Ainsi, l'appréhension de la nuit en tant que lieu d'angoisse est

possible par l'activité macrostructurale de la métaphore et de la personification.

Premièrement, le soulignement de la noirceur de la nuit influence l'imagination du lecteur et pullule dans sa conscience les images de l'ultime sanction plongeant l'aviateur dans le néant symbolisé par la connotation négative de cette couleur : « Mais à quoi bon fixer les yeux sur l'Est, où vivait le soleil : il y avait entre eux une telle profondeur de nuit qu'on ne la remonterait pas » (Saint-Exupéry 2004 : 64).

Deuxièmement, l'attribution à la nuit des traits d'un être animé, dépeinte comme une réalité mouvante et menaçante, bouleverse le sentiment de sécurité non seulement du héros, mais également du lecteur assistant à la scène : « Que savait-il, lui, hors des remous et de la nuit qui poussait contre lui, à la vitesse d'un éboulement, son torrent noir ? » (Saint-Exupéry 2004 : 78).

Même si l'idée de la faiblesse de l'homme par rapport à la force majestueuse de la Nature est marquée par l'omniprésence de la question rhétorique, sa présence n'est pas un critère suffisant afin de forger en image l'expérience traumatique de lutte avec la nuit. Saint-Exupéry réalise la plupart de ses effets visuels par le recours au clair-obscur, représentation particulière de l'univers du héros oscillant entre des pratiques d'exclusion et d'éclairage de certains faits conformément aux besoins de l'art visuel (Biet 1997 : 239-242).

C'est pourquoi l'écrivain insiste sur l'absence de la lumière et, par l'appropriation du répertoire stylistique, cherche à diminuer l'éclat du ciel et des étoiles : « S'il pouvait, comme il nagerait vers le jour ! » (Saint-Exupéry 2004 : 64). Ainsi, l'image de la nuit invincible pénètre dans la conscience du lecteur et fait braquer son regard sur l'inévitable du sort à affronter, non seulement par l'aviateur, mais aussi par le lecteur : « Nuit menaçante qu'un vent mauvais touchait et pourrissait. Nuit difficile à vaincre » (Saint-Exupéry 2004 : 69). L'écrivain rappelle à son public la parenté ironique entre les hommes parmi lesquels aucun n'est capable d'échapper à son destin. Ainsi, il n'est pas fortuit que Saint-Exupéry associe la nuit périlleuse à la mer déchaînée en dévoilant la ressemblance des expériences tragiques que partagent les pilotes et les marins : leur lien indéchirable avec la nature les ramène quelquefois à l'enfermement mortifère dans l'espace.

2.4. D'autres pièges de la nature

On arrive finalement à la question de la complexité du paysage de Saint-Exupéry dans lequel on repère la contradiction frappante entre le conditionnement hostile de la nature et l'incapacité du pilote à résister à la tentation : « Et c'est à cette minute que luirent sur sa tête, dans une déchirure de la tempête, comme un appât mortel au fond d'une nasse,

quelques étoiles » (Saint-Exupéry 2004 : 79). Cette image oxymorique d'un piège séduisant est consolidée par l'inversion, où l'insistance, due au détournement syntaxique inhabituel suspend le lecteur dans un état d'alerte. L'activité stylistique de l'inversion a pour finalité de marquer la fin tragique d'un vol inachevé. Ainsi, l'écrivain façonne la perception du public et sensibilise le lecteur au danger du paysage et à l'aggravation de la situation du pilote.

On rejoint ici la question de la paradoxalité du sentiment du sublime imposée par E. Burke. Cette idée se résume dans le décalage entre les circonstances néfastes et l'appréciation esthétique du paysage (Burke 1803 : 110-113). Nous observons que, malgré la connaissance du danger, le pilote se laisse emporter par le désir funeste. Nous remarquons aussi que les conséquences tragiques de sa décision sont immédiatement imitées par d'autres signes de l'incohérence stylistique que l'inversion : « Il jugea bien que c'était un piège : on voit trois étoiles dans un trou, on monte vers elles, ensuite on ne peut plus descendre, on reste là à mordre les étoiles. Mais sa faim de lumière était telle qu'il monta » (Saint-Exupéry 2004 : 80). Outre la littéralité de la métalepse « mordre les étoiles », nous avons affaire au changement brusque de sujet opéré par l'énallage. Grâce à ce procédé l'écrivain dramatise les circonstances tragiques – notamment l'aveuglement du pilote et la déraison sublime qui conduisent au dénouement fatal. S'instaure dorénavant une symétrie ironique entre homme et nature : les intempéries vont de pair avec l'instabilité de la situation de l'aviateur qui s'égaré dans le paysage parsemé d'embûches : « Déjà le pilote [...] se débattait mal, perdait son altitude, s'enlisait peu à peu dans cette ombre » (Saint-Exupéry 2004 : 78). La régularité de l'isocolie souligne une incompatibilité fondamentale entre la chute du pilote et l'impassibilité de la nature. Ainsi, les derniers instants du pilote se transforment en renouvellement de pièges du paysage qui perd les apparences de la solidité et de la protection : « Et commençaient, autour de lui, une sorte de danse profonde et qui le serrait de plus en plus » (Saint-Exupéry 2004 : 78). L'idée de l'enivrement mortel qui envahit l'aviateur se traduit non seulement par le renversement syntaxique de l'inversion et la visualisation métaphorique, mais notamment par l'insistance de l'anaphore qui correspond au crescendo tragique de son existence.

Le bouillonnement du paysage qui commence à virevolter autour du pilote se résout chez Saint-Exupéry dans les images promouvant la beauté de la nature : « La nuit est merveilleuse. Où es-tu Jacques Bernis ? » (Saint-Exupéry 2007 : 119). La présence de la question oratoire grave dans la conscience du lecteur le contraste frappant entre souffrance humaine et l'indifférence de la nature. Par le recours à l'ironie picturale, l'écrivain prolonge sa réflexion sur l'existence humaine rappelant au lec-

teur l'incapacité de freiner les lois de la nature et la nécessité d'accepter son sort⁸.

Conclusion

Dans *Courrier sud* et *Vol de nuit* la simplicité et la récurrence des moyens stylistiques interviennent comme un creusement à l'infini des relations complexes entre homme et nature. L'unité fonctionnelle entre la personnification, la métaphore, la comparaison et la métonymie fait naître les images visuelles de symétrie et de dissymétrie. En ce qui concerne le martèlement morpho-syntaxique des procédés d'amplification, celui-ci se trouve également au service des procédés d'*evidentia*. Par le dépassement de la *mimésis* s'instaure une connivence persuasive entre écrivain et lecteur. Ainsi, Saint-Exupéry nous transmet-il sa vision du monde en attirant notre attention sur l'immersion de l'être humain dans la nature. Cet enracinement dans le paysage est représenté par la mise en scène des héros braves et admirables capables d'accomplir de grands exploits.

Cependant, ces pilotes héroïques qui donnent naissance à l'aéronautique telle que nous la connaissons aujourd'hui, non seulement s'harmonisent avec la nature, mais doivent notamment affronter ses dangers. Par conséquent, l'écrivain doit s'efforcer de visualiser l'énormité des périls et des sacrifices qu'endosse le pilote afin d'achever sa mission quotidienne. Dans cette perspective, la simplification du dispositif persuasif et la référence au lieu commun et à la matérialité des images projetées agissent comme une caisse de résonance assurant la diffusion rapide et efficace des idées.

On en conclut que, grâce à la connaissance de la nature, on accède au domaine des valeurs qui constituent pour l'écrivain un point de repère permettant la réaffirmation de son identité. Saint-Exupéry nous démontre que, même si l'homme ne possède pas la capacité d'appriivoiser la nature, elle demeure pour lui le réconfort, la consolation, l'objet de son intérêt et de ses aspirations.

Bibliographie

- BIET Christian (1997) : Les impasses de la lumière : le clair-obscur, (in :) *Le Siècle de la lumière (1600-1715)*, Christian Biet & Vincent Jullien (éds), Fontenay-aux-Roses : ENS, 239-242.
- BURKE Edmund (1803) : *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, trad. fr. par E. Lagentie de Lavaisse, Paris : Pichon.

⁸ Par le recours aux mécanismes de contraste et de symétrie l'ironie picturale fait ressortir des incompatibilités criantes dans la construction du monde. Sur cette notion voir (Schoentjes 2001 : 57-59).

- DUPRIEZ Bernard (1984) : *Gradus : les procédés littéraires*, Paris : Union générale d'Éditions.
- KIBÉDI-VARGA Aron (1989) : *Discours, récit, image*, Liège & Bruxelles : Éditions Mardaga.
- LE SCANFF Yvon (2007) : *Le paysage romantique et l'expression du sublime*, Paris : Éditions Champ Vallon.
- MOLINIÉ Georges (1992) : *Dictionnaire de la rhétorique*, Paris : Le Livre de Poche.
- MURAT Michel, DANGEL Jacqueline (2005) : *Poétique de la rime*, Paris : Honoré Champion.
- QUINTILLEN (1989) : *De l'institution oratoire*, trad. fr. par Jean Cousin, Paris : Les Belles Lettres.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2007 [1929]) : *Courrier sud*, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits » : http://www.argotheme.com/st_exupery_courrier_sud.pdf (accès 12.3.2015).
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2004 [1931]) : *Vol de nuit*, Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits » : http://www.ebooksgratuits.com/pdf/st_exupery_vol_de_nuit.pdf (accès 12.3.2015).
- SCHÉNTJES Pierre (2001) : *Poétique de l'ironie*, Paris : Éditions du Seuil.
- WAGNER Walter (2007) : La poétique de la sagesse de Saint-Exupéry, (in :) *Le registre sapiential : le livre de sagesse ou les visages de Protée*, Sylvie Freymurth (éd.), Berne : Peter Lang, 217–229.

Résumé

Saint-Exupéry : vision du monde à travers la représentation de la nature

La représentation littéraire des interactions entre homme et nature devient le théâtre de la réflexion sur l'existence humaine et révèle la vision du monde de l'auteur. Saint-Exupéry appréhende la nature d'une manière hétérogène : il aborde des interférences possibles entre homme et paysage à partir des relations de symétrie et de dissymétrie. La dualité des relations est fondée sur les expériences fictives des pilotes, hommes courageux et déterminés qui risquaient leur vie en effectuant les premiers vols de transport postal dans l'histoire de l'aviation. D'une part, nous assistons à la peinture d'un paysage paisible et agréable qui articule les sensations de bien-être en apportant à l'homme un sentiment de sécurité et de refuge. De l'autre, le paysage est l'expression de la souffrance humaine et apparaît comme la préfiguration du danger et de la mort. Les changements imprévisibles dans le paysage sont liés à l'esthétique du sublime qui explique l'oscillation perpétuelle des protagonistes de Saint-Exupéry entre beauté et horreur, plaisir et douleur à l'égard des images de la nature. Par le recours aux procédés d'*evidentia* et la récurrence du dispositif stylistique Saint-Exupéry réussit à convaincre le lecteur de la justesse de sa vision. Il prouve que l'homme ne saurait infléchir les lois de la nature et se trouve devant la nécessité d'accepter son sort. Cependant, le paysage demeure dans sa conscience l'objet de respect et de vénération suscitant l'admiration et le désir inné d'explorer l'espace ambiant.

Summary

Saint-Exupéry: world's vision through the representation of nature

The literary representation of interaction between man and nature becomes a theater of reflexions on human existence and reveals the author's world vision. Saint-Exupéry's relation of nature is heterogeneous: he analyzes the relationship

between human and landscape in a large number of symmetrical and assymetrical contexts. The duality relation is based on pilots' experience, brave men who risked their lives in the early days of commercial aviation. On one side, we can see a pleasing and peaceful landscape that becomes an articulation of human's well-being, providing security and an emotional refuge. On the other side, the landscape is also the locus of human suffering and appears as a place of recurrent danger and death. The changes of nature create an aesthetic emotion of the "sublime" revealing why Saint-Exupéry's protagonists vacillate between beauty and horror, between pleasure and pain. Using the procedure of *evidentia* and the recurrence of particular stylistic devices the writer conveys his point of view to the reader. He proves that human cannot subjugate the fundamental laws of nature and needs to accept his destiny. However, the landscape remains in his mind as an object of respect, veneration, admiration and desires.

Streszczenie

Saint-Exupéry: wizja świata przez przedstawianie natury

Literackie przedstawienie interakcji między naturą a człowiekiem staje się obszarem refleksji nad ludzką egzystencją ukazując wizję świata właściwą autorowi. Saint-Exupéry postrzega naturę w sposób niejednorodny: problem możliwych interferencji między człowiekiem a krajobrazem postrzega w kategoriach symetrii i dysymetrii. Dwoistość tej relacji jest oparta na fikcyjnych doświadczeniach pilotów – ludzi odważnych i zdeterminowanych, którzy ryzykują życiem wykonując pierwsze loty pocztowe w historii lotnictwa. Z jednej strony, pisarz odmalowuje spokojny, przyjemny krajobraz dający człowiekowi poczucie bezpieczeństwa i wytchnienia. Z drugiej jednak strony, krajobraz staje się wyrazem ludzkiego cierpienia jawiąc się jako zapowiedź niebezpieczeństwa i śmierci. Nieprzewidywalne zmiany w krajobrazie są związane z estetyką wzniosłości wyjaśniającą ciągle balansowanie głównych bohaterów Exupéry'ego na granicy piękna i strachu, przyjemności i bólu wobec potęgi natury. Uciekając się do retorycznego procesu *evidentia* (unaocznienie) i do powtarzalności środków stylistycznych, Saint-Exupéry skutecznie przekonuje czytelnika do swojej wizji świata. Udowadnia, że człowiek nie jest w stanie ujarzmić praw natury i musi pogodzić się ze swoim losem. Mimo to, krajobraz w ludzkiej świadomości pozostaje przedmiotem szacunku i uwielbienia: wywołując podziw i rodząc pragnienie odkrywania otaczającej przestrzeni.



Lesya Korpan

Université nationale Ivan Franko
de Lviv



Lettre à un otage : étude sur le syntagme verbal métaphorisé

1. Préliminaires

Lettre à un otage transmet une certaine angoisse et même une souffrance, causées par la vie séparée des gens bien aimés et estimés. Le lecteur est appelé à ressentir toute la terreur de la Seconde Guerre mondiale : « la morne atmosphère de l'esclavage et la menace de la famine » (Saint-Exupéry 1943 : 5). Pour ce faire, l'auteur se réfère à un lexique particulier, appartenant à un champ lexical déterminé : *mort / deuil / éternité / attente / charme mélancolique / angoisse / désespoir / pauvreté / mépris / dédain / hésitation / doute / chagrin ≠ espoir / envie / jubilation*.

Par beaucoup de critiques, Antoine de Saint-Exupéry est traité non seulement comme un témoin des événements de la guerre, mais surtout comme un participant non indifférent et, même, comme un héros actif : « Puis la guerre étendit de nouveau sa grande aile noire sur l'Europe. Des jeunes hommes, héroïques et révoltés, s'efforçaient de réveiller la littérature. Ils s'appelaient Malraux, Saint-Exupéry, Jean Prévost » (Boisdeffre 1968 : 1026).

Propos soutenus par d'autres chercheurs :

Si l'héroïsme de Montherland reste un thème littéraire, celui d'Antoine de Saint-Exupéry (1900–1944), comme celui de Malraux, s'éprouve dans une expérience directe : il y a ici cohérence totale entre la vie et l'œuvre qui vient en approfondir et justifier les choix. Pionnier de l'aéropostale, Saint-Exupéry voit dans l'aventure périlleuse de l'aviation le moyen de nouer des liens entre les

continents et les hommes ; sa mort, lors d'une mission aérienne volontaire en 1944, souligne l'authenticité de ses engagements » (Darcos et al. 1989 : 326).

De nombreuses images allégoriques dépeignent la réalité et la vision du monde de l'écrivain :

- (1) *La France (...) - une chair dont je (Saint-Exupéry) dépendais, un réseau de liens qui me régissait, un ensemble de pôles qui fondait les pentes de mon cœur* (Saint-Exupéry 1943 : 11).
- (2) *... mes réfugiés ; mes émigrants - ces plantes sans racines...* (Saint-Exupéry 1943 : 6).
- (3) *... leur petit carnet d'adresses - leurs débris d'identité...* (Saint-Exupéry 1943 : 6).
- (4) *... le lourd écheveau de souvenirs - ce bateau fantôme...* (Saint-Exupéry 1943 : 7).

L'allégorie, usant largement de métaphores, il n'est pas étonnant que la *Lettre à un otage* en soit saturée. Leur analyse formelle (grammaticale) nous permet de constater que leurs cadres syntagmatiques sont très divers. Aussi notre but consiste-t-il à préciser leur nature structurale, à révéler les mécanismes linguistiques (sémantico-syntaxiques) de leur création et d'en tracer quelques réflexions pratiques.

Dans l'étude de notre objet, sont à propos les remarques énoncées par P. Ricœur. Hormis les relations sémantiques (celles de sélection) et syntaxiques (celles de distribution), le linguistique en dégage encore deux :

Elle (la métaphore) peut bien, quant à la structure, ne consister qu'en une unique opération de transfert du sens des mots ; quant à la fonction, elle suit les destins distincts de l'éloquence et de la tragédie ; il y aura donc une unique *structure* de la métaphore, mais deux *fonctions* de la métaphore : une fonction rhétorique et une fonction poétique (Ricœur 1975 : 18).

En appliquant l'approche sémantico-syntaxique (syntagmatique), nous cherchons à contribuer à la théorie métaphorique une analyse formelle de notre objet d'étude, sans oublier que « le mécanisme de la métaphore impose une rupture avec la logique habituelle et, de ce fait, rend plus difficile l'examen logique d'une proposition qui l'utilise » (Le Guern 1973 : 57).

2. Mécanismes de la métaphorisation

Dans les recherches contemporaines, l'étude des énoncés métaphoriques s'arrête à mi-chemin, car la plupart des linguistes se contentent de placer la métaphore, comme trope et figure de style, dans le domaine de la rhétorique. Au XX^e siècle, plusieurs approches (cognitive, communicative, pragmatique, sémiotique, formelle et d'autres) s'étant manifestées, ont jeté une lumière nouvelle sur la métaphore. À titre d'exemple, citons la grammaire générative qui

En matière de syntaxe, (...), sous sa forme « populaire », (elle) a l'avantage de s'appuyer sur une conception géométrique de la langue, de raisonner en termes de domaines et de frontières (Maingueneau 1999 : 8).

Quant au processus de la création de métaphores dans le texte de la *Lettre à un otage*, sont à remarquer quelques structures syntaxiques peu fréquentes, dont la complexité réside en la présence d'au moins deux éléments essentiels : de l'élément *métaphorisant* (mis en relief en italique) et de l'élément **métaphorisé** (en caractères gras). Sont à remarquer donc les constructions binaires suivantes :

★ a) la juxtaposition N, *N* :

(5) Pour un symptôme douteux, on expédie le contagieux au **lazaret d'isolement**. *Le cimetière* (Saint-Exupéry 1943 : 18).

★ b) le syntagme nominal N de *N* :

(6) ... une belle **cargaison** *d'expériences et de souvenirs* (Saint-Exupéry 1943 : 18).

(7) ... le beau **rempart** *de silence* (Saint-Exupéry 1943 : 11).

★ c) le syntagme nominal *N* + **Adj** (épithète) :

(8) ... *mer* **apprivoisée** ... (Saint-Exupéry 1943 : 6).

Les exemples (6–8) sont de l'ordre intra-syntagmatique, ils présentent « la liaison des lexies à l'intérieur du groupe fonctionnel (le syntagme) » (Molinié 1993 : 100).

Quant à l'exemple (5), la métaphore, créée dans des conditions extra-phrastiques (le *point* ayant séparé les deux éléments de la structure métaphorique), peut être facilement réécrite dans la formule juxtaposée : « au **lazaret d'isolement**, *le cimetière* ».

Ayant analysé les structures métaphoriques verbales de la *Lettre à un otage*, c'est-à-dire les syntagmes verbaux métaphorisés incorporés dans des phrases, formant ainsi des syntagmes prédicatifs, nous pouvons admettre que : « Le problème de l'emploi métaphorique du verbe est plus complexe » (Le Guern 1973 : 17) que celui des noms ou des adjectifs. Aussi, la conviction de M. Le Guern, qui présente avec assurance que l'effacement d'un constituant ne nuit tellement pas le sens du verbe que celui du substantif, nous est-elle acceptable : « L'amputation d'éléments de significations est moindre avec la métaphore-verbe ou la métaphore-adjectif qu'avec la métaphore-substantif » (Le Guern 1973 : 20). Ce point de vue concerne parfaitement les syntagmes prédicatifs métaphorisés, dans lesquels le verbe (comme élément morphologique) assume la fonction de verbe-prédicat (élément à fonction syntaxique) et dont les schémas structuraux s'avèrent plus complexes en comparaison avec les types a – b – c (ici même, le *métaphorisant* est en italique, le **métaphorisé** – en caractères gras) :

(9) Je **sortais** *d'une guerre dense* (Saint-Exupéry 1943 : 5).

La règle métaphorique (RM) de cet exemple est : S + **PrédV** + *c.o.i.* à nuance de circonstance.

(10) De même que Lisbonne **jouait** *au bonheur* (Saint-Exupéry 1943 : 7).

La RM est : S + **PrédV** + *c.o.i.* (Le sujet étant métonymique, il ne peut métaphoriser le verbe-prédicat : Lisbonne jouait ... → Les habitants de Lisbonne jouaient...).

(11) ...*Jes souvenirs* de la maison **se décolorent** (Saint-Exupéry 1943 : 6).

La RM est : S + **PrédV**.

(12) Ils **se raccrochaient** de toutes leurs forces à *quelque signification* (Saint-Exupéry 1943 : 6).

La RM est : S + **PrédV** + *c.o.i.* (Le CC de manière de toutes leurs forces joue le rôle d'intensificateur du trait sémique de la métaphore).

(13) *Les mots insuffisants* **laisseront fuir** *ma vérité* (Saint-Exupéry 1943 : 15).

La RM est : S + **PrédV** + *c.o.d.*

(14) ...*mon langage* **transportait** quelque chose (Saint-Exupéry 1943 : 17).

La RM est : S + **PrédV** + *c.o.d.*

(15) ... j'**entraî** *dans leur sourire* à tous comme dans un pays neuf et libre (Saint-Exupéry 1943 : 20).

La RM est : S + **PrédV** + CC + comme + N + Adj (La comparaison intensifie le trait sémique du prédicat métaphorisé).

Comme nous avons pu le constater, la métaphore se fait voir à partir du sens singulier du syntagme. Le contexte, dans lequel est incorporé ledit syntagme, est apte à prendre part à la création de la métaphore et à servir d'appui à son existence et à sa compréhension :

It is clear, as I'll show, that a metaphorical use depends on the literal meaning of the show, that a metaphorical meaning of the *word(s)* so used, but it depends on the literal meaning of the *sentence* comprised by those words (Stern 2000 : 47).

2.1. Agencement syntaxique. Valence métaphorique

La métaphore naît et se manifeste dans un contexte micro- ou macro-phrastique, mais aussi dans des conditions extraphrastiques. Il est évident qu'à la suite de la métaphorisation, le métaphorisé (le Prédicat Verbal [PrédV]), influencé par l'(les) actant(s), change ou enrichit sa valence : il est susceptible de régir un certain nombre d'actants qu'il ne possédait pas auparavant :

Furthermore, although semantic competence by itself is not sufficient for metaphorical interpretation and contextual input is absolutely necessary, semantics plus context are all that are necessary (Stern 2000 : 14).

Soient les exemples (16–19) :

(16) J'**ai soif** d'un *compagnon* (Saint-Exupéry 1943 : 23).

L'actant – le complément d'un *compagnon* est nécessaire pour la métaphorisation du verbe-prédicat ; la tournure *avoir soif*, étant intransitive, devient transitive grâce à l'actant-métaphorisant :

La RM est : S + **PrédV** + *Compl du Prédicat*.

La motivation de cette métaphore peut être rendue par la citation suivante :

La particularité de la métaphore consiste, (...), à unir une dénotation marquée par un processus de sélection sémique à une connotation psychologique qui reste obligée, même dans un contexte restreint (Le Guern 1973 : 21).

(17) Telle autre encore désigne la direction d'une ville blanche du Sud, savoureuse, semble-t-il, comme un fruit où **planter les dents** (Saint-Exupéry 1943 : 10).

Réécrit en **planter les dents dans un fruit**, la RM de cet exemple est : **PrédV** + *c.o.d.* + **CC**. L'effacement du CC fait l'énoncé incomplet et incompréhensible. Aussi la métaphorisation du verbe-prédicat impose-t-elle une nouvelle dépendance des termes et une valence dite métaphorique :

Par « dépendance », on entend la structuration hiérarchique entre classes / espèces de mots autosémantiques, par « valence », la régulation quantitative et qualitative des dépendances qu'impose notamment, mais pas seulement, le verbe à son environnement (Gréciano 1991 : 13).

(18) *Mes protestations tombèrent* dans le vide (Saint-Exupéry 1943 : 17).

La RM est : S + **PrédV** + CC, que l'on peut compléter, ainsi que les règles métaphoriques des exemples précédents, d'une analyse des traits sémantiques distinctifs de chaque élément composant le syntagme prédicatif métaphorisé. Nous obtenons ainsi : [- HUMAIN] + [+MOUVEMENT] + [- HUMAIN] → [- MOUVEMENT].

L'analyse proposée ci-dessus confirme figurativement l'avis de l'auteur de la citation que nous reproduisons littéralement :

La dépendance de la signification de mot à la signification de phrase devient plus manifeste encore, lorsque, cessant de considérer le mot isolé, on en vient à son fonctionnement effectif, actuel, dans le discours. Pris isolément, le mot n'a encore qu'une signification potentielle, faite de la somme de ses sens partiels, définis eux-mêmes par les types de contextes où ils peuvent figurer (Ricoeur 1975 : 165–166).

(19) ... le soleil **suspend** les pensées et les mouvements (Saint-Exupéry 1943 : 9).

La RM est : $S + \text{PrédV} + c.o.d.$, à laquelle s'ajoute [- HUMAIN] + [+ MOUVEMENT] + [- HUMAIN, + MOUVEMENT] → [- MOUVEMENT], où le sème d'action du PrédV est neutralisé. Ce processus peut être expliqué par la citation qui suit :

Du coup, l'immense travail accompli pour éviter la rencontre avec le sens non seulement se justifie en soi, mais prend un nouveau sens pour nous : les procédures dites de description et de découverte du niveau du signifiant deviennent, pour la sémantique, des procédures de vérification, qui doivent être utilisées simultanément avec la description de la signification. Si le moindre changement dans l'état du signifiant signale quelque changement de sens s'il ne peut être vérifié par la reconnaissance d'un écart correspondant dans le signifiant (Greimas 1970 : 9).

L'agencement et la valence métaphoriques peuvent être soumis à l'examen à l'aide de différents moyens, comme nous avons tâché de l'illustrer lors de l'analyse des exemples (16-19).

2.2. Critère extralinguistique

Ci-dessus, nous avons observé les facteurs internes de la métaphorisation du syntagme prédicatif. Généralement, il se trouve incorporé dans un contexte plus large (défini du point de vue de la métaphore comme un contexte complémentaire) qui sert à relever les facteurs externes du processus métaphorique et / ou sa motivation :

Indeed the greater the role of its extralinguistic context in determining the content of a metaphor, the more we need to explain why only some and not other interpretations can be expressed by the given expression. A primary function of the notion of meaning is to furnish such constraints on interpretations that draw on extralinguistic resources (Stern 2000 : 13).

Par exemple :

(20) J'**errais** ainsi chaque soir avec mélancolie à *travers les réussites de cette exposition* d'un goût extrême, où tout **frôlait** la perfection, jusqu'à la *musique si discrète*, choisie avec tant de tact, et qui, sur les jardins, **coulait** doucement, sans éclat, comme un simple **chant de fontaine**. Allait-on **détruire** dans le monde **ce goût merveilleux de la mesure** ? (Saint-Exupéry 1943 : 4).

(21) Ça, c'est impressionnant, *l'âge d'un homme !* Ça **résume** toute sa vie (Saint-Exupéry 1943 : 18).

(22) Certes, *le Sahara* n'offre, à perte de vue, qu'*un sable uniforme*, ou plus exactement, car les dunes y sont rares, *une grève caillouteuse*. On y **baigne en permanence dans les conditions mêmes de l'ennui** (Saint-Exupéry 1943 : 9).

(23) On fait un paquet des lettres tendres. On y joint quelques souvenirs. On noue le tout avec beaucoup de soin. Et *la relique* d'abord **développe un charme mélancolique**. Puis passe une blonde aux yeux bleus, et *la relique meurt* (Saint-Exupéry 1943 : 6).

(24) *Le soleil était bon. Son miel tiède baignait les peupliers de l'autre berge, et la plaine jusqu'à l'horizon* (Saint-Exupéry 1943 : 13).

Outre le critère intra- et / ou extraphrastique de la motivation métaphorique, le critère expressif est aussi indispensable :

Les motivations essentielles de la métaphore viennent donc de la fonction émotive, centrée sur le destinataire, ou de la fonction conative, qui est l'orientation vers le destinataire. On peut dire que, pour l'essentiel, la métaphore sert à exprimer une émotion ou un sentiment qu'elle cherche à faire partager (Le Guern 1973 : 76).

3. Maximes

Parmi les maximes de moralité formulées par Antoine de Saint-Exupéry, il y a celles qui attirent particulièrement notre attention :

★ a) celles à sens non-métaphorique :

(25) Les événements essentiels, qu'ils sont simples ! (Saint-Exupéry 1943 : 13).

(26) Ainsi l'univers, à travers nous, prouvait sa bonne volonté (Saint-Exupéry 1943 : 14).

★ b) celles à sens métaphorique, complétées souvent de sens non-métaphoriques :

(27) Il faut allaiter longtemps un enfant avant qu'il exige. Il faut longtemps **cultiver un ami** avant qu'il réclame son **dû d'amitié**. Il faut s'être ruiné durant des générations à réparer le vieux château qui croule, pour apprendre à l'aimer (Saint-Exupéry 1943 : 8).

(28) *L'essentiel*, le plus souvent, **n'a point de poids**. L'essentiel ici, en apparence, n'a été qu'un sourire. Un sourire est souvent l'essentiel (Saint-Exupéry 1943 : 15).

(29) Les soins accordés au malade, l'accueil offert au proscrit, le pardon même ne valent que grâce *au sourire* qui **éclaire** la fête (Saint-Exupéry 1943 : 20).

(30) *...la vérité de demain se nourrit de l'erreur d'hier*, et que *les contradictions à surmonter sont le terreau même de notre croissance* (Saint-Exupéry 1943 : 21).

(31) *La vérité d'hier est morte, celle de demain est encore à bâtir* (Saint-Exupéry 1943 : 21).

(32) ... il refuse les contradictions créatrices, **ruine tout espoir d'ascension**, et fonde pour mille ans, en place d'un homme, **le robot d'une termitière**. *L'ordre pour l'ordre châtre l'homme de son pouvoir essentiel*, qui est de **transformer le monde et soi-même**. *La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie* (Saint-Exupéry 1943 : 21).

(33) Si le respect de l'homme **est fondé** dans le cœur des hommes... (Saint-Exupéry 1943 : 22).

(34) Il s'agit de vous faire libres dans la terre où vous avez le droit fondamental de **développer vos racines** (Saint-Exupéry 1943 : 24).

L'interprétation de telles maximes, surtout métaphoriques, doit être cherchée dans l'époque et les mœurs :

Les sources littéraires de la métaphore sont sans doute les plus faciles à atteindre, mais il ne faut pas se contenter de celles-là. Les milieux fréquentés par l'écrivain, le contexte historique, toutes les activités humaines aussi bien que les paysages fournissent aussi des images qui se traduiront plus souvent par la forme plus concrète de la comparaison, mais qui pourront parfois se manifester par des métaphores particulièrement vives et originales (Le Guern 1973 : 97).

Les formules plus ou moins brèves énonçant les règles de morale ou de conduite, ou des méditations d'ordre général, que sont les maximes de Saint-Exupéry, peuvent être déterminées (motivées) par les réflexions que nous empruntons fidèlement à A. Maurois :

L'homme d'action est un poète, au sens fort du mot, parce qu'il est « celui qui fait, celui qui crée ». J'aimais à entendre de Saint-Ex (je parle de l'homme et non plus de l'écrivain) décrire un événement. Parfois, et même s'il était au milieu d'amis, il restait longtemps silencieux. Soudain, parce que l'un des sujets qui lui tiennent à cœur a été effleuré, il prend le départ et tout de suite monte en flèche. Traitant un problème de stratégie, ou même de politique, il le rend simple parce qu'il le voit de haut. Il parle en homme de science, avec une extrême précision de vocabulaire et de raisonnement. Mais en même temps, il parle en poète. Les êtres et les choses renaissent à sa voix. La phrase libre, coupée, jamais oratoire, est comme un geste qui ajuste l'idée. Les images sont neuves et spontanées, souvent issues du métier où, ayant achevé son poème ou sa démonstration, Saint-Ex retombe dans son mutisme, fait un tour de cartes ou chante une chanson. Car c'est encore une des lois de l'action héroïque qu'elle engendre des êtres qui ont peine à se plier aux conventions mondaines et sociales (Maurois 1965 : 221-222).

Les leçons de Saint-Exupéry à travers ses maximes restent vivantes, puisque : « L'essentiel est de vivre pour le retour... » (Saint-Exupéry 1943 : 9).

4. Conclusion

L'approche sémantico-syntaxique (syntagmatique) nous a permis d'affiner l'analyse du syntagme prédicatif métaphorisé, puisque : « la systématisation des études purement syntaxiques entraîne déjà la révision complète des théories actuelles » (Gross 1977 : 234). Les éclairages complémentaires, tel que le contexte additionnel qui sert à actualiser les traits

sémiques des composants du syntagme métaphorique, ont rendu possible de percer les mécanismes du processus de métaphorisation : « Le sens métaphorique, on l'a vu, n'est pas l'énigme elle-même, la simple collision sémantique, mais la solution de l'énigme, l'instauration de la nouvelle pertinence sémantique » (Ricoeur 1975 : 271).

Bibliographie

- BOISDEFRE Pierre de (1968) : *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, Paris : Librairie académique Perrin.
- DARCOS Xavier, BOISSINOT Alain, TARTYRE Bernard (1989) : *Le XX^e siècle en littérature*, Paris : Hachette.
- GRÉCIANO Gertrud (1991) : Valence, version intégrée, *L'Information Grammaticale* 50 : 13-18.
- GREIMAS Algirdas Julien (1970) : *Du Sens. Essais sémiotiques*, Paris : Éditions du Seuil.
- GROSS Maurice (1977) : *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du nom*, Paris : Larousse.
- LE GUERN Michel (1973) : *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris : Larousse.
- MAINGUENEAU Dominique (1999) : *Syntaxe du français*, Paris : Hachette Supérieur.
- MAUROIS André (1965) : *De Proust à Camus*, Paris : Librairie académique Perrin.
- MOLINIÉ Georges (1993) : *La stylistique*, Paris : PUF.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (1943) : *Lettre à un otage*, New York : Brentano's (Éditions du groupe « Ebooks libres et gratuites »).
- STERN Josef (2000) : *Metaphor in Context*, London : A Bradford Book / The MIT Press.

Résumé

Lettre à un otage :
étude sur le syntagme verbal métaphorisé

L'article est consacré à l'étude des mécanismes de la formation du syntagme prédictif métaphorisé. Étant à la base d'une dépendance systématique d'un contexte intra- ou extraphrastique, l'analyse d'exemples concrets a été faite au niveau des changements sémantico-syntaxiques. Par conséquent, une classification assez détaillée des syntagmes métaphoriques a pu être effectuée. Sous l'influence des actants, l'élément métaphorisé subit des changements dans ses possibilités de valence que l'on peut définir comme métaphorique.

Summary

Lettre à un otage (Letter to a hostage):
investigation of the metaphorical predicative syntagm

The paper focuses on the investigation of the mechanisms forming metaphorical predicative syntagm. Since the metaphorical meaning lies in the systematic context-dependence, the analysis is held on the level of semantic-syntactic changes. Hence, a detailed classification of them is provided in the research. Predicative syntagm that due to actants change its valency to the metaphorical one has been examined in these types of constructions.

Streszczenie

Lettre à un otage (List do zakładnika):
studium nad zmetaforyzowaną syntagmą werbalną

Artykuł jest poświęcony analizie mechanizmów tworzenia zmetaforyzowanej syntagmy predykatywnej. Opierając się na systematycznej zależności od kontekstu wewnątrz- lub zewnątrz-zdaniowego, dokonano analizy konkretnych przykładów na poziomie zmian semantyczno-składniowych. Pozwoliło to na dokonanie dość szczegółowej klasyfikacji syntagm metaforycznych. Pod wpływem aktantów element zmetaforyzowany ulega zmianom w ramach swoich możliwości walencji, którą można określić jako metaforyczną.



Saint-Exupéry relu et traduit
Renata Krupa & Iwona Piechnik (éds)
Kraków, Biblioteka Jagiellońska, 2018

Alina Kreisberg

Università di Pescara



Il Piccolo Principe in un paese piccolo piccolo

Chez moi c'est tout petit. (p. 9)
Doma mena je tuna malo. (p. 12)

Ça ne fait rien, c'est tellement petit, chez moi! [...]
– Droit devant soi on ne peut pas aller bien loin... (p. 15)
Ne čini nišča, je tuna naka malo, di sa ja! [...]
Drita napri nje sa ne more pokj čuda naduga... (p. 16)

...sa planète d'origine était à peine plus grande qu'une maison! (p. 17)
...pjanet jiskla bi doša on biša sama mala veča do jene hiže! (p. 18)

L'aggettivo „piccolo” è indubbiamente la parola chiave della deliziosa fiaba di Antoine de Saint-Exupéry, mi è parso giusto, pertanto, dire due parole della sua traduzione in una lingua piccola piccola di cui la maggior parte delle persone ignora l'esistenza. Gli abitanti di questo minuscolo pianeta, nel loro idioma, la chiamano *na-našu* o, nella località di Montemitro, *na-našo*. Mi è capitato di sentire più volte la domanda, formulata in italiano: “Come si dice **in** na-našu?”.

Le denominazioni italiane variano: gli stessi componenti della comunità la chiamano in italiano “lo slavo”. Una delle denominazioni scientifiche è lo “slavomolisano”, “slavo-molisano” o “slavisano”, però il titolo della famosa e ormai classica descrizione che ne fece nel 1911 Milan Rešetar suona *Die serbokroatischen Kolonien süddaliens* (Wien 1911), *Le colonie serbocroate nell'Italia Meridionale* (Campobasso 1997). “Sarebbe anche possibile chiamarla ‘croatomolisano’ – scrive Walter Breu (2009: 9)

– (...) ma comunque non semplicemente ‘croato’ (...) visto che il croato è la lingua standard della Croazia (...)”.

Si tratta di tre paesini collinari, non molto distanti dalla costa adriatica, circondati da alberi che fanno pensare ai minacciosi baobab del pianeta del Piccolo Principe: Acquaviva Collecroce (Kruč), Montemitro (Mundimitar) e San Felice (Filič) del Molise con rispettivamente, secondo i dati dell’ISTAT dell’inizio del secolo, 800, 468 e 813 abitanti.

Questi numeri non devono, però, essere associati automaticamente al numero dei parlanti dello slavomolisano – prosegue W. Breu – che nei primi due paesi costituisce al massimo fra il 60 e l’80% della popolazione per quanto riguarda la conoscenza passiva. Quella attiva è chiaramente inferiore e a San Felice tende quasi allo zero nelle generazioni più giovani. Sono dunque circa mille persone che parlano na-našu nei tre paesi, ai quali si aggiungono comunque gli emigrati [...] i quali hanno conservato la loro lingua slavo molisana e probabilmente superano in numero i loro parenti rimasti in Italia (ibidem).

L’esistenza di colonie slave nell’Italia meridionale fu constatata da storici napoletani del XVIII per quanto essi non distinguessero precisamente gli slavi dagli albanesi. Alcune fonti storiche segnalano la presenza di insediamenti slavi sulla sponda occidentale dell’Adriatico sin dal profondo medioevo (cf. Rešetar 1997: 31 et ss.), ma le origini, per lungo tempo discusse, dell’attuale situazione vanno quasi certamente ricondotte a quelle ondate migratorie che, tra XV e XVI secolo, interessarono le coste adriatiche in seguito all’invasione turca dei Balcani. I profughi, alcuni provenienti dalla Dalmazia (per esattezza da una zona compresa tra Makarska e la valle della Narenta) attraversarono il mare e si stabilirono in quello che è l’attuale territorio molisano. I migranti portarono allora con sé il loro idioma, un dialetto serbocroato del tipo štokavo-ikavo, che però ha successivamente intrapreso un percorso evolutivo differente da quello della lingua di provenienza.

La mancanza quasi completa di turchismi nel lessico dello slavomolisano dimostra poi che l’invasione ottomana dei Balcani è il termine *ante quem* per l’emigrazione. La mancanza della *-ā* al genitivo plurale sviluppatasi non prima del XVI secolo, così peculiare per esempio per la lingua standard croata, ci fornisce un altro termine *ante quem*.

A favorire gli insediamenti provenienti dall’oltremare fu anche il terribile terremoto che nel dicembre 1456 devastò una buona parte del Regno di Napoli stravolgendone l’assetto demografico e territoriale. Il numero delle vittime viene stimato a non meno di 60.000. Sebbene la corte Aragonese praticamente non reagì alla catastrofe, alcuni baroni pensarono di ripopolare i loro feudi con delle famiglie “schiafone” (cf. Rešetar 1997: 41-42).

Cito ancora un passo dal volume del famoso slavista, la Bibbia di chi vuole avvicinarsi a questa realtà, tradotta in italiano dal prof. Breu in

collaborazione con Monica Gardenghi¹, riguardante l'aspetto fisico degli abitanti dei tre paesini in cui si riportano le impressioni del prof. De Rubertis contenute nelle sue lettere risalenti a metà dell'800:

Sebbene i coloni non siano più del tipo puramente slavo a causa dei non rari matrimoni con italiani, essi si differenziano però chiaramente da costoro. Tuttavia questa differenza non è così grande e tale quale il vecchio De Rubertis la vedeva quando affermava che gli uomini erano di statura e complessione erculea e le donne di una bellezza sorprendente. Ripete la stessa cosa [...] anche Vegezzi-Ruscalla, il quale aggiunge [...] che gli uomini si distinguevano dai vicini italiani "per un incesso alcunché altero e pensoso"². La "complessione erculea" e la "bellezza sorprendente" sono probabilmente espressione del campanilismo e, se si vuole, anche del patriottismo slavo di De Rubertis, facilmente comprensibile e perdonabile, poiché in realtà i nostri coloni sono in generale di figura più alta e più snella dei loro vicini italiani. Si può forse anche ammettere che le donne siano più belle delle italiane, ma oggi non si può parlare di una "bellezza sorprendente"!

Per quanto riguarda le mie impressioni personali, le differenze nell'aspetto fisico si notano principalmente tra le giovani generazioni, cresciute in un relativo benessere, come se i secoli di vita di stenti (stiamo in una zona d'Italia piuttosto arretrata ad economia prevalentemente agricola) avessero cancellato le peculiarità somatiche.

Tralasciamo però le divagazioni antropologiche, per citare ancora le parole del prof. Breu (2009: 11-12):

Lo slavomolisano non è una lingua scritta, se si prescinde da tentativi letterari isolati da parte di singoli intellettuali e di gruppi locali, come l'Associazione Agostina Piccoli (Montemitro), che si occupano della pubblicazione di testi riguardanti la storia locale. Prescindendo da corsi liberi poco regolari, la lingua minoritaria non viene nemmeno utilizzata nell'ambito scolastico [...].

Non mancano da un paio d'anni le buone intenzioni delle amministrazioni di conferire allo slavo-molisano un ruolo ufficiale - per esempio in forma della denominazione bilingue delle strade e di uno statuto comunale, che permetterebbe le sedute del consiglio comunale nelle due lingue, oppure della redazione di moduli bilingui per l'anagrafe - ma i risultati tuttavia si fanno ancora attendere. Il motivo può essere ricercato, se prescindiamo da un certo disinteresse diffuso nella popolazione e dai numero in continua regressione dei parlanti attivi, non da ultimo anche nella mancanza di materiale didattico adatto.

Queste affermazioni, come altre, altrettanto pessimiste, espresse in comunicazioni orali, mi fanno pensare al pudore d'un innamorato che si vergogna di rivelare l'intensità dei suoi sentimenti. Perché quello del professore di Costanza è proprio un grande amore per le lingue minoritarie

¹ Da notare che si tratta di un'opera scritta in tedesco da un suddito croato dell'impero austroungarico, volta in italiano da uno studioso tedesco.

² Giovenale Vegezzi-Ruscalla, *Le colonie serbo-dalmate del circondario di Larino*, Provincia di Molise, Torino 1864.

in generale e per lo slavomolisano in particolare. Oltre ai numerosi studi linguistici dedicati alla grammatica slavomolisana (ma anche ad altre lingue slave minoritarie e all'albanese) Breu, insieme a Giovanni Piccoli, appassionato patriota locale slavo-molisano, è tra l'altro autore del *Dizionario croato molisano di Acquaviva Collecroce. Dizionario, registri, grammatica, testi*, Campobasso 2000, Naš Grad. Questa opera scientifica gli è valsa la cittadinanza onoraria di Acquaviva Collecroce, conferita nel 2007. Nel 2009 lo slavista tedesco ha pubblicato in Germania una vera chicca: la versione slavo molisana del *Piccolo Principe* di Antoine de Saint-Exupéry, con la tiratura di 300 copie di cui 10 numerate a mano e, superfluo dirlo, *s dizenjami do autora*. Breu ha voluto dimostrarci con Sapir che l'idioma parlato da un migliaio di persone, tutte perfettamente bilingui, ha le stesse potenzialità letterarie del francese e ha scelto per questa dimostrazione un testo in cui tutto è piccolo piccolo, ma solo i sentimenti sono potentissimi.

L'iniziativa ha una valenza simbolica ancor maggiore visto il bilinguismo, cui si accennato, dei componenti della comunità.

Breu (2009 : 10-11) scrive a questo proposito:

Da un punto di vista diacronico possiamo individuare tre periodi, caratterizzati da bilinguismo, o meglio trilinguismo, tra la maggior parte dei parlanti di slavomolisano: fino circa alla metà dell'800 era presente solo l'influenza del dialetto molisano; con l'unificazione d'Italia si assiste ad una concorrenza tra le influenze del molisano e dell'italiano, e a partire dai primi decenni del XX secolo nuove influenze sono esercitate solo dall'italiano, tanto più che la conoscenza del dialetto molisano italo-romanzo si è oggi ampiamente ridotta ad Acquaviva e Montemitro (a differenza di San Felice).

L'affermazione richiede una piccola nota esplicativa. Molti italianisti sostengono, infatti, che a quello che in altre aree linguistiche viene considerato come dialetto o patois, in Italia corrisponda alle varianti regionali della lingua, mentre i dialetti veri e propri sono lingue *sensu stricto*. Non si tratta solo del fatto che certe varianti italo-romanze presenti sul territorio italiano (retoromanzo, sardo, friulano) vengono considerate dai dialettologi come lingue a parte, in base al criterio convenzionale del mantenimento della -s finale e dei residui del neutro (cfr. *tempu/os* in sardo), ma generalmente della distanza che separa il parlare quotidiano dallo standard ufficiale. Con la scolarizzazione e l'azione dei mass media, la situazione sociolinguistica italiana si avvicina a quella della diglossia, ovvero all'uso alternativo di due sistemi linguistici in funzione della situazione più o meno ufficiale dell'enunciato. Naturalmente la situazione varia di regione in regione e seguendo anche dei fattori individuali. È più marcata nelle zone che vantano una consolidata tradizione di letteratura dialettale (il Veneto, Napoli, la Sicilia, per quanto nemmeno la Toscana sia esente da manifestazioni diglottiche) e meno avvertibile altrove; inoltre l'uso alternato più o meno cosciente dei due sistemi dipende dal grado

d'istruzione e, di conseguenza, della consapevolezza linguistica del parlante.

Ora, nell'ambito dei territori abitati dai parlanti alloglotti (e non si tratta soltanto degli slavi residenti nel Molise o nel Friuli, ma anche delle isole albanesi, greche o dei franco-provenzali stanziatisi nel Sud dell'Italia) la funzione della variante "bassa" ovvero più o meno regionale è espletata dalla lingua minoritaria, con un maggior distacco rispetto allo standard ufficiale e, di conseguenza minore possibilità di interferenze. Questo spiegherebbe anche una presenza più marcata del dialetto molisano a San Felice dove l'uso del *na-našu* è in declino. La mia intuitiva impressione di un italiano "migliore" parlato dai cittadini italiani bilingui rispetto a quello dei parlanti monolingui dello stesso ceto sociale trova conferma nelle osservazioni formulate oltre un secolo fa dal prof. Rešetar: sull'*Ausland* 1857:840:

...eppure la parte istruita tra loro parla anche italiano e precisamente, cosa che deve sorprendere, meglio e in modo più grato all'orecchio che nei dintorni". P. IX:...visto che erano stati necessari 2 o 3 secoli per fare di queste colonie delle località completamente italiane nelle condizioni d'isolamento e di scarso sviluppo culturale di quei tempi, basteranno dunque probabilmente altrettanti decenni e poco più, nella situazione totalmente cambiata dalla metà del secolo scorso che lascia aperte tutte le porte alla cultura e alla lingua italiana, per far scomparire del tutto questa interessante oasi etnografica.

Se la valutazione di Rešetar sull'italiano degli slavi molisani mi sembra valida anche al giorno d'oggi, le sue previsioni circa un possibile futuro della loro lingua sono state smentite dall'andamento dei fatti. Anche il prof. Breu si è espresso alcune volte nello stesso senso, ma – ribadisco – il suo pessimismo mi sembra dettato dal troppo amore. Indubbiamente però Breu ha ragione nell'affermare che il supporto fornito dal governo della Croazia per l'apprendimento del croato standard influisce poco sulla percezione della propria lingua da parte degli slavi molisani che, più che riconoscersi con la patria di origine, insistono sulla propria identità locale, basata esclusivamente sul fattore linguistico, in quanto il loro patrimonio culturale generale (letteratura popolare, canti, tradizioni) è poco originale e non diverge sostanzialmente da quello delle zone circostanti. Si potrebbe contare piuttosto su un effetto di spinta della legge 482 promulgata nel 1999 che sta contribuendo a risvegliare l'interesse per la propria lingua tra persone che precedentemente non l'apprezzavano.

Passo con certa reticenza a parlare della lingua della traduzione, reticenza dovuta al fatto che la mia conoscenza di questa realtà linguistica non va oltre qualche nozione molto elementare, al punto di non saper nemmeno definire la variante dialettale cui la versione andrebbe ascritta. Lo slavomolisano, sebbene parlato da un numero esiguo di persone, non è, infatti, linguisticamente omogeneo. Lo dimostra il fatto che nel 2000 ne siano stati pubblicati ben due dizionari: uno del dialetto di Acquaviva (Breu, Piccoli) e uno del dialetto di Montemitro (Piccoli, Sammartino).

A quest'ultimo si è aggiunta nel 2004 una grammatica separata a cura di Sammartino (cfr. Breu 2007: 187).

Ad alleviare i miei fondatissimi scrupoli dettati dall'aspirazione ad un minimo di onestà scientifica è il fatto che questa affascinante realtà microlinguistica è totalmente sconosciuta in Polonia. Eppure nel passato essa non mancò di suscitare interesse di uno dei grandi della linguistica: una parte dei testi slavo molisani nel volume di Rešetar era stata raccolta da Jan Baudouin de Courtenay.

Mi limiterò alla presentazione di pochissimi esempi che ne fanno risaltare le peculiarità più salienti ed originali. Cominciamo dalla dedica:

Je demande pardon aux enfants d'avoir dédié ce livre à une grande personne.

Sa skuzivam s tunimi dicami ka se dedika ovi libar jenomu čeljadu velkomu.

J'ai une excuse sérieuse : cette grande personne est le meilleur ami que j'ai au monde.

Jimam jenu skuzu seriju : Ovi čeljada velki je nabolji mičica ka jimasm na Sfit.

J'ai une autre excuse : cette grande personne peut tout comprendre, même les livres pour enfants.

Jimam drugu skuzu : Ovi čeljada velki ruzumit tuna, pur libra za dicov.

J'ai une troisième excuse : cette grande personne habite la France où elle a faim et froid. Elle a bien besoin d'être consolée.

Jimam pur jenu tèrc skuzu : Ovi čeljada velki živi Lafrandža, di je lačan aš jima zimu. Jima čuda bezanja za bit kumolan.

Si toutes ces excuses ne suffisent pas, je veux bien dédier ce livre à l'enfant qu'a été autrefois cette grande personne.

A si tuna ove skuze ne baštaju, bi tija dedikat ovi libar ditatu ka ovi čeljada velki je bija prije.

Toutes les grandes personnes ont d'abord été des enfants.

Tuna one velke su bil dica jenu votu.

(Mais peu d'entre elles s'en souviennent.)

(Ma mala do'njihi sa arkordaju)

Je corrige donc ma dédicace :

Zato ja kuredživam moju dediku :

E ancora il brano iniziale del capitolo I:

Lorsque j'avais six ans j'ai vu, une fois, une magnifique image, dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait « Histoires Vécues ». Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve.

Jenu votu, kada jimahu šest gošti, utra jena libar zgora Dubrave Verdžine, ka sa zovaša « Fata Živjane », sa vidija na dizenj čuda lipi. Biša ritratana na zmija boa kaka ljutaša na zvira.

Cominciamo con qualche osservazione d'ordine lessicale: sorprende la singolare evoluzione semantica della parola *čeljade* verso il significato singolativo 'uomo, persona', mentre in tutte le altre lingue slave i suoi corrispondenti funzionano come collettivi 'insieme dei domestici, servitù' o 'prole'. Quelli che colpiscono di più, tuttavia, sono gli italianismi.

Il fatto di per sé non è ovviamente sorprendente: tutte le lingue minoritarie subiscono l'influenza dell'adstrato di prestigio, quella che interessa di più è la tipologia degli imprestiti. E' naturale che nella lingua d'arrivo penetrino termini i cui referenti esistono soltanto nell'altra cultura o che comunque differiscono marcatamente da oggetti analoghi nella cultura locale. In tali casi può venire meno il fattore di prestigio linguistico: servono da esempio i non numerosi slavismi accolti dall'italiano, come il croato *dolina* 'vallata carsica', il polonismo *calesse* cui sono serviti da tramite prima il tedesco e poi il francese o altri due franco-polonismi *scia-bola* e *babà*.

Nulla di strano pertanto che nello slavomolisano siano entrate parole come *rikota* o *mištikot* 'mostocotto', stupiscono di più invece le parole più generiche ed astratte come *dolur* o, nel nostro testo *skuzivati (se)* 'scusarsi' di fronte al croato *oprašati, ispričavati se, skuza, baštati, serja, bezanja* 'bisogno', *drita* 'dritto', *arkordati* 'ricordare', mediato certamente da una forma dialettale o difficilmente riconoscibile *mičicja* 'amicizia' ecc. Sono invece pienamente spiegabili gli imprestiti come *libar, ritratana* 'raffigurata', *dedika, kapolavor, kuredživati*, concetti piuttosto dotti ed estranei ad una cultura rurale. Particolarmente interessante è il caso di *dubrava verdžina* che in croato standard suonerebbe *devičanska šuma*: termine 'verGINE' è semplicemente preso dall'italiano, mentre l'iponimo della 'foresta' 'querceto, rovereto' ha esteso il suo significato: per trovarne una spiegazione sto cercando di ricordarmi la foggia delle foglie degli splendidi alberi molisani – forse la quercia è vista come l'albero per antonomasia – ma sono passati troppi anni.

Ferme restando le affermazioni sulla gerarchia del grado di facilità con cui determinate parole passano da una lingua all'altra, in realtà non c'è elemento linguistico che non possa essere preso in prestito: basti pensare al repertorio degli antichi germanismi italiani, per cui non stupisce in slavo molisano la presenza di elementi grammaticali presi dall'italiano come *lor* 'allora', *parkje* 'parecchi', *sendza* o del sistema dei numerali ordinali – nel nostro testo *terc*. I calchi del tipo *ne čini nišča* 'non fa niente' o *jima zimu* 'ha freddo' fanno pensare a quanto si osserva in belorusso in cui funzionano *navat, vozmem pad uvahu, a menavita, či* interrogativo (Lehr-Spławiński et al. 1954: 100), ovvero il contatto prolungato

con un sistema di maggior prestigio fa entrare nella lingua minoritaria connettori, modi di dire, particelle.

Persino i morfemi grammaticali legati possono essere imprestati, vedasi in italiano *bugiardo* o *codardo* o i numerosi *nomina actionis* formati con *-aggio* di origine provenzale. Un caso particolarmente divertente è rappresentato in slavomolisano da *mačkaron* ‘gatto grosso’ derivato dallo slavo meridionale *mačka* ‘gatto’ in genere che funziona al femminile con lo stesso significato. Ora, anche in abruzzese, strettamente imparentato con il dialetto molisano, il gatto è sempre femmina (con degli effetti a dir poco esilaranti, anche a livello dell’italiano regionale: “Se continua a segnare il territorio, bisognerà castrarla”). Solo i maschi particolarmente grossi vengono onorati con la denominazione *gattarone* di cui si registra un bel calco ibrido in slavomolisano.

Ma quella che mi sembra peculiare è l’evoluzione del sistema grammaticale di questa microlingua.

Mi soffermerò su due soli problemi facili da rilevare nel nostro testo.

La Francia è diventata *Lafrandža*, con l’articolo determinato italiano agglutinato, però l’articolo determinato in *na-našu* non esiste: si osservi la stessa copertina del libro: *Mali Kraljič s dizenjami do autora*. Il dimostrativo ovi conserva il suo status aggettivale. Esiste invece l’articolo indeterminato, derivato dal numerale uno, che funziona analogamente a quello romanzo: *se dedika ovi libar jenomu čeljadu velkomu; Jimam jenu skuzu seriju; sa vidija na dizenj čuda lipi. Biša ritratana na zmija boa kaka ljutaša na zvira*. L’influenza dell’adstrato italiano? Non la si può certo escludere, sta di fatto però che tipologicamente una simile organizzazione della categoria della determinatezza costituisce una vera rarità: nelle lingue storicamente attestate la nascita dell’articolo determinato precede di regola quella dell’indeterminato, come si può osservare nell’evoluzione delle lingue occidentali. Un’altra dimostrazione di questa costante si ritrova nel ramo bulgaro-macedone dello slavo in cui l’articolo determinativo posposto ha lo statuto pienamente grammaticale, mentre il numerale uno può fungere al massimo da articoloide. Tra le lingue ben descritte la situazione analoga a quella slavo molisana esiste solo in turco.

Cambiamo argomento e proviamo a rileggere ancora l’inizio del I capitolo:

Jenu votu, kada **jimahu** šest gošti, utra jena libar zgora Dubrave Verdžine, ka sa **zovaša** « Fata Živjane », sa **vidija** na dizenj čuda lipi.

Le prime due forme verbali rappresentano l’imperfetto sintetico, mentre nella terza è stato usato, in corrispondenza del *passé composé* dell’originale, il perfetto analitico composto dall’ausiliare *sa* prima persona del verbo ‘essere’³ e dal participio, lo stesso che ha dato l’origine al sistema dei tempi passati delle moderne lingue slave settentrionali. Ora è risaputa

³ L’omonimia con il riflessivo è del tutto casuale.

l'esistenza nel protoslavo di due tempi passati sintetici: imperfetto e aoristo nonché di un perfetto analitico, con l'ausiliare *byti*, del resto scarsamente attestato nei documenti slavo-ecclesiastici. Nell'area dialettale serbo-croata, tale sistema ha subito una progressiva riduzione con la perdita prima dell'imperfetto e in seguito dell'aoristo (mantenutosi residualmente nelle zone più conservatrici). Breu (2007: 188–189) scrive:

Se supponiamo che al tempo dell'immigrazione degli slavi molisani l'opposizione imperfetto vs. aoristo esistesse ancora nell'intera area linguistica del serbo-croato, cosa che appare confermata dai documenti più antichi, allora nella madrepatria e in Italia ha dato luogo a uno sviluppo in direzioni opposte, in quanto nel primo caso si è conservato l'aoristo, nel secondo l'imperfetto. Questo fatto è messo in evidenza già da Rešetar (1997, par. 97): "il nostro dialetto ha conservato – come forse nessun altro in terra serbo-croata, anzi slava in genere! – l'imperfetto".

Il punto esclamativo è ben giustificato: nella storia delle lingue slave settentrionali che hanno eliminato i passati sintetici (ceco, polacco, russo), la scomparsa dell'imperfetto ha sempre preceduto quella dell'aoristo.

In questo caso si può supporre l'influenza grammaticale dell'adstrato. Contrariamente all'opinione diffusa tra i non addetti ai lavori, l'uso del passato remoto nelle varianti regionali dell'italiano non va regolarmente crescendo se ci si sposta dal nord verso il sud: l'area abruzzese-molisana costituisce una sorta d'isola senza l'aoristo.

...se è vero che lo slavo molisano segue la tendenza di tutte le lingue slave, protese alla riduzione della categoria dell'aspetto flessiva, è anche vero che si avvicina nella competizione delle costanti diacroniche al modello romanzo (cfr. l'evoluzione del francese e del rumeno). In altre parole, nella situazione di contatto linguistico l'influsso areale ha vinto sulla parentela genetica (Breu 2007: 189).

A questo punto mi fermo per mancanza di competenze, rimandando all'assai nutrita letteratura sull'argomento. Comunque l'idea del prof. Breu di estendere le esplorazioni del Piccolo Principe al pianeta *na-našu* mi è sembrata molto bella.

Testo analizzato

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2009): *Mali Kraljič*, Neckarsteinach: Tintenfass. Trad. Walter Breu e Nicola Gliosca.

Bibliografia*

BREU Walter (2003): Bilingualism and linguistic interference in the Slavic-Romance contact area of Molise, (in:) *Words in time. Diachronic semantics from different*

* Oltre ai riferimenti bibliografici citati nel testo la bibliografia comprende i titoli delle opere più significative dedicate allo slavo molisano.

- points of view*, Regine Eckardt, Klaus von Heusinger, Christof Schwarze (eds.), Berlin & New York: Mouton de Gruyter, 351-373.
- BREU Walter (2007): Il sistema degli aspetti verbali dello slavo molisano e l'influsso dell'italiano come L2, (in:) *Minoranze linguistiche. Prospettive, strumenti, territori*, Carlo Consani & Paola Desideri (a cura di), Roma: Carocci Editore, 186-204.
- BREU Walter (2009): La comparazione nello slavomolisano. Un risultato tipico del contatto linguistico assoluto, (in) *Alloglossie e comunità alloglotte nell'Italia contemporanea Teorie, applicazioni e descrizioni, prospettive*, Carlo Consani, Paola Desideri, Franческа Guazzelli, Carmela Perta (a cura di), Roma: Bulzoni, 10-38.
- BREU Walter, PICCOLI Giovanni (2000): *Dizionario croato molisano di Acquaviva Collecroce. Dizionario plurilingue della lingua slava della minoranza di provenienza dalmata di Acquaviva Collecroce in provincia di Campobasso. Dizionario, registri, grammatica, testi*, con la collaborazione di S. Marčec, Campobasso: Arti grafiche La regione.
- CIRESE Eugenio (1953): *I canti popolari del Molise, con saggi delle colonie albanesi e slave*, Rieti: Nobili.
- LEHR-SPLAWIŃSKI Tadeusz, KURASZKIEWICZ Władysław, SŁAWSKI Franciszek (1954): *Przeгляд i charakterystyka języków słowiańskich*, Warszawa: PWN.
- MARRA Antonietta (2007): Politiche linguistiche e piccole comunità minoritarie, tra sociolinguistica e glottodidattica, (in:) *Minoranze linguistiche. Prospettive, strumenti, territori*, Carlo Consani & Paola Desideri (a cura di), Roma: Carocci Editore, 171-185.
- MARRA Antonietta (2009): Tra lessico e sintassi: preposizioni e sintagmi preposizionali nello slavo del Molise, (in:) *Von Zuständen, Dynamik und Veränderung bei Pygmäen und Giganten. Festschrift für Walter Breu zu seinem 60. Geburtstag*, Lenka Scholze & Björn Wiemer (eds), Bochum: Brockmeyer, 261-277.
- NERI Pierino (1987): *I paesi slavi del Molise*, Campobasso: Enne.
- PICCOLI Agostina, SAMMARTINO Antonio (2000): *Dizionario dell'idioma croato-molisano di Montemitro. Rječnik moliškohrvatskoga govora Mundimitra*, Montemitro: Fondazione "Agostina Piccoli" & Zagreb: Matica Hrvatska.
- REŠETAR Milan (1997 [1911]): Le colonie serbo-croate nell'Italia meridionale, a cura di Walter Breu e Monica Gardenghi, Campobasso: Amministrazione Provinciale (ed. orig. *Die serbokroatischen Kolonien Südtaliens*, Wien: Hölder, 1911).
- SAMMARTINO Antonio (2004): *Grammatica della lingua croato-molisana. Gramatika moliškohrvatskoga jezika*, Montemitro: Fondazione "Agostina Piccoli" & Zagreb: Profil International.
- VEGEZZI-RUSCALLA Giovenale (1864): *Le colonie serbo-dalmate del circondario di Larino, Provincia di Molise: studio etnografico*, Torino: Tip. eredi Botta.

Résumé

Le Petit Prince dans un tout petit pays

Le but de l'article est de présenter une version assez extraordinaire du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry : la traduction faite par un linguiste allemand Walter Breu vers le *na-našu*, une variante de l'ancien croate, parlée par la plus petite minorité linguistique en Italie, qui s'était installée dans le Molise, une région du sud du pays, au XV^e siècle. Dans son travail, le professeur Breu démontre les ressources de cette langue capable de créer sa littérature et de faire des traductions d'œuvres littéraires étrangères. Et elle survit malgré la menace de son extinction.

Summary

The Little Prince in a very small country

The aim of this paper is to present a quite unusual version of Saint-Exupéry's novel *Le Petit Prince* (Eng. *The Little Prince*): a translation of the work, done by the German linguist Walter Breu in *Na-našu*, a variant of the ancient Croatian spoken by the smallest linguistic minority in Italy which settled in the southern region of Molise in the 15th century. The prof. Breu demonstrates resources of that language which can create its literature and make translations of foreign literary works. And it still survives in spite of the threat of extinction.

Streszczenie

Mały Książę w bardzo małej krainie

Celem artykułu jest zaprezentowanie dość niezwykłej wersji *Le Petit Prince* (pol. *Mały Książę*), słynnej powiastki Antoine'a de Saint-Exupéry's: jej tłumaczenia dokonał przez niemieckiego językoznawcę Waltera Breu na język *na-našu*, odmianę starochorwackiego, używaną przez najmniej liczną mniejszość językową we Włoszech, która osiedliła się w południowym regionie Molise w XV wieku. W swej pracy prof. Breu pokazuje zasoby tego języka, zdolnego do tworzenia własnej literatury i tłumaczenia dzieł zagranicznych. I ów język ciągle żyje pomimo zagrożenia wymarciem.



Iwona Piechnik

Université Jagellonne
de Cracovie



Noms modernes dans les langues anciennes : *Le Petit Prince* dans trois versions latines et en ancien français

Le Petit Prince occupe la seconde place parmi les livres les plus traduits dans le monde entier.¹ Il a ses versions non seulement en langues vivantes, mais aussi en langues mortes, comme le latin ou l'ancien français.

Il faut y noter que le nombre de trois traductions de ce livre en latin montre la popularité de cette langue ancienne aujourd'hui : par exemple, outre son enseignement, on peut entendre les *Nuntii Latini* diffusés à la radio en Finlande.² Il y a aussi des sites qui offrent des nouvelles en latin, p.ex. le journal d'actualité *Ephemeris*³.

¹ Cf. <http://www.lefigaro.fr/langue-francaise/actu-des-mots/2017/04/07/37002-20170407ARTFIG00005--le-petit-prince-deuxieme-livre-le-plus-traduit-au-monde-apres-la-bible.php> (accès en décembre 2018).

² De courtes émissions hebdomadaires (diffusées depuis le 1^{er} septembre 1989) portent sur les actualités internationales. Disponibles aussi sur Internet sur le site : <http://yle.fi/nuntii> (accès en décembre 2018).

³ Dont l'adresse est : <http://ephemeris.alcuinus/net/index.php> (accès en décembre 2018). Son nom latin vient du grec ἐφήμερος 'quotidien ; éphémère'. Sa devise est : *Nuntii Latini Varsoviae nati, Latine scripti, per rete divulgati, ad omnia scitu digna spectantes*. Il a été créé en 2004 par le Polonais Stanisław Tekieli. Pour d'autres projets de ce type voir : <http://livelatinonweb.blogspot.com/> (accès en décembre 2018).

De nos jours, on peut donc observer le florissement de nouvelles formes de communication en latin, avec le développement du lexique et de la littérature en latin, y compris des traductions, surtout de la littérature d'enfance et de jeunesse, p.ex. *Pullus Nicolellus*⁴, *Vestes Novae Imperatoris*⁵, *Magus Mirabilis in Oz*⁶, *Ursus nomine Paddington*⁷, *Hobbitus ille*⁸, *Pinoculus*⁹, 2 romans de *Winnie*¹⁰, 2 romans sur *Alicia*¹¹, 2 romans sur *Harrius Potter*¹², etc. On peut trouver aussi des bandes dessinées, p.ex. 35 tomes d'Astérix¹³, 2 tomes de Tintin, 2 tomes de Snoopy, etc. De telles versions peuvent servir dans l'enseignement et dans la promotion de la culture classique, et elles sont très bien accueillies (cf. Verweij 2008).

Les traductions de la littérature pour adultes sont effectuées aussi, p.ex. *Superbia et odium*¹⁴, *Dominus Quixotus a Manica*¹⁵, *Rebilius Cruso*¹⁶ (3 fois), *Fundus animalium*¹⁷, etc.¹⁸ Sans compter de nombreux poèmes,

⁴ *Le petit Nicolas* de René Goscinny et Jean-Jacques Sempé (1959), trad. en 2012.

⁵ *Kejsereens nye Klæder (Les Habits neufs de l'empereur)* d'Hans Christian Andersen (1837), trad. en 1969.

⁶ *The Wonderful Wizard of Oz (Le Magicien d'Oz)* de L. Frank Baum (1900), trad. en 1987.

⁷ *A bear called Paddington (Ours Paddington)* de Michael Bond (1958), trad. en 1999.

⁸ *The Hobbit (Le Hobbit)* de J.R.R. Tolkien (1937), traduit en 2012.

⁹ *Le avventure di Pinocchio : storia di un burattino (Les Aventures de Pinocchio : histoire d'un pantin)* de Carlo Collodi (1881). En 2 traductions latines : *Pinoculus : liber qui inscribitur Le avventure di Pinocchio* (1950) et *Peregrinus ubique Pinoculus* (1992).

¹⁰ *Winnie ille Pu = Winnie the Pooh = Winnie l'Ourson* d'A.A. Milne (1926), trad. en 1960. Et 2 traductions de *The House at Pooh Corner = La Maison de l'ours Winnie* (1928), comme *Domus Anguli Puensis* (1980) et *Winnie Ille Pu semper ludet* (1998).

¹¹ *Alicia in Terra Mirabili = Alice in Wonderland = Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll (1865), trad. en 1964. *Aliciae per speculum transitus = Through the looking glass, and what Alice found there = De l'autre côté du miroir* (1871), trad. en 1966.

¹² *Harrius Potter et philosophi lapis = Harry Potter and the philosopher's stone = Harry Potter à l'école des sorciers* (1997) et *Harrius Potter et camera secretorum = Harry Potter and the chamber of secrets = Harry Potter et la chambre des secrets* (1998). Traduits respectivement en 2003 et 2007.

¹³ Dont 2 premiers traduits en 1968 : *Asterix Gallus (Astérix le Gaulois, 1961)* et *Asterix et falx aurea (La serpe d'or, 1962)*.

¹⁴ *Pride and prejudice (Orgueil et préjugés)* de Jane Austin (1813), trad. récemment (sans date) et publié sur le site d'*Ephemeris* : <http://ephemeris.alcuinus.net/superbia.php?id=224> (accès en décembre 2018).

¹⁵ *Don Quijote de la Mancha* de Miguel Cervantes Saavedra (1605-1615), trad. en 1998.

¹⁶ *Robinson Crusoe (Robinson Crusoé)* de Daniel Defoe (1719), trad. en 1884 et re-trad. en 1907 et 1928.

¹⁷ *Animal farm (La Ferme des animaux)* de George Orwell (1945), trad. récemment (sans date) et publié sur le site : <https://web.archive.org/web/20090626002725/http://phaselus.org.uk/FF.html> (accès en décembre 2018).

¹⁸ Voir la liste actualisée sur le site : https://en.wikipedia.org/wiki/List_of_Latin_translations_of_modern_literature (accès en décembre 2018).

dont les premières traductions sont *Jabberwocky*¹⁹ et *Carmen Hiawathae*²⁰. Mais plus rarement des pièces de théâtre, p.ex. *Julius Caesar* (*Jules César*) de Shakespear en 1856.

Le latin semble donc être toujours une langue toujours vivante : on l'utilise et on la développe²¹. En fait, actuellement, il faut parler du « néo-latin » (cf. Sacré & Papy 2012).

C'est pour cela que nous voulons jeter un cou d'œil sur les noms de diverses inventions modernes (surtout celles du XIX^e et du XX^e siècle) dans les trois traductions latines et en ancien français.

Pour faciliter la lecture nous traduisons les termes latins et ceux en ancien français uniquement quand ils ne sont pas transparents pour un lecteur francophone moderne. Tous les autres, facilement déchiffrables par leur ressemblance au français d'aujourd'hui, sont laissés tels quels. Dans toutes les versions, la ponctuation est presque la même que dans la langue française d'aujourd'hui.

Puisque la traduction en ancien français présente l'état de la langue au XII^e siècle où le système à deux cas (sujet et régime) était encore en usage (il s'effaçait dès le XIII^e siècle), on peut rencontrer, dans le texte, les deux formes, donc nous les notons toutes, sauf si seulement l'une d'elles est trouvable.

La suite de la présentation des exemples est :

- 1) l'original français,
- 2) la version en ancien français (XII^e siècle) de Gérard Taverdet (2017),
- 3) la traduction latine d'Auguste Haury – chronologiquement elle est la première (publiée en 1961),
- 4) la traduction latine d'Alexander Winkler, chronologiquement la seconde (publiée en 2010),
- 5) la traduction de Franz Schlosser, la plus récente (2015).

Inventions modernes

★ aiguilleur

Le Petit Prince rencontre l'aiguilleur dans le chapitre XXII, et ce mot y apparaît 7 fois.

Bien sûr, il s'agit d'un agent « des chemins de fer chargé d'opérer les changements de voie à l'aide des commandes agissant sur les aiguillages »

¹⁹ Dans le roman *Through the looking glass, and what Alice found there* (*De l'autre côté du miroir*) de Lewis Carroll (1871). Traduit en 1881 et retraduit en 1937.

²⁰ *The Song of Hiawatha* (*Le Chant de Hiawatha*) de Henry Wadsworth Longfellow (1855). Traduit en 1862.

²¹ Certes, on ne doit pas oublier que le latin se développait aussi au Moyen Âge (le latin médiéval, particulièrement avec sa variante ecclésiastique) où il avait le statut de la langue universelle et internationale en Europe. Dans les périodes postérieures, le latin a perdu sa popularité sans pourtant s'effacer de l'usage professionnel et littéraire.

(TLFi). Ce terme est attesté en 1845²², donc les traducteurs ont dû trouver d'autres équivalents :

★ anc. fr. d'abord : *cil qui prestoit voie és chars fumanz* (AF74) 'celui qui disposait la voie des chars fumants'²³, ensuite la version abrégée – *cil qui prestoit voie* – est utilisée 6 fois.

★ Haury : *biviorum curator* 'chargé/responsable de deux voies' (LH64). Dans le reste du chapitre, elle s'abrège : *Cur[ator]*.

★ Winkler : *vir quidam, cui deverticorum ferriviariorum cura mandata erat* 'un certain homme, à qui le soin des chemins de fer écartés était confié' (LW72), puis *vir a deverticulis ferrivariis* 'homme des chemins de fer écartés' (LW72). Ces deux formes apparaissent 1 fois. Puis, jusqu'à la fin du chapitre, la forme s'abrège : *a deverticulis* '[celui] des chemins écartés' (LW72–73) et apparaît plusieurs fois.

★ Schlosser : *deverticulis ferrivariis praepositus* 'commandant des chemins de fer écartés' (LS78–79), et 2 fois : *ferrivariis praepositus* 'com-mandant des chemins de fer' (LS78).

Toutes les solutions des traducteurs sont donc descriptives.

★ avion (et piloter)

Le mot fr. *avion* a été forgé en 1875 du lat. *avis* 'oiseau' par Clément Ader (1841–1925), ingénieur français et pionnier de l'aviation. Ader l'a utilisé d'abord dans la documentation du brevet d'invention de son appareil de locomotion aérienne ; ensuite, depuis 1913, ce mot a remplacé le terme *aéroplane* (< *aéro-* < lat. *aer* < anc. gr. *ἀήρ* 'air' + *planer* < lat. *planus* 'plat, plan'), utilisé depuis 1855 (cf. PR & TLFi).

Ce terme apparaît 7 fois dans le livre (F11, 17, 18, 96).

Dans les traductions, le plus souvent, il est rendu comme :

★ anc. fr. : *nef volant* (AF10, 15, 16, 76),

★ Haury : *volucris machina* (LH2, 7) 'machine ailée' et *machina* (LH8, 66),

★ Winkler : *aeroplanum* (LW13, 14, 74),

★ Schlosser : *aëroplanum* (LS8, 14) et *aëronavis* 'aéronef' (LS14, 81).

D'entre les passages qui contiennent ce mot, il vaut la peine d'en regarder deux :

★ Dans le premier chapitre, le narrateur raconte son choix de métier et il utilise le verbe *piloter* : *j'ai appris à piloter des avions* (F11).²⁴

Le verbe *piloter*, attesté en 1484 dans le sens 'diriger un bateau en tant que pilote', vient du nom *pilote*, attesté depuis 1339 dans le sens 'celui qui

²² L'*aiguilleur* dérive du verbe *aiguiller*, attesté au XIII^e siècle dans le sens de 'coudre' (< *aiguille* < bas lat. *acucula* < lat. *acus*) et en 1853 comme 'diriger (un train) d'une voie sur une autre par un système d'aiguillage' (PR).

²³ Ici : 'ceux qui dégagent de la fumée'.

²⁴ Il faut dire aussi que le mot *pilote* n'apparaît pas du tout dans le texte du *Petit Prince*!

dirige un bateau' (cf. PR & TLFi).²⁵ Plus tard, le nom et son dérivé verbal ont élargi leurs significations vers 'guide(r)', en passant de la navigation par eau vers la collectivité sociale, et plus tard, avec le progrès technologique, vers d'autres véhicules. Dans les traductions :

★ anc. fr. : *et apris à feire nagier les nes volanz* (AF10) : 'et j'ai appris à faire nager des nefes volantes',

★ Haury : *et volucres machinas regere didici* (LH2) : 'et j'ai appris à diriger/conduire des machines ailées',

★ Winkler : *artem volandi didici* (LW8) : 'j'ai appris l'art de voler',

★ Schlosser : *Didici aëroplana gubernare* (LS8) : 'j'ai appris à diriger/conduire les aéroplanes' – le choix du verbe lat. *gubernare* 'diriger un navire, tenir le gouvernail' contient cette signification particulière de la navigation par le timonier (cf. Gaffiot 1934 : 727-728).

En somme, en anc. fr. et chez Schlosser on voit une référence à la navigation par eau, tandis que Haury et Schlosser ont choisi des termes plus généraux.

★ Et dans le chap. III, dans un dialogue entre le Petit Prince et le pilote, quand ce premier regarde l'avion et s'étonne :

		commentaire
original	- <i>Qu'est-ce que c'est que cette chose-là ?</i> - <i>Ce n'est pas une chose. Ça vole. C'est un avion. C'est mon avion</i> (F17)	La répétition du terme
anc. fr.	« <i>Quex est cist engins ?</i> - <i>Ma nef n'est mie uns engins ; ele vole ; ele est com oisiax. Est ma nef volanz.</i> » (AF15)	La description <i>com oisiax</i> 'comme oiseau' simplifie la compréhension
Haury	<i>REG.</i> - <i>Quidnam rei hoc est?</i> <i>A.</i> ²⁶ - <i>Haec non res est - volat enim - sed volucris quaedam, mea volucris machina</i> (LH7)	La description <i>volucris quaedam</i> 'une sorte d'oiseau' est simplificatrice aussi
Winkler	- <i>Quid istuc rei est? inquit.</i> - <i>Non est <res>. Volat. Est aeroplanum. Est aeroplanum meum</i> (LW13)	La répétition du terme comme dans l'original
Schlosser	« <i>Quidnam</i> », <i>inquit</i> , « <i>hoc est rei?</i> » « <i>Non est res. Volat. Aëronavis est. Est aëronavis mea.</i> » (LS14)	La répétition du terme comme dans l'original

Les versions en anc. fr. et chez Haury tendent vers la description explicative du terme pour simplifier sa compréhension, même au détriment du maintien du style.

²⁵ Le mot même *pilote* est emprunté à l'italien *pilota* (< lat. médiéval *pillottus*) ~ *pedota* (< lat. médiéval **pedota* < gr. *πηδότης* 'timonier' < gr. *πηδόν* 'la partie plate de la rame, gouvernail (au plur.)') (cf. TLFi, FEW VIII : 147-148, Bailly 1935 : 1551). Éventuellement croisé avec *πύλη* 'battant d'une porte ; porte ; passage, isthme, détroit, conduit' (Treccani, Bailly 1935 : 1702).

²⁶ L'abréviation *A.* chez Haury n'est pas celle de l'aviateur, mais de *Antonius* (= *Antoine*). On voit la pleine forme de cette abréviation à la page LH3.

★ ballet d'opéra

Dans le chap. XVI, le narrateur décrit le travail des allumeurs de réverbères qui faisaient de la lumière à tour de rôle, quand la nuit tombait dans le monde entier : *Les mouvements de cette armée étaient réglés comme ceux d'un ballet d'opéra* (F72).

Dans cette description assez poétique, il y a deux termes qui sont plus modernes : *ballet* et *opéra*, empruntés à l'italien au XVI^e et au XVII^e siècles respectivement (cf. PR & TLFi)²⁷. Par conséquent, les traducteurs ont dû trouver d'autres moyens de les décrire avec d'autres mots :

★ anc. fr. : *Li esmouvoir de cest grant ost erent mesuré com cez qui caroloient en les corz et jex des rois* (AF59) – 'Les mouvements de cette grande armée étaient mesurés comme ceux qui dansaient la carole²⁸ dans les cours et jeux des rois²⁹,

★ Haury : *Sic enim exercitus ille quasi chorus in theatro ad numerum se movebat* (LH48) – 'Ainsi donc cette armée se mouvait-elle comme danseurs³⁰ au théâtre en cadence',

★ Winkler : *Hae accensorum copiae ita instructae erant ut saltatorum greges qui in theatro ducunt choros* (LW56) – 'Ces troupes de soldats étaient ainsi dressées comme des troupes de danseurs qui conduisent les danses au théâtre',

★ Schlosser : *Lucificum exercitus se movebat more pantomimorum in theatro se moventium* (LS61) – 'L'armée produisant la lumière se mouvait à la manière des pantomimes se mouvant au théâtre'.

Toutes les versions latines évoquent le théâtre (avec les danses ou pas), tandis que celle en anc. fr. fait penser à des divertissements pratiqués dans les cours seigneuriales au Moyen Âge : les danses et le jeu d'échecs.

²⁷ Le *ballet* est emprunté à l'ital. *balletto* 'ballet' (< *ballo* 'bal' < *ballare* 'danser'), attesté depuis le XVI^e s. au sens de : 'petit bal', 'action scénique, danse mimée qui accompagne la musique' et 'la musique elle-même'.

L'*opéra* est emprunté à l'ital. *opera* 'œuvre', attesté comme terme de musique depuis 1639. Dans la 2^e moitié du XVII^e s., ce mot avait aussi deux significations : 'chose excellente' et 'chose difficile' (TLFi).

²⁸ La carole est une danse ancienne en forme de ronde accompagnée de chants (cf. TLFi). Son origine incertaine peut remonter au gr. χορός (> lat. *chorus* ; cf. infra).

²⁹ Le « jeu des rois », c'est le jeu d'échecs – le mot *échec* est emprunté au persan *šāh* 'roi' (aujourd'hui ce titre des rois d'Iran s'écrit en fr. : *chah*, *shah* ou *schah*, par l'inter-médiaire de l'arabe ; on le voit aussi dans l'expression *échec et mat* < arabe *as-sāh māt(a)* 'le roi est mort' (cf. TLFi). Ce jeu est né en Inde du Nord vers le VI^e s. et a vite gagné la popularité, en voyageant à travers la Chine, le Moyen-Orient et le Proche-Orient (y compris l'Iran et les pays arabes) et le Bassin méditerranéen. L'Europe l'a découvert vers le X^e s. par l'intermédiaire des Arabes ayant conquis l'Espagne. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le jeu, l'échiquier et les pièces y ont un peu évolué, en s'occidentalissant et en devenant un divertissement préféré de l'aristocratie féodale, même si l'Église le condamnait à l'époque (cf. Pastoureau 2010 et 2012).

³⁰ Lat. *chorus* (<) : '1. danse en rond, en chœur ; 2. troupe qui danse en chantant, chœur ; troupe dansante ; 3. troupe en général, cortège, foule' (cf. Gaffiot 1934 : 302).

★ **banque**

Dans le chap. XIII, le Petit Prince rencontre le businessman qui, à propos de la possession des étoiles, dit : *je puis les placer en banque* (F60).

Le terme fr. *banque* vient de l'italien *banca* 'banc', puis 'comptoir des changeurs', et il n'est entré dans la langue française qu'au XV^e siècle (cf. PR & TLFi). Néanmoins, des institutions similaires existaient déjà dans l'Antiquité, p.ex. en Mésopotamie, en Égypte, en Grèce et dans l'Empire Romain (voir p.ex. Cruchon 1879).³¹

★ anc. fr. : *les puis porter au changeor* (AF48), donc au changeur,

★ Haury : *apud argentarium deponere possum* (LH39) : il peut s'agir soit du lat. *argentarium* 'armoire à serrer l'argenterie' soit du lat. *argentarius* 'banquier',

★ Winkler : *In arca autem ponere possum* (LW46) : dans le coffre, dans l'armoire,

★ Schlosser : *In mensa nummularia autem deponere possum* (LS50) : 'table/comptoir de changeur/banquier'.

Dans l'Empire Romain, la boutique de banquier (donc 'banque') était : *taberna/mensa argentaria/nummularia*. Ensuite les adjectifs se sont substantivisés : *argentaria* et *nummularia* (Andreau 1987 : 73). Ce premier servait plutôt au change et au dépôt, l'autre – à la vérification des monnaies, puis au change aussi. Les tables/comptoirs/boutiques des banquiers (*argentarii* et *nummularii*) se trouvaient d'abord sur les marchés et les places (forums), puis aussi autour et dans les temples³² où l'on pouvait trouver plus de clients (surtout pèlerins) voulant changer ou déposer l'argent ou bien vérifier les pièces de monnaie.

³¹ On peut le voir aussi p.ex. dans l'Évangile de Luc (Lc 19:12-26), dans une parabole où un roi remet l'argent à ses serviteurs et, au bout d'un certain temps, il leur demande ce que leurs affaires avaient rapporté. Et à celui qui a gardé la somme enveloppée dans un linge, le roi dit (Lc 19:23) : και δια τι ουκ εδωκας το αργυριον μου επι την **τραπεζαν** και εγω ελθων συν τοκω αν επραξα αυτο (*Textus Receptus*) = *et quare non dedisti pecuniam meam ad mensam et ego veniens cum usuris utique exegissem illud* (*Vulgate*) – nous voyons qu'en grec et en latin, c'est une « table » en tant que comptoir de banquier. Dans les traductions françaises les plus populaires : *Pourquoi donc n'as-tu pas confié mon argent à la banque ? À mon retour, je l'aurais retiré avec un intérêt* (*La Bible de Jérusalem* 1998/2015) = *alors pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque ? À mon arrivée, je l'aurais repris avec les intérêts* (*La Bible : traduction officielle liturgique* 2013).

³² Nous voyons des « tables » de ce type aussi lors de l'expulsion des marchands du Temple dans l'évangile de Jean : Jésus y a trouvé les *changeurs assis* = gr. τους κερματιστας καθημενους = lat. *nummularios sedentes*, donc Il *dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables* = gr. των κολλυβιστων εξεχεεν το κερμα και τας **τραπεζας** ανεστρεψεν = lat. *nummulariorum effudit aes et mensas subvertit* (J 2:14-15), en disant : *ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic* = gr. μη ποιειτε τον οικον του πατρος μου οικον εμποριου = lat. *nolite facere domum Patris mei domum negotiationis* (J 2:16). Et selon Matthieu : Il renversa les *tables des changeurs* = gr. τας **τραπεζας** των κολλυβιστων κατεστρεψεν = lat. *mensas nummulariorum* (Mt 21: 12).

En grec d'aujourd'hui, la banque est toujours *τράπεζα*, et en néolatine : *argentaria*.

★ bouteille

Dans le chap. XII, le Petit Prince visite la planète d'un buveur morne et silencieux, assis *devant une collection de bouteilles vides et une collection de bouteilles pleines* (F55).

La 1^{re} attestation de ce terme ne date que de 1230 (cf. PR). Il vient du bas lat. *buttacula* < lat. *buttis* 'tonneau, outre'.

Dans les traductions, ce passage se présente ainsi :

★ anc. fr. : *contre moltes plainnes **boteilles** que l'an n'en puet esmer le nonbre* (AF44) – le traducteur a omis les bouteilles vides et a peut-être fait un anachronisme en choisissant ce terme,

★ Haury : *binis **lagonarum** copiis, altera inanium, altera plenarum, circumfusum* (LH34) – lat. *lagona* (*lagoena, lagona*) 'cruche',

★ Winkler : *ante vacuas plenasque **lagoenas*** (LW42)

★ Schlosser : *ante magnum numerum **flasconum** plenorum vacuorum-que* (LS45) – bas lat. *flasco* (aussi *flasca*) < germanique *flaska* 'broc, pichet'. De l'étymon latin, le descendant français est *flacon*, attesté en 1314 (cf. PR). Aussi de cet étymon germanique, par l'intermédiaire de l'italien, le français possède-t-il *fiisque* (< it. *fiasco*) et *flasque* (< it. *flasca*).

Il est à remarquer aussi que dans aucune traduction, on ne voit de répétition presque symétrique du terme que l'on voit dans l'original (ce qui en accentue fortement l'effet de la misère du buveur).

★ breveter

Dans le chap. XIII, le businessman dit : *Quand tu as une idée le premier, tu la fais breveter : elle est à toi* (F60).

Le verbe *breveter* n'est attesté qu'en 1751 (PR). Il est issu du *brevet*³³ ('écrit, billet'), dérivé diminutif du substantif *bref* 'rescrit, lettre officielle' (< lat. adj. *brevis* 'court, bref ; abrégé'. L'idée de *brevet d'invention* date de 1791 (PR & TLFi), donc les traducteurs ont dû décrire ce phénomène d'une autre façon :

★ anc. fr. : *Quant une antante as premiers, tu **quiens une charte** : l'antante est toe* (AF48),

★ Haury : *Ubi machinationem aliquam invenis, **modo in tabulas publicas referendam caveris, tua est*** : 'lorsque tu inventes une disposition ingénieuse, pourvu que tu en graves les rapports dans les registres publics, elle est à toi' (LH39).

★ Winkler : *Si quid primo tibi in mentem venit et si **rem abs te inventam esse litteris testaris, tua est*** : 'si une chose est venue d'abord à ton esprit et si tu témoignes par écrit que la chose a été inventée par toi, elle est à toi' (LW46),

★ Schlosser : *Si quid primus excogitavisti, **inventum tuum iure tutum redditum tuum est*** : 'Si tu as été le premier à concevoir quelque chose, ton invention, de retour protégée par le droit, est à toi' (LS49-50).

³³ Attesté pour la 1^{re} fois en 1160 (selon TLFi) ou à la fin du XIII^e s. (selon PR).

On peut voir partout l'idée du témoignage par écrit, au mieux en public.

★ **bridge, golf, politique, cravate**

À la fin du chap. I, le narrateur dit qu'à l'âge adulte, chaque fois qu'il rencontrait une autre « grande personne », il devait lui parler dans le style des « grandes personnes » : *Je lui parlais de bridge, de golf, de politique et de cravates* (F11).

Le bridge est un jeu de cartes (au nombre de 52) auquel 4 personnes participent, opposées 2 à 2. Ce terme n'est entré dans le vocabulaire français qu'au XIX^e siècle (cf. TLFi)³⁴, quand ce jeu est devenu populaire hors de la Grande Bretagne. Le mot anglais *bridge* veut dire 'pont', peut-être parce que l'un des joueurs prête la main à son partenaire, en faisant ainsi une sorte de pont (cf. TLFi).

Le golf est d'origine écossaise³⁵ et son entrée dans le vocabulaire français date du XVIII^e siècle (cf. TLFi),

La politique est un mot ancien, emprunté par l'intermédiaire du latin tardif au grec πολιτική 'science des affaires de l'État, affaires de l'État' (cf. TLFi), mais ses origines remontent au grec ancien (πολιτικός 'politique [adj.], civique' < πολίτης 'citoyen' < πόλις 'cité'). Cependant, le sens moderne de ce mot n'est né que tardivement et le TLFi nous informe de cette évolution en français : env. 1268 'science et pratique du gouvernement', et au XVII^e s. aussi, entre autres, 'manière particulière de gouverner, principes d'action, conduite dans le domaine public ; manière d'agir, conduite dans un domaine privé ; habileté, subtilité dans la conduite' (cf. TLFi).

La cravate vient de l'ethnonyme *croate* et date du XVII^e siècle : avec ce terme on désignait d'abord 'cavalier croate', c'est-à-dire soldat de la cavalerie légère d'origine croate au service du roi de France ; ensuite ce mot s'est répandu en tant que nom d'une bande de tissu portée autour du cou par ces cavaliers (cf. TLFi).

Puisque cette phrase contient quelques éléments modernes, les traducteurs ont dû les compenser avec d'autres moyens descriptifs :

★ anc. fr. : *Je li parloie de cartes as ponz, dou jeu as pertuis, des rois et des ducs ou des panonciax* (AF11).

★ Haury : *de chartulis (quam pontis lusionem vocant), de pila Scotica, de re publica focalibusque loquebar* (LH3)

★ Winkler : *Loquebatur de eo ludo, qui a ponte nomen habet, de pilamalleo, de rebus publicis, de focalibus* (LW9)

★ Schlosser : *Loquebar cum his (...) de ludo chartulario (lingua Britannorum Bridge appellato), de pilae malleique ludo, de re politica, de focalibus Croatis* (LS9).

³⁴ Même si le jeu même, d'origine probablement orientale et/ou russe, est un peu plus ancien.

³⁵ Le jeu date du XIV^e siècle, mais le mot date du XV^e (écossais *gouf*), et son origine est probablement germanique (cf. www.etymonline.com/word/golf#etymonline_c_9029, accès en décembre 2018).

	bridge	golf	politique	cravate
anc. fr.	<i>cartes as ponz</i> 'cartes à ponts'	<i>jeu as pertuis</i> 'jeu de trous'	<i>rois et ducs</i>	<i>panonciax</i> 'panneaux, petits pans'
Haury	<i>chartulae (quam pontis lusionem vocant)</i> 'petits papiers (que l'on appelle jeu des ponts)'	<i>pila Scotica</i> 'balle écossaise'	<i>res publica</i> 'chose publique'	<i>focalia</i> 'bandes d'étoffe autour du cou'
Winkler	<i>ludus, qui a ponte nomen habet</i> 'jeu qui a le nom d'un pont'	<i>pilamalleus</i> < <i>pila</i> 'balle' + <i>malleus</i> 'marteau'	<i>res publicae</i> 'choses publiques'	<i>focalia</i> 'bandes d'étoffe autour du cou'
Schlosser	<i>ludus chartularius (lingua Britannorum Bridge appellatus)</i> 'jeu à papiers (appelé Bridge dans la langue des Britanniques)'	<i>pilae malleique ludus</i> 'jeu de la balle et du marteau'	<i>res politica</i> 'chose politique'	<i>focalia Croata</i> 'bandes d'étoffe croates, portées autour du cou'

Quelques remarques par rapport aux termes ci-dessus :

✦ le **bridge** est rendu, le plus souvent, comme jeu à cartes, mais son nom anglais n'est pas resté sans écho et il est même traduit littéralement en ancien français, ainsi que chez Haury et Winkler.

✦ le **golf** a des descriptions qui se réfèrent à la forme du terrain indispensable pour ce jeu (trous) et à ses instruments (balle et marteau).

✦ la **politique** en anc. fr. est une simple explication des actions « des rois et des ducs », par contre dans les versions lat., les termes semblent choisis un peu plus dignement : chez Haury et Winkler c'est une « chose publique » et seulement chez Schlosser elle est une « chose politique ».

✦ la **cravate** en anc. fr. est rendue comme « petit pan », qui serait une continuation du lat. *panniculus* 'lambeau d'étoffe', diminutif de *pannus* 'morceau d'étoffe' (d'où le fr. *pan*), donc c'est un terme très général. Dans toutes les versions latines, c'est *focale*, c'est-à-dire une bande de tissu que l'on mettait autour du cou pour protéger la gorge. Antoine Mongez (1818) décrit cette pièce d'habillement romain ainsi :

On voit sur la colonne Trajane les soldats Romains porter autour du cou une espèce de cravate dont les bouts sont très-apparens. (...) Il servoit à défendre du froid le cou et les oreilles. (...) A Rome, du temps d'Horace, les malades et ceux qui vivoient dans la mollesse, étoient les seuls qui en fissent usage (...). Aussi les Romains virent-ils avec indignation Néron porter habituellement ce linge, qui annonçoit ordinairement la convalescence, ou du moins une foible complexion. Suétone, qui nous apprend ce fait, désigne la cravate par le mot *sudarium*, employé le plus souvent pour caractériser le linge ou le mouchoir qui servoit à essuyer la sueur du visage (...) Ainsi l'on ne peut attribuer qu'à la rigueur du climat de la Germanie l'usage que firent du *focale*, ou *sudarium*, les

légions de Trajan. Au reste, si j'ai parlé ici du *focale*, c'est à cause de sa ressemblance avec le linge que portoient autour du cou les religieux (...). Ils s'en servoient autant pour éviter le frottement de leur robe de laine autour du cou, que pour se défendre du froid. Les malades et les convalescens de Rome ont pu avoir aussi les mêmes motifs. (Mongez 1818 : 295–296).

★ **businessman**

Le chap. XIII montre une autre visite intéressante du Petit Prince : *La quatrième planète était celle du businessman* (F57). Outre tout le chap. XIII, ce mot apparaît aussi dans le chap. XIV (F62, 64), dans le chap. XVI (F72) et dans le XXVI (F109).

Cet anglicisme composé de *business* 'commerce, affaires' + *man* 'homme' n'est entré dans la langue française qu'en 1871 (cf. PR & TLFi). Les puristes français recommandent actuellement de lui substituer le terme « homme d'affaires ». Les traducteurs ont dû inventer d'autres solutions :

★ en anc. fr., le businessman est : *lonbarz* ~ *lonbart* (AF45–49, 53, 58, 87) – la différence des deux formes résulte de la dichotomie du cas-sujet et du cas-régime. Il s'agit du lombard < anc. fr. *lonbart* ~ *lombart* < lat. médiéval *longobardus* : au Moyen Âge, c'était un banquier « prêteur sur gage, le plus souvent originaire de Lombardie » (TLFi), ou tout simplement « prêteur à intérêts, usurier » (Godefroy V : 24).

★ dans toutes les versions latines, c'est *negotiator* (LH36–40, 43, 47, 77 ; LW43–47, 50, 56, 85 ; LS47–52, 55, 60, 93) 'négociant, banquier ; marchand, trafiquant'.

★ **cabine (d'aiguillage)**

Dans le chapitre XXII, quand le Petit Prince rencontre l'aiguilleur (cf. supra), il regarde les trains rapides qui passent et font trembler la *cabine d'aiguillage* (F93).

Le terme *cabine* n'est attesté qu'en 1364 en ancien picard en tant que 'cabane (où l'on se réunit pour jouer)' (TLFi).³⁶

Ci-dessus, nous avons déjà expliqué l'origine du terme *aiguilleur*, apparenté à *aiguillage*, donc regardons les traductions de toute l'expression :

★ anc. fr. : *la loge à celui qui prestoit voie* (AF74),

★ Haury : *statio curatoris* (LH64) : 'station/résidence/poste du responsable',

★ Winkler : *casa deverticularia* (LW72) : 'maison de chemins écartés',

³⁶ L'étymologie du mot *cabine* est pourtant toujours discutable, vu qu'il partage certaines acceptions avec le mot *cabane*, mais en diffère par sa forme. Le TLFi constate, qu'il est possible que le mot *cabane* ait été emprunté par le moyen anglais au sens de 'abri provisoire, refuge' avec divers emplois techniques, et puis réemprunté au moyen anglais par l'anc. picard et le moyen français sous la forme *cab(b)in* (cf. TLFi). Quant au mot *cabane*, il est d'abord (en 1253) attesté en provençal *cabana* 'cabane, chaumière', puis emprunté par le français et attesté en 1387. Il vient du bas lat. *capanna*, d'origine probablement préromane (cf. TLFi).

★ Schlosser : *statio deverticularia* (LS78) : ‘station/résidence/poste de chemins écartés’.

★ cambouis

Dans le chap. VII, le narrateur raconte sa conversation avec le Petit Prince au moment de dépanner son moteur, son marteau à la main, *et les doigts noirs de cambouis* (F35).

Ce terme d’origine inconnue ne date que de la fin du XIV^e siècle (cf. PR & TLFi), donc les traducteurs ont dû trouver d’autres équivalents :

★ anc. fr. : *et dois plains de gresse noire com more* (AF28) : ‘graisse noire comme un Maure’.

★ Haury : *inquinatis axungia atra digitis* (LH20) : lat. *axungia* ‘graisse (de porc) à oindre les essieux’ > fr. *axonge* ‘graisse fondue de la panne de porc (saindoux) utilisée en pharmacie’ (PR).

★ Winkler : *digitos habebam oleo perunctos* (LW26) : ‘huile d’olive’.

★ Schlosser : *digiti oleo lubrico peruncti* (LS28) : ‘huile glissante’.

Les traducteurs choisissent soit la graisse soit l’huile.

★ carabine

Dans le chap. XXVI, le pilote raconte la réaction du Petit Prince après la conversation de celui-ci avec le serpent : *Je sentais battre son cœur comme celui d’un oiseau qui meurt, quand on l’a tiré à la carabine* (F106).

Or, la carabine ne date que de la fin du XVI^e siècle, d’abord comme ‘petite arquebuse à rouet et à âme lisse’ (TLFi). Son nom vient du fait que c’était une arme du carabin (soldat de cavalerie légère). Ce n’est que depuis la fin du XVII^e siècle, que cette arme est devenue ‘fusil léger à canon court’ (PR) ou ‘arme à feu légère à canon rayé’ (TLFi).

Dans les traductions analysées, nous voyons d’autres équivalents des époques révolues :

★ anc. fr. : *Je santoie son sanc esmu et son pos battant com cil d’oiseil qui va morant, quant veneor l’ont trait o lor bozons* (AF84) – anc. fr. *bozon* ~ *bouson* ~ *boug(e)on* ~ *bolzon* ~ *bulzun* ~ *boujon* ‘grosse flèche, gros trait d’arbalète, assez semblable au matras, et dont l’extrémité se terminait par une tête’ (Godefroy I : 699, 715) ; depuis le XIX^e siècle, le *boujon* est ‘barre/traverse de fer’ (cf. TLFi). Ce mot vient probablement de l’anc. bas francique **bultjo* ‘boulon’ (cf. ibidem).

★ Haury : *Ita cor ejus palpitare sentiebam quemadmodum cor avis, cum confixa plumbo moritur* (LH75) – ici le cœur est percé par le plomb, sans préciser le type de l’arme.

★ Winkler : *Cor eius audiebam palpitans tamquam cor avis letifero telo percussae* (LW82) – ici le cœur est percé par *letiferum telum* ‘arme (sur-tout celle de jet, trait) létale/fatale’, sans préciser son type.

★ Schlosser : *Quod palpitabat tamquam cor avis mortifero ictu sclopeti feritae* (LS91) – ici le cœur est tiré d’un coup mortifère d’une arme

à feu. Le traducteur y a utilisé le terme néolatin *sclopetum* ‘arme à feu’³⁷ < lat. *scloppus* ‘bruit qu’on fait en frappant sur une joue gonflée’ (Gaffiot 1934 : 1404).

★ cigarette

Dans le chapitre XIII, le Petit Prince arrive sur la planète du businessman et lui dit : *Votre cigarette est éteinte* (F57).

On sait bien que la culture de fumer le tabac, plante originaire d’Amérique, qui contient la nicotine, est venue suite à la colonisation espagnole du Nouveau Monde entamée par la découverte de celui-ci par Christophe Colomb en 1492. Cette mode de fumer le tabac ne s’est répandue en Europe qu’au XVI^e siècle, avec : le cigare, la cigarette et la pipe.

La cigarette était bien connue encore chez les Amérindiens qui d’abord enrôlaient le tabac dans ses feuilles, ensuite les Espagnols ont commencé à utiliser le papier (Holmes 1923 : 403). Les cigarettes étaient moins chères que le cigare et plus pratiques que la pipe, donc leur popularité se répand au cours du XIX^e siècle avec l’industrialisation et des guerres, p.ex. la Guerre d’indépendance espagnole (1808–1814) ou la Guerre de Crimée (1853–1856) (cf. Laufer 1924 : 46–47). En plus, la production et la consommation des cigarettes dans le monde entier a considérablement augmenté au temps de la Grande Guerre – ce que Young a déjà remarqué au cours de ce conflit (Young 1916 : 213–233) et Holmes après (Holmes 1923 : 402, 403) –, et sans doute la II Guerre Mondiale y a-t-elle ajouté un grand nombre de fumeurs, donc quand Saint-Exupéry écrivait son chef-d’œuvre en 1943, la culture de fumer les cigarettes était omniprésente.³⁸

Le mot *cigarette*, attesté dans la langue française au milieu du XIX^e siècle, dérive du *cigare*, connu depuis le XVII^e siècle et issu de l’espagnol *cigarro* de l’origine maya (cf. PR & TLFi).

Les traducteurs ont donc dû trouver d’autres mots pour la cigarette :

★ anc. fr. : *tros de fain d’Ynde* (AF45) : ‘tronçon du foin d’Inde’ est le plus proche du sens original,

★ cependant chez Hauray et Winkler, un lecteur ne saurait pas bien de quoi il s’agit, quand ils utilisent deux termes généraux : *calamus* ‘canne, roseau ; chalumeau ; chaume’ (LH36) et *fistula* ‘tuyau ; flûte’ (LW43).

★ chez Schlosser : *fumifistula*³⁹ (LS47) – Schlosser est le seul à créer un néologisme : *fumus* ‘fumée’ + *fistula* ‘tuyau, tube’.

Ces propositions des traducteurs sont intéressantes, mais en les lisant on peut penser plutôt au cigare qu’à la cigarette.

³⁷ Cf. le Wiktionary anglophone : <https://en.wiktionary.org/wiki/sclopetum> (accès en décembre 2018).

³⁸ Saint-Exupéry fumait aussi. On peut trouver ses photos avec une cigarette à la main. Mais la plus expressive est la photo qui se trouve sur la couverture de sa biographie de V. Tanase (2013) : Saint-Exupéry a une cigarette au coin de ses lèvres, un peu comme le businessman vu par le Petit Prince.

³⁹ P.ex. selon le modèle des adjectifs *fumivore* ou *fumigène*.

★ **crayon (de couleur)**

Le narrateur est un dessinateur aussi. Dans le chap. I, il présente ses premiers dessins d'enfance faits *avec un crayon de couleur* (F9-10).

Or, le mot *crayon* vient de la craie, « cette manière étant utilisée en bâtonnets pour tracer et dessiner » (TLFi), et ce mot date du XVI^e siècle (cf. PR & TLFi). En outre, dans le texte, il s'agit d'un crayon de couleur, donc, les traducteurs ont dû inventer un tel terme :

★ anc. fr. : *o tros de croie tainte* (AF9), donc avec un 'tronçon de craie teinte' ;

★ Haury : *miniatula cerula* (LH1) – « crayon rouge [avec lequel les Romains marquaient les passages caractéristiques d'un livre] » (Gaffiot 1934 : 295) ; en fait, *cerula* est un petit morceau de cire (lat. *cera*), tandis que l'adj. *miniatulus* veut dire 'légèrement coloré au minium' et c'est un diminutif de *miniatulus*, participe du verbe *minio, -are* 'vermillonner, enduire de minium' (cf. ibidem : 978) ;

★ dans la version de Winkler, ce passage a disparu (LW7).

★ Schlosser : *plumbis versicoloribus* (LS7), donc avec des plombs versicolores – en fait, les Romains utilisaient des stylets de plomb pour tracer des lignes.

Puis, dans le chap. IV, le narrateur déclare son intention de décrire le Petit Prince et ses souvenirs le mieux possible, ainsi que dépeindre à l'aide des images : *C'est donc pour ça encore que j'ai acheté une boîte de couleurs et des crayons* (F24)⁴⁰ :

★ anc. fr. : *ai je conparé et achaté un cofre de tros de croies taintes* (AF20) : 'j'ai acquis et acheté un coffre de tronçons de craies teintées' – pourtant l'idée de peintures disparaît,

★ Haury : *pyxidem pigmentorum graphidasque emi* (LH12-13) : 'j'ai acheté un coffret de peintures et des galactites (morochtus⁴¹)',

⁴⁰ Il y a peut-être ici un élément autobiographique. Mais il est à noter que, déjà quelques années avant la publication de son chef-d'œuvre, Saint-Exupéry avait eu l'habitude de dessiner un petit bonhomme ressemblant au Petit Prince ultérieur. En outre, au printemps 1941 à Los Angeles, après une intervention chirurgicale, une amie lui lisait *La Petite Sirène* d'Andersen, ce qui lui aurait donné l'idée d'écrire un conte pour enfants. Et en même temps, René Clair lui a offert une boîte d'aquarelles, qui « lui aurait donné envie de peindre quelques personnages » (Tanase 2013 : 373 et 360).

⁴¹ Nous n'avons trouvé le mot *graphida* dans aucun dictionnaire latin, pourtant, dans le *Dictionnaire universel* de Furetière (1690/1702), nous avons découvert le terme *morochtus*, dans la définition duquel on peut rencontrer ledit mot : « Est une pierre tendre tantôt verte, tantôt noire, tantôt jaune, qui rend une liqueur laiteuse. (...) Les Allemans l'appellent *milchstein*. (...) parce qu'elle est molle & facile à liquéfier, on s'en servoit comme de savon pour blanchir le linge. Quelques-uns l'employent comme un crayon pour écrire, ou pour tracer des lignes, d'où vient qu'on l'a appelée *graphida*. (...) » (Furetière 1702 : 291). Le mot est mis en gras par nous.

Dans un traité sur les pierres de la même époque, on lit que le terme *graphida* est le synonyme de la pierre galactite, mais c'est toujours la même chose que le *morochtus*, parce que dans ce livre, nous lisons une définition : « *Galactites, Galaxias* ou *Morochtus*,

★ Winkler : *emi pigmenta et stilos* (LW18) : ‘j’ai acheté des peintures et des styles/poinçons’,

★ Schlosser : *diversa pigmenta stilosque emi* (LS19) : ‘j’ai acheté diverses peintures et des styles/poinçons’.

Nous trouvons le mot *crayon* encore dans deux phrases dans le chap. XV : *Et le géographe, ayant ouvert son registre, tailla son crayon. On note d’abord au crayon les récits des explorateurs* (F69), ce qui est traduit :

★ anc. fr. : *tros de croie* (AF56) : ‘tronçon de craie’,

★ Haury : *cerula* (LH46) : ‘petit morceau de cire’ (< lat. *cera* ‘cire’),

★ Winkler : *stilus* (LW53) : ‘style/poinçon (pour écrire)’,

★ Schlosser : *stilus* ‘style/poinçon’ et *plumbum* ‘plomb, stylet de plomb’ (LS58).

En somme, nous pouvons faire un tableau de tous ces exemples :

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
crayon	<i>tros de croie</i> ‘tronçon de craie’	<i>cerula</i> ‘petit morceau de cire’ / <i>graphida</i> ‘galactite (morochtus)’	<i>stilus</i> ‘style, poinçon’	<i>stilus</i> ‘style, poinçon’ / <i>plumbum</i> ‘plomb ; stylet de plomb’
crayon de couleur	<i>o tros de croie tointe</i> ‘tronçon de craie teinte’	<i>miniatula cerula</i> ‘crayon rouge’	x	<i>plumbum versicolor</i> ‘(stylet de) plomb versicolore’

★ **électricité**

Dans le chapitre XVI, le narrateur décrit la Terre et raconte comment on se débrouillait *avant l’invention de l’électricité* (F72).

Le terme français *électricité* n’est attesté qu’en 1720 (cf. TLFi & PR). Il vient de l’ang. *electricity* < ang. *electric* < lat. scientif. *electricus* ‘propre à l’ambre jaune’ (employé pour la 1^{re} fois par le physicien et astronome anglais William Gilbert dans son ouvrage *De Magnete* sur le magnétisme

apellée Pierre de lait parcequ’elle en a la couleur, est de la longueur du petit doigt ; les Peintres s’en servent pour tracer des lignes » (Dezallier d’Argenville 1742 : 70, 422).

Le terme *morochtus* est pourtant problématique, parce qu’il n’est plus utilisé et il était confondu avec d’autres pierres à la même époque. Voici, p.ex., comment il est expliqué dans *L’Encyclopédie* sous la dir. de Diderot et d’Alembert, dans le vol. X : « MOROCHTUS, MOROCHITES ou MOROCTES, (*Hist. nat.*) nom donné par Pline à une espece de substance qui servoit à enlever les taches des habits. On dit qu’elle étoit très dure, très-pesante, douce au toucher, d’un blanc tirant sur le gris & verdâtre. M. Hill croit que c’est la même chose que la craie de Briançon, dans ce cas ce seroit un vrai talc. (...). Boëce de Boot donne le nom de *morochtus* à une pierre très-différente, les Allemands l’appellent *milchstein* ou *Pierre de lait*, parce qu’il en sort un suc laiteux, il dit qu’on en trouve aussi de noires ; il ajoute qu’il s’en trouve aussi de verdâtres, de couleur de miel, de blanches & de grises. (...). D’autres naturalistes ont regardé le *morochtus* comme une espece d’argille durcie ou de *stéatite*, & ayant une consistance de pierre ; d’autres encore ont donné ce nom à une craie ou marne durcie » (*Encyclopédie* 1751 : 715).

et l'attraction des objets, publié en 1600) < lat. impérial *electrum* 'ambre jaune' < anc. grec ἤλεκτρον 'ambre jaune, succin ; sorte de métal formé de quatre cinquième d'or et d'un cinquième d'argent'⁴² (cf. Bailly 1935).

L'étymologie de l'ambre dans la notion d'électricité vient du fait que déjà dans l'Antiquité on avait observé la propriété de l'ambre d'attirer de légers objets (donc de s'électriser) par suite de son frottement.

Dans les traductions, nous voyons des descriptions :

- ★ anc. fr. : *la lumiere en fiz ferrez* (AF59) : 'la lumière en fils ferrés',
- ★ Haury : *vis electri* (LH48) : 'force de l'ambre',
- ★ Winkler : *vis electrica* (LW56) : 'force électrique', mais en fait : 'force propre à l'ambre',
- ★ Schlosser : *lux electrica* (LS60) : 'lumière électrique', mais en fait : 'lumière propre à l'ambre'.

★ feuille de papier et stylographe

Dans le chap. II, le Petit Prince demande au pilote de lui dessiner un mouton. Le pilote raconte : *je sortis de ma poche une feuille de papier et un stylographe* (F14). Dans les traductions :

- ★ anc. fr. : *je pris en mon bliaut une fuelle et tros de croie à escrire* (AF12),
- ★ Haury : *chartam stilumque de sinu prompsi* (LH4),
- ★ Winkler : *tamen e sinu chartam calamumque prompsi* (LW10),
- ★ Schlosser : *tamen de sinu chartulam stilographumque deprompsi* (LS12) :

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
feuille de papier	<i>fuelle</i> 'feuille'	<i>charta</i> 'feuille de papyrus/papier'	<i>charta</i> 'feuille de papyrus/papier'	<i>chartula</i> 'petite feuille de papyrus/papier'
stylographe	<i>tros de croie à escrire</i> 'tronçon de craie à écrire'	<i>stilus</i> 'style/poinçon pour écrire'	<i>calamus</i> 'roseau (à écrire)'	<i>stilographus</i> 'stylographe'

Le *stilographus* chez Schlosser est une adaptation néolatine du français *stylographe*, lui-même emprunté à l'anglais *stylograph*, composé de *style* 'style, poinçon pour écrire ou graver' (< lat. *stilus*) + *-graph* (< grec γράφω 'écrire, inscrire, graver, dessiner'), attesté depuis 1882 (TLFi).

Dans le chap. XIII, le businessman explique au Petit Prince comment il possède les étoiles et les place en banque : *Ça veut dire que j'écris sur un petit papier le nombre de mes étoiles. Et puis j'enferme à clef ce papier-là dans un tiroir* (F60). Dans les traductions :

- ★ anc. fr. : *Ce vialt senefier que j'escrif sor menue alue quantes estoiles tieng. Puis tieng anclose et anserrée à la clef ceste alue en au-*

⁴² Le nom de cet alliage vient sans doute de l'analogie de couleur avec l'ambre (cf. l'entrée *electrum* dans le PR).

mère (AF48) : anc. fr. *alue* ‘sorte de basane colorée, à l’envers velu, qui servait à faire des bourses’ (Godefroy I : 242),

★ Haury : *Hoc significant, me in chartula numerum stellarum mearum scribere solere, deinde chartulam illam in loculos clavi clausos condere* (LH39),

★ Winkler : *Stellarum numerum in schedula scribo. Quam schedulam in loculo includo* (LW46) : lat. *schedula* ‘feuillet’,

★ Schlosser : *Significat hoc : Numerum stellarum mearum litteris mando*⁴³. *Quo facto chartulam in loculo depono, quem clavi obsero* (LS50).

★ francs

Dans le chap. XIV, le narrateur se plaint d’une attitude trop pragmatique des adultes qui disent : *J’ai vu une maison de cent mille francs* (F23).

Le nom de cette monnaie de la France n’apparaît qu’en 1360 (voir aussi TLFi & PR) :

En effet, le premier franc remonte à 1360, l’année du traité de Brétigny (près Chartres) en vertu duquel Jean le Bon recouvrait sa liberté en cédant aux Anglais le sud-ouest de la France et en leur promettant le paiement d’une rançon de 3 millions d’écus d’or. La paix étant rétablie, le roi arrive à Calais en juillet, puis à Paris en décembre, redevenu libre, c’est-à-dire : franc. L’ordonnance de Paris du 5 décembre 1360 constitue l’acte de naissance d’un franc, pièce d’or pur de 3 grammes 88 ayant cours pour 20 sous. La France retrouvait en même temps que son souverain une monnaie d’or de bon aloi, comme elle n’en connaissait plus depuis Saint Louis. (Baltazard 1954-1955 : 173).

Quant au nom du franc, même si l’adj. *franc* a pu y jouer un rôle, il est pourtant le plus probable que son origine est dans l’inscription circulaire sur la face de la pièce de monnaie : *JOHANNES, DEI GRATIA, FRANCORU[M] REX* ‘Jean, par la grâce de Dieu, roi des Francs’ (Chélini 2001 : 19). Jean II, dit le Bon (roi de France 1350-1364) y était représenté à cheval⁴⁴.

De toute façon, les traducteurs ont dû trouver d’autres termes :

★ anc. fr. : *Ai veü borde vaillant cent mil escus* (AF20) – nous avons ici l’écu (< lat. *scutum* ‘bouclier’) ; cependant, cette ancienne monnaie qui portait l’écu de France sur une de ses faces (d’où son nom), n’a commencé à être frappée qu’au XIII^e siècle, sous Saint Louis (cf. PR), donc le choix de cette monnaie dans le texte est anachronique. Le traducteur aurait pu proposer le denier (< lat. *denarius*), pièce de monnaie d’argent, qui dans son origine⁴⁵, valait 10 as⁴⁶. Elle était connue déjà dans l’Antiquité romaine et ensuite elle était la base du monnayage dans l’Europe médiévale :

⁴³ Ce n’est pas *scribo* ‘j’écris’, mais *litteris mando* ‘j’inscris avec les lettres’.

⁴⁴ Pour cette raison on appelait ensuite cette pièce de monnaie « franc à cheval », parce que déjà en 1365, le fils de Jean le Bon, Charles V (roi depuis 1364), a fait frapper une nouvelle pièce de monnaie : cette fois l’effigie le représentait debout, d’où le nom : « franc à pied » (cf. Baltazard 1954-1955 : 174).

⁴⁵ Probablement vers 212 av. J.-C. (Suspène 2002 : 33).

Durant la période qui s'étend du début du IX^e siècle environ jusqu'au XIII^e, l'Europe occidentale tout entière et notamment la France ont vécu sous le régime dit « du denier ». Ce régime se caractérisait par deux traits parfaitement nets. D'une part, réserve faite de l'imitation de certaines monnaies étrangères, destinées surtout au grand commerce, on ne frappait plus, dans les ateliers indigènes, qu'un métal : l'argent. Les seules pièces d'or qui circulassent étaient des pièces exotiques (musulmanes, byzantines) ou bien des contrefaçons de ces pièces. (...). En second lieu, on ne frappait plus qu'un seul type de pièce d'argent, de poids très faible : *les deniers*. (Bloch 1953 : 147)⁴⁷

La popularité des deniers dans l'Europe médiévale est partiellement un héritage de l'expansion de la monnaie romaine, et cela s'avère naturel quand on sait que dès la fin du III^e s. av. J.-C. le système monétaire de l'Empire Romain s'appuyait justement sur ces pièces de monnaie.⁴⁸ L'usage courant du denier peut se voir même dans le Nouveau Testament, où dans de nombreux passages nous trouvons le terme grec *δηνάριον*⁴⁹.

Cependant, dans les traductions latines, nous voyons d'autres choix :

★ Haury : *Domum quingenorum sestertium vidi* (LH12), donc cette maison vaut 500 sesterces – regardons non seulement l'unité monétaire des Romains, mais aussi le montant qui change. En fait, un sesterce était une pièce d'argent, puis en laiton. Il valait 2,5 as⁵⁰, ce qui explique le changement du montant par le traducteur,

⁴⁶ D'où le nom du denier : en premier lieu, lat. *denarius* veut dire 'de dix, qui contient le nombre de dix' (Gaffiot 1934 : 495) < *deni* (distributif) 'chacun dix' < *decem* 'dix'. Depuis env. 141 av. J.-C., le denier valait déjà 16 as (Zehnacker 1992 : 2).

L'as < lat. *aes* 'airain, bronze, cuivre ; objet d'airain/bronze/cuivre ; cuivre/bronze servant promitivement aux échanges/achats ; argent [comme *pecunia*] ; argent, fortune, moyens ; argent de la solde' (cf. Gaffiot 1934 : 79).

⁴⁷ Il faut aussi ajouter qu'à côté des pièces réelles, on utilisait aussi les notions de monnaie de compte : « On usait couramment, dans le langage quotidien, d'autres unités monétaires : *le sou* et *la livre*. (...) il n'existait alors aucune pièce réelle matérialisant le sou ni la livre. Sou et livre étaient de simples expressions numériques correspondant, le sou à 12 deniers, la livre à 20 sous – autrement dit 240 deniers » (Bloch 1953 : 148). Ces dénominations de poids se sont ensuite matérialisées dans de nouvelles pièces de monnaie, mais déjà après la « révolution monétaire » du XIII^e siècle (voir Wolff 1982 : 503, Bloch 1953 : 148-149).

⁴⁸ Même si le système romain comprenait un riche répertoire d'unités : dont surtout l'as, le quinaire, le sesterce, et d'autres.

⁴⁹ P.ex. dans Lc 20:24 : quand Jésus parle de l'impôt : *ἐπιδειξατε μοι δηνάριον* (*Textus Receptus*) / *ostendite mihi denarium* (*Vulgate*) / *Montrez-moi un denier* (*La Bible de Jérusalem* 1998/2015), mais dans la traduction officielle liturgique de la Bible de 2013 il n'y a pas de denier, c'est : *Montrez-moi une pièce d'argent*.

Cependant les fameux « 30 deniers de Judas » (cf. Mt 26:15, 27:3-9), figées dans une expression courante, ne sont que des « pièces d'argent » dans tous ces textes bibliques, à savoir : gr. *ἀργύριον* 'pièce d'argent, argent monnayé' (Bailly 1935 : 261) et lat. [*nummus*] *argenteus* '[pièce] d'argent', de même dans lesdits textes français.

⁵⁰ De cette valeur vient le nom composé du sesterce : lat. *sestertius* < *semis* 'moitié' + *tertius* 'troisième' (de l'as) (cf. Gaffiot 1934 : 1433).

★ Winkler : *Vidi domum centum milium nummorum Gallicorum* (LW18), de même chez Schlosser : *Domum vidi centum milium nummorum Francogallicorum* (LS18) – il semble que les deux traducteurs situent cette trame en dehors du système monétaire romain. Chez eux, cette maison vaut 100.000 monnaies des (Franco-)Gaulois.

★ fusil

Dans le chap. XXI, le renard décrit les hommes au Petit Prince : *Les hommes, dit le renard, ils ont des fusils et ils chassent* (F84).

Les origines du mot *fusil* sont très intéressantes, comme on les voit dans le dictionnaire TLFi :

1. Av. 1105 judéo-fr. *foisil* « pièce d'acier avec laquelle on bat un silex pour en faire jaillir des étincelles » (...); 1174-78 *focil* (...); 2. XIII^e s. *foisil* « baguette d'acier servant à aiguiser les lames » (...); 3. « petite arme à feu » [(...) arme inventée en France en 1630, substituée en 1671 au mousquet] 1671 (...). Du lat. vulg. **focilis* [s.-ent. prob. *petra*] proprement « qui produit le feu » (dér. du class. *focus* « foyer, feu du foyer », cf. *focaris petra* « pierre à feu », Isidore), d'où l'a. fr. *foisil*; *fuisil*, d'où *fusil*, est dû à une évolution irrégulière. (TLFi)

Le mot était donc connu en anc. fr., mais dans une autre acception, donc le traducteur n'a pas pu l'utiliser et a dû inventer une autre solution. Il en va de même dans les traductions en latin. Voici leurs propositions :

★ anc. fr. : *La gent, dist li vorpix, sont veneor et ont ars et floiches et saietes* (AF67) : 'arcs et flèches et saiettes' – nous avons ici deux termes synonymiques, voire redondants : le mot fr. *sagette*, qui est déjà obsolète, vient du lat. *sagitta* 'flèche', tandis que le mot fr. *flèche* vient du francique **fliugika* 'celle qui fuit' (cf. PR),

★ Haury : *Homines arcus tonantes habent et venantur* (LH58) : 'arcs tonnants' – l'arc fait penser à l'arbalète (< lat. *arcus* 'arc' + *bal(l)ista* 'balliste') ; cet engin à lancer des projectiles fait aussi un bruit de tonnerre,

★ Winkler : *Homines, vulpes inquit, sclopeta habent et venantur* (LW65) : Le traducteur y a utilisé un terme néolatin *sclopetum* 'arme à feu'⁵¹ < lat. *scloppus* 'bruit qu'on fait en frappant sur une joue gonflée' (Gaffiot 1934 : 1404)⁵²,

★ Schlosser : »*Homines*«, *vulpes inquit, »manuballistas ignivomas habent et venatum eunt*« (LS72) : 'balistes à main crachant (vomissant) du feu' – les deux mots composés sont des néologismes du traducteur.

★ locomotive

Dans le chap. XXII, l'aiguilleur parle au Petit Prince de la mobilité des gens qui prennent le train. Le Petit Prince se demande ce qu'ils cherchent,

⁵¹ Cf. le Wiktionary anglophone : <https://en.wiktionary.org/wiki/sclopetum> (accès en décembre 2018).

⁵² Cf. le terme *carabine* ci-dessus.

en voyageant çà et là, et l'aiguilleur lui dit : *L'homme de la locomotive l'ignore lui-même* (F93).

La *locomotive* est un substantif issu de l'adjectif *locomotif*.⁵³ En effet, il s'agit de la *machine locomotive*, dont l'usage n'est attesté pour la 1^{re} fois qu'en 1825 en tant que 'machine à vapeur (plus tard aussi électrique) montée sur roues traînant sur une ligne ferrée un convoi de voitures' (TLFi). Sa forme substantivée *locomotive* apparaît en 1834 en tant que 'machine servant à la traction des trains sur voie ferrée' (TLFi).

Dans les traductions :

★ anc. fr. : *Néïs cil qui met charbon en la machine ne le sait* (AF74),

★ Haury : *Vir qui in machina insistit ipse nescit* (LH64) – le mot lat. *machina* est issu de l'ancien grec μηχανή 'invention ingénieuse, machine, engin' (cf. Bailly 1935 : 1280),

★ Winkler : *Hoc ne is quidem scit qui tramen gubernat* (LW72) : 'trame ; chaîne [d'une étoffe]' (cf. Gaffiot 1934 : 1591),

★ Schlosser : *Hoc ne ipse quidem currus tractorii gubernator scit* (LS78) : 'chars à tirer/traîner'.

Probablement le choix de *machine* (en anc. fr.) et de *machina* (chez Haury) est le plus réussi, bien que ce soit un terme très général. Par contre, chez Winkler le sens est un peu vague.

Ce qui peut aussi attirer l'attention, c'est la forme d'appeler le conducteur de locomotive, c'est-à-dire « l'homme de la locomotive ». Il est décrit par rapport à ce qu'il fait au travail :

★ anc. fr. : « il met charbon dans la machine »,

★ Haury : « l'homme qui s'occupe à la machine »,

★ Winkler : « celui qui dirige la trame/chaîne »,

★ Schlosser : « timonier des chars à tirer/traîner ».

★ mécanicien et passagers

Au début du chap. II, le narrateur-pilote parle de la panne de son avion, avec laquelle il devait se débrouiller tout seul : *je n'avais avec moi ni mécanicien, ni passagers* (F12).

Le mot *mécanicien* vient de la *mécanique*, sur le modèle du *mathématicien* (cf. PR). Si le mot *mécanique* est ancien (XIII^e s.), issu du lat. impérial *mecanica* (< de l'ancien grec μηχανή), la 1^{re} attestation du *mécanicien* ne date que de 1696 en tant que 'personne qui possède la science de la mécanique' et de 1840 'celui qui monte ou répare des machines' (TLFi).

Le mot *passager*, issu du *passage*, date du XIV^e siècle (cf. TLFi & PR), d'abord comme substantif, puis comme adjectif. Quant au substantif, le TLFi précise que sa première acception était 'passeur', et ce n'est que depuis le XVI^e siècle qu'il signifie 'personne qui effectue un voyage'.

Dans les traductions :

⁵³ Cet adjectif vient du latin des humanistes : *loco motivum* 'faculté de changer de place' (cf. TLFi).

★ anc. fr. : *N'ert o moi nus qui seüst la mécanique, neïs passagers* (AF11),

★ Haury : *nec artificem nec peregrinatores ullos mecum veherem* (LH3),

★ Winkler : *neque adesset machinator neque alius viator* (LW9),

★ Schlosser : *neque machinamentorum motoriorum reparator neque vectores in aëronavis essent* (LS10).

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
mécanicien	<i>nus qui seüst la mécanique</i> 'nul qui sût la mécanique'	<i>artifex</i> 'qui pratique un art, un métier, artiste, artisan, maître dans un art, spécialiste'	<i>machinator</i> 'mécanicien, inventeur ou fabricant d'une machine ; architecte, ingénieur'	<i>machinamentorum motoriorum reparator</i> 'réparateur des instruments/machines plein(e)s de mouvement'
passager(s)	<i>passagers</i>	<i>peregrinatores</i> 'grands voyageurs, amateur de voyages'	<i>viator</i> 'voyageur ; messenger, appariteur'	<i>vector</i> 'passager dans un navire'

★ meeting

Au début du chap. XVII, le narrateur parle de la population de la terre : *Si les deux milliards d'habitants qui peuplent la terre se tenaient debout et un peu serrés, comme pour un meeting* (F74).

Dans cet extrait, nous voyons l'anglicisme *meeting*, emprunté par le français au XVIII^e siècle et dont le sens dans cette langue d'arrivée n'est pas une simple 'rencontre' ou un 'rassemblement', mais : une 'réunion publique organisée pour discuter une question d'ordre collectif, social ou politique' (cf. PR). Dans les traductions :

★ anc. fr. : *comme en une jaude* (AF60) – *jaude* est une variante de *gelde/g(h)ilde/gilde* 'troupe, bande de soldats ; 'association, société, communauté, confrérie ; corps de marchand, d'artisans' (Godefroy IV : 251-252, 640),

★ les versions latines se ressemblent : *contionis modo* (LH49), *quasi in contione* (LW57), *ut in contionem convocati* (LS62). Le mot lat. *contio* veut dire, en premier lieu, 'assemblée du peuple' (cf. Gaffiot 1934 : 419), ce qui correspond bien au meeting.

★ moteur (et son démontage)

Le mot *moteur* apparaît 3 fois dans le texte, dont 2 fois dans le chap. II.

Il est attesté en français depuis 1377, mais sa signification mécanique ne date que de 1744 (cf. PR & TLFi), même si le mot *motor* existait déjà en latin en tant que 'celui qui remue, qui berce' (cf. Gaffiot 1934 : 997).

D'abord : *Quelque chose s'était cassé dans mon **moteur*** (F12).

★ anc. fr. : *Une chose s'ert croissie dedanz ma **mécanique*** (AF11),

★ Haury : *Fractum erat aliquid **in compagibus illis quae machinam movebant*** (LH3),

★ Winkler : *Pars enim **motri** fracta erat* (LW9),

★ Schlosser : *Pars **machinamenti motorii** rupta erat* (LS10).

Et voici l'usage de ce terme dans le contexte du démontage⁵⁴ : *j'avais hâte de commencer le **démontage de mon moteur*** (F15) :

★ anc. fr. : *molt me tardoit d'**amander l'engin de ma nef volant*** (AF14),

★ Haury : *ut **compages illas machinam moventes dissolvere inciperem*** (LH6),

★ Winkler : *propere enim debebam **motro reficiendo operam dare*** (LW12),

★ Schlosser : *ut **motorio reficiendo operam darem*** (LS13),

Le 3^e cas est dans le chap. VII : *J'étais alors très occupé à essayer de dévisser un boulon trop serré de mon moteur* (F34). Dans les traductions :

★ anc. fr. : *Lores m'estois antremis d'essaier de destraindre et d'estreire une broche qui ert par trop estrainte en mon **engin*** (AF27-28),

★ Haury : *Ceterum id temporis animo intentissimo experiebar ut **cnodacem in ipsis machinae nervis nimis haerentem elicere*** (LH19),

★ Winkler : *Vehementer enim in clavo quodam extrahendo qui nimis **fixus in motro** sedebat occupatus eram* (LW25),

★ Schlosser : *Occupatus eram in cochlea laxanda, quae nimis **fixa in machinamento motorio** haerebat* (LS27).

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
moteur	<i>mécanique / engin (de la nef volant)</i>	<i>compages illae quae machinam movebant</i> 'ces jointures qui mouvaient la machine' / <i>compages illas machinam moventes</i> 'ces jointures mouvant la machine' / <i>ipsi machinae nervi</i> 'les nerfs mêmes de la machine'	<i>motrum</i> ⁵⁵ 'moteur'	<i>machinamentum motorium</i> ⁵⁶ / <i>motorium</i> ⁵⁷ 'moteur'

⁵⁴ Ce terme ne date que de 1838 (TLFi). Il vient du verbe *démonter* qui, à la fin du XII^e s., signifiait 'faire descendre (quelqu'un) de cheval', et ce n'est qu'au XIII^e s. qu'il a pris son sens figuré 'abattre' (cf. TLFi) qui se développait encore plus tard.

⁵⁵ C'est un terme moderne néo-latin, cf. <https://la.wikipedia.org/wiki/Motrum> et <http://neolatinlexicon.org/search/latin?search=motrum> (accès en décembre 2018).

⁵⁶ C'est un terme moderne néo-latin, cf. <http://neolatinlexicon.org/search/latin?search=machinamentum> (accès en décembre 2018). Il est composé du nom *machinamentum* 'machine, instrument' et de l'adj. *motorius* 'plein de mouvement'.

⁵⁷ C'est un terme moderne néo-latin aussi, cf. <http://neolatinlexicon.org/search/latin?search=motorium> (accès en décembre 2018).

démon- tage / démon- ter	<i>amander</i> ⁵⁸ 'amender ; corriger'	<i>dissolvo, -ere</i> 'dissoudre, séparer, désunir, désagréger'	<i>reficio, -ere</i> 'refaire, réparer, restaurer'	<i>reficio, -ere</i> 'refaire, réparer, restaurer'
-----------------------------------	---	---	---	--

★ pilules

Dans le chap. XXIII, le Petit Prince rencontre un droguiste : *C'était un marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif* (F95).

Le mot *pilule* en tant que 'médicament divisé en petites boulettes' n'est attesté qu'en 1314 (TLFi & PR). C'est un emprunt au latin *pilula* 'petit corps rond, boulette' < *pila* 'boule'.

Dans les traductions, il est intéressant de constater que les versions latines continuent le terme d'origine, tandis que l'ancien français donne un équivalent plus vaste sémantiquement :

★ anc. fr. : *Ert marcheanz de **meçines** sagemant façonées qui ostoient grant soif* (AF76),

★ Haury : *Mercator autem ille **pilulas** ad explendam sitim summa arte temperatas vendebat* (LH65),

★ Winkler : *Qui mercator **pilulas**, quibus sitis expleretur, vendebat* (LW74),

★ Schlosser : *Mercator ille **pilulas** efficacissimas, quibus sitis exstingueretur, vendebat* (LS80).

★ pôle

Dans le chap. XVI, le narrateur explique comment on éclairait la Terre avant l'invention de l'électricité, et ayant montré quelques pays et continents, il constate : *Seuls, l'allumeur de l'unique réverbère du **pôle Nord**, et son confrère de l'unique réverbère du **pôle Sud**, menaient des vies d'oisiveté et de nonchalance : ils travaillaient deux fois par an* (F73).

Le terme *pôle* est attesté au début du XIII^e siècle.⁵⁹ Ayant d'abord le sens astronomique, il vient du lat. *polus* 'pôle, étoile polaire, ciel' < anc. gr. *πόλος* 'pivot, axe du monde, voûte céleste' < *πολεῖν* 'tourner'. Il s'agit des deux pôles célestes autour desquels la Terre semble tourner⁶⁰ et étant des points de référence des astronomes, géographes et navigateurs sur la voûte du ciel. Dans nos traductions nous voyons différentes appellations historiques des deux points cardinaux les plus importants par lesquels passe l'axe de rotation de la Terre⁶¹ :

★ Le pôle Nord est :

⁵⁸ Du lat. *emendo, -are* 'corriger, rectifier' > fr. *amender* (cf. TLFi).

⁵⁹ Le TLFi donne la date ca 1220, tandis que le PR 1230.

⁶⁰ Après une ancienne vision de la Terre plate, la conception de sa sphéricité était admise déjà dans l'Antiquité depuis Pythagore de Samos au V^e s. av. J.-C.

⁶¹ Sans oublier que le géocentrisme régnait jusqu'à la révolution copernicienne au début du XVI^e siècle.

★ en. fr. *froit Chief de Bise* (AF59) – Bise est un vent « froid qui souffle du Nord ou du Nord-Est » < germ. **bīsjō* ‘vent du nord-est’ (cf. TLFi). Il est attesté en fr. au XII^e siècle.

★ Haury : *sub Septentrionibus ipsis* (LH48) – lat. *Septentrio* < *septem triones* ‘sept bœufs de labour’, c’est-à-dire la constellation de sept plus brillantes étoiles de l’Ourse polaire, devenue un synonyme du Nord,⁶²

★ Winkler : *circum axis septentrionalis cardinem* (LW56) : ‘autour du pivot de l’axe septentrional’,

★ Schlosser : *polus Arcticus* (LS61) < lat. *arcticus* < anc. gr. ἀρκτικός ‘qui concerne la Grande Ourse (constellation) ; les régions polaires du nord’ < ὄρκτος ‘ours’.

La présence de l’ourse dans desdits noms s’explique par la mythologie grecque où la nymphe Callisto a été changée en ourse par Héra, jalouse de son amour de Zeus. Celui-ci a placée cette ourse sur le ciel nocturne.

★ Le pôle Sud est :

★ anc. fr. : *froit Chief de Midi* (AF59) – le terme *midi* vient de la composition *mi-* (< lat. *medius* ‘étant au milieu’) + *di* (< lat. *dies/diem* ‘jour’) et est attesté en 1080 (cf. PR),

★ Haury : *sub australi vertice* (LH48) : ‘sous le sommet (point culminant du ciel) austral’ – l’adj. lat. *australis* ‘du midi, méridional’ < lat. *auster* ‘vent du midi’ dont le sens s’est élargi vers les régions méridionales,

★ Winkler : *circum meridiani axis cardinem* (LW56) : ‘autour du pivot de l’axe méridional’ – l’adj. fr. *méridional* vient de l’adj. lat. *meridionalis* < *meridies* (*medius* + *dies*) ‘midi ; sud’,

★ Schlosser : *Antarcticus* (LS61) < lat. *anarcticus* < anc. gr. ἀνταρκτικός < ἀντ ‘anti’ + αρκτικός, donc ‘opposé à la Grande Ourse et aux régions polaires du nord’.

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
le pôle Nord	<i>froit Chief de Bise</i>	<i>sub Septentrionibus ipsis</i>	<i>circum axis septentrionalis cardinem</i>	<i>polus Arcticus</i>
le pôle Sud	<i>froit Chief de Midi</i>	<i>sub australi vertice</i>	<i>circum meridiani axis cardinem</i>	<i>Antarcticus</i>

Ces appellations pittoresques de figures de la Terre et du ciel montrent bien les limites des connaissances géographiques et astronomiques des époques révolues dont nous héritons pourtant une belle nomenclature.

★ [train] rapide (illuminé)

Dans le chap. XXII, le Petit Prince rencontre l’aiguilleur. Pendant leur conversation, trois trains rapides passent devant eux avec une grande vitesse et beaucoup de bruit : *Et un rapide illuminé, grondant comme le*

⁶² Cet ensemble de sept étoiles est aussi appelé en français : « Grande Casserole », « Grand Chariot » ou « Grand/Gros Chaudron ».

tonnerre, fit trembler la cabine d'aiguillage (F93), *Et gronda, en sens inverse, un second rapide illuminé* (F93), *Et gronda le tonnerre d'un troisième rapide illuminé* (F94). Et tout au début du chap. XXV, le Petit Prince constate encore que les hommes *s'enfourment dans les rapides* (F99).

Or, l'adjectif substantivisé *rapide*⁶³ au sens de 'train à grande vitesse et qui ne s'arrête que dans les très grandes villes' (cf. TLFi & PR) ne date que de 1870. Par conséquent, l'appellation de ce train a dû être changée :

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
un rapide illuminé	<i>uns convois de chars plains de lanpes, roides et bruianz, gitanz esparz</i> (AF74)	<i>celere vehiculum cum collucen-tibus fenestris</i> (LH64)	<i>rapidum tramen</i> (LW72)	<i>tramen rapidum illuminatum</i> (LS78)
un second rapide illuminé	<i>uns autres convois, plains de lanpes, roides et bruianz, gitanz esparz</i> (AF74)	<i>alterum celere cum collucen-tibus fenestris</i> (LH64)	<i>alterum tramen</i> (LW72)	<i>alterum tramen rapidum illuminatum</i> (LS78)
un troisième rapide illuminé	<i>uns autres roides convois, plains de lanpes, gitans espars</i> (AF75)	<i>tertium celere cum collucen-tibus fenestris</i> (LH65)	<i>tertium tramen</i> (LW73)	<i>tertium tramen rapidum illuminatum</i> (LS78)
<i>rapides</i>	<i>chars roides</i> (AF80)	<i>celeris</i> (LH69)	<i>rapidi cursus</i> (LW78)	<i>hamaxostichi citissimi</i> (LS84)

On voit bien que la version la plus « pittoresque » est celle en anc. fr., tandis que la plus simplifiée est celle de Winkler où l'on ne voit même pas de fenêtres illuminées. Chez Haury, on voit une tendance à substantiviser l'adjectif *celer* 'rapide', tout comme c'est le cas dans la langue française.

★ réverbère (et allumeur de réverbères)

Ce mot apparaît dans le livre 17 fois (F62–64, 72–73, 74), y compris dans l'expression *allumeur de réverbères* (c'est ce personnage qui est au centre du chap. XIV, où il allume son réverbère pour l'éteindre juste après).

Le *réverbère* est un dérivé du verbe *réverbérer* et date du début du XVI^e s. en tant que 'écho', puis au XVII^e s. comme feu de réverbère (« feu dont on fait rabattre la flamme sur les matières qu'on expose à son action », TLFi), et ce n'est qu'au XVIII^e s. que ce mot a commencé à signifier 'lanterne, fanal', plus particulièrement « appareil destiné à l'éclairage de la voie publique » (PR). Dans les traductions :

★ anc. fr. : dans le chap. XIV : *lanpe des voies / lanpe des rues* ou tout simplement *lanpe* (F49–53). Dans le chap. XVI : *lanpe des voies / lanpe /*

⁶³ L'adjectif *rapide* date d'env. 1502. Il est emprunté au lat. *rapidus* 'qui entraîne, emporte, impétueux, prompt'. Il s'est substitué à l'anc. et m. fr. *rade* (cf. TLFi).

lanterne / lanpe des rues / lanterne de rue (AF59) ; dans le XVII^e : *lanpe des rues* (AF59). L'allumeur de réverbères est : *cil qui alumoit et espre-noit les lanpes*.

★ Haury : *lychnus* (LH40-43, 48) ou *lucerna* (LH48). Les deux sont de petites lampes. L'allumeur de réverbères est : *curator lychnorum/lychni*.

★ Winkler : *lanterna* (LW47-50, 56). L'allumeur de réverbères est : *lanternae accensor* ou simplement *accensor*.

★ Schlosser : *lucerna* (LS52-55, 60) ou *lanterna* (LS61). L'allumeur de réverbères est : *lucernae curator* ou *lucifex*.

★ revolver

Dans le chap. XXVI, le Pilote voit un serpent jaune à côté du Petit Prince, donc il fouille dans sa poche pour en tirer son *revolver* (F106).

Cette arme est devenue populaire au XIX^e siècle, surtout aux États-Unis, bien qu'une arme similaire, comme le pistolet, était connu depuis le XVI^e s. De toute façon, le *revolver* est un emprunt à l'anglais *revolver* < *to revolve* 'retourner, rouler, pivoter' (< lat. *revolvere* 'tourner en arrière'), terme forgé par l'inventeur de ce pistolet Samuel Colt en 1835, par allusion au mouvement du barillet (TLFi). Cet emprunt est attesté en français vers 1848 (cf. TLFi & PR). Les traductions sont très intéressantes :

★ anc. fr. : *ma boene espee* 'ma bonne épée' (AF84),

★ Haury : *funda ictus iterans* 'fronde répétant des tirs/coups' (LH73),

★ Winkler : *manuballistula* 'petite arbalète'⁶⁴ (LW82),

★ Schlosser : *igniferrum* '[arme de] fer à feu'⁶⁵ (LS89).

Seulement chez Schlosser, on voit l'arme à feu. L'anc. fr. nous fait penser à l'armement chevaleresque en plein Moyen Âge où l'épée était une pièce principale.

★ télescope

Dans le chap. IV, on voit ce mot dans 2 passages : quand le narrateur dit qu'il y a nombre de planètes : *il y en a des centaines d'autres qui sont quelquefois si petites qu'on a beaucoup de mal à les apercevoir au télescope* (F21). Et quant à la découverte de l'astéroïde B 612 (d'où venait le Petit Prince : *Cet astéroïde n'a été aperçu qu'une fois au télescope, en 1909, par un astronome turc* (F21).

Dans la langue française, ce terme n'est attesté que vers la fin du XVII^e siècle (cf. TLFi & PR). Il vient de l'ital. *telescopio* « répandu à la suite des travaux de Galilée et att. dans ses écrits dep. 1611 » (TLFi). Le terme

⁶⁴ Du lat. *manuballista* 'arbalète' (cf. Gaffiot 1934 : 947). Cependant, le Wiktionary anglophone donne aussi sa seconde signification moderne en néolatin : 'gun, firearm' (cf. <https://en.wiktionary.org/wiki/manuballista> (accès en décembre 2018)).

⁶⁵ Ce mot ressemble à l'adjectif latin *ignifer* 'ardent, enflammé' (< *ignis* 'feu' + *fero*, *ferre* 'porter, renfermer'), mais il semble que ce soit un néologisme forgé par Schlosser : *ignis* 'feu' + *ferrum* 'fer'. Lat. *ferrum* peut aussi signifier 'épée, glaive et objets en fer' (cf. Gaffiot 1934 : 662).

italien vient du lat. sav. *telescopium* < anc. gr. τῆλε ‘loin’ + σκοπέω ‘voir, observer’. Van Helden (1977 : 24–25) dit que cet instrument n’a pas pu être inventé *ex nihilo*, mais qu’on ne peut pas savoir qui a été son prédécesseur, parce qu’il y en a eu beaucoup. Il n’est donc pas sûr si on peut considérer Galilée comme son inventeur (cf. Rosen 1954). L’invention du nom est attribuée à un savant grec Ἰωάννης Δημησιάνος, connu aussi en version italianisée comme Giovanni Demisiani qui, lors d’un banquet chez le prince F. Cesi à Rome en avril 1611, aurait suggéré à Galilée une telle appellation de l’instrument qu’il était en train de présenter (Rosen 1947 : 30–32). Avant, dans ses publications, Galilée utilisait le nom *perspicillum* (lat.) et *occhiale* (ital.), tandis que Johannes Kepler plutôt *instrumentum*. La première publication imprimée avec le nom latin *telescopium* est l’ouvrage *De phaenomenis in orbe lunae novi telescopii usu nunc iterum suscitatis* de Giulio Cesare Lagalla de 1612 (King 1979 : 38).

Dans nos traductions :

- ★ anc. fr. : *la grant lunete* (AF18),
- ★ Haury : *adhibitum telescopum* ‘téléscope appliqué’ (LH9–10),
- ★ Winkler & Schlosser : *telescopium* (LW16, FL17).

On voit donc bien que toutes les versions latines font un anachronisme, parce que même le terme néolat. *telescopium* date du XVII^e s. Par contre Haury invente le sien : *telescopum* ou *telescopus*⁶⁶.

★ trains

Dans le chap. XXII, l’aiguilleur explique au Petit Prince en quoi consiste son travail : *J’expédie les trains* (F93).

Le mot *train* dérive du verbe *traîner* et, au début, voulait dire ‘file, suite’ (PR), pourtant la signification ‘ensemble constitué par une locomotive entraînant une suite de véhicules de transport sur des rails’ ne date que de 1829 (TLFi).

★ anc. fr. : *fais movoir les trains de chars fumanz* (AF74) – le traducteur a dû recourir à une amplification explicative qui peut s’interpréter : ‘files de chars fumants’,

★ Haury : *tracta vehicula (...) dimitto* (LH64) : lat. *tractum vehiculum* ‘véhicule/char allongé’,

★ Winkler : *Currus (...) mitto* (LW72) : lat. *currus* ‘char’,

★ Schlosser : *Hamaxostichos (...) expedio* (LS78) : *hamaxostichus* est un néologisme néolatin forgé au XX^e siècle de l’anc. grec ἄμαξα ‘châssis d’un véhicule’ + στίχος ‘rang(ée)’.⁶⁷

En fait, le néolatin utilise aussi le mot *tramen* (*ferriviarium*) < lat. *tramen* ‘trame ; chaîne’ (Gaffiot 1934 : 1591).

⁶⁶ En fait, dans la traduction de Haury, chaque fois cette locution apparaît à l’ablatif (*adhibito telescopo*), donc il n’est pas sûr si Haury voulait dire *telescopum* ou *telescopus*, vu que les deux termes ont la même forme de l’ablatif.

⁶⁷ Cf. <https://en.wiktionary.org/wiki/hamaxostichus> et <https://la.wikipedia.org/wiki/Tramen> (accès en décembre 2018).

Termes modernes pour les choses anciennes

Il s'agit ici de termes désignant les choses et les phénomènes naturels qui existaient dans le monde de toute l'Antiquité, mais ils ont déjà des noms modernes couramment utilisés de nos jours. Parfois ces termes ont été forgés sur la base de langues classiques, mais ils sont modernes et les Anciens ne les connaissaient pas.

★ ambassadeur

Dans le chap. X, le Roi dit au Petit Prince : *Je te fais mon ambassadeur* (F51). Ce terme n'est attesté qu'au XIV^e siècle, emprunté à l'italien *ambasciatore* < it. *ambasciata* < lat. médiéval *ambactia* 'service' d'origine gauloise (cf. PR). Bien sûr, avant, il y avait des envoyés qui représentaient un État ou un souverain, mais ils s'appelaient d'une autre façon, donc dans les traductions nous trouvons :

★ anc. fr. : *je te fais mon message* (AF41) : au sens de 'messenger', parce que ce mot du XI^e s. gardait cette signification jusqu'au XV^e (cf. PR),

★ dans toutes les traductions latines : *Te legatum meum esse jubeo* (LH32), *Legatum te faciam* (LW39), *Te legatum meum faciam* (LS42) : en latin, *legatus* était 'député, ambassadeur ; délégué dans une fonction, dans une mission ; commissaire, légat, lieutenant ; assesseur d'un général ou d'un gouverneur de province ; gouverneur de province ; commandant de légion' (cf. Gaffiot 1934 : 897).

★ armée

Dans le chap. XVI, le narrateur parle des dimensions de la Terre qui avait besoin d'une véritable *armée* d'allumeurs de réverbères (F72).

Or, le terme français *armée* vient du verbe *armer* et ne date que du XIV^e siècle (PR) ; avant, en ancien français, on utilisait le terme *ost* < lat. *hostis* 'étranger ; ennemi'. C'est pourquoi nous voyons :

★ anc. fr. : *grant ost* (AF59),

★ Haury : *exercitus* (LH48),

★ Winkler : *copiae accensorum* et *accensorum copiae* (LW56),

★ Schlosser : *copia* (LS60) et *exercitus* (LS61).

Dans les versions latines, nous voyons *exercitus* 'armée, corps de troupes' et *accensorum copiae* 'troupes de soldats surnuméraires'⁶⁸.

★ astéroïde et planète versus étoile

D'entre ces trois termes qui se trouvent dans le livre, c'est l'étoile qui est le terme le plus ancien et générique.

⁶⁸ Lat. *accensi* (< *accensus* employé d'ordinaire au pl.), en langage militaire, étaient des « soldats de réserve en surnombre, [destinés à combler les vides dans les légions, appelés plus tard *supernumerarii* (...)] (...), soldats surnuméraires, (...) habillés, [parce qu'ils n'étaient en armes que quand ils comblaient les vides] » (Gaffiot 1934 : 15).

La forme française *étoile* date du XI^e s. et vient du lat. pop. **stela* < lat. class. *stella* (PR). Nous verrons bien son caractère d'hyperonyme dans les traductions analysées.

Le terme *astéroïde* 'petite planète, petit corps céleste' n'est forgé qu'à la charnière du XVIII^e et du XIX^e s. (PR), composé de lexèmes de l'anc. grec. ἀστήρ 'astre' + εἰδής < εἶδος 'forme'. Par conséquent, αστεροειδής signifie 'ayant la forme d'un astre, astromorphe'.

Le terme *planète* vient du bas lat. *planeta* < gr. anc. πλανήτης 'errant, vagabond', pour désigner l'étoile errante (opposée à l'étoile fixe). Le terme est rarement utilisé au Moyen Âge et ne devient plus connu qu'au XVII^e siècle (cf. PR & TLFi).

Voici le répertoire de ces termes dans le livre et dans les traductions analysées :

★ Le mot *astéroïde* apparaît seulement 8 fois dans le texte, surtout dans le chap. IV (F21-24), et dans le V (F29) et le X (F46). Ce terme est d'autant plus important que le Petit Prince venait probablement de « l'astéroïde B 612 », découvert « en 1909, par un astronome turc » (F21) :

★ en anc. fr., les termes varient : *menue estoile* (AF18), *estoile* (AF19), *estoile errant* (AF19-20, 36), *petite estoile* (AF24),

★ les traducteurs vers le latin étaient plus conséquents dans leur choix de termes : *stellula* (LH9-10, 16, 27) et *stellula secundi generis* (LH9-12) chez Haury ; *stella* (LW16-18, 22, 34) chez Winkler ; enfin *asteroïdes* (LS17-19, 23, 37) chez Schlosser, comme transcription latine du grec, munie d'une graphie curieuse avec *ï*.

★ Le mot *planète* se trouve dans presque tous les chapitres : III (F18-19), IV (F21, 24), V (F26-29), VI (F33), VII (F35-37), VIII (F38, 40, 42), IX (F43), X (F46, 48-51), XI (F52, 54), XII (F55), XIII (F57-58), XIV (F62-64, 66), XV (F67-69, 71), XVI (F72), XVII (F74-76), XIX (F80), XXI (F87), XXVII (F113). Pourtant, il n'apparaît pas du tout dans les traductions analysées ! Nous y voyons d'autres équivalents :

★ anc. fr. comme : *estoile erranz* ~ *estoile errant* (AF16, 18, 20-22, 24, 27, 30, 32, 34, 38, 40-42, 44-45, 49-50, 53-56, 58-60, 62, 64, 68, 91, 93), *estoile* (AF23, 29, 33, 37, 44, 46, 50, 52), *monde* (AF31).

★ Haury : le plus souvent *stella* (LH8-9, 12-16, 18, 20-25, 29, 32-34, 36, 40-41, 43-44, 46-49, 53, 54, 59, 81) ; plus rarement *stella errans* (LH8, 21, 30) et *stellula* (LH30).

★ Winkler : le plus souvent *stella* (LW14, 16, 18-22, 25, 27-28, 30-32, 35, 37, 39-43, 47-48, 50-51, 53-54, 56-58, 60, 62, 66, 89) ; plus rarement *stella errans* (LW14) et *orbis terrarum* 'monde des terres' > 'monde entier' (LW61), ici au sens 'toute la planète'.

★ Schlosser : dans la première partie du livre, on voit la domination des *asteroïdes* (LS19, 21-22, 26, 28-31, 34, 38-39, 41, 44), ensuite on voit plus souvent *stella* (LS14, 16-17, 19, 23, 45, 47-48, 52, 54-56, 58-60, 62, 64, 66, 72-73, 97). Nous y trouvons aussi d'autres termes : *stella vaga*

'étoile vagabonde' (LS14), *stella errans* (LS43), *sidus errans* (LS22), *sidus vagum* (LS29), *astrum* (LS32), *stellula* (LS37-38), *orbis terrarum* (LS66).

★ Le mot *étoile* est assez fréquent dans le livre : dans le chap. I (F11), VII (F36-37), X (F48-49), XIII (F59-61), XIV (F62), XVII (F75-76), XXIV (F97-98), XXV (F100), XXVI (F107-109, 111), XXVII (F113, 115-116).

★ anc. fr. : c'est presque toujours *estoile* (AF11, 29-30, 38, 47-49, 60, 62, 77-78, 81, 86-88, 90-91, 93, 95), ainsi que *estoile veraiemant estoile* (AF38) et *estoile errant* (AF86).

★ Haury : c'est toujours *stella* (LH3, 20-21, 30, 37-40, 49, 51, 67-68, 71, 76-79, 81, 85).

★ Winkler : le plus souvent c'est *stella* (LW9, 28, 37, 45-47, 58, 76, 84-87, 89, 93), mais parfois *sidus* (LW27, 75, 85)⁶⁹.

★ Schlosser : *stella* (LS9, 29, 39, 48-50, 52, 62, 64, 81-82, 92-93, 95, 97, 101), *sidus* (LS28), *asteroïdes* (LS29), *stellula* (LS38).

Regardons encore un passage du chap. XXV où le narrateur dit que l'eau bue *était née de la marche sous les étoiles* (F100) :

★ anc. fr. : *desoz les estoiles* (AF81),

★ Haury : *sub stellis* (LH71).

★ Cependant chez deux autres, c'est la lune : Winkler : c'est *sub lunae luce* (LW79) et Schlosser : *luna lucente* (LS86).

★ Aussi Saint-Exupéry utilisait-il parfois ces trois termes (astéroïde, planète, étoile) comme synonymes, p.ex. dans les phrases :

★ Dans le chap. IV : *la planète d'où venait le petit prince est l'astéroïde B 612* (F21), ce qui est rendu par :

★ anc. fr. : *l'estoile errant don vint li juvenes princes ert la menue estoile 612* (AF18),

★ Schlosser : *stellam, unde principulus venerit, asteroïdem B DCXIIum* (LS17).

★ Haury et Winkler ont simplifié ce passage en ne donnant qu'un seul terme : *regulus venerit stellulam sescentesimam duodecimam secundi generis* (LH9-10) et *regulum de stella B DCXIIa venisse credam* (LW16).

★ Et plus loin : *La planète d'où il venait est l'astéroïde B 612* (F24) :

★ anc. fr. : *L'estoile don il venoit ert l'estoile errant B 612* (AF20),

★ Haury : *ille venerat stellula sescentesima duodecima secundi generis* (LH12),

★ Winkler : *Stella, unde venit, est stella B DCXIIa* (LW18),

★ Schlosser : *Stella, unde venit, est asteroïdes B DCXIIus* (LS19).

★ Dans le chap. VII : *Il y avait, sur une étoile, une planète, la mienne, la Terre* (F37), ce qui est rendu par :

★ anc. fr. : *une estoile, une estoile errant, la moie estoile, la Terre* (AF30),

★ Haury : *in stella, quae et errans et mea, et terra erat* (LH21),

⁶⁹ D'habitude au pluriel *sidera*, pour désigner les étoiles regardées la nuit.

- ★ Winkler : *In stella quadam, in mea stella, in Tellure* (LW28),
- ★ Schlosser : *In stella, in sidere vago, in Terra matre mea* (LS29).

✦ Dans le chap. X, où le roi désigna sa *planète*, les autres *planètes* et les *étoiles* (F48), ce qui est rendu par :

★ anc. fr. : *mostra s'estoile errant, les autres estoiles erranz et les estoiles veraiemant estoiles* (AF38),

★ Haury : *suam ceterasque stellas et errantes et inerrantes monstravit* (LH30),

★ Winkler : *monstravit et suam et alias stellas* (LW37),

★ Schlosser : *asteroïdem suum aliasque stellulas monstravit* (LS38).

On voit bien que ces trois termes se mélangent un peu.

★ astronome

Ce terme se trouve uniquement dans le chap. IV où il apparaît 3 fois (F21–22).

Il n'est attesté en français qu'en 1549 (TLFi), mais c'est un emprunt au bas lat. *astronomus* issu du grec ἀστρονόμος. Pourtant, le terme *astronomie* en français date déjà de 1160 (TLFi), c'est pourquoi nous voyons des versions intéressantes dans nos traductions :

★ anc. fr. : *sages clers d'astrenomie* (AF18), *clerc d'astrenomie* (AF18), *clercs d'astrenomie* (AF19) – partout nous avons des savants ou des experts en astronomie (dans ce dernier terme l'orthographe change),

★ Haury : *astrologus* (LH9–10) – c'est un choix intéressant, vu que les gens s'adonnaient plus tôt à l'astrologie (quant à l'influence des étoiles sur la destinée des hommes⁷⁰) qu'à l'astronomie qui est une science plus exacte,

★ Winkler : *astronomus* (LW16–17),

★ Schlosser : *caeli siderumque spectator* 'spectateur du ciel et des étoiles' (LS17), *astronomus* (LS17–18).

★ baobab

Le mot « baobab » apparaît dans le texte 20 fois, dont une quinzaine dans le chap. V (F26–30), ensuite dans le VIII (F38), le IX (F43), le XVII (F74) et dans le chap. XXV (F102).

Ce mot pour le plus gros des végétaux connus n'est attesté dans la langue française pour la 1^{re} fois qu'en 1751 (cf. PR). Mais la 1^{re} mention de ce nom en Europe se trouve dans l'ouvrage *De plantis Aegypti* de Prospero Alpino de 1592 (Gledhill 2008 : 66). En fait, chez Alpino ce nom apparaît sous la forme *bahobab* (Alpino 1592 : 45, 84). Gerald E. Wickens remarque que les baobabs ne poussent pas en Égypte, donc Alpino a probablement trouvé les fruits de cet arbre au milieu d'un souk au Caire où un marchand lui a donné (voire inventé) un nom arabe pour cette plante :

⁷⁰ Ce sont les astrologues qui effectuaient des examens des astres et des planètes pour prédire leur influence sur l'avenir des hommes selon la date de leur naissance. D'ailleurs, le *zodiaque* et l'*horoscope* sont les termes d'origine grecque aussi.

bu hibhab ‘fruit avec de nombreuses graines’, et au Soudan voisin, où le baobab croît, son nom est *tebelđi* (Wickens 2004 : 4, 1982 : 198).

★ anc. fr. : *arbre as mil grainnes* (AF21-25, 31, 34, 60, 82) : ‘arbre à mil graines’, ce qui est un calque du nom arabe,

★ dans toutes les versions latines : *adansonia* (LH13-17, 22, 25, 49, 72 ; LW19-23, 28, 32, 57, 80 ; LS21-24, 30, 34, 62, 86-87) – ce terme botanique néolatin n’a été forgé qu’à la fin du XVIII^e siècle, en l’honneur de Michel Adanson (1727-1806), explorateur français du Sénégal et premier descripteur des baobabs africains.

★ **boa**

Le serpent boa apparaît tout au début du livre, dans le chap. I, avec un fameux dessin : *Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve. (...) Les serpents boas avalent leur proie tout entière, sans la mâcher* (F9). Ensuite, dans ce chapitre le *serpent boa* se retrouve encore aux pages F10 et F11. Mais le mot seul *boa* est utilisé aussi aux p. F14, F15, F24, F102.

★ anc. fr. : *serpant boa* (AF9-12) et *boa* (AF12, 82), mais aussi *grant serpant* (AF13) et *serpant* (AF21).

★ Parmi les traductions latines, celle de Haury est presque fidèle au texte original : *boa serpens* (LH1-3) et *boa* (LH4, 6, 13, 72).

★ Par contre, celle de Winkler est la plus diversifiée : *anguis* ‘serpent’ (LW7-8, 10, 80), *boa* (LW7, 12, 18), *anguis immanis* ‘serpent énorme’ (LW8), *immanis anguis* (LW9).

★ Enfin, Schlosser donne : *boa serpens* (LS7-9, 12, 87), *serpens* (LS8, 10) et *boa* (LS12, 19).

Le serpent boa était connu depuis l’Antiquité et avait son nom latin en trois versions *boa*, *boua/bova*, *boas* ; ainsi qu’en grec : βόας (moderne et ancien). Dans l’étymologie populaire ce nom est apparenté au lat. *bos*, *bovis* ‘bœuf mâle’ et à l’anc. grec βῶς ‘bovin’, mais Ernout & Meillet (2001 : 72) en doutent. Cependant, on peut se rappeler le nom du fameux *Forum Boarium/Bovarium* ‘marché aux bœufs’, qui est peut-être le plus ancien forum romain, et dont la forme alternée fait réfléchir.

★ **bureau**

Dans le chap. XV, le géographe dit qu’il ne quitte pas son *bureau* (F68).

Ce terme en tant que ‘lieu de travail’ est moderne : son sens premier était ‘tapis de table’ (XIV^e s.), issu probablement de *bure* < lat. *burra* ‘laine grossière’. Ensuite : ‘table sur laquelle on écrit, on travaille’, puis ‘cabinet, pièce où est installée la table de travail’ (cf. PR).

Les traducteurs ont dû inventer d’autres possibilités :

★ anc. fr. : *chanbre* (AF55),

★ Haury : *testudo* (LH45) ‘tortue ; carapace de tortue’,

★ Winkler : *museum* (LW52) ‘endroit consacré aux Muses, aux études’,

★ Schlosser : *officii sedes* (LS56) ‘siège de l’office’.

Haury est le seul à utiliser une métaphore : ‘carapace’, comme p.ex. on dit en français : « carapace de l'égoïsme ».

★ **caravane**

Dans le chap. XVIII, le Petit Prince rencontre une fleur dans le désert. Or, la *fleur, un jour, avait vu passer une caravane* (F78).

Ce terme est attesté depuis env. 1195 (cf. PR & TLFi). Il est entré dans la langue française lors des croisades, emprunté au persan *kār wān* ‘file de chameaux, troupe de voyageurs’, peut-être du sanskrit *karabha* ‘chameau’ (PR & TLFi). Dans les traductions, nous ne voyons que des descriptions :

★ anc. fr. : *Un jor la flor a veü là passer un train de chamiax* (AF63) : un train de chameaux,

★ Haury : *Flos autem homines aliquor iter una facientes quondam viderat* (LH53) : lat. *iter* ‘chemin qu’on fait, trajet, voyage ; route’,

★ Winkler : *Flos quondam lixarum mercatorumque agmen viderat praetervehi* (LW60) : ‘file/troupe/bande de vivandiers/valets d’armée et de marchands/commerçants’,

★ Schloser : *Cui flos, qui quondam commeatum mercatorum Arabico-rum praetervehi viderat* (LS65) : ‘passage/convoi de marchands/commerçants arabes’.

Dans aucune traduction, nous ne voyons le terme *caravane*. Il y a seulement des descriptions approximatives de cette notion.

★ **carrière**

Ce terme, tellement populaire de nos jours, tire ses origines dans l’it. *carriera* ‘chemin de chars’ (< lat. pop. **carraria* < lat. *carrus* ‘char’) et ce mot avait cette acception unique jusqu’en 1276 (cf. Mauro). Le PR situe la première attestation de ce terme dans la langue française en 1534.

Dans le livre, ce terme apparaît 2 fois dans des contextes similaires : dans le chap. I : *C’est ainsi que j’ai abandonné (...) une magnifique carrière de peintre* (F10) et dans le chap. II : *J’avais été découragé dans ma carrière de peintre par les grandes personnes* (F14) :

★ anc. fr. : *Ainsi ai lessié cheoir (...) une bele vie d’ymagier* (AF10), *fui molt desconfortez en mon mestier d’ymagier por les granz* (AF12),

★ Haury : *Hoc modo praeclaram spem in pingendo positam (...) reliqui* (LH2), *altorum hominum, a quibus (...) ab arte pingendi deterritus* (LH4),

★ Winkler : *Ita factum est ut eum vitae cursum, quo pictoris gloriam me adepturum sperabam, desisterem sequi* (LW8), *Spem picturae eripuerunt mihi (...) adulti homines* (LW10),

★ Schloser : *spem laudem pictoris mihi parandi abieci* (LS8), *altorum hominum, qui me (...) ab arte pingendi deterruerunt* (LS10).

Dans les propositions latines, on voit surtout *ars* ‘art’ et *spes* ‘espoir, espérance ; attente, perspective’. Partout, les équivalents ne sont qu’approximatifs de la *carrière*.

★ **carrosse**

Dans le chap. X, le Roi dit : *je n'ai pas de place pour un carrosse* (F50).

Le carrosse était une voiture de luxe, à quatre roues, suspendue et couverte. Ce terme est venu de l'italien *carrozza* au XVI^e s. (TLFi).

Dans les traductions : *char* (AF40) et *currus* 'char (de triomphe)' (LH32, LW39, LS41).

Tous ces équivalents ne sont pas exacts, parce qu'ils proposent les voitures hippomobiles, plutôt à deux roues, décorées et utilisées dans les réjouissances publiques.

★ **chapeau**

Ce mot apparaît 3 fois dans le chap. I (F10–11), où les grandes personnes ne voient que le chapeau dans le dessin du narrateur ; ainsi que 4 fois dans le chap. XI (F52–53), où le Petit Prince rencontre le vaniteux :

★ en anc. fr. c'est : *chapel* (AF10, 42–43) et *chapiax* (AF11) que l'on doit considérer comme anciennes variantes du *chapeau* français qui vient du bas lat. *cappellus* (issu du lat. class. *cappa* 'sorte de coiffure, couvre-chef'⁷¹) ; en lat. médiéval *capellus* 'couverture'⁷² (cf. TLFi).

★ quant au latin, la forme moderne du chapeau n'était pas connue dans l'Antiquité, donc dans nos traductions nous rencontrons 2 autres termes :

★ *petasus* (LH2–3, 33–34 ; LW7–9, 40–41 ; LS43–44) – pétase, chapeau à larges bords et à coiffe basse dont se servaient les gens de la campagne et les voyageurs pour s'abriter de la pluie et du soleil (cf. PR et Gaffiot 1934 : 1167). On voit bien que le pétase était assez populaire.

★ *pilleus* (LS8–9) – Gaffiot le décrit ainsi : « sorte de bonnet phrygien de laine, dont on coiffait les esclaves qu'on affranchissait (...) porté par un citoyen comme signe de liberté, p. ex. aux Saturnales, dans les festins, dans les fêtes » (Gaffiot 1934 : 1181). On rencontre ce terme seulement chez Schlosser qui l'utilise uniquement dans le chap. I.

★ **consigne**

Ce terme se trouve uniquement dans le chap. XIV, où le Petit Prince rencontre l'allumeur de réverbères fidèles à ses consignes. Ce mot y apparaît 8 fois (F63–64). Ce terme est indubitablement plus jeune que le *commandement* ou l'*ordre* et dérive du verbe *consigner*. Le PR date son apparition de la fin du XV^e s., mais précise qu'il est rare av. 1740.

Les traductions donnent les équivalents synonymiques : *comandemant* (AF50), *mandatum* (LH40–41), *iussus* (LW48, 50 ; LS52) et *praescriptum* (LS54).

Cependant, dans le passage *il aima cet allumeur qui était tellement fidèle à la consigne* (F64), 2 versions diffèrent par leurs paraphrases :

⁷¹ De l'étymon lat. *cappa* aussi : fr. *cape* et *chape*.

⁷² Curieusement, le *capellus* en latin classique était un diminutif de *caper* 'bouc' (cf. Gaffiot 1934 : 257), donc c'était 'chevreau, petit bouc'.

★ anc. fr. : *il ama cel home qui par boene foi maintenoit covanz et comandemanz* (AF52) – le mot *covanz* est le pluriel de l’anc. fr. *co(u)vant* (~ *co(u)vent* ~ *co(u)nvent* ~ *chouvent*) ‘accord, convention ; promesse, engagement ; union, liaison’ (Godefroy II : 348–349).

★ Schlosser : *Amabat enim hunc virum, qui officium suum tanta pietate exsequeretur* (LS54) : il remplissait/suivait jusqu’au bout ‘son service/devoir avec tant de piété’.

★ continent

Ce terme apparaît seulement 1 fois dans le chap. XVI : *sur l’ensemble des six continents* (F72). Or, il ne date que du XVI^e s., emprunté tardivement au latin *continens* [terra] au sens de ‘terre ferme’ (cf. PR & TLFi).

La plupart des traductions ont donné d’autres équivalents :

- ★ anc. fr. : *en les sis granz contrées* (AF59),
- ★ Winkler : *in omnibus sex orbis terrarum partibus* (LW56),
- ★ Schlosser : *in omnibus sex partibus orbis terrarum* (LS61),
- ★ sauf Haury qui a mis *continens* : *in sex his continentibus* (LH48).

★ drame

Le sens figuré de ce terme d’origine grecque, issu du domaine du théâtre, n’est attesté dans la langue française qu’en 1787 (cf. PR).

Dans le livre, il se trouve d’abord dans le chap. V, où le narrateur apprend des détails de la vie quotidienne du Petit Prince : *je connus le drame des baobabs* (F26) :

★ anc. fr. : *conui l’estoire des grans arbres as mil grainnes* (AF21).

Toutes les versions latines usent de périphrases, en marquant le sens du « dramatisme » par d’autres mots :

- ★ Haury : *de adansoniis atrocissima audivi* (LH13),
- ★ Winkler : *in miseriis regulus propter adansonia esset versatus, comperi* (LW19),
- ★ Schlosser : *comperi quantopere principulus ab adansoniis premertur* (LS21) – c’est-à-dire « combien il en était accablé ».

Le second cas est dans le chap. XIV, où l’allumeur de réverbères dit que sa planète « d’année en année a tourné de plus en plus vite, et la consigne n’a pas changé » : *C’est bien là le drame* (F63). Toutes les versions usent de périphrases soit donnent d’autres équivalents :

- ★ anc. fr. : *Est chose chestive et dolereuse* (AF50),
- ★ Haury : *Inde omnis haec calamitas!* (LH41),
- ★ Winkler : *En malorum atque miseriarum causam* (LW48),
- ★ Schlosser : *Inde omne hoc malum!* (LS54).

★ écho

Dans le chap. XIX, le Petit Prince, sur une haute montagne, criait en espérant que quelqu’un l’entende, en vain. Seul l’écho réfléchissait sa voix. La phrase *répondit l’écho* se répète 3 fois (F80).

Ce terme vient du lat. *echo* et celui-ci de l'anc. grec ἠχώ.

Seulement en anc. fr. et chez Winkler nous avons le même terme : *équos* (AF64) et *echo* (LW61–62).

Chez Haury et Schlosser, c'est : *vocis imago* 'représentation/imitation de la voix' (LH53) et *vox repercussa* 'cri répercuté' (LS66).

★ églises

Dans le chap. V, le narrateur dit : *Je fis remarquer au petit prince que les baobabs ne sont pas des arbustes, mais des arbres grands comme des églises* (F26). Cette comparaison montre la taille grandiose des baobabs.

Le terme *église* vient du lat. *ec(c)lesia* (< gr. ἐκκλησία 'assemblée') et date du XI^e siècle (PR & TLFi). D'abord il avait ce sens de 'assemblée réunissant les premiers chrétiens', et ensuite seulement 'édifice consacré au culte de la religion chrétienne', mais traditionnellement il s'agit du catholicisme, tandis que dans le langage courant, on dit *temple* pour le culte protestant (PR). Les Romains avaient leurs temples aussi (lat. sing. *templum*). Dans les traductions, nous avons d'autres comparaisons :

★ anc. fr. : *arbre grant com barroche ou torz* (AF22) : anc. fr. *bar-(r)och* ~ *basoche* 'église, basilique ; palais' (Godefroy I : 591) ou *torz* ~ *tors* 'taureau' (?) (cf. Gaudefroy VII : 747),

★ dans toutes les versions latines, c'est le temple : *arbores templis nostris altitudine pares* (LH13), *tam magnas arbores esse dixi quam templa* (LW19), *arbores eximia magnitudinis templis altiores* (LS21).

★ étiquette

Dans le chap. X, le Roi dit au Petit Prince fatigué : *Il est contraire à l'étiquette de bâiller en présence d'un roi* (F47).

Or, le terme *étiquette*, issu du mot picard *estiquette* n'est attesté en français qu'en 1387 en tant que 'poteau servant de but dans certains jeux' et il vient de l'ancien verbe *estiquer* 'attacher, ficher', d'origine germ. (néerl. *stikken*, frq. **stikkan* 'piquer') et de la même famille diachronique que 2 autres emprunts : *astiquer* et *ticket* (cf. TLFi & PR). En 1435, par extension, ce mot a acquis le sens 'petit écriteau (indiquant le contenu d'un objet)' et en 1691 'cérémonial de cour (noté sur un formulaire)' (TLFi).

Il est fort possible que le mot fr. *étiquette* ait été emprunté par l'espagnol comme *etiqueta* (cf. RAE) et qu'il soit revenu dans la langue française avec cette signification de 1691, à savoir : 'ordre de préséances ; cérémonial en usage dans une cour, auprès d'un chef d'État, d'un grand personnage' (cf. PR). L'histoire de ce concept est très intéressante :

Hugo Coniez (2011 : 48) précise que les fameuses étiquettes de la Cour d'Espagne désignent « le cérémonial imposé en Castille par Charles Quint en 1547 »⁷³ et il ajoute :

⁷³ Effectivement, Charles Quint (1500–1558) de la Maison des Habsbourg, duc de Bourgogne, devenu roi d'Espagne (1516) et empereur du Saint-Empire (1519), a pu or-

Ces règles, inventées par les ducs de Bourgogne issus des Valois au XIV^e siècle et à peine transformées par Charles Quint et Philippe II, avaient régi la cour de l'Espagne aux XVI^e et XVII^e siècles, pendant toute la période dite « du Siècle d'or ». On les connaît notamment par des versions rédigées à la fin du règne de Philippe IV, donc au milieu du XVII^e siècle, au crépuscule de la puissance espagnole. (Coniez 2011 : 48)

J.L. Sancho apporte des précisions : Philippe IV codifie, dans un cérémonial, « les étiquettes de la maison royale, fixées par une junta créée en 1647 et dont les travaux sont clôturés en 1651. Dès lors, le rythme de la cour espagnole gagne ou retrouve sa réputation de cycle immémorial » (Sancho 2009 : 124).

La première publication imprimée des règles dites *Etiquetas generales* est celle de Jean Dumont (Du Mont) en 1739⁷⁴, copiées d'un manuscrit du début du XVIII^e siècle. Ce manuscrit, intitulé *Etiquetas generales que han de observar los criados de la casa de Su Majestad en el uso y ejercicio de sus oficios*, existe toujours dans les archives espagnoles.⁷⁵

Dumont compare aussi l'étiquette la Cour royale de Madrid à la Cour impériale de Vienne et montre en quoi elle consiste :

L'Etiquette de la Cour Imperiale veut autant dire, que le contenu de toutes les Cérémonies, qui se pratiquent à la Cour de l'Empereur tant au solennel, qu'au domestique. C'est un Cérémonial, qui n'est point imprimé, & qu'on ne peut savoir, qu'en le voyant ou en l'entendant dire à ceux, qui ont passé quelque tems à Vienne, outre qu'il est sujet au changement.

Jean Bapt. Pacichelli [1641-1695], qui, après avoir presque parcouru tous les Pays & toutes les Cours de l'Europe, s'arrêta quelque tems à Cologne auprès du Nonce Apostolique, a remarqué plusieurs choses curieuses dans les mémoires, (...) qu'il a nommé *Memorie de Viaggi per l'Europa Christiana*. Il y parle entre autres choses (...) de la Cour d'Espagne & des règles trop severes que les Rois y sont indispensablement obligés d'observer ; par exemple qu'ils ne peuvent employer que 7. heures pour dormir, 2. heures par jour a manger, 1/2 heures,

ganiser la vie curiale d'après les règles issues de l'amalgame du cérémonial des cours de Bourgogne, d'Espagne, d'Autriche, d'Allemagne. Son fils, Philippe II, roi d'Espagne, a continué ces coutumes établies.

D'ailleurs, les relations entre les cours d'Habsbourg à Vienne et à Madrid étaient étroites, y compris des mariages entre les cousins, donc la connaissance des étiquettes circulait plus facilement entre ces deux coins d'Europe. D'ailleurs en France, la femme de Louis XIII et la femme de Louis XIV venaient de la famille Habsbourg aussi.

⁷⁴ Dumont l'explique : « L'Etiquette la Cour d'Espagne a pour base le Cérémonial qui s'observoit autrefois à la Cour des Ducs de Bourgogne, une des mieux réglées qui fût alors ; on y a fait de tems à autre divers changemens, & on a toujours eu grand soin d'ôter au Public la connoissance de cette Etiquette, dont le Registre est confervé dans la Bibliotheque de l'Escorial, ensorte que c'est comme par miracle que nous en avons découvert une Copie que nous avons fait exactement collationé sur celle de l'Escorial, ainsi on a ici en entier cette célèbre Etiquette, qui paroît en public pour la première fois » (Dumont II : 237, note en bas de page).

⁷⁵ On peut voir sa version scannée sur le site de la Bibliothèque Nationale d'Espagne : <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000125515&page=1> (accès en déc. 2018).

pour jouir de la Conversation de la Reine, ou de quelque autre. Tout le monde sait pourtant, qu'il s'en faut beaucoup que l'Étiquette de la Cour de Vienne ait des règles aussi sévères, que celle de Madrid, quoique l'Empereur Léopold ait partagé toutes les heures du jour avec tant d'exactitude, & qu'il les ait observées, sans s'en jamais départir à moins qu'il ne fût arrivé quelque cas extraordinaire. (Dumont I : 682)

Le prestige des règles des étiquettes espagnoles pouvait se répandre vers d'autres cours européennes, grâce à la puissance des Habsbourgs et ensuite des Bourbons qui y voyaient la continuation de l'étiquette bourguignonne de Charles Quint (cf. Tettart-Vittu 2009 : 216).

Par contre, la renommée des étiquettes espagnoles en France vers la fin du XVII^e siècle est due non seulement aux liens de parenté et aux relations diplomatiques entre les cours espagnole et française, mais probablement aussi à la publication d'un récit de voyage épistolaire de la comtesse M.-C. d'Aulnoy. Or, durant son voyage en Espagne, dans sa lettre du 28.9.1680, elle décrit ainsi les étiquettes de la cour de Madrid :

j'ai appris qu'il y a certaines règles établies chez le Roi, que l'on suit depuis plus d'un siècle, sans s'en éloigner en aucune manière. On les appelle les étiquettes du palais. Elles portent que les Reines d'Espagne se coucheront à dix heures l'été et à neuf heures l'hiver. (...) Voici comment il est marqué dans l'étiquette que le Roi doit être lorsqu'il vient la nuit de sa chambre dans celle de la Reine (...).

Il y a une autre étiquette, c'est qu'après que le Roi a eu une maîtresse, s'il vient à la quitter il faut qu'elle se fasse religieuse (...).

Il est encore marqué que le Roi donnera quatre pistoles à sa maîtresse (...) Philippe IV, père du Roi d'à présent, ayant entendu parler de la beauté d'une fameuse courtisane, fut la voir chez elle ; mais, religieux observateur de l'étiquette, il ne lui donna que quatre pistoles. (...)

On sait, par l'étiquette, le temps fixe que le Roi doit aller à ses maisons de plaisir, comme à l'Escorial, à Aranjuez, (...) et on va, dès le matin, l'éveiller pour l'habiller de l'habit qui est décrit dans l'étiquette (...). (d'Aulnoy 1874 : 525-527)

Cependant, la gloire des étiquettes espagnoles s'est bientôt altérée. Coniez (2011 : 48) rappelle que le duc de Saint-Simon, ambassadeur de France en Espagne 1721-1722, observe un triste déclin des anciennes étiquettes, surtout par les changements introduits par les Bourbons récemment installés à Madrid.⁷⁶

Il y a aussi d'autres hypothèses de l'étymologie du terme *étiquette*. Par exemple, Charles Beaulieux (1952 : 239-240), en suivant le *Dictionnaire universelle* de Furetière, avance la sienne selon laquelle, l'*étiquette* viendrait d'une mauvaise prononciation de la formule latine *Est hic questio*, portée par les sacs de procès.

⁷⁶ Puisque Charles II d'Espagne (fils de Philippe IV d'Espagne) de la dynastie des Habsbourg est mort sans descendance en 1700, c'est Philippe, le petit-fils de Louis XIV, de la Maison des Bourbons qui est couronné roi d'Espagne en tant que Philippe V.

Dans les traductions, diverses descriptions de ce phénomène culturel :

- ★ anc. fr. : *Baillier quant li rois est en presant n'est point corteisie* (AF37),
- ★ Haury : *A majestate regia alienum est coram rege oscitare* (LH29),
- ★ Winkler : *Non decet (...) coram rege oscitari* (LW35),
- ★ Schlosser : *Monarcha praesente (...) non decet oscitare* (LS37).

★ experts

Ce terme se trouve dans le chap. XXIII, où un marchand vend des pilules qui apaisent la soif, ce qui peut économiser du temps. Le marchand explique leur effet favorable : *Les experts ont fait des calculs* (F95).

Or, le mot *expert*, issu du lat. *expertus*, n'est substantivé en français qu'au XVI^e siècle (cf. PR), donc les traducteurs n'ont pas pu y recourir :

- ★ anc. fr. : *Li cleric sage ont bien conté* (AF76),
- ★ Haury : *Periti subductis rationibus dixerunt* (LH65) : 'les hommes d'expérience (ceux qui savent par expérience, qui s'y connaissent, qui ont la pratique), ayant tout calculé, ont dit',
- ★ Winkler : *Harum rerum periti rationem inierunt* (LW74) : 'les hommes d'expérience dans ces choses ont pris leurs mesures',
- ★ Schlosser : *Hac in disciplina versuti rationem subdixerunt* (LS80) : 'Par ici, les astucieux dans l'instruction ont fait un compte'.

★ fauve

Tout au début du livre, le narrateur présente son dessin d'enfance : *Ça représentait un serpent boa qui avalait un fauve* (F9).

La couleur fauve prend son origine dans le bas lat. *falvus* (issu de francique **falw*), mais le fauve elliptiquement en tant que 'bête fauve' n'apparaît dans la langue française qu'en 1573 (cf. PR). Voici des périphrases :

- ★ anc. fr. : *et mostroit un serpent boa qui manjoit une salvage beste* (AF9),
- ★ Haury : *Picta erat boa serpens beluam exsorbens* (LH1),
- ★ Winkler : *Picta erat anguis mirabili corporis magnitudine feram devorans* (LW7),
- ★ Schlosser : *Boa serpens picta erat, quae beluam hauriebat* (LS7).

La *belua* 'gros animal ; bête ; chose monstrueuse' se répète 2 fois (chez Haury et Schlosser), tandis que *fera* (chez Winkler) est une 'bête sauvage'.

★ général

Dans le chap. X, le Roi parle de ses « ordres raisonnables », en utilisant le personnage d'un général : *si j'ordonnais à un général de se changer en oiseau de mer, et si le général n'obéissait pas, ce ne serait pas la faute du général* (F48) et *Si j'ordonnais à un général de voler d'une fleur à l'autre à la façon d'un papillon, ou d'écrire une tragédie, ou de se changer en oiseau de mer, et si le général n'exécutait pas l'ordre reçu, qui, de lui ou de moi, serait dans son tort ?* (F49).

Or, le terme *général* (au sens ‘officier du plus haut grade, celui qui commande en chef une armée’) vient du *capitaine général* et ne date que du XVI^e siècle (PR). Dans les traductions analysées :

★ anc. fr. : *conestable(s)* (AF37, 39) : ‘connétable, grand officier de la Couronne, chef suprême de l’armée’ (PR) ; ce terme est connu depuis le XII^e siècle, il est issu du bas lat. *comes stabuli* ‘comte de l’étable’,

★ dans toutes les versions latines : *dux* (LH29–30 ; LW36–37 ; LS38, 40) ‘conducteur, guide ; chef, général ; chef du troupeau qui marche’ (cf. Gaffiot 1934 : 566).

★ géographie, histoire, grammaire, calcul

Trois premiers termes sont d’origine grecque par l’intermédiaire du latin : fr. *géographie* < lat. *geographia* < anc. gr. γεωγραφία ‘description de la terre’ ; fr. *histoire* < lat. *historia* < anc. gr. ιστορία ‘enquête, examination, observation, étude ; compte-rendu’ ; fr. *grammaire* < lat. *grammatica* < anc. gr. γραμματική.

Enfin le terme fr. *calcul*, attesté en 1484, vient du verbe *calculer*, attesté en 1372 (cf. PR) et issu du bas lat. *calculare* < lat. *calculus* ‘caillou’ (diminutif du lat. *calx* ‘petite pierre’), parce que les cailloux servaient autrefois à compter.

Dans 2 endroits (chap. I et II), le narrateur parle de ce qu’il a dû apprendre, ayant abandonné sa carrière de peintre à l’âge de 6 ans, parce que les grandes personnes lui avaient conseillé de *s’intéresser plutôt à la géographie, à l’histoire, au calcul et à la grammaire* (F10) et *j’avais surtout étudié la géographie, l’histoire, le calcul et la grammaire* (F14).

★ Dans ces deux passages, nous avons :

★ anc. fr. : *d’apprendre et enseigner places et leus dou monde, estoire de la contrée, contes et lengue françoise* (AF10) et *j’avoie appris les places et leus dou monde, l’estoire des contrées, les contes et la lengue françoise* (AF12) ;

★ les versions latines donnent : *geographia* (LH2, 4 ; LW8, 10 ; LS8, 12) ; *historia* (LH2, 4 ; LW8, 10 ; LS8, 12), *mathematica* (LH2, 4 ; LS8, 12) et *arithmetica* (LW8, 10) ; *grammatica* (LH2, 4 ; LW8, 10 ; LS8, 12).

★ Dans le chap. XV, le seul terme *géographie* apparaît aussi 2 fois dans l’expression *livres de géographie* (F69–70) : *livre des sages és places* (AF55), *livre des leus et places* (AF57) ; *libri qui de geographia sunt* (LH45), *de geographia libri* (LH46) ; *libri geographici* (LW53, LS57–58), *opera geographica* (LW54).

Ces livres sont écrits par le *géographe* (F67–71) : en anc. fr. : *sages en terres et places* (AF55), *sages és places et parties* (AF55), *sages es places* (AF56) ou brièvement *sages* (AF55–56, 58) ou bien *cil qui escrivoit les livres* (AF57) ; dans toutes les versions latines : *geographus* (LH44–47 ; LW51–54 ; LS56–59).

★ Le terme *calcul* se trouve encore dans l'expression **faire le calcul** dans 2 autres endroits :

✦ dans le chap. XVII : *Vous leur conseillerez donc de faire le calcul* (F74) :

★ anc. fr. : *Don alez les conseilier et admonester de mialz conter* (AF60),

★ Haury : *Hortabere igitur eos ut rationem subducant* (LH49),

★ Winkler : *Hortamini igitur eos ut rationem ineant* (LW57),

★ Schlosser : *Suadite igitur iis, ut rationem instituant* (LS62) ;

✦ et dans le chap. XXIII : *Les experts ont fait des calculs* (F95) :

★ anc. fr. : *Li clerc sage ont bien conté* (AF76) :

★ Haury : *Periti subductis rationibus dixerunt* (LH65),

★ Winkler : *Harum rerum periti rationem inierunt* (LW74),

★ Schlosser : *Hac in disciplina versuti rationem subduxerunt* (LS80).

★ Le terme *histoire* est assez large sémantiquement en français moderne, donc il apparaît plusieurs fois dans d'autres contextes aussi :

✦ dans le chap. I : *dans un livre sur la Forêt Vierge qui s'appelait « Histoires Vécues »* (F9) :

★ anc. fr. : *cil livres ert clamez Estoires veraies* (AF9),

★ Haury : *qui liber inscribatur: «Narratiunculae a vita ductae»* (LH1),

★ Winkler : *qui inscriptus erat Verae fabulae* (LW7),

★ Schlosser : *qui liber »Fabulae verae« inscribitur* (LS7).

✦ dans le chap. IV : *J'aurais aimé commencer cette histoire à la façon des contes de fées* (F24) :

★ anc. fr. : *Eüsse volu anprendre ceste estoire com font les estoires de fées et guivres* (AF20) – malgré une tautologie, il y a ici une locution assez proche sémantiquement du conte.

Pourtant dans toutes les versions latines, le terme *historia* n'apparaît pas :

★ Haury : *Juvisset me narrationem hanc tanquam fabulam fictam incipere* (LH12),

★ Winkler : *Fabellarum more exorsurus eram hunc libellum his verbis* (LW18),

★ Schlosser : *Ego praetulissem hanc fabulam more fabularum fictarum incipere* (LS19).

✦ dans le chap. VIII : *Cette histoire de griffes, qui m'avait tellement agacé, eût dû m'attendrir...* (F42) :

★ anc. fr. : *L'estoire des griffes, qui m'avoit desconforté, devoit m'atalanter...* (AF33).

Mais dans aucune version latine, une telle tournure n'apparaît point :

★ Haury : *Ungues illi, quos tam moleste tuleram, me misericordia potius commovere debuerunt* (LH24),

★ Winkler : *Flos cum tigrum unguis atque morsum irridebat, meam iram irritabat; debebam autem animo commoveri atque leniri* (LW31),

★ Schlosser : *Florem unguis tigrinum ludibrio habentem moleste ferebam. Qui potius autem animum meum misericordia commovere et lenire debebat...* (LS32).

✦ dans le chap. XXIV : *j'avais écouté l'**histoire** du marchand en buvant la dernière goutte de ma provision d'eau* (F96) :

★ anc. fr. : *et j'avoie oï l'**estoire** dou marchant en bevant la darienne gote de ma botele d'eve* (AF76),

★ Haury : *dum de mercatore audio, ultimam aquae stillam quam itineris causa provideram biberam* (LH66),

★ Winkler : *deque pilularum mercatore **fabulam** audiebam cum ultimam, quae reliqua erat, aquae guttulam hausit* (LW74),

★ Schlosser : *De mercatore pilularum **fabulam** audiveram, ultimum aquae haustulum, qui reliquus erat, biberam* (LS81).

✦ dans le chap. XXVI : *Quelle est cette **histoire-là** ! Tu parles maintenant avec les serpents !* (F106) :

★ anc. fr. : *Quex est ceste **noveau chose*** (AF84),

★ Haury : *Quae **fabula** ista est?* (LH75),

★ Winkler : *Quid narras vel quid agis?* (LW82),

★ Schlosser : *Quaenam haec est **fabula**?* (LS91).

✦ dans le chap. XXVI : *Petit bonhomme, n'est-ce pas que c'est un mauvais rêve cette **histoire** de serpent et de rendez-vous et d'étoile...* (F108) :

★ anc. fr. : *Mes anfes, ceste **estoire** de serpent, de parlemant que n'estuet mie mantir, d'estoile errant, est ce point songes orz et leiz* (AF86).

Mais dans aucune version latine cette tournure n'apparaît point :

★ Haury : *Puerule, nonne ea in febris somniavi quae de serpente et de constituto et de stella...* (LH76),

★ Winkler : *Mi puella, nonne haec in somniis tibi visa putas? Te cum serpente collocutum, diem profectionis esse constitutam, ea quae de stella tua narravisti?* (LW84),

★ Schlosser : *Puerule, nonne putas te haec omnia in somniis febrilibus vidisse, quae de serpente, de die discessus constituti, de stella tua narravisti?* (LS92)

✦ dans le chap. XXVII : *Je n'ai jamais encore raconté cette **histoire*** (F113) :

★ anc. fr. : *Onc ne contai ceste **estoire*** (AF91),

★ Haury : *Haec nondum cuiquam narravi* (LH81),

★ Winkler : *Numquam hanc **fabulam** narraveram* (LW89),

★ Schlosser : *Nemini umquam hanc **fabulam** narravi* (LS97).

★ girouette

Dans le chap. XXV, le pilote et le Petit Prince trouvent un puits : *Et la poulie gémit comme gémit une vieille **girouette** quand le vent a longtemps dormi* (F99).

Le terme *girouette* est attesté vers 1160–1174, issu de l'anglo-normand *wirewire* (TLFi). Son origine est visible dans la traduction en anc. fr. :

★ anc. fr. : *Puis la çoingnole se comança à plaindre com viez virevire quant galerne grant piece a dormi* (AF80),

★ Haury : *At motus orbiculus ingemiscere visus est, quemadmodum vetus **index** ingemiscere videtur postquam venti diu quievere* (LH69) – le mot *index* est un terme très large sémantiquement et ici il peut signifier 'indice', ce qui laisse ce passage un peu obscur au lecteur potentiel,

★ Winkler : *Quae trochlea stridebat tamquam **ventimolinae rota** longo excussa somno* (LW78) : 'roue du moulin à vent',

★ Schlosser : *Rotula ingemuit tamquam **vexillum** e somno diuturno vento excitatum* (LS84) – le choix de ce mot est étonnant, parce que lat. *vexillum* (diminutif de *velum* 'voile de navire') est 'étendard, drapeau, enseigne de la cavalerie, ou des corps ; drapeau [de couleur rouge placé sur la tente du général pour donner le signal du combat]' (cf. Gaffiot 1934 : 1669).

★ globe

Ce mot apparaît d'abord dans le chap. VIII, parce que la Rose a demandé au Petit Prince de la mettre à l'abri sous le globe (F41). Ensuite, dans le chap. IX (F43–44), XXI (F91) et dans le chap. XXVII (F113, 115), où c'est précisé qu'il s'agit du *globe de verre*.

Or, le *globe* vient du lat. *globus* '1. globe, boule, sphère ; 2. masse, amas, amoncellement ; 3. peloton de troupes, foule, masse, groupe compact ; 4. sorte de pâtisserie en boulette' (cf. Gaffiot 1934 : 715). En fr. moderne, ce mot a aussi 4 acceptions, mais un peu différentes par rapport au latin : '1. boule, sphère ; 2. sphère d'un astre, orbe ; 3. sphère matérielle représentant le globe terrestre, le globe céleste ; 4. sphère ou demi-sphère creuse de verre, de cristal' (cf. PR & TLFi). Puisque cette dernière signification française est introuvable en latin et en anc. fr., les traducteurs ont dû inventer d'autres moyens :

★ anc. fr., c'est toujours *voirre* (AF32, 34, 72, 93) : 'verre',

tandis que dans les traductions latines, le répertoire est plus riche :

★ Haury : *tegumentum vitreum* 'couverture en verre' (LH23, 25, 63, 81, 83), *tegumentum* (LH27).

★ Winkler : *vitrum* (LW30, 34, 70), *tegumentum vitreum* (LW32) – chez ce traducteur, le terme est omis à la p. 32, 89 et 91 grâce à l'emploi du verbe *obtego, -ere* 'recouvrir ; cacher'.

★ Schlosser : *globus vitreus* (LS31, 36), *tegimentum vitreum* (LS34, 36), *tectum vitreum* 'toit en verre' (LS76, 97).

★ jeudi

Dans le chap. XXI, le renard parle des habitudes des chasseurs : *Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux !* (F90).

Or le mot *jeudi* vient du lat. *Jovis dies* ‘jour de Jupiter’. La forme *Iovis/Jovis* est le génitif (devenu nominatif grâce à la fréquence d’emploi) du nom de *Iup(p)iter/Jup(p)iter*, dieu du ciel et de tous les êtres, ainsi que chef des autres dieux dans la mythologie romaine.

Il vaut la peine de rappeler que l’Europe chrétienne connaît la division de la semaine en 7 jours d’après la Genèse, mais déjà la semaine romaine comptait le même nombre des jours :

dès le début de l’empire, (...) la foi astrologique (...) y avait introduit, à côté de la vieille division officielle des kalendes (...), des nones (...) et des ides (...), l’usage des semaines aux sept jours subordonnés aux sept planètes dont les mouvements étaient censés régir l’Univers (Carcopino 1956 : 172).

À part le jeudi, les autres jours étaient : *Lunae dies* ou *dies Lunae* ‘jour de Lune’, *Martis dies* ou *dies Martis* ‘jour de Mars’, *Mercurii dies* ou *dies Mercurii* ‘jour de Mercure’, *Veneris dies* ou *dies Veneris* ‘jour de Vénus’, ou *Saturni dies* ou *dies Saturni* ‘jour de Saturne’⁷⁷, *dies Solis* ‘jour du soleil’⁷⁸. Curieusement, l’avènement du christianisme n’a pas changé cette dénomination romaine dans beaucoup de langues issues du latin (p.ex. en français⁷⁹) ; d’autres ont aussi utilisé des calques en remplaçant les dieux dans certains jours (p.ex. en anglais⁸⁰).

Dans toutes les traductions, les versions du jeudi sont similaires :

★ anc. fr., c’est *Il querolent chascun juësdî ansamble o les meschines de ceste contrée. Por coi est juédiz jorz merveilleus !* (AF70).

★ Haury : *ut Jovis die quoque cum puellis viculi choros agant. Itaque Jovis die mirifice fruor!* (LH61),

★ Winkler : *Iovis diebus cum puellis, quae in pago habitant, saltare. Quare Iovis dies iis maxime cordi est atque gaudio* (LW68),

★ Schlosser : *ut die Iovis cum puellis vicanis saltent. Inde fit, ut die Iovis mirifice fruor!* (LS75).

★ jungle

Tout au début du chap. I, le narrateur raconte ses souvenirs d’enfance : *J’ai alors beaucoup réfléchi sur les aventures de la jungle* (F9).

Le mot *jungle* vient du sanskrit et de l’hindoustani, par l’intermédiaire de l’anglais, suite à la colonisation anglaise des Indes. Sa première attestation française ne date que de la fin du XVIII^e siècle (TLFi & PR), donc nos traductions offrent d’autres équivalents :

⁷⁷ Appelé aussi *dies Sabbati* ‘jour du sabbat’.

⁷⁸ Appelé aussi *dies Dominica* ou *dies Dominicus* ‘jour du Seigneur’.

⁷⁹ Sauf : *samedi* < *sambati dies* < *sabbati dies* ; et *dimanche* < *dies dominicus*.

⁸⁰ La semaine anglaise : jour de Lune : ang. *Monday* ; jour de Mars : ang. *Tuesday* (dieu germ. Tyr = dieu romain Mars) ; jour de Mercure : ang. *Wednesday* (dieu germ. Woden/Odin = dieu rom. Mercure) ; jour de Jupiter : ang. *Thursday* (dieu germ. Thor = dieu rom. Jupiter) ; jour de Vénus : ang. *Friday* (déesse germ. Frigg(a) = déesse rom. Vénus) ; jour de Saturne ; ang. *Saturday* ; jour du soleil : ang. *Sunday*.

★ anc. fr. : *Adonques ai molt songié as estoires de la **parfonde gaudine*** (AF9), où nous voyons le sens ‘bois profond’. Or, le mot *gaudine* avait 4 acceptions en anc. fr. : 1. ‘feillée, bocage, bois’, 2. ‘abri, sauvegarde’, 3. ‘femme galante, femme de mauvaise vie’, 4. ‘femme joyeuse, femme gentille, agréable’ (cf. Godefroy IV : 245, 309). Bien sûr ici, il s’agit de la 1^{re} acception : *gaudine* est un emprunt germanique, apparenté à l’allemand *Wald* ‘forêt, bois’ (cf. FEW XVII : 486).

Dans les versions latines, la description est similaire, mais exprimée avec d’autres termes :

★ Haury : *Tum ego de eis quae **in dumetis ac paludibus** illis casu fiunt multum mecum cogitavi* (LH1) : ‘dans les ronceraies/buissons et les marais/marécages’ ;

★ Winkler : *Multum eo tempore cogitabam quae in hisce **vastissimis silvis** essent pericula, spectacula, monstra* (LW7) : ‘dans les forêts les plus vides/désertes/sauvages/incultes’ ;

★ Schlosser : *Multum mecum cogitabam de periculis, quae in **silva vetustissima** imminent* (LS7) : ‘dans la plus vieille forêt’.

★ maison

Le mot fr. *maison*, attesté vers 980 (PR), vient du lat. *mansio(nem)* (< lat. *manere* ‘rester’).

Les maisons dans l’Antiquité et au Moyen Âge avaient des formes différentes par rapport à celles d’aujourd’hui : dans l’Empire Romain, les riches habitaient dans une *domus* qui était une vaste maison⁸¹ composée

de salles dont les proportions ont été calculées une fois pour toutes, l’usage a été fixé d’avance, et qui se rangent les unes après les autres suivant un ordre invariable : *fauces, atrium, alae, triclinium, tablinum, péristyle*. (...) La *domus*, directement issue de l’architecture hellénistique, s’étale dans le sens horizontal (Carcopino 1956 : 39).

Les Romains plus modestes habitaient dans une maison plus étroite et ayant des étages, appelée *insula*, qui

comprend, réunies en *cenacula*, c’est-à-dire en logements séparés et distincts comme nos « appartements », des pièces qui n’ont reçu aucune affectation préalable, (...). L’*insula*, (...) née probablement dans le courant du IV^e siècle avant notre ère, de la nécessité d’héberger, derrière les murs dits Serviens, une population en progression continue, se développe dans le sens vertical (Carcopino 1956 : 39)

Un autre type d’habitations dans l’Empire Romain était *casa* ‘cabane, chaumière ; baraque ; propriété rurale, petite ferme’ (cf. Gaffiot 1934 : 270). C’était une pauvre et simple maison à la campagne qui faisait penser à l’isba russe.

⁸¹ J. Carcopino dit que, par exemple, « les *domus* de Pompéi s’étalaient aisément sur 800 et 900 mètres carrés » (Carcopino 1956 : 47).

Encore avant la conquête romaine, les « Gaulois vivaient à la campagne, dans des huttes rondes en argile et en branchages, couvertes de chaume, quelquefois faites de pierres sèches » (Lot 1948 : 72, cf. aussi Babeau 1883). Ensuite, avec les Romains, les maisons dans les villes ont commencé à suivre le modèle romain (cf. Vipard 2007).

Après l'arrivée des Francs, le mot *borde*, issu du francique **borda* 'maison de planches' (< **bord* 'planche'), s'est implanté dans la langue des habitants de la Gaule. Ce mot est attesté en 1172-1175 en tant que 'petite maison, cabane' ; au XVI^e s. il a pris le sens de 'métairie, ferme' (TLFi, cf. aussi Cursente 2005). Aujourd'hui, le dictionnaire note ce terme comme « vieilli » et « régional », et il l'explique ainsi : 'petite ferme, métairie, établie aux environs d'une seigneurie, et destinée à fournir au maître les légumes et les volailles' (TLFi). Les mots fr. *borderie* et *borde* appartiennent à la même famille diachronique.

Le mot français *maison* apparaît dans 2 sens dans le texte :

★ 'bâtiment d'habitation' : dans le chap. IV, le narrateur dit que la planète du Petit Prince *était à peine plus grande qu'une maison* (F21). Ensuite, il décrit une attitude matérielle des personnes adultes quand on dit : « J'ai vu une belle maison », parce qu'elles ne parviennent pas à s'imaginer cette maison. Il faut leur dire : « J'ai vu une maison de cent mille francs » (F23). Dans ces deux passages, les traductions donnent : *borde* (AF18, 20) et *domus* (LH9, 12 ; LW16-18, LS17-18).

Cependant, dans le chap. XIV, le narrateur dit que l'allumeur de réverbères habitait *une planète sans maison* (F62) : *ostex* (AF49) et *domus* (LH40). Dans deux autres versions, la 'maison' n'est pas mentionnée : c'est seulement *stella inculta* (LW47, LS52) 'étoile inculte'.

Dans le chap. XXIV, le narrateur raconte : *Lorsque j'étais petit garçon j'habitais une maison ancienne, et la légende racontait qu'un trésor y était enfoui. (...) il enchantait toute cette maison. Ma maison cachait un secret (...) qu'il s'agisse de la maison* (F98). Les traductions donnent : *ostex* ~ *ostel* (AF78), *domus* (LH68), *domuncula* (LW76), *casa* (LS82).

★ 'domicile, chez-soi' : dans le chap. III, quand le Petit Prince dit que la caisse servira au mouton *de maison* (F19), les traductions donnent : *ostex* (AF16) et *tectum* (LH8, LW14, LS16).

En somme, dans les versions latines, nous avons : *domus*, *domuncula*, *casa* et *tectum* 'toit, toiture de maison ; abri, maison'.

En anc. fr. nous avons : *borde* 'cabane ; maison champêtre' d'origine germ. (cf. FEW XV/1 : 187) et *ostex* ~ *ostel* 'logis, demeure, habitation' (Godefroy IV : 502) < lat. *hospitalis* (adj. substantivé).

★ mètre

Dans le chap. XXVI, le narrateur raconte : *J'étais à vingt mètres du mur* (F104).

Le terme *mètre*, issu du lat. *metrum* (< gr. μέτρον), est attesté vers 1220 en tant que 'mesure du vers', mais comme 'unité principale de lon-

gueur' il ne date que de 1791 (cf. PR & TLFi). Et finalement en 1983, il est défini par la longueur du trajet parcouru dans le vide par la lumière en 1/299 792 458 de seconde.

Les traducteurs ont donc dû trouver d'autres équivalents :

★ en anc. fr. : *J'estoie à dis toises de la maisière* (AF83) – nous voyons le terme *toise* 'ancienne mesure de longueur valant 6 pieds (soit près de 2 mètres)', c'est pourquoi, le narrateur en donne le nombre *dis* '10'. Il est issu du lat. médiéval *teisa* (< lat. cl. *tensa* 'étendue', participe passé au féminin du verbe *tendo, tendere* '(é)tendre'), est attesté en français au milieu du XII^e siècle (PR),

★ en latin : *Etsi viginti passus a muro aberam* (LH73), *Viginti passus a muro aberam* (LW81), *Viginti passus a muro distabam* (LS89). Or lat. *passus* 'pas' était aussi une mesure romaine équivalant env. 1,48 mètres, soit 2 grades (enjambées) ou 5 pieds romains. Et 1000 pas faisaient 1 mille romain (voir ci-dessous).

★ mille

L'expression *à mille milles* (« de toute terre/région habitée » ou « de tous les endroits/régions habité(e)s ») apparaît 4 fois dans le chap. II (F12, 14) et 1 fois dans le chap. XXV (F103).

Or, le terme fr. *mille* vient du mille romain, ancienne mesure de distance, comptant mille pas (1 481,5 m).

★ anc. fr. c'est partout : *à mile liues gallesches* (AF11–12, 82), où nous voyons lieues gauloises. Or la *lieue* (< lat. *leuca* d'origine gauloise) est une ancienne unité de distance d'env. 4 km.

★ Haury : partout *mille milia passuum* (LH3–4, 72),

★ Winkler : *decies centenīs milibus passuum* 'dix fois cent mille pas' (LW9–10) et *sescentis milibus passuum* 'six cent mille pas' (LW80).

Chez les deux traducteurs ci-dessus, on voit donc « pas ».

★ Schlosser : *chiliometrum* (d'origine grecque), c'est-à-dire 'kilomètre' (= 1000 mètres) : *duo milia chiliometrorum* (LS10, 12) et *milia chiliometrorum* (LS12), ainsi que *sescentis milibus passuum* (LS87).

Dans le chap. XVII, nous avons encore un usage du terme *mille* : *sur une place publique de vingt milles de long sur vingt milles de large* (F74), ce qui est rendu :

★ en anc. fr. : *sor un grant chanp de dis liues de long et autretant com lée* (AF60), donc on voit bien le changement du terme et de sa quantité,

★ les versions latines sont identiques à l'original : *foro quadrato viginti milium passuum quoque versus* (LH49) / *area longitudinis viginti milium passuum amplitudinisque viginti milium passuum* (LW57) / *area quadrata viginti milium passuum* (LS62).

★ ministre

Dans le chap. X, le Roi dit au Petit Prince : *je te fais ministre* (F50) et, interrogé par ce dernier, le Roi précise qu'il s'agit de celui de la justice.

Le terme fr. *ministre* vient du lat. *minister* ‘serviteur’, mais son sens ‘haut fonctionnaire du gouvernement’ ne date que du XVII^e s. (cf. PR) :

★ anc. fr. : *seneschal (de justise)* (AF40) – le terme fr. *sénéchal* est d’origine germanique ; attesté depuis la fin du XI^e siècle (cf. TLFi),

★ Haury : *munus (iure)* (LH31) – lat. *munus* est ‘office, fonction ; obligation, charge ; tâche accomplie, produit, œuvre ; service rendu ; don, présent ; faveur ; spectacle public’ (Gaffiot 1934 : 1003) ; donc il s’agit d’un ‘office (de justice)’,

★ Winkler : *administer (a iudiciis)* (LW38) – lat. *administer* est ‘celui qui prête son aide, ministère, aide, agent’ (Gaffiot 1934 : 46) ; donc il s’agit d’un ‘agent (d’actions judiciaires ou de jugements),

★ Schlosser : *administer* (LS40) / *iustitiae moderator* (LS41).

On voit bien que tous ces équivalents ne sont qu’approximatifs.

★ monarque

Dans le chap. X, le Roi est parfois appelé *monarque* (F47, 51).

Or, le terme *monarque*, issu du bas latin *monarcha* (< anc. grec μονάρχης < μόνος ‘seul’ + ἀρχός ‘commandant’) ne date que de 1361 en français (PR). Par conséquent, dans les traductions nous trouvons : *roi(s)* (AF37, 41), *rex* (LH29, 32 ; LW35, 39 ; LS37), *monarcha* (LS41).

En outre, dans deux autres passages, ledit monarque a une épithète particulière : *C’était un monarque absolu* (F48) et *Car non seulement c’était un monarque absolu mais c’était un monarque universel* (F49).

On admet que l’idéologie de l’absolutisme royal est née avec la publication de l’ouvrage *De regimine principum* en 1279 par saint Augustin Gilles de Rome, comme cadeau adressé au futur Philippe le Bel (cf. Boudet 2005 : 330–334). Ainsi cette idéologie, encore en germe sous Philippe le Bel à la fin du XIII^e s., n’a trouvé sa meilleure incarnation que dans la personne de Louis XIV au XVII^e s. (cf. Croix & Quéniart 2005 : 333–347). Et même si les souverains-autocrates de divers types étaient connus depuis l’aube des temps (p.ex. pharaons en ancienne Égypte), le terme *monarque absolu* n’acquiert son plein sens qu’à partir du règne du Roi-Soleil.

D’entre les traductions analysées, celle en ancien français et celle de Schlosser ont rendu cette expression presque littéralement, même si cela témoigne de leur parachronisme :

★ anc. fr. : *Ert rois absoluz* (AF37) et *Puis que n’ert pas solemant uns rois qui reignoît absolument, mes ert ausimant uns rois qui reignoît universaumont* (AF38),

★ Schlosser : *Monarcha absolutus erat* (LS38) et *Imperio monarchae absoluti enim non solum omnia, sed universa subiecta erant* (LS38).

Cependant Haury et Winkler se sont décidés à décrire cette notion avec d’autres mots :

★ Haury : *quippe quem penes solum dominatio esset* ‘certes il était le seul à avoir la domination (souveraineté, pouvoir absolu)’ (LH29) et *Etenim non modo penes se omnem, verum etiam omnium dominatum esse*

arbitratur 'Et de fait, non seulement en toute sa possession, mais encore il croyait être maître de tout' (LH30),

★ Winkler : *Omnia suo imperio subiecta erant* 'tous [hommes et choses] étaient sujets (soumis, assujettis) de son empire (domination, souveraineté)' (LW36) et *Nam non solum omnia imperio suo erant subiecta, sed universa* 'car non seulement tout [hommes et choses] était sujet de son empire, mais l'univers aussi' (LW37).

★ monsieur

Dans le chap. VII, le Petit Prince dit : *Je connais une planète où il y a un monsieur cramoisi* (F35) et *Ce n'est pas plus sérieux et plus important que les additions d'un gros monsieur rouge ?* (F36). Ensuite, dans le chap. XV, le narrateur dit que la sixième planète pendant le trajet du Petit Prince *était habitée par un vieux monsieur qui écrivait d'énormes livres* (F67) ; puis, dans les dialogues entre lui et le Petit Prince, le narrateur répète : *dit le vieux monsieur* (F67).

Remarquons que dans tous ces passages il s'agit du mot *monsieur* désignant un homme et non pas un terme d'adresse en fonction du vocatif.

Le mot *monsieur* s'inscrit dans une longue série de mots composés à l'aide de l'adjectif possessif de la 1^{re} personne du singulier : *madame, mademoiselle, monseigneur* et *messire* ou *milord* (emprunt l'anglais). Il est le plus probable qu'ils viennent d'une façon de s'adresser avec déférence à une personne plus élevée et/ou plus influente ; ensuite l'usage s'est généralisée et ces noms composés se sont figés et lexicalisés. Pourtant, « l'origine de la forme *monsieur* reste obscure » (Lagorgette 2006 : 103 et seq.), parce qu'il est un peu hors du système cas-sujet/cas-régime du lat. *senior*⁸² : le *sieur* serait un doublet du *seigneur*.

Le PR date le terme *monsieur* du XIII^e siècle, mais Lagorgette dit que de telles formes n'émergeaient que dès le XV^e siècle (Lagorgette 2006 : 109). N'oublions pas que dans l'Empire romain et dans le système féodal au Moyen Âge, les distinctions des classes étaient plus nettes.

Dans les traductions :

★ anc. fr. : *sire* (AF29) et *prodom(e)* (AF54-55) 'prud'homme' (preux + homme),

★ en latin : *vir* (LH20-21, 44 ; LW27 ; LS28-29, 56) 'homme' et *senex* (LW51, LS56) 'vieillard'.

★ mouchoir (à carreaux rouges)

Dans le chap. XIV, l'allumeur de réverbères travaille sans répit, en allumant la lumière et en l'éteignant chaque minute : *Puis il s'épongea le front avec un mouchoir à carreaux rouges* (F63).

⁸² Au singulier : CS : *mes sire* (> *messire*), CR : *mon seigneur* (> *monseigneur*) ; au pluriel : CS : *mi seigneur* (sans continuation), CR : *mes seigneurs* (> *messeigneurs*) (cf. Lagorgette 2006 : 104).

L'esthétique du modèle à *carreaux rouges* est très moderne. On peut supposer que l'auteur voulait dire : « mouchoir blanc à carreaux rouges ».

Le terme *mouchoir* vient du verbe (*se*) *moucher* issu du lat. tardif *muccare* < lat. *muc(c)us* 'morve', mais le substantif *mouchoir* ne date que du XV^e siècle (cf. TLFi). Dans les traductions analysées :

★ anc. fr. : *Puis se torcha la pel dou front avoecques **toaille as roges quarriax*** (AF50) : 'toile à carreaux rouges',

★ Haury : *Deinde **sudario rubis quadratis insigni frontis sudorem abstersit*** (LH41) : 'mouchoir à signes carrés rouges',

★ Winkler : *Deinde frontem **sudario rubro detersit*** (LW48) : 'mouchoir rouge',

★ Schlosser : *Deinde sudorem frontis **mucinnio scutulato rubro detersit*** (LS52) : 'mouchoir rouge en forme de losange'.

À propos du mouchoir chez les Anciens, Antoine Mongez (1818) le décrit ainsi :

C'étoit aussi dans les plis de la ceinture que les anciens renfermoient le linge que nous appelons *mouchoir*. Les Latins lui donnoient deux noms relatifs aux usages divers auxquels on l'employoit : *muccinium*, parce qu'il servoit à recevoir la mucosité du nez ; *sudarium* et *orarium*, parce qu'on s'en servoit pour sécher la sueur du visage et du front. Les Grecs du Bas-Empire l'appellèrent φαγιόλιον, du mot Latin *facies* (Mongez 1818 : 307).

★ **chiffre, numéro, nombre**, ainsi que numération

Dans le texte, nous avons deux termes assez tardifs qui se rapportent aux nombres :

Le terme *chiffre* est attesté en 1220 (cf. PR), mais le TLFi précise qu'au XIII^e siècle, il ne signifiait encore que 'zéro', étant issu du lat. médiév. *cifra* 'zéro' < arabe *sifr* 'vide'. L'acception 'signe qui sert à représenter les nombres' ne date que de 1485 (cf. TLFi). D'autres significations sont encore plus tardives.

Le terme *numéro* vient de l'ital. *numero* 'nombre' et n'est attesté que depuis 1560 (cf. PR).

Regardons leur contexte et leur fréquence dans le texte :

★ Le terme *chiffre* apparaît seulement 3 fois : *Les grandes personnes aiment les **chiffres*** (F23, chap. IV), *comme les grandes personnes qui ne s'intéressent plus qu'aux **chiffres*** (F24, chap. IV), *Elles adorent les **chiffres*** (F74, chap. XVII). Dans les traductions, il n'y en a pas, mais :

★ anc. fr. : *nonbre(s)* (AF19-20) ; seulement dans la dernière phrase nous avons une périphrase en anc. fr. : *Aiment molt conter* (AF60),

★ en latin : *numeri* (LH10, 12, 49 ; LW17-18, 57 ; LS18-19, 62).

★ Le terme *numéro* apparaît plus souvent que le *chiffre*. Dans deux endroits dans le chap. IV – *il lui donne pour nom un **numéro*** (F21) et *si je vous ai confié son **numéro*** (F23) –, les traducteurs ont traité ces 2 mots comme synonymes et ont utilisé les mêmes solutions que pour le *chiffre* :

★ anc. fr. : *nombre* (AF18–19),

★ en latin : *numerus* (LH9 ; LW16–17 ; LS17–18).

Pourtant, quand ce terme est accompagné d'un adjectif numéral cardinal employé pour un adjectif numéral ordinal, les traducteurs ont utilisé les ordinaux explicitement, en omettant le terme *numéro*. On ne le voit que dans le chap. I :

★ *Mon dessin **numéro 1**. Il était comme ça* (F10) : *Tex fut cele premeraine ymage* (AF9), *primae quidem illius meae picturae* (LH1), *prima pictura* (LW7, LS7).

★ *Mon dessin **numéro 2** était comme ça* (F10) : *Tex ert ma seconde ymage* (AF10), *alterius vero picturae species* (LH2), *secunda pictura* (LW8), *altera pictura* (LS8).

★ *J'avais été découragé par l'insuccès de mon dessin **numéro 1** et de mon dessin **numéro 2*** (F11) : *premeraine ymage et de cele de ma seconde* (AF10), *prima et altera pictura* (LH2), *prima et secunda pictura* (LW8), *pictura prima et pictura secunda* (LS8).

★ *je faisais l'expérience sur elle de mon dessin **numéro 1** que j'ai toujours conservé* (F11) : *premiere ymage* (AF11), *prima illa pictura* (LH2–3), *prima pictura* (LW8), *prima imagine picta* (LS9).

★ Il est intéressant de constater que le mot *nombre* (< lat. *numerus*) n'apparaît dans le texte qu'une fois, dans le chap. XIII où le Petit Prince rencontre le businessman qui lui explique comment il place les étoiles en banque : *Ça veut dire que j'écris sur un petit papier le **nombre** de mes étoiles* (F60). Dans les traductions :

★ anc. fr. : *Ce vialt senefier que j'escrif sor menue alue quantas estoiles tieng* (AF48),

★ en latin : *Hoc significant, me in chartula **numerus** stellarum mearum scribere solere* (LH39), *Stellarum **numerus** in schedula scribo* (LW46), *Significat hoc : **Numerus** stellarum mearum litteris mando* (LS50).

★ Il faut mentionner ici le système de numération, parce que, à côté de la numération décimale, dans la France d'aujourd'hui, on a des traces du système vicésimal gaulois. Dans le livre, on n'en trouve qu'un exemple, quand le Petit Prince rêve d'assister à un grand nombre de couchers de soleil, dans le chap. X : *soixante-douze* (F49) :

★ anc. fr. : *soixante et douze* (AF38) : le système est déjà le même qu'en fr. moderne, sauf la notation avec la conjonction *et*,

★ en latin, c'est '72 fois' : *septuagies bis* (LH30), *bis et septuagies* (LW37), *septuagiens bis* (LS39), donc la multiplication de 7 x 10 (+ 2).

★ paravent

Dans le chap. VIII, dans la conversation du Petit Prince avec la Rose : *Vous n'auriez pas un paravent ? (...) Ce paravent ?...* (F41). Ensuite dans le monologue du Petit Prince aux roses dans le chap. XXI : *Puisque c'est elle que j'ai abritée par le paravent* (F91).

Ce mot français vient de l'italien *paravento* 'contre le vent' et ne date que du XVI^e siècle (cf. PR).

★ anc. fr. : *escrin* (AF32, 33) 'écrin', *escran* (AF72) 'écran'. Le second terme est plus exact, tandis que le premier est un peu surprenant dans ce contexte (y aurait-il une coquille entre les voyelles ?).

★ Haury : *aliquid contra ventulos paratum* (LH23) : 'quelque chose d'arrangé contre les vents légers' et *contra vim venti munimentum* (LH63) 'protection contre la force des vents'. En fait, ce terme semble plus utilisé dans le langage militaire : 'tout ce qui protège, garantit ; rempart, moyen de défense ; fortification, retranchement ; défense, protection' (cf. Gaffiot 1934 : 1002).

★ chez Winkler et Schlosser les solutions se ressemblent : *pluteus, quo a vento se defendere* (LW30) et ensuite simplement *pluteus* (LW32, 70) ; *pluteus, qui contra ventos protegat* (LS31) et ensuite simplement *pluteus* (LS32). Or *pluteus* est 'panneau, abri [monté sur roues] ; panneau [fixe, ajouté comme revêtement au parapet] ; tablette, étagère ; pupitre ; panneaux à la tête des lits ; dos ou dossier [d'un lit de table] ; lit de table ; balustrade [entre deux colonnes]' (cf. Gaffiot 1934 : 1193).

Dans deux endroits dans les traductions, le paravent n'est pas mentionné, parce que Haury et Schlosser y ont utilisé d'autres expressions descriptives : *me contra ventulos* (LH24) 'à moi contre les vents légers' et *quam egomet a vento tutabar* (LS76) 'que j'ai protégée du vent'.

★ rhumatisme

Dans le chap. XIII, le Petit Prince rend visite au businessman qui n'est pas content d'être dérangé. Il dit que dans le passé, une telle situation incomfortable n'avait eu lieu que deux fois, dont la seconde *par une crise de rhumatisme* (F58).

Ce terme, attesté d'abord en 1549 (TLFi & PR), est pourtant un emprunt au latin tardif *rheumatismus* 'catarrhe, flux ; écoulement d'humeurs' (Gaffiot 1934 : 1362) < grec *ῥευματισμός* 'écoulement d'humeurs' < anc. gr. *ῥεῦμα* 'écoulement (d'un liquide), flux'⁸³ < *ῥέω* 'couler'⁸⁴ (cf. Bailly 1935 : 1716). De nos jours, cette maladie est une 'affection douloureuse, aiguë ou chronique, des articulations, des muscles et d'autres tissus, associée à des phénomènes inflammatoires ou dégénératifs' (PR), mais jusqu'au Moyen Âge, on pensait que la douleur articulaire était due à un mauvais écoulement d'humeurs – conception très importante dans la médecine antique depuis Hippocrate (cf. p.ex. Delpeuch 1990, Byl 1988).

★ anc. fr. : *fui en grant dolor de male gotte* (AF46) – nous voyons ici une « mauvaise goutte », c'est-à-dire la goutte (articulaire) qui est une

⁸³ D'où le fr. *rhume*, par l'intermédiaire du lat. *rheuma* 'marée, flux de la mer ; catarrhe' (cf. Gaffiot 1934 : 1362).

⁸⁴ Comme dans le fameux dicton attribué à la philosophie d'Héraclite : *πάντα ῥεῖ* 'tout coule (au sens de 'tout passe')'.

maladie « caractérisée par des poussées inflammatoires douloureuses autour des articulations, avec dépôt d'urates » (PR) – son nom, attesté au XIII^e siècle et issu de l'expression *male goutte*, vient du fait que l'on l'attribuait aux gouttes d'humeur viciée,

★ Haury : *cum ex artubus laboravi* (LH36) : 'je souffrais de la goutte'
– lat. *artus* 'articulation(s) ; membre(s) du corps',

★ Winkler : *Deinde rheumatismo sum correptus* (LW44),

★ Schlosser : *cum doloribus articularum temptatus sum* (LS48).

On voit bien que Winkler est le seul à utiliser le terme plus moderne *rheumatismus*.

★ rite

Ce terme se trouve dans le chap. XXI, dans la conversation entre le renard et le Petit Prince :

– (...) *Il faut des rites.*

– *Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince.*

– (...) *Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs* (F90)

Le mot fr. *rite*, attesté au XIV^e s. (PR), vient du lat. *ritus* : '1. rite, cérémonie religieuse ; 2. usage, coutume' (cf. Gaffiot 1934 : 1365). Or, le 1^{er} sens paraît le plus important, parce que dans dans la plupart des traductions le 2^e sens figuré est rendu d'une manière descriptive :

anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
– (...) <i>Avons mesteier d'us et costumes.</i> – <i>Que sont us et costumes ? dist li juenes princes.</i> – (...) <i>I a costume, par essanplier, chiés les miens veneors</i> (AF70)	<i>Vul. – (...) Sollemnia quaedam constitui opus est.</i> <i>REG. – Quid est sollemne quiddam?</i> <i>Vul. – (...) Veluti hoc apud venatores meos sollemne est</i> (LH61)	<i>Moribus opus est atque certis quibusdam institutis.</i> – <i>Quid est hoc <mores atque instituta>, regulus inquit.</i> – (...) <i>Moribus enim atque institutis fit (...). Venatoribus meis exempli gratia moris est</i> (LW68)	<i>Sunt certi ritus observandi.</i> » <i>Quid ritus significat >Sunt certi mores instituti?<< Principulus inquit. (...) Moribus institutis efficitur (...). Venatorum, ut exemplo utar, est mos</i> (LS75)

L'anc. fr. propose : *us* (< lat. *usus*) et *costume* 'coutume' (< lat. accus. *consuetudinem* < nomin. *consuetudo*).

Chez Haury, le mot lat. *sollemne* veut dire '1. solennité, fête (cérémonie) solennelle ; 2. habitude, usage' (Gaffiot 1934 : 1454), donc il serait le synonyme du rite.

On voit bien que le mot *ritus* apparaît seulement chez Schlosser, chez qui nous voyons aussi *mores* 'mœurs' (sing. *mos*) et *institutus* 'établi, institué', participe apparenté au nom *institutum* '1. plan établi, manière

d'agir réglée, habitude ; 2. disposition, organisation' (Gaffiot 1934 : 833), comme aussi chez Winkler.

★ tragédie

Dans le chap. X, le Roi dit au Petit Prince que les ordres doivent être raisonnables et qu'il ne pourrait pas ordonner à un général d'*écrire une tragédie* (F49).

Ce terme d'origine grecque n'est attesté en français qu'au début du XIV^e siècle (cf. PR), c'est pourquoi nous voyons une autre expression en ancien français : *decliner chançon de boene geste* (AF39).

Mais le latin a bien adopté ce terme et il était souvent utilisé (cf. p.ex. Gaffiot 1934 : 1589), donc dans toutes nos traductions latines, nous constatons la même expression : *tragoediam scribere* (LH30, LW37, LS40).

★ vacances

Dans le chap. XXI, le renard dit que si *les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances* (F90).

Le terme *vacances* est plus moderne que *vacation* (lat. *vacatio*) : il dérive du participe *vacant* (< lat. *vacans* < lat. *vacare* 'vaquer'). Sa signification au singulier est 'manque' et elle date du XVI^e siècle, tandis que celle du 'temps de repos' ne date que du début du XX^e siècle (cf. PR), donc les traducteurs ont dû rendre ce passage d'une autre façon :

- ★ anc. fr. : *et ja n'avroie ne loisir n'octroi* (AF70),
- ★ Haury : *neque ego unquam feriata essem* (LH61),
- ★ Winkler : *neque umquam otio possem frui* (LW68),
- ★ Schlosser : *nec ego umquam voluptatem otii percipere possem* (LS75).

Or lat. *otio* est 'loisir, repos, surtout loin des affaires et de la politique ; inaction, oisiveté ; paix, calme, tranquillité' (cf. Gaffiot 1934 : 1098).

★ vitres

À la fin du chap. XXII, l'aiguilleur dit à propos des voyageurs dans les trains : *Les enfants seuls écrasent leur nez contre les vitres* (F94).

Les fenêtres chez les Romains et les Gaulois n'étaient pas vitrées. D'ailleurs, le lat. *vitrum* 'verre' s'appliquait d'abord au verre en général, ensuite au vitrail. En fr. le vitre n'est attesté que vers la fin du XIII^e siècle en tant que 'verre (matière)', tandis que l'acception 'fenêtre garnie de vitres' ne date que de 1370 (cf. TLFi). Les traductions proposent :

- ★ *Et li juene solemant esquiaichent lor nes sor les voirres des fenestres* (AF75),
- ★ *Pueri soli nasos ad fenestras vitreas vi applicant* (LH65),
- ★ *Pueri puellaeque soli nasis fenestrarum vitra terunt* (LW73),
- ★ Schlosser : *Liberi soli nasis fenestras vitreas fricant* (LS78).

On voit bien que les fenêtres sont bien accentuées dans toutes les versions. Ces vitres sont donc « vitres de fenêtres » ou « fenêtres vitrées ».

★ **volcan**

Ce mot apparaît 16 fois dans le livre : dans le chap. IX (F43, AF34), XIII (F61, AF48-49), XV (F70, AF56-57), XIX (F80, AF62) et XX (F83, AF66).

Il n'est attesté qu'en 1575 (TLFi) (< du lat. *vulcanus*), donc, dans nos traductions, les volcans sont appelés d'une autre façon, et diversifiée :

★ anc. fr. : *tertre fumant* (AF34, 48-49, 56, 62), *mont fumant* (AF57), *volcan* (AF58, 66),

★ latin : *montes* (LH25, 53, 56 ; LW32, 47), *montes ardentes* (LH25), *montes-Vulcanios eos vocant* (LH39) ; *montes flammis evomentes* (LW47, 53), *montes, qui flammis vomebant* (LW61), *montes flammis vomentes* (LW64) ; *vulcani* (LS34, 58), *montes ignivomi* (LS50, 66, 69).

En fait, sur sa planète, le Petit Prince possédait :

★ deux *volcans en activité* : *tertre fumant* (AF34), *tertre qui ancor pierres fumanz gitoient* (AF34), *tertre fumant (...) qui fument ancor* (AF56) ; *montes ardentes* (LH25) ; *montes etiam nunc ardeant* (LH46) ; *montes, qui interdum ardescere flammisque evomere solebant* (LW32), *montes flammis evomentes* (LW32), *montes ignivori nondum extincti* (LS34), *montes ardentes* (LS34), *vulcani ignivomi* (LS58).

★ un *volcan éteint* : *tertre qui ne fumoit plus* (AF34), *tertre estaint* (AF49, 56) ; *extinctus mons* (LH25, 47, 53) ; *mons, qui ignes evomere desierat* (LW32), *mons, qui iam dudum ignes evomere desierat* (LW32), *mons, qui flammis evomere desiit* (LW54, 61) ; *vulcanus extinctus* (LS34, 58), *mons extinctus* (LS66).

On peut mentionner aussi une phrase qui contient une expression similaire : *Les éruptions volcaniques sont comme des feux de cheminée* (F43) : *Li esclat des tertres sont com feu de cheminées* (AF34), *Eruptiones enim ignium ignibus illis similes sunt qui caminis concipiuntur* (LH25), *Si quos evomant ignes, haud maiores dixeris eos esse quam quos expirant camini* (LW32), *Eruptiones ignium vulcanorum et ignes camini aliquam comparationem habent* (LS34).

Expressions modernes

Il s'agit des expressions qui fonctionnent dans le monde moderne, avec une terminologie moderne et avec des références à quelques phénomènes modernes.

★ **arbre de Noël, cadeau de Noël, messe de minuit**

Dans le chap. XXV : *Lorsque j'étais petit garçon, la lumière de l'arbre de Noël, la musique de la messe de minuit, la douceur des sourires faisaient ainsi tout le rayonnement du cadeau de Noël que je recevais* (F100).

Le mot fr. *Noël* est attesté dans cette forme depuis le XII^e siècle (TLFi), c'est pourquoi, en anc. fr. nous avons : *sapin au jor de Noël, servise oï à minuit, presant dou jor de Noël* (AF81).

Le terme fr. *Noël* vient de l'adjectif lat. *natalis (dies)* '(jour [anniversaire]) natal/de naissance', donc chez Haury nous avons : *Natalis arbor* et *Natale munus* 'cadeau de Noël' (LH71). Cependant, chez Winkler et Schlosser, nous avons l'adj. *natalicius* 'relatif à l'heure (au jour) de naissance' (cf. Gaffiot 1934 : 1013) : *natalicia arbor* (LW79); *arbor natalicia* et *munus natalicium* (LS86). Voici le tableau avec ces expressions :

	arbre de Noël	cadeau de Noël	messe de minuit
anc. fr.	<i>sapin au jor de Noël</i>	<i>presant dou jor de Noël</i>	<i>servise oï à minuit</i>
Haury	<i>Natalis arbor</i> 'arbre (du jour) de naissance'	<i>Natale munus</i> 'cadeau (du jour) de naissance'	<i>nocturnum sacrum</i> 'acte religieux nocturne'
Winkler	<i>natalicia arbor</i> 'arbre à l'heure (au jour) de naissance'	<i>dona</i> 'dons'	<i>nocturna missa</i> 'messe nocturne'
Schlosser	<i>arbor natalicia</i> 'arbre relatif à l'heure (au jour) de naissance'	<i>munus natalicium</i> 'cadeau relatif à l'heure (au jour) de naissance'	<i>sacra nocturna</i> 'actes religieux nocturnes'

★ congrès international d'astronomie

Dans le chap. IV, l'astronome turc démontre sa découverte de l'astéroïde B 612 à un *congrès international d'astronomie* (F21).

Le *congrès* vient du lat. *congressus* 'action de se rencontrer, rencontre ; entrevue, réunion, commerce ; commerce de l'homme et de la femme ; combat' (cf. Gaffiot 1934 : 393).⁸⁵ Le PR et le TLFi fixent sa 1^{re} attestation en 1611, dans le sens 'réunion (de plusieurs personnes)'. Le PR ajoute que dès le XVI^e s. ce mot pouvait signifier aussi 'union sexuelle'⁸⁶.

L'adjectif fr. *international*, composé de *inter-* + *national*, n'est attesté qu'au début du XIX^e siècle⁸⁷. Il avait été créé en anglais, ensuite il est entré en français grâce à la traduction de l'ouvrage *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation* de Jeremy Bentham (cf. TLFi).⁸⁸

⁸⁵ Le mot lat. *congressus* peut aussi être le participe du verbe lat. *congregior* 'rencontrer en marche, aller trouver qqn, aborder qqn, avoir une entrevue avec qqn ; se rencontrer dans une bataille, combattre (cf. Gaffiot 1934 : 392).

⁸⁶ Probablement d'abord plutôt dans sa forme latine, si la date de la 1^{re} attestation de ce mot dans la langue française n'est située qu'en 1611.

⁸⁷ Plus précisément : 1801 par le PR et 1802 par le TLFi.

⁸⁸ L'ouvrage original, imprimé en 1780 et publié en 1789, a été traduit en français par Pierre Étienne Dumont, popularisateur des idées de Bentham. La traduction porte le titre : *Traité de législation civile et pénale, précédés de principes généraux de législation, et d'une vue d'un corps complet de droit* (1802).

Le mot fr. *astronomie* n'est attesté que vers 1150 (cf. PR), mais ce terme était connu en latin (*astronomia*), parce qu'il vient de l'anc. grec. Il ne pose donc pas de problèmes aux traducteurs, tandis que deux autres termes semblent difficiles à rendre. Voici leurs équivalents :

★ anc. fr. : *devant grant jaude d'astrenomes de totes contrées et parties* (AF19) – la phrase est compréhensible, mais précisons seulement que l'anc. fr. *jaude/gelde* veut dire 'troupe ; association, société, communauté, fraternité, confrérie, université' (cf. Godefroy IV : 251–252),

★ Haury : *coram astrologis undique congressis* (LH10) : 'devant les astrologues réunis de toutes parts' ; remarquons aussi que Haury substitue les astrologues aux astronomes,

★ Winkler : *in conventu quem celebraverunt astronomi totius orbis terrarum* (LW16–17) : 'à la réunion à laquelle ont participé les astronomes de toutes les terres du monde',

★ Schlosser : *in conventu astronomorum omnium gentium* (LS17) : 'à la réunion des astronomes de tous les peuples'.

★ Dieu sait d'où

Dans le chap. XIII, le businessman raconte que pour la première fois il a été dérangé *par un hanneton qui était tombé Dieu sait d'où* (F58).

Le français possède beaucoup de locutions qui commencent par *Dieu sait...*, « pour appuyer une affirmation ou une négation » (PR), p.ex. : *Dieu sait comme, Dieu sait quoi, Dieu sait si..., Dieu sait ce que...*, etc. Indubitablement, elles sont issues de la tradition chrétienne, donc c'est un phénomène tardif, mais connu déjà au Moyen Âge, parce que dans les écrits de l'époque on peut souvent rencontrer des formules (*ipse*) *Deus solus scit* 'Dieu (même) seul le sait'.⁸⁹

Dans l'Empire Romain, on évoquait souvent Jupiter⁹⁰, appelé *optimus maximus* (le meilleur et le plus grand), surtout dans la formule *Iuppiter Optimus Maximus*. Cependant, dans le système polythéiste romain, s'adresser à un seul dieu dans la vie quotidienne n'était pas si populaire.

Curieusement, dans toutes les quatre versions, un dieu romain ou Dieu chrétien n'apparaît pas du tout. Nous voyons d'autres équivalents :

★ anc. fr. : *une cancoile qui estoit chetie don nus ne sait* (AF46) – 'nul ne sait',

★ Haury : *melolontha bestiola nescio unde deciderat* (LH36),

★ Winkler : *melolonta quaedam nescio unde decidit* (LW44),

★ Schlosser : *melolontha, quae nescio unde deciderat* (LS48).

Dans toutes les versions latines : *nescio* 'je ne sais pas'.

⁸⁹ Souvent on utilisait les formules adressatives avec le vocatif : *Domine Deus* dont les vestiges se sont conservés dans quelques langues romanes : roum. *dumnezeu*, ital. *domineddio*, anc.fr. *dannedeu/damledeu*, prov. *dompnedeu* (cf. Stifter 2013 : 85).

⁹⁰ Dont l'étymologie est *Diēspiter* 'père du jour' (Ernout & Meillet 2001 : 329). Son nom peut être associé à Dyaus Pitar védique.

★ économie de temps et épargner des minutes par semaine

Dans le chap. XXIII, le marchand de pilules perfectionnées qui apaisent la soif, promeut son article : *C'est une grosse économie de temps, dit le marchand. (...) On épargne cinquante-trois minutes par semaine* (F95).

Le temps des gens d'antan coulait peut-être plus lentement, il nous semble que ce n'est que dans le monde d'aujourd'hui qu'il a accéléré, donc il faut considérer ces expressions comme très modernes :

★ anc. fr. : *Ele fait espargnier molt tans et pas, (...) L'an espargne cinquante et trois minutes chascune semaine* (AF76)

★ Haury : *Quia temporis multum lucri fit. (...) quinquaginta tres minutas horae partes in septem diebus lucri fieri* (LH65)

★ Winkler : *Magnum (...), in illis est temporis compendium. (...) Quinquagena terna temporis momenta singulis hebdomadis lucraris* (LW74).

★ Schlosser : *»Sumptus operaeque compendia fieri possunt«, (...) »(...) Quinquaginta tria minuta lucri singulis septimanis fiunt.«* (LS80).

Dans toutes les versions latines, on voit surtout *lucrum* 'gain, profit, avantage ; amour du gain' (Gaffiot 1934 : 924), donc l'accent est mis sur le bénéfique et pas tellement sur le fait d'épargner. Cependant, chez Winkler et Schlosser on retrouve aussi *compendium* 'gain provenant de l'épargne / d'une économie de temps ; accourcissement' (Gaffiot 1934 : 360).

★ s'habiller à l'européenne

Cette expression se trouve dans le chap. IV : *un dictateur turc imposa à son peuple, sous peine de mort, de s'habiller à l'européenne* (F22).

Certains chercheurs disent que ledit dictateur turc est Mustafa Kemal Atatürk (Çayır 2007 : 26–27), président de la République de Turquie, qui a fait de profondes réformes (dites « kémalistes ») dans son pays dans les années 1920–1930 pour occidentaliser la Turquie et les Turcs, dans presque tous les domaines de la vie. Dans les traductions analysées :

★ anc. fr. : *que cil de sa contrée se vestissent com cil de France* (AF19),

★ Haury : *ut cives sui sibi Europaea vestimenta induerent* (LH10),

★ Winkler : *Turcas Europaeis vestibus vestiri* (LW17),

★ Schlosser : *ut cives Osmanici (...) vestes Europaeas sibi induerent* (LS17).

Le traducteur en ancien français est le seul à rendre la France comme point de référence, comme si l'Europe était un synonyme de ce pays.

Acceptions nouvelles de termes anciens

Ici, nous rangeons les termes qui ont changé de sens, ainsi que les termes qui ont élargi l'éventail de leurs significations dans la langue française, donc les traducteurs ont dû appliquer d'autres équivalents.

★ **coquette**

Dans le chap. VIII, le narrateur raconte les préparatifs de la Rose pour apparaître « dans le plein rayonnement de sa beauté » et il commente : *Elle était très coquette !* (F39).

L'adjectif fr. *coquet* vient du sens 'petit coq' et est attesté en 1611, mais dans le sens actuel il est attesté en 1643 (cf. PR).

Sans doute les gens qui voulaient plaire aux autres existaient-ils depuis l'aube des temps, regardons donc, comment les traductions ont montré cette qualité :

★ anc. fr. : *ele ert molt joiant et liée* (AF31) : 'Elle était grandement joyeuse et contente' (cf. Godefroy IV : 646 et 775),

★ Haury : *Ab omnibus conspici sane cupiebat* (LH22) : 'Elle désirait absolument être regardée par tout le monde',

★ Winkler, le passage est omis (LW29),

★ Schlosser : *Erat placendi vere studiosissimus !* (LS30) : 'Elle était vraiment la plus attachée/appliquée à plaire'.

★ **cœur**

Ici, il s'agit du cœur pris métaphoriquement (siège des sensations et émotions ; siège du désir, de l'humeur ; siège de l'affectivité ; bonté, sentiments altruistes). Le PR précise que de telles acceptions datent du XI^e siècle, tandis que la signification 'source des qualités de caractère, siège de la conscience ; vie intérieure' vient du XII^e siècle. Ainsi sont-elles déjà bien visibles en ancien français.

Nous ne prenons donc pas en compte le sens anatomique qui apparaît dans le livre seulement 1 fois, dans la phrase *Je sentais battre son cœur* (F106).

★ Dans le chap. XXI, le renard explique au Petit Prince en quoi consiste l'appropriation : *Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur...* (F90) :

★ anc. fr. : *ja ne savrai quant doi mon cuer vestir* (AF70),

★ Haury : *nunquam sciam quota hora me animo tanquam decorum vestitum induere oporteat* (LH61),

★ Winkler : *numquam sciam quando cor praeparem eidemque vestem induam* (LW68),

★ Schlosser : *numquam sciam quando cor meum vestimento decoro induam* (LS75).

★ Ensuite, le renard révèle son secret au Petit Prince : *on ne voit bien qu'avec le cœur* (F92) :

★ anc. fr. : *ne veons nule chose née, se avoec le cuer non* (AF72),

★ Haury : *animo tantum bene cernimus* (LH63),

★ Winkler : *solo pectore videmus bene* (LW70) : lat. *pectus* 'poitrine',

★ Schlosser : *solo corde clare videmus* (LS77).

★ Dans le chap. XXIV : *L'eau peut aussi être bonne pour le cœur...* (F97) :

- ★ anc. fr. : *L'ève est espoir boene por le coer garir...* (AF77),
- ★ Haury : *Fit ut et animo aqua jucunda sit* (LH67),
- ★ Winkler : *Et aqua conducere cordi potest...* (LW75),
- ★ Schlosser : *Aqua interdum et animo iucunda esse potest...* (LS82).

★ Dans le chap. XXV : Le narrateur parle de l'eau du puits : *Elle était bonne pour le cœur, comme un cadeau* (F100) :

- ★ anc. fr. : *Ele ert boene por le cuer, com presanz* (AF81),
- ★ Haury : *Animo aequa jucunda ac munus erat* (LH71),
- ★ Winkler : *Conducebat cordi idemque iuvabat velut donum* (LW79),
- ★ Schlosser : *Reficiebat et delectabat animum qualiter donum* (LS86).

★ Ensuite, le Petit Prince dit au pilote : *Mais les yeux sont aveugles. Il faut chercher avec le cœur* (F100) :

- ★ anc. fr. : *Devons chercher avoec le cuer* (AF81),
- ★ Haury : *Animo quaerere oportet* (LH71),
- ★ Winkler : *Pectore opus est quaerant* (LW79),
- ★ Schlosser : *Corde animoque nobis quaerendum est* (LS86).

★ Dans un autre passage le narrateur avoue : *Et j'eus le cœur serré* (F102) :

- ★ anc. fr. : *Puis ai santi mon cuer serré et estraint* (AF82),
- ★ Haury : *angorem cepi* (LH72) : 'j'ai éprouvé du tourment/angoisse',
- ★ Winkler : *anxio animo* (LW80),
- ★ Schlosser : *corde constricto* (LS87).

★ Dans le chap. XXVI : le narrateur dit de nouveau : *Je fis halte, le cœur serré* (F106) :

- ★ anc. fr. : *Or m'arestai, cuer serré et estraint* (AF84),
- ★ Haury : *Animo anxio constiteram* (LH73),
- ★ Winkler : *Constiti, angebar animo* (LW81),
- ★ Schlosser : *Corde compresso constiti* (LS89).

★ Finalement, revenons au chap. XXIV, pour mentionner le passage où le narrateur évoque ses souvenirs d'enfance : *Ma maison cachait un secret au fond de son cœur...* (F98). Ici, il s'agit de la partie centrale de qqch. Le PR précise que cette acception ne date que du XIII^e siècle, donc :

★ anc. fr. : *Li miens ostex celoît un segret al cuer molt au parfont...* (AF78),

★ Haury : *In intima domus parte ac tanquam in animo arcanum quiddam latebat* (LH68),

★ Winkler : *Domuncula mea in corde medullisque arcanum habebat conditum...* (LW76) : 'dans le cœur et dans la moelle',

★ Schlosser : *In visceribus casae meae arcanum latebat...* (LS82) : 'dans les viscères/entrailles'.

Les versions en anc. fr. sont presque identiques à l'original. Dans les latines, *animus* (âme, esprit) apparaît plus souvent que *cor* (cœur).

★ **distraction et distrait**

★ Dans le chap. VI : le narrateur fait semblant de s'adresser au Petit Prince absent : *Tu n'avais eu longtemps pour **distraction** que la douceur des couchers de soleil* (F32).

Le terme français ne date que de 1316 (PR). Cependant le mot latin *distrahitio* signifiait 'action de tirer en sens divers, déchirement ; division, séparation ; vente en détail ; désaccord' (cf. Gaffiot 1934 : 546). C'est pourquoi dans les traductions, nous voyons d'autres équivalents :

★ anc. fr. : *por toi **desduire et desporter*** (AF26) : anc. fr. *desduire* 'réjouir, amuser' < lat. *deduco, -ere* 'emmener d'en haut, faire descendre ; retrancher, soustraire ; détourner' (> fr. *déduire*) ; anc. fr. *desporter* 'divertir'⁹¹ < lat. vulg. 'amuser' < lat. class. *deporto, -are* 'emporter' (> fr. *déporter*).

★ Haury : *nulla alia **oblectatio** diu fuerat* (LH16) : 'action de recréer, de divertir, amusement, divertissement',

★ Winkler : *nihil aliud habebas quo **delectareris*** (LW24) : *delecto, -are* 'attirer, retenir ; charmer, faire plaisir',

★ anc. fr. : ***voluptatem** quandam capiebas* (LS25) : 'plaisir, volupté'.

★ Dans le chap. XXVII, nous avons encore une phrase : *On est **distrait** une fois ou l'autre* (F115), avec le participe passé du verbe *distraire* < lat. *distrahere* 'tirer en sens divers ; tirer loin de qqch'. En français il est attesté depuis le XIII^e siècle comme 'séparer, détacher ; détourner' (PR). Ce n'est qu'en 1588 que la signification 'détourner (qqn) de l'objet auquel il s'applique, de ce dont il est occupé' est attestée⁹², tandis que l'adjectif issu du participe signifiait 'éloigné' à cette époque, et son acception 'absorbé par une autre occupation' ne date que de 1662 (cf. PR).

Ceci est rendu dans les traductions par :

★ anc. fr. : *Ore **somes** une sole foiée auques **esbanoié*** (AF93) : 'réjoui, diverti, égayé, amusé' (cf. Godefroy III : 338). Les dictionnaires DEAF et FEW (15/1 : 47-48) tirent l'origine de ce mot dans le germ. *ban*,

★ Haury : *Necesse est aliquando **neglegentem** esse* (LH83) : *neglegens* 'négligent, indifférent, insouciant',

★ Winkler : *Semper **animo perturbamur*** (LW91) : 'nous jetons le désarroi dans l'esprit, nous perdons contenance, nous sommes déconcertés',

★ Schlosser : *Semel **parum attentus** es* (LS97) : 'trop peu attentif'.

★ **éphémère**

Dans le chap. XV, le géographe dit au Petit Prince qu'on ne note pas les fleurs dans les livres de géographie :

- *Parce que les fleurs sont éphémères.*

⁹¹ De ce verbe vient l'anc. fr. *de(s)port* 'plaisir, divertissement', emprunté par l'anglais. Puis, ce mot, un peu remanié est revenu dans la langue française : *sport*.

⁹² Enfin l'acception 'faire passer le temps agréablement à (qqn)' ne date que du XVIII^e siècle.

– *Qu'est-ce que signifie : « éphémère » ? (...) Qu'est-ce que signifie « éphémère » ? (...) Mais qu'est-ce que signifie « éphémère » ? répéta le petit prince qui, de sa vie, n'avait renoncé à une question, une fois qu'il l'avait posée.*

– *Ça signifie « qui est menacé de disparition prochaine ».*
 (...) « *Ma fleur est éphémère (...)* » (F70-71).

Le terme vient du grec médical ἐφήμερος ‘qui dure un jour⁹³ (notamment en parlant de la fièvre)’ et sa première attestation (justement médicale, à propos de la fièvre) en français date de 1256 (cf. PR & TLFi). Mais ce n'est qu'en 1544 que le TLFi situe sa 1^{re} attestation figurée par extension : ‘qui est de courte durée’. Dans les traductions :

- ★ anc. fr. : *éfirmère* (AF56-58) – ce choix est un peu anachronique,
- ★ Haury : *evanidus* ‘perdant sa force/consistance/résistance’ (LH46-47),
- ★ Winkler : *fragilis et caducus* ‘fragile et périssable’ (LW54),
- ★ Schlosser : *fluxus* ‘peu solide ; frêle ; périssable’ (LS58-59).

Tous ces mots latins sont descriptifs.

★ explorateur

Dans le livre le terme apparaît seulement dans le chap. XV (F67-69), où le géographe considère le Petit Prince comme explorateur justement.

Le PR situe sa première attestation en 1265 au sens ‘espion’, mais le TLFi donne le XIV^e siècle au sens ‘éclaireur’, et ce n'est qu'en 1675 que l'acception ‘personne qui explore un pays lointain’ est mentionnée. Le terme fr. est issu du lat. *explorator* : ‘1. celui qui va à la découverte, observateur, explorateur ; 2. celui qui fait une reconnaissance, éclaireur, espion ; 3. qui essaye, éprouve’ (cf. Gaffiot 1934 : 632).

En prenant en compte un large éventail d'acceptions de ce mot en latin et un sens plutôt négatif en anc. fr., les traducteurs ont proposé :

- ★ anc. fr. : *un qui va cherchant païs* (AF54), *cil qui va cherchant* (AF55-56), *cel qui cherche* (AF56),
- ★ Haury : *[homo] qui ignotas regiones explorat* (LH44), *homo qui novas regiones exploravit* (LH45), *quis ad explorandum* (LH45), *is qui regiones exploravit* (LH46), *[homo] qui explorat* (LH46),
- ★ Winkler et Schlosser : *explorator* (LW51-53 ; LS56-58).

★ mélancolie

Ce terme français vient du lat. *melancholia* ‘humeur noire, atrabile’ < gr. μελαγχολία < μέλας ‘noir’ + χολή ‘bile’. Le latin médical avait, d'ailleurs, son calque : *atra bilis* (*atra* ‘noire’ + *bilis* ‘bile’). Le terme fr. est attesté vers 1175, d'abord comme ‘bile noire, l'une des quatre humeurs, dont l'excès, selon la médecine ancienne, poussait à la tristesse’, mais son acception figurée ‘état d'abattement, de tristesse vague, accompagné de rêverie’ ne date que du XVII^e siècle (PR).

⁹³ Adjectif composé de ἐπί ‘sur’ + ἡμέρα ‘jour’.

- ★ Dans le chap. III, le narrateur dit à propos de la conversation avec le Petit Prince : *Et, avec un peu de mélancolie, peut-être, il ajouta* (F19) :
 - ★ anc. fr. : *Puis, espoir un po desheitiez dist ancor* (AF18),
 - ★ Haury : *Additque cum aliqua fortasse tristitia* (LH9),
 - ★ Winkler : *Submaestusque* ‘et un peu triste’ (LW16),
 - ★ Schlosser : *Addidit tristitia quadam maeroreque affectus* (LS16).
- ★ Dans le chap. IX, on voit la même expression : *Le petit prince arracha aussi, avec un peu de mélancolie, les dernières pousses de baobabs* (F43), mais elle n’est pas traduite de la même façon :
 - ★ anc. fr. : *Li juenes princes fortrest autresi o menue moleste les darriennes creües des arbres as mil grainnes* (AF34),
 - ★ Haury : *Item novissima adansoniarum virgulta subtristi animo evellit* (LH25),
 - ★ Winkler : *Deinde regulus submaestus adansoniorum germina postremum evellit* (LW32),
 - ★ Schlosser : *Tristitia quadam et maerore affectus principulus et novissimus surculos adansoniorum evellit* (LS34).
- ★ Dans le chap. XII, le Petit Prince rend visite chez le buveur : *mais elle plonge le petit prince dans une grande mélancolie* (F55) :
 - ★ anc. fr. : *mes il en ot grant deshait !* (AF44),
 - ★ Haury : *tamen magna tristitia affectus est* (LH34),
 - ★ Winkler : *maximo maerore affectus est* (LW42),
 - ★ Schlosser : *tamen magna aegritudine animi affectus est* (LS45).
- ★ Dans le chap. XXVI : à propos du Petit Prince : *Et il sourit avec mélancolie* (F107) :
 - ★ anc. fr. : *Puis rist un po plains d’enui et pesance* (AF86),
 - ★ Haury : *cum tristitia quadam subrisit* (LH76),
 - ★ Winkler : *Submaestus subrisit* (LW84),
 - ★ Schlosser : *Tristitia quadam atque maerore affectus subrisit* (LS91).
- ★ Enfin, nous avons aussi l’adjectif *mélancolique* < lat. *melancholicus* < anc. gr. *μελαγχολικός* ‘causé par la bile noire’. Or, dans le chap. VI, le narrateur fait semblant de parler au Petit Prince : *j’ai compris, peu à peu, ainsi, ta petite vie mélancolique* (F32) :
 - ★ anc. fr. : *ai bien antandu, petit en petit, pas à pas, ta petite vie plainne de melancolie* (AF16),
 - ★ Haury : *Sic sensim intellexi quam tristem aetatulam degeres* (LH16),
 - ★ Winkler : *Hoc modo parvam tuam miseramque vitam gradatim cognovi* (LW24),
 - ★ Schlosser : *Eo modo gradatim cognovi quam tristem vitulam agebas* (LS25).
- ★ Ensuite, dans le chap. XXVI : toujours à propos du Petit Prince : *Puis, mélancolique* (F107) :
 - ★ anc. fr. : *Puis plains d’enui et pesance* (AF84),
 - ★ Haury : *Cum ea tristis dixisset* (LH75),

★ Winkler : *Et maesta voce subiecit* (LW82),

★ Schlosser : *Tum ille aegro animo* (LS91).

On voit bien que toutes les traductions sont très diversifiées. Elles sont descriptives et assez compréhensibles.

★ naïf

Le mot fr. *naïf* vient du lat. *nativus* ‘qui naît, qui a une naissance ; reçu en naissance, inné ; naturel, non artificiel’ (Gaffiot 1934 : 1014).

En français il est attesté en 1155 d’abord comme ‘originaire, natif’, et ce n’est qu’au XVI^e s. qu’il acquiert la signification ‘naturel, sans artifice, spontané ; d’une simplicité sans apprêt’, mais seulement au XVII^e : ‘plein de confiance et de simplicité par ignorance, par inexpérience ; d’une crédulité, d’une confiance irraisonnée et quelque peu ridicule’ (cf. PR).

Dans notre texte, on voit cet adjectif pour décrire le comportement de la Rose, comme ici dans le chap. XXVI et VII :

	anc. fr.	Haury	Winkler	Schlosser
<i>Et elle est tellement naïve</i> (F111)	croit tote chose dite (AF91)	<i>Et adeo imprudens est!</i> (LH80)	tam simplex atque incautus (LW88)	Tamque simplex et improvidus est! (LS95-96)
<i>Les fleurs (...) sont naïves</i> (F35)	<i>Les flors (...)</i> font qu’anfes (AF28) : ‘font comme enfants’	<i>flores (...) sunt (...)</i> animis imprudentes (LH19)	Simplices sunt atque incauti (LW26)	<i>flores artificio carent</i> (LS27) : ‘manquent d’habileté/artifice’

Voici les équivalents adjectivaux (leur explication d’après Gaffiot 1934) :

★ lat. *imprudens* ‘qui ne sait pas, qui ignore, sans savoir ; surpris, non sur ses gardes, sans faire attention, par mégarde’,

★ lat. *simplex* ‘simple’,

★ lat. *incautus* ‘qui n’est pas sur ses gardes, imprudent ; dont on ne peut se garder, dangereux, imprévu’,

★ lat. *improvidus* ‘imprévoyant ; qui ne s’attend pas à un prochain combat ; incapable de prévoyance dans les vues/résolutions’.

En anc. fr. et chez Schlosser on peut voir aussi une description plus développée : ‘font comme enfants’ et ‘manquent d’habileté/artifice’.

★ Dans le chap. VIII, le narrateur raconte que la Rose s’est laissé surprendre à préparer *un mensonge aussi naïf* (F41) :

★ anc. fr. : *agençant si grant contrueve* (AF33),

★ Haury : *in meditatione mendacii tam insulsi* (LH24) : lat. *insulsus* ‘non salé, insipide ; sot, niais, dépourvu d’esprit’,

★ Winkler : *in tam puerili mendacio* (LW30) : lat. *puerilis* ‘enfantin ; puéril, irréflechi’,

★ Schlosser : *in mendacio tam ingenuo* (LS32) : lat. *ingenuus* ‘né dans le pays, indigène ; né libre, bien né ; digne d’un homme libre, d’un homme

bien né, noble ; faible, délicat' (cf. Gaffiot 1934 : 819) – du point de vue sémantique, cet adjectif fait penser justement au lat. *nativus* !

★ Enfin, regardons l'adverbe, dans le chap. IX, toujours sur la Rose : *Et elle montrait naïvement ses quatre épines* (F44) :

★ anc. fr. : *nicemant* 'sottement' (AF36), cf. Godefroy (V : 495),

★ Haury : *imprudens* (LH27),

★ Winkler : *Ut fidem faceret dictis* 'pour faire croire à ses paroles' (LW34),

★ chez Schlosser, cet adverbe a disparu (LS36).

★ toilette

Le mot fr. *toilette* est un diminutif de *toile* (< lat. *tela*) et date de 1352 (PR), d'abord comme 'petite (pièce de) toile', et ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle que ce terme a acquis la signification 'objets de parure', pourtant celle de 'action de se préparer, de s'apprêter pour paraître en public (de se peigner, se farder, s'habiller) ; de s'habiller et de se parer' ne remonte qu'aux XVII^e-XVIII^e s. et 'ensemble des soins de propreté du corps' au XIX^e s. (cf. PR).⁹⁴ Dans le texte nous avons ces dernières significations :

★ Dans le chap. V, le narrateur dit, à propos des travaux habituels du Petit Prince : *Quand on a terminé sa toilette du matin, il faut faire soigneusement la toilette de la planète* (F28) :

★ anc. fr. : *Quant avons fini de nos laver au matinet, lors devons laver, a grant soing, l'estoile errant* (AF23-24),

★ Haury : *Mane postquam te exornaveris, stella ipsa sedulo exornanda est* (LH15),

★ Winkler : *Mane, cum finivisti corporis cultui operam dare, debes operam dare cultui stellae* (LW22),

★ Schlosser : *Mane, postquam corpus curaveris, stella diligenter tibi curanda est* (LS23).

★ Dans le chap. VIII, le narrateur raconte les préparatifs de la Rose : *Sa toilette mystérieuse avait donc duré des jours et des jours* (F39) :

★ anc. fr. : *son segret ator* (AF31) : 'ce qu'on a disposé pour quelque usage, préparatif ; ce qui sert à s'équiper, provision' (Godefroy I : 480) – en fr. moderne, sa continuation est considérée comme mot déjà vieilli : *atour* 'toilette, ornement'⁹⁵, plur. *atours* 'toilette et parure féminine' (cf. PR),

★ Haury : *abditus se exornando* (LH22),

★ Winkler : *cum sese ornavisset* (LW29),

★ Schlosser : *cultum corporis fecerat* (LS30).

Les versions latines utilisent des descriptions, surtout avec des verbes : *exorno, -are* 'pourvoir du nécessaire, orner complètement, parer, embel-

⁹⁴ Nous laissons de côté l'usage tardif du pluriel : *toilettes* 'lieux d'aisances', qui ne date que de 1945 (PR).

⁹⁵ Comme dans la locution : *dame d'atour* 'femme dont la charge était de présider à la toilette d'une reine/princesse'.

lir' ; *orno, -are* 's'équiper, se préparer, s'outiller ; s'orner, se parer' ; *curo, -are* 'avoir soin, soigner, s'occuper ; donner des soins, faire le nécessaire' ; *operam dare* 's'occuper, accorder l'attention, mettre ses soins' ; *cultum facere* 'faire les soins'.

Noms propres

La plupart des noms propres dans le livre se trouvent dans le chap. XVI où le Petit Prince explique le travail des allumeurs de réverbères dans le monde entier avant l'invention de l'électricité.

★ Afrique

Ce nom apparaît 3 fois, dans les chapitres XVI (F73), XVII (F75) et XXVII (F116) :

★ anc. fr. : *Cartaige* (AF59), *Afrique* (AF60), *Aufrique* (AF95). Le premier nom vient du lat. *Cart(ha)go*, c'est-à-dire Carthage, ancienne cité punique (située en Tunisie d'aujourd'hui), détruite par les Romains à la fin de la 3^e guerre punique en 146 av. J.C. La prise de cette ville a ouvert la voie aux Romains pour entrer en Afrique du Nord et en faire leur province (*Africa Romanorum*). On voit bien que, dans le nom *Cartaige* et *Aufrique*, l'orthographe est vacillante ce qui arrive souvent dans les écrits en ancien français.

★ Dans toutes les versions latines : *Africa* (LH48-49, 85 ; LW57, 93 ; LS62, 101) ; aussi avec une petite modification métonymique pour désigner les habitants : *Africi* (LW56, LS61), donc 'Africains' (du lat. *Africanus* 'Africain').

★ Amérique du Nord

Dans le chap. XVI (F73) : *noveles Indes de Bise* (AF59) 'nouvelles Indes de la Bise', ainsi que *hic America aquiloni subjecta* (LH48) 'cette Amérique soumise à l'aquilon' – dans les deux cas, nous avons un nom du vent du Nord qui devient synonyme du Nord :

★ Bise est un vent « froid qui souffle du Nord ou du Nord-Est », dont le nom est d'origine germanique (cf. TLFi).

★ aquilon est un vent « du nord, et plus gén. tout vent violent, froid et orageux » (TLFi) ; il peut aussi signifier 'le nord'. Dans la mythologie romaine, Aquilon était un dieu des vents septentrionaux, froids et violents.⁹⁶

Dans deux versions latines, nous avons aussi les habitants de ce continent : *Americani septentrionales* (LW56, LS61).

⁹⁶ Nous avons encore deux autres noms : d'abord *Borée* (lat. *Boreas*, anc. gr. Βορέας) 'dieu grec personnifiant le vent du nord' (homologue d'Aquilon romain), d'où lat. *borealis* et fr. *boréal* ; ensuite *Septentrio* 'sept bœufs de labour', c'est-à-dire la constellation de sept étoiles de l'Ourse polaire qui est devenue un synonyme du Nord ; *Septentrio* peut aussi désigner un vent du Nord.

Rappelons aussi que Christophe Colomb a découvert l'Amérique en cherchant une nouvelle route maritime vers les Indes. C'est pourquoi, ensuite, ce Nouveau Monde était appelé « Indes occidentales ». Finalement le continent américain a reçu son nom en l'honneur du navigateur florentin Amerigo Vespucci.

★ Amérique du Sud

Dans le chap. XVI (F73) : *novelas Indes dou Midi* (AF59), *America illa australis* (LH48). Et les habitants : *Americani meridiani* (LW56, LS61)

★ Arizona

Dans le chap. I (F11) : *Ynde 'Inde'* (AF10), *Arizona* (LH2, LS8), ainsi que des habitants : *Arizonenses* (LW8).

Le traducteur vers l'ancien français généralise, en donnant à cet État, par un hypallage, le nom du Nouveau Monde (ici : Indes), qui est, d'ailleurs, anachronique, parce qu'il ne date que du XV^e siècle.

Le nom *Arizona* est probablement indigène, mais son étymologie est incertaine.

★ Australie

Dans le chap. XVI (F72) : *grant isle dou Midi* (AF59), *Australis terra* (LH48), *Australia* (LW56, LS61).

L'Australie a été découverte par les explorateurs néerlandais au début du XVII^e siècle, donc les premières mentions de cette terre l'appelaient « Nouvelle Hollande ».

Le nom actuel du continent se réfère à une terre imaginaire (et supposée encore depuis l'Antiquité), située sur les anciennes cartes : *Terra Australis* (lat. 'terre australe').

★ Chine

Dans le chap. I (F11) et le chap. XVI (F73) : *Cathay* (AF10, 59), *Sinae* (LH2, 48 ; LW56), *Sina* (LS8), ainsi que des habitants : *Sinenses* (LW8, LS61).

Cathay est un ancien nom de la Chine, surtout de sa partie septentrionale, il vient d'un peuple asiatique des *Khitans* ou *Khitaï*. Ce sont les Européens qui appelaient ainsi la Chine au Moyen Âge. Ce nom reste toujours dans l'appellation de la Chine par certaines langues slaves : *Китай* (ukrainienne, russe, bulgare) et *Кітай* (biélorusse), ainsi que dans certaines langues turciques : *Кытай* (tatare) ou *Китай* (tchouvache), et finno-ougriennes parlées en Fédération de Russie : *Китай* (komi, oudmourte, mordve).

Sinae (d'habitude au pluriel) était le nom de la Chine déjà dans les anciens écrits latins. Probablement les lexèmes *Sin-* et *Chin-* sont des variantes, de même que *Κίνα* en grec.

★ États-Unis

Dans le chap. VI (F33) : *Yndes* (AF27), *Civitates Foederatae* (LH18, LW25), *America* (LS25).

La forme néolatine actuellement la plus populaire pour ce pays est : *Civitates Foederatae Americae* (on peut la voir p.ex. dans quelques documents édités en latin par le Vatican).

★ Europe

Dans le chap. XVI (F73) : *France* (AF59), *Europa* (LH48), ainsi que les habitants : *Europaei* (LW56, LS61).

C'est le nom de la France qui surprend dans la version en ancien français, mais peut-être pour ce traducteur, la puissance de ce pays, croissante toujours au XII^e siècle, lui a fait penser à la France comme au centre de la civilisation européenne à l'époque.

★ France

Dans la dédicace (F7) et le chap. VI (F33) : *France* (AF7, 27), *Gallia* (LH[VII], 18 ; LW5, 25 ; LS25-26), *Francogallia* (LS5).

★ Inde

Dans le chap. XVI (F73) : *Yndes* (AF59) ; ainsi que les habitants : *Indi* (LH48) et *Indici* (LW56, LS61).

★ Nouvelle-Zélande

Dans le chap. XVI (F72) : *Novele Terre de Mer* (AF59), *Nova Zelandia* (LH48, LS61), *Zelandia Nova* (LW56).

La Nouvelle-Zélande n'a été découverte par l'explorateur néerlandais Abel Tasman qu'en 1642. Vu l'origine de cet explorateur, ces terres ont reçu le nom d'après la province néerlandaise Zélande (holl. *Zeeland* 'Terre de la Mer').

La version en anc. fr. (« Nouvelle Terre de Mer ») paraît la plus neutre.

★ Pacifique

Dans le chap. XVII (F74) : *Grant Ocian* 'Grand Océan' (AF60), *mare Pacificum* 'mer Pacifique' (LH49), *Oceanus Pacificus* (LW57, LS62).

L'Océan Pacifique n'a été découvert par les Européens qu'au XVI^e siècle. D'abord il est baptisé « mer du Sud », puis « Pacifique » (par Fernand de Magellan), grâce à son caractère calme.

La version en ancien français (« Grand Océan ») paraît la plus neutre.

★ Russie

Dans le chap. XVI (F73) : *Sarmatie* (AF59), ainsi que les habitants : *Sarmatae* 'Sarmates' (LH48) et *Russici* 'Russes' (LW56, LS61).

Or, les Sarmates étaient un peuple nomade, d'origine scythique-irannienne, venu de la partie occidentale de la steppe eurasiennne. Au temps de

l'Empire Romain (d'Occident), leur territoire embrassait surtout l'Ukraine d'aujourd'hui avec des régions voisines.

L'histoire des Russes ne commence à être connue que depuis le IX^e siècle, grâce à la chronique de Nestor qui décrit la Rus' de Kiev, mais leur expansion en Asie s'étend jusqu'au XIX^e siècle.

Les choix des termes de nos traducteurs sont donc un peu anachroniques, mais plus faciles pour les lecteurs d'aujourd'hui.

★ Sahara

Dans le chap. II, le narrateur dit que son avion est tombé en panne *dans le désert du Sahara* (F12) :

- ★ anc. fr. : *en la grant berrie de sablon d'Aufrique* (AF11),
- ★ Haury : *in Garamantum solitudine* (LH3),
- ★ Winkler : *in locis desertis, quae Saharam vocant* (LW9),
- ★ Schlosser : *in locis desertis Sahara appellatis* (LS10).

On voit bien que la version en anc. fr. généralise l'endroit en désignant tout le continent africain (*Aufrique*).

Haury précise qu'il s'agit du 'désert des Garamantes', donc celui d'un peuple africain, vivant au Sud de la Numidie et connu depuis l'Antiquité, parce qu'Hérodote le décrivait déjà au V^e siècle av. J.-C. (Mattingly 2001 : 50). Les Garamantes étaient les ancêtres des Touaregs d'aujourd'hui. Ces « rouliers du désert » (Toutin 1869 : 65) transportaient divers produits de marchands de la Méditerranée et de l'Afrique centrale à travers les sables. Soumis aux Romains vers 19 av. J.-C. (Mahjoubi 1999 : 530), ils « restèrent indépendants et étrangers à l'empire » (Toutin 1869 : 69) et « ne furent jamais considérés comme des provinciaux, comme des sujets de l'empire. (...) toujours restés en dehors de l'*orbis romanus* » (ibid. : 76). D'ailleurs, les Romains n'ont jamais essayé de conquérir la région saharienne⁹⁷ et, sauf quelques expéditions vers l'Afrique Centrale à travers le désert, ils ne bougeaient pas au-dessous du *limes* dit *tripolitanus*⁹⁸.

Winkler et Schlosser laissent *Sahara*. Ce nom vient de l'arabe صحراء [ṣaḥrā'] 'désert' (cf. p.ex. Lokotsch 1927 : 140, Room 2008 : 162), mais les Arabes n'ont conquis l'Afrique du Nord que dans la deuxième moitié du VII^e siècle, donc le nom doit dater de cette époque au plus tôt⁹⁹.

⁹⁷ Rappelons que les Romains ont commencé leur conquête de l'Afrique en 146 av. J.-C., mais sont restés plus près du littoral méditerranéen. Voici pourquoi : « Avec une parfaite intelligence de la nature des contrées sahariennes et du caractère des tribus qui les habitaient, le gouvernement romain comprit quelle œuvre vaine et folle il tenterait, s'il voulait annexer des solitudes infécondes et soumettre à des lois faites pour des populations sédentaires des tribus essentiellement mobiles. Il n'essaya pas de conquérir le désert. Son attitude fut toujours défensive et prudente » (Toutin 1896 : 76).

⁹⁸ Conçu d'abord comme zone de défense des villes de la Tripolitaine (donc « trois villes » : Oea, Leptis Magna et Sabratha, dans la région historique de la Libye), le *limes* avançait ensuite vers la Numidie et la Maurétanie.

⁹⁹ Quoique les langues berbères (dont les langues touarègues) des peuples autochtones appartiennent à la même famille chamito-sémitiques que l'arabe.

En tant que nom propre, le Sahara est tardif en français et dans d'autres langues européennes. Léon l'Africain est l'un des premiers qui mentionnent ce nom dans son récit de voyage en Afrique dans la première moitié du XVI^e siècle. Il l'appelle *Sarra* et en fait le synonyme de Libye :

La tierce partie que les Latins appellent *Libia*, & en langage Arabesque nommée Sarra, c'est à dire desert, prend cōmencemēt du costé d'Orient au Nil, pres les confins de Eloacat, & s'étend vers Occident jusques à l'Océan. (Africain 1556: 2b)

L'adjectif dérivé du Sahara apparaît dans le chap. XXV : *Le puits que nous avons atteint ne ressemblait pas aux puits sahariens. Les puits sahariens sont de simples trous creusés dans le sable* (F99). Dans les traductions, les dénominations se répètent et nous avons :

- ★ anc. fr. : *li puiz d'Aufrique* (AF80) ;
- ★ Haury : *Garamantum putei* 'puits des Garamantes', *apud Garamantes* 'chez les Garamantes' (LH69) ;
- ★ Winkler : *Saharenses putei, putei Saharenses* (LW78) ;
- ★ Schlosser : *putei Saharenses* (LS84).

★ Sibérie

Ce terme se trouve dans le chap. XVI (F73). Il est utilisé pour désigner une région en Fédération de Russie ou bien, généralement, toute la partie septentrionale de l'Asie. Il n'est connu largement qu'à partir de la fin du XVI^e siècle, quand les Russes ont commencé leur conquête de l'Est en Asie.

★ anc. fr. : *Darrienne Thulé* 'dernière Thulé' (AF59), c'est-à-dire *Ultima Thulé* qui est une expression de Virgile (dans ses *Géorgiques* I 30) signifiant l'extrémité septentrionale du monde ; le nom même de Thulé désignait une île au nord du monde connu, dans un récit de voyage d'un Pythéas de Marseille (IV^e s. av.J.C.) ; il s'agit probablement de l'Islande ou du Groenland ou des Shetland ou bien de la Scandinavie, mais toute une mythologie est née autour de ce nom, un peu comme autour de l'Atlantide (voir Mund-Dopchie 2009).

★ Winkler : *Siberia* (LW56) ;

et les habitants :

★ Haury : *Hyperboraei Scythae* 'Scythes hyperboréens' (LH48) – cette proposition est intéressante, vu qu'elle met en relief un peuple considéré par les Grecs et les Romains comme barbare et vivant justement au nord de ce monde gréco-romain. À vrai dire, dans l'Antiquité, les Scythes vivaient dans les steppes de l'Eurasie centrale : c'était justement l'extrême nord pour les Grecs et les Romains (cf. p.ex. Schiltz 1994).

★ Schlosser : *Siberici* 'Sibériens' (LS61).

★ Terre, Jupiter, Mars, Vénus

Il s'agit des planètes qui sont, toutes les quatre, mentionnées dans cet ordre dans le chap. IV : *Je savais bien qu'en dehors des grosses planètes comme la Terre, Jupiter, Mars, Vénus* (F21). La version en anc. fr. est

identique : *Terre, Jupiter, Mars, Vénus* (AF18). Les versions latines se ressemblent, avec quelques différences : *Terra, Juppiter, Mars, Venus* (LH9) / *Tellus, Iuppiter, Mars, Venus* (LW16) – ici nous voyons *Tellus* ‘terre, globe terrestre ; Terre-déesse’ (cf. Gaffiot 1934 : 1550) / *Terra, Iovis, Mars, Venus* (LS17) – la forme *Iovis*, utilisée comme si c’était le nominatif, est surprenante ici, parce que *Iovis* est le génitif de *Iuppiter*.

Dans d’autres endroits du livre, c’est seulement la Terre qui apparaît. Nous avons relevé les passages où ce nom a le sens de la planète et non pas du sol. Le nom est le plus souvent noté avec la majuscule : *Terre*, dans les chap. VII (F37), XV (F71), XVI (F72), XVII (F74–76), XXI (F87), XXIV (F98), XXV (F102) ; plus rarement avec la minuscule : *terre*, dans les chap. IX (F43) et XXVII (F116).

En anc. fr., c’est toujours *Terre* (AF30, 34, 58–60, 62, 68, 78, 82, 95). Les traductions latines sont plus diversifiées : *terra* (LH21, 47–49, 51, 59, 72 ; LW57, 93 ; LS34, 87), *terrae* (LH25, 49, 85), *Tellus* (LW28, 32, 54, 56–57, 80), *Terra* (LS29, 59–60, 62, 64), *orbis terrarum* (LH68 ; LW57–58, 66, 76 ; LS72, 83), *terrarum orbis* (LW57–58), *locus* (LS101).

★ turc

Ici, nous n’avons pas le nom du pays, mais un adjectif qui y est lié. Il se trouve dans le chap. IV dans deux expressions :

★ *astronome turc* (F21) : *clerc d’astrenomie mor* (AF18), *Turca astrologus* (LH10), *astronomus Turcicus* (LW16), *astronomus Osmanicus* (LS17),

★ *dictateur turc* (F22) : *granz aumaçors des Mors* (AF19), *dictator quidam Turcarum imperavit* (LH10), *tyrannus quidam Turcicus* (LW17), *dictator quidam Osmanicus* (LS17).

En anc. fr., c’est : *mor/Mor* < lat. *Maurus* ‘Africain’ (Godefroy V : 402).

Dans les versions latines : *Turcae, -arum* ‘Turcs’ (au sens ethnique) est le pluriel, la forme féminine au singulier est *Turca* ; cependant, nous voyons aussi la forme *Turcicus* qui vient du nom latin du pays : *Turcia*.

Enfin l’adj. *Osmanicus* se réfère à l’Empire ottoman (1299–1923), fondé par Osman I^{er}.

Notons ici le nom du dictateur en anc. fr. : *aumaçor/almaçor* ‘titre de dignité chez les Orientaux, émir, gouverneur’ (Godefroy I : 226, 498).

Conclusions

Nos observations du rendement de noms modernes en latin et en ancien français dans les traductions du *Petit Prince* permettent de constater que les traducteurs ont dû effectuer un travail énorme pour trouver de bons équivalents et, si possible, vérifier leur datation.

Cependant, il y a des différences dans l’approche de ces traducteurs. Taverdet adapte bien le texte au langage médiéval, il utilise les termes de l’époque et fait souvent recours à des descriptions pour expliquer certains

phénomènes modernes. Haury en latin aime bien employer un langage pittoresque, parfois même plus développé que l'original. Winkler, tout au contraire, simplifie souvent certains passages, même avec des pertes de la poésie de Saint-Exupéry. Enfin Schlosser aime bien utiliser des termes néolatins et rend le texte latin plus proche du lecteur moderne.

Textes analysés

- AF = Saint-Exupéry Antoine de (2017) : *Li juenes principes*, trad. Gérard Taverdet, Neckarsteinach : Tintenfaß.
 F = Saint-Exupéry Antoine de (2007 [1943]) : *Le Petit Prince*, Paris : Gallimard.
 LH = Saint-Exupéry Antoine de (2001 [1961]) : *Regulus*, trad. Auguste Haury, Orlando : Harcourt.
 LS = Saint-Exupéry Antoine de (2015) : *Principulus*, trad. Franz Schlosser, Stuttgart : Reclam.
 LW = Saint-Exupéry Antoine (2010) : *Regulus*, trad. Alexander Winkler, Mannheim : Artemis & Winkler.

Bibliographie

- ALPINO Prospero (1592) : *De plantis Aegypti liber*, Venetiis : Apud Franciscum de Franciscis Senensem.
 AFRICAÏN Léon (1556 [1550]) : *Historiale description de l'Afrique, tierce partie du monde ... écrite de notre temps, par Jean Léon, Africain, premièrement en langue arabe, puis en toscane et à présent mise en français* [par Jean Temporal], En Anvers : de l'impr. de C. Plantin.
 ANDREAU Jean (1987) : La vie financière dans le monde romain. Les métiers de manieurs d'argent (IV^e siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.), Rome : École française de Rome.
 D'AULNOY Marie-Catherine Le Jumel de Barneville (1874 [1691]) : *La cour et la ville de Madrid vers la fin du XVII^e siècle. Relation du voyage d'Espagne par la comtesse d'Aulnoy*, éd. nouv. rev. et annotée par Mme B. Carey, Paris : E. Plon et C^{ie}.
 BABEAU Albert (1883) : *La vie rurale dans l'ancienne France*, Paris : Didier et C^{ie}.
 BALTAZARD Maurice (1954-1955) : Le franc et son histoire, *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 173-186.
 BAILLY Anatole (1935) : *Le Grand Bailly : dictionnaire grec-français*, Paris : Hachette.
 BEAULIEUX Charles (1952) : Cahin-caha. Étiquette, *Romania* 73/290 : 238-240.
 BLOCH Marc (1953) : Mutations monétaires dans l'ancienne France, *Annales : Économies, sociétés, civilisations* 8/2 : 145-158.
 BOUDET Jean-Patrice (2005 [1997]) : Le bel automne de la culture médiévale (XIV^e-XV^e siècle), (in :) Michel Sot, Jean-Patrice Boudet, Anita Guerreau-Jalabert, *Histoire culturelle de la France*, t. I : *Le Moyen Âge*, Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), Paris : Seuil, 261-409.
 BYL Simon (1955) : Rheumatism and gout in the *Corpus Hippocraticum*, *L'Antiquité classique* 57 : 89-102.
 Cabanes Augustin Mœurs intimes du passé.
 CARCOPINO Jérôme (1956 [1939]) : *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris : Hachette.
 ÇAYIR Kenan (2007) : *Islamic literature in contemporary Turkey : from epic to novel*, New York : Palgrave Macmillan.
 CHÉLINI Michel-Pierre (2001) : *Histoire du franc français au XX^e siècle*, Paris : Picard.

- CONIEZ Hugo (2011) : Saint-Simon et le cérémonial de la cour d'Espagne, *Cahiers Saint Simon* 39 (*Cérémonial, étiquette et politesse chez le duc de Saint-Simon*) : 47-58.
- CROIX Alain & QUÉNIART Jean (2005 [1997]) : *Histoire culturelle de la France*, t. II : *De la Renaissance à l'aube des Lumières*, Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), Paris : Seuil.
- CRUCHON Gustave (1879) : *Les banques dans l'antiquité, étude historique, économique et juridique*, Paris : G. Pedone-Lauriel.
- CURSENTE Benoît (2005) : Essai sur la borde médiévale dans la France du Sud-Ouest, (in :) *La maison rurale en pays d'habitat dispersé : de l'Antiquité au XX^e siècle*, Annie Antoine (dir.), Rennes : Presses universitaires de Rennes, 271-278.
- DEAF = *Dictionnaire étymologique de l'ancien français* : www.deaf-page.de/fr/index.php (accès en décembre 2018).
- DELPEUCH Armand (1900) : *La goutte et le rhumatisme : histoire des maladies*, Paris : Carré et Naud.
- DEZALLIER D'ARGENVILLE Antoine-Joseph (1742) : *L'histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie, dont l'une traite des pierres et l'autre des coquillages*, Par M*** de la Société royale des sciences de Montpellier, Paris : chez De Bure l'aîné.
- DEZOBRY Charles (1875) : *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère*, Paris : Ch. Delagrave, t. 3.
- DUMONT Jean (1739 [1727]) : *Supplément au corps universel diplomatique du droit des gens*, vol. IV : *Le Cérémonial diplomatique des Cours de l'Europe*, mis en ordre et considérablement augmenté par Mr. [Jean] Rousset, Amsterdam & La Haie : Chez les Janssons etc., t. I-II.
- DUVAL Paul-Marie (1952) : *La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine (I^{er}-III^e siècles après J.-C.)*, Paris : Hachette.
- Encyclopédie = Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Denis Diderot & Jean le Rond d'Alembert (dir.), Neuchâtel : chez Faulche et Cie, 1751, t. X.
- ERNOUT Alfred, MEILLET Antoine (2001 [1932]) : *Dictionnaire étymologique de la langue latine : histoire des mots*, Paris : Klincksieck.
- FEW = Wartburg Walther von (1922-1967) : *Französisches Etymologisches Wörterbuch* : <https://apps.atilf.fr/lecteurFEW/> (consulté en décembre 2018).
- FRANKLIN Alfred (1908) : *La civileté, l'étiquette, la mode, le bon ton du XIII^e au XIX^e siècle*, Paris : Émile-Paul, 2 tomes.
- FURETIÈRE Antoine (1702 [1690]) : *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots français tant vieux que modernes, & les termes des sciences et des arts*, 2^e édition revue, corrigée et augmentée par M. Basnage de Bauval, Sur l'imprimé, A La Haye et à Rotterdam : chez Arnoud et Reinier Leers, t. II.
- GAFFIOT Félix (1934) : *Dictionnaire latin-français*, Paris : Hachette.
- GIMPEL Jean (1975) : *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Paris : Seuil.
- GLEDHILL David (2008) : *The names of plants*, Cambridge : Cambridge University Press.
- GRIMAL Pierre (2001) : *La civilisation romaine*, Paris : Flammarion.
- GODEFROY = GODEFROY Frédéric (1891-1902) : *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Paris : F. Vieweg, 10 tomes.
- HELEN Tapio, KETOLA Kari (1998) : *Latin lives ! In Finland and beyond*, English adaptation by Andrew Barriskell, Helsinki : Edita
- HOLMES Georges K. (1923) : Some features of tobacco history, *Agricultural History Society Papers* 2 : 385-407.
- KING Henry C. (1979 [1955]) : *The history of the telescope*, New York : Dover.

- LAGORGETTE Dominique (2006) : Quelques pistes pour une étude diachronique des titres en français : *monsieur, monseigneur, milord, Langue française* 149 (*Énonciation et pragmatique : approche diachronique*) : 92-112.
- LAUFER Berthold (1924) : *Introduction of tobacco into Europe*, Chicago : Field Museum of Natural History, *Anthropology Leaflet* 19.
- LE GOFF Jacques (1965) : *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris : Arthaud.
- LOKOTSCH Karl (1927) : *Etymologisches Wörterbuch der Europäischen (germanischen, romanischen und slavischen) Wörter orientalischen Ursprungs*, Heidelberg : Winter.
- LOT Ferdinand (1948 [1947]) : *La Gaule : les fondements ethniques, sociaux et politiques de la nation française*, Paris : Librairie Arthème Fayard.
- MAHJOUBI Ammar (1999 [1980]) : La période romaine, (in :) *Histoire générale de l'Afrique*, t. II *Afrique Ancienne*, Gamal Mokhtar (dir.), Paris : UNESCO, 503-540 : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000042661_fre (accès décembre 2018).
- MATTINGLY David (2001) : Nouveaux aperçus sur les Garamantes : un État saharien ?, *Antiquités africaines* 37 : 45-61.
- MAURO = *Dizionario italiano De Mauro* : <http://dizionario.internazionale.it> (accès en décembre 2018).
- MONGEZ Antoine (1818) : Recherches sur les habillemens des anciens, *Histoire et mémoires de l'Institut royal de France : classe d'histoire et de littérature ancienne* 4 : 222-314.
- MUND-DOPCHIE Monique (2009) : *Ultima Thulé. Histoire d'un lieu et genèse d'un mythe*, Genève : Droz.
- NOURRISSON Didier (2000) : *Histoire sociale du tabac*, Paris : Christian.
- PASTOUREAU Michel (2010) : Le roi du jeu d'échecs (X^e-XIV^e siècle), (in :) *Les >autres< rois : études sur la royauté comme notion hiérarchique dans la société au bas Moyen Âge et au début de l'époque moderne*, Torsten Hiltmann (dir.), München : R. Oldenbourg Verlag, 155-160.
- PASTOUREAU Michel (2012) : *Le jeu d'échecs médiéval : une histoire symbolique*, Paris : Le Léopard d'or.
- PR = *Petit Robert : Dictionnaire analogique et alphabétique de la langue française*, Paris : Dictionnaires Le Robert, 1996.
- RAE = *Diccionario de la lengua española de la Real Academia Española* : www.rae.es (accès en décembre 2018).
- RAMMINGER Johann (2006) : *Neulateinische Wortliste. Ein Wörterbuch des Lateinischen von Petrarca bis 1700* : <http://www.neulatein.de/words/> (accès décembre 2018).
- RITTER Karl (1837) : *Géographie générale comparée, ou Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques*, traduit de l'allemand par Eugène Buret et Édouard Desor, Paris : Paulin, t. III.
- RIVAL Ned (1981) : *Tabac miroir du temps : histoire des mœurs et des fumeurs*, Paris : Perrin.
- ROOM Adrian (2008) : *African placenames : origins and meanings of the names for natural features, towns, cities, provinces, and counties*, Jefferson, NC : McFarland.
- ROSEN Edward (1947) : *The naming of the telescope*, New York : Schuman.
- ROSEN Edward (1954) : Did Galileo claim he invented the telescope?, *Proceedings of the American Philosophical Society* 98/5 : 304-312.
- SACRÉ Dirk, PAPY Jan (2012), Neo-Latin, *The Year's Work in Modern Language Studies* 72 : 1-10.
- SALAMA Pierre (1999a [1980]) : De Rome à l'Islam, (in :) *Histoire générale de l'Afrique*, t. II *Afrique Ancienne*, Gamal Mokhtar (dir.), Paris : UNESCO, 541-553 : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000042661_fre (accès décembre 2018).

- SALAMA Pierre (1999b [1980]) : Le Sahara pendant l'Antiquité classique, (in :) *Histoire générale de l'Afrique*, t. II *Afrique Ancienne*, Gamal Mokhtar (dir.), Paris : UNESCO, 555-574 : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000042661_fre (accès en décembre 2018).
- SANCHO José Luis (2009) : L'espace du roi à la cour d'Espagne sous les Habsbourg, (in :) *¿Louis XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Gérard Sabatier & Margarita Torrione (coord.), 119-136.
- SCHILTZ Véronique (1994) : *Les Scythes et les nomades des steppes. VIII^e siècle avant J.-C. - I^{er} siècle après J.-C.*, Paris : Gallimard.
- STIFTER David (2013) : Vocative for nominative, (in :) *Vocative ! Addressing between system and performance*, Barbara Sonnenhauser & Patrizia Noel Aziz Hanna (ed.), Berlin : De Gruyter Mouton, 43-86.
- STROH Wilfried (2008 [2007]) : *Le latin est mort, vive le latin ! Petite histoire d'une grande langue*, trad. de l'all. et du lat. par Sylvain Bluntz, Paris : Les Belles Lettres.
- SUSPÈNE Arnaud (2002) : Sur la loi monétaire de c. 212 (?), *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 13 : 33-43.
- TANASE Virgil (2013) : *Saint-Exupéry*, Paris : Gallimard.
- TETTART-VITTU Françoise (2009) : À l'espagnole ou à la française : résistances et emprunts dans la mode de cour, (in :) *¿Louis XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Gérard Sabatier & Margarita Torrione (coord.), 203-220.
- TLFi = *Trésor de la langue française informatisé* : <http://atilf.atilf.fr/tlfi.htm> (accès en décembre 2018).
- TOUTIN Jules (1893) : Afrique romaine : chronique, *Mélanges de l'école française de Rome* 13 : 177-196.
- TOUTIN Jules (1896) : Les Romains dans le Sahara, *Mélanges de l'école française de Rome* 16 : 63-77.
- TRECCANI = *Enciclopedia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti dall'Istituto Giovanni Treccani* : www.treccani.it/vocabolario (consulté en décembre 2018).
- VAN HELDEN Albert (1977) : The invention of the telescope, *Transactions of the American Philosophical Society* 67/4 : 1-67.
- VIPARD Pascal (2007) : Maison à péristyle et élites urbaines en Gaule sous l'Empire, *Gallia* 64 : 227-277.
- VERWEIJ Michiel (2008) : Winnie the Pooh in Latin, or how to put delightful English into equally enjoyable Latin, *Humanistica Lovaniensia* 57 : pp. 301-319.
- WICKENS Gerald E. (1982) : The baobab : Africa's upside-down tree, *Kew Bulletin* 37/2 : 173-209.
- WICKENS Gerald E. (2004) : *Economic botany : principles and practices*, Dordrecht : Springer.
- WOLFF Philippe (1982) : Monnaie et développement économique dans l'Europe médiévale, *Histoire, Économie et Société* 1/4 : 491-510.
- YOUNG William W. (1916) : *The story of the cigarette*, New York & London : D. Appleton and Company.
- ZEHNACKER Hubert (1992) : Aperçus de numismatique romaine (II), *Vita Latina* 128 : 2-5.

Résumé

Noms modernes dans les langues anciennes : *Le Petit Prince*
dans trois versions latines et en ancien français

L'article montre la traduction de noms modernes dans trois versions latines et l'une en ancien français (du XII^e siècle) du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. Les

exemples analysés sont divisés en 4 catégories: 1) inventions modernes, 2) termes modernes pour les choses anciennes, 3) expressions modernes, 4) acceptions nouvelles de termes anciens, 5) noms propres. L'analyse révèle deux principales stratégies des traducteurs : synonymes ou descriptions de la chose nommée.

Summary

Modern names in old languages: *Le Petit Prince* (*The Little Prince*)
in three Latin versions and in Old French

The article deals with the translation of modern names in three Latin versions and in one in old French (12th c.) of the novel *Le Petit Prince* (*The Little Prince*) by Antoine de Saint-Exupéry. The analysed examples are divided into 4 categories: 1) modern inventions, 2) modern terms for ancient things, 3) modern expressions, 4) new meanings of old terms, 5) proper nouns. The analysis shows two main strategies of the translators: synonyms or descriptions of the named thing.

Streszczenie

Nowoczesne nazwy w starych językach: *Le Petit Prince* (*Mały Książę*)
w trzech wersjach łacińskich i po starofrancusku

Artykuł omawia tłumaczenie nowoczesnych nazw w trzech łacińskich wersjach i po starofrancusku (XII wiek) powiastki *Le Petit Prince* (*Mały Książę*) Antoine'a de Saint-Exupéry'ego. Analizowane przykłady są podzielone na 4 kategorie: 1) nowoczesne wynalazki, 2) nowoczesne pojęcia dla dawnych rzeczy, 3) nowoczesne wyrażenia, 4) nowe znaczenia starych terminów, 5) nazwy własne. Analiza pokazuje dwie główne strategie tłumaczy: synonimy lub opisy nazywanej rzeczy.



Saint-Exupéry relu et traduit
Renata Krupa & Iwona Piechnik (éds)
Kraków, Biblioteka Jagiellońska, 2018

Dominika Ruszkiewicz

Jesuit University Ignatianum
in Krakow



“Chaque jour j’apprenais quelque chose”: Using *Le Petit Prince* and Its Translations to Teach Old and Modern Languages^{*}

Starting off by saying that *Le Petit Prince* is one of the most widely read books in the world may be platitudinous, just as it would be to admit that as a literary text it can contribute to foreign language learning. To ask the question what de Saint-Exupéry’s story has in common with Chaucer’s *Canterbury Tales* or *Beowulf* may be a more intriguing way of starting a discussion. To answer that it was written – like Chaucer’s collection of tales – in late fourteenth-century English and rendered into the Old English of *Beowulf* may be striking, but very true.¹

First published in New York (1943) in both English and French, *Le Petit Prince* did not take long to cross the borders of languages and cultures. It found itself, from the very beginning, “on an equal footing in two

^{*} I am grateful to Walter Sauer and Oliver M. Traxel for their warm response to my paper and helpful assistance in bringing the manuscript into its final form. Thank you both for taking your time to read and comment on my paper. I also thank Piotr Pieńkowski for sharing his expertise in the field of translation with me.

¹ Most recently, de Saint-Exupéry’s story has been “back-transcribed” into Anglo-Saxon runic alphabet (*Be þam lytlan æþelinge*, tr. Fritz Kemmler, Edition Tintenfaß 2018).

languages, almost as if the French and English versions were of strictly equal value” (Malarte-Feldman 2006: 24). Translated into modern English a number of times,² *Le Petit Prince* has also been adapted into older varieties of English and in this way “the book without borders” has in recent years crossed another border – that between modernity and antiquity.³ What is the purpose, one may ask, of rendering a well-known story into languages which are no longer in use and which do not offer equivalents for modern-day concepts? Is it a purely linguistic exercise aimed at language lovers or does it have a more practical application?

Oliver M. Traxel, the reviewer of *The litel prynce* (tr. Walter Sauer) and *Be þam lytlan æþelinge* (tr. Fritz Kemmler), sees the translations into earlier language stages as useful from a pedagogical point of view (Traxel 2011: 3). Following his suggestion, I am going to argue that Walter Sauer’s and Fritz Kemmler’s renditions, just like translations into modern languages, can be used in translation classrooms to discuss the translators’ interpretive choices and to reflect upon the nature of translation. The translations into older varieties of language, moreover, have the added advantage of generating problems that modern translations do not address, such as how to render concepts which came into existence long after Old English and Middle English went out of wider use. In this way, such translations may be a good starting point for discussions on the methods of translation. Since the various modern translations of *Le Petit Prince* have been widely commented on by readers and analysed by specialists in translation studies (Dybiec-Gajer 2012: 112–127), but little has been written on using the text, especially its Old and Middle English renditions, as language and translation teaching tools, this is what my main preoccupation will be.⁴

Using literary texts in classrooms seems widely accepted as a means of facilitating language acquisition, and as such it is not in need of justification. “Literary texts in the foreign language classroom must contribute to

² A full record of the various translations is to be found at Petit Prince Collection (www.petit-prince-collection.com). Apart from English, *Le Petit Prince* has been translated into other languages spoken on the British Isles, such as Welsh (*Y Tywysog Bach*, tr. Llino Dafis, Edition Tintenfaß 2007), Irish Gaelic (*An Prionsa Beag*, tr. Bréandan Ó Doibhlin, Read Ireland 2015), Scottish Gaelic (*Am Prionnsa Beag*, tr. George Jones, Edition Tintenfaß 2008), and Lowland Scots (*The Wee Prince*, tr. Susan Rennie, Edition Tintenfaß 2017). Among other varieties of English that *le Petit Prince* speaks, there is also American English (*The Little Prince. A New Translation*, tr. Nadine Sauer, Edition Tintenfaß 2016).

³ The term “books without borders” was first used to emphasize the fact that books such as *The Little Prince* or *Alice in Wonderland* cross the borders between adult and children’s literature, but the border-crossing can also refer to their international success (Beckett 2006: xiii).

⁴ The usefulness of neo-Old English for teaching purposes has been discussed by Oliver M. Traxel in “Old English in the Modern World: Its Didactic Value”, *Old English Newsletter* 46.3 (2015).

language learning. Therefore, the question of justification seems to be simple. If students enjoy reading literary texts and like to speak and write about them, they are justified [...]” (Sakuma 2000: 376). Literary texts find a wide application in the classroom: they can provide a springboard for discussions about the topics of the given texts, but also an insight into the use of language; they motivate students and help them develop their personalities; they also contribute to intercultural understanding.

A more problematic issue is using translation as a teaching tool. Associated with the infamous grammar translation method, until recently translation was not only discredited, but also banned from foreign language classrooms. Nowadays translation and language teaching can still be called “strange bedfellows” (Carreres 2015: 1–2), but the attitude towards translation is slowly changing and voices are increasingly heard in favour of reinstating translation as the fifth skill – a skill which integrates all other language skills and prepares the students to participate in multilingual communities (Whyatt 2012: 120–126). Moreover, research conducted in recent years has shown that students’ attitudes towards using translation in the classroom are rather positive and translation activities are regarded as one of the most motivating ones (Fernández-Guerra 2014: 163). Asked which activities help them improve their language, students tend to mention those with a direct focus on language issues (grammar, vocabulary), thus giving precedence to language knowledge over communicative competence (Fernández-Guerra 2014: 163).

Le Petit Prince can provide an excellent teaching tool not only because of the language issues it demonstrates, but also because the language learner can identify with the aviator-narrator, who learns something new about the planet every day: “Chaque jour j’apprenais quelque chose sur la planète, sur le départ, sur le voyage”, he says (19). Likewise, the language learner begins to cross the borders of knowledge and linguistic competence. The youngest learners can discover the world with the Little Prince: they can learn the names of animals, colours, but also the etiquette with *Le Petit Prince pour les bébés* series (published by Fleurus, 2014);⁵ adults may be asked to ponder on the wisdom of A. de Saint-Exupéry’s thought-provoking words concerning happiness, friendship, love, responsibility or fortitude with *A Guide For Grown-ups: Essential Wisdom from the Collected Works of Antoine de Saint-Exupéry* (Burgard 2002). For those who can read the unabridged version of the text, either in the original or translation, it is an illuminating and entertaining read. It is comparable to fables and other “books without borders” which aim to teach and delight (*docere et delectare*). As Claire Malarte-Feldman observes:

⁵ I am referring here to board books, such as: *Je découvre les animaux avec le Petit Prince*, *Je découvre les couleurs avec le Petit Prince*, *Je découvre la belle journée du Petit Prince*, *Je découvre la politesse avec le Petit Prince*.

In the long literary tradition of ‘books without borders’, *The Little Prince* belongs to a larger body of French texts, such as La Fontaine’s *Fables* and Charles Perrault’s *Contes*, whose pedagogical function and ‘civilizing’ use, combined with the playful nature of their respective styles, helped them quickly to find a way into the hands of children reading for fun as well as pupils reading to learn (Malarte-Feldman 2006: 39).

At the earliest stages of learning French, *Le Petit Prince* can be used to introduce students to basic aspects of grammar (tenses, articles, gender, number, etc.) and vocabulary (names of animals, parts of the body, basic adjectives).⁶ At a high school level, it can be used to develop a variety of skills. This is how the teachers of French encourage their American students to read and reflect on *The Little Prince*:

At times you will need to act like a philosopher; at others times, a literary critic. You will need to exercise your imagination and examine your own philosophies of life. You will need an analytical spirit as well as openness to fantasy, imagination, and symbolism. You will also need to spend time reflecting on what you read, as there are important lessons throughout the text. But you must read between the lines to get a full understanding of the meaning of the story (Strickland & Wieland 2005: 301).

Strickland and Wieland present a series of exercises aimed at helping students master different kinds of comprehension: literal (what happened in the text), symbolic (abstract action, symbolism, big ideas) and reflective (the meaning of the text). Taking the first chapter as an example, to check the students’ literal understanding of the text, the teacher may ask the following questions and assign the following tasks:

1. How old was the narrator when he first saw a boa?
2. Draw the narrator’s first drawing and describe what is inside.
3. How is the narrator’s second drawing different from his first drawing?
4. What advice do adults like to give? (Strickland & Wieland 2005: 302).

To develop symbolic comprehension, the students might be asked to decide what the various plant and animal characters represent – the rose, the baobabs, the sheep, the fox, and – last but not least – the boa constrictor. The snake’s initial appearance on the Little Prince’s drawing, constantly misinterpreted by adults, invites a discussion on the limits of our, i.e. adult, imagination. Its reappearance during the Little Prince’s visit on Earth introduces a more sinister tone: the snake bites the Little Prince and he dies. More philosophically-minded students may see the

⁶ For lesson plans at elementary level for L1 and L2 learners see: *Fiches Pédagogique. Le Petit Prince* (<http://www.lepetitprince.com/oeuvre/pedagogie/>) and Lucie Grochalová, *Le Petit Prince en classe de langue française*, unpublished BA thesis, Masaryk University, Brno (https://is.muni.cz/th/79466/pedf.../final_z_plochy.pdf). Accessed in December 2018.

scene as centred around the finality of things. They may recognize that the boa “embodies a metaphysical wisdom which entails the mystery of the beginnings and the end”, that it serves as a “mediator between the worlds of the visible and the invisible” (Lacroix 2013: 182).⁷ More politically-minded students may notice a parallel between the boa devouring the elephant and the Nazi regime swallowing up Europe (Lacroix 2013: 181). They may also point to other examples of uncontrollable forces which pose a threat to the planet. Certainly, the discussion about the snake’s symbolic significance will bring the language lesson much closer to the study of literature, so that the two become almost indistinguishable (Sakuma 2000: 377).

Finally, to develop reflective comprehension, the students might be asked to answer questions relating to their own experience, such as: 1. Has an adult ever misunderstood you? 2. According to the narrator, what qualities do adults seek in other adults? What qualities does the narrator seek? What qualities do you seek? (Strickland & Wieland 2005: 302). By encouraging the students to focus on their own feelings and experiences, the teacher promotes the so-called “aesthetic reading”. In contrast to “efferent reading”, which focuses on the information given in the text, “aesthetic reading” is based on the students’ interaction with the text, made possible by their own life experiences (Sakuma 2000: 378). Aesthetic reading is pedagogically significant because it allows the learner to explore the thoughts and feelings elicited by the text. Consequently, the reflection on what the students may have done when faced with similar situations as those depicted in the story contributes to the development of their personalities (Sakuma 2000: 378).

Because *Le Petit Prince* is such a popular read and because it is included in the curricula in countries such as the United States or Brazil, a variety of lesson plans or fiches pédagogiques are available, some of them even adjusted to the changing demographic trends. The authors of a book published in the United States under the title *Differentiation in Practice: A Resource Guide for Differentiating Curriculum, Grades 9–12* note that the country is becoming a nation of minorities, which will have repercussions on the educational system. In order to teach culturally and academically diverse populations, the teachers need to display “responsiveness to race, gender, culture, readiness, experience, interest, and learning preferences” and adapt their instructions accordingly (Strickland & Tomlinson 2005: 1). The way differentiation works in a foreign language classroom is illustrated in Unit 8, which is devoted to *Le Petit Prince*. It is designed for a high school French class at level 3 or higher on the assumption that at this point “students are taking their first steps into

⁷ Translation mine. The original is as follows: “Il incarne une sagesse métaphysique qui inscrit l’énigme des origines et des fins. Il est un médiateur entre les mondes du visible et de l’invisible” (Lacroix 2013: 182).

in-depth literary study in the French language” (Strickland & Wieland 2005: 285). Following Gardner’s theory of multiple intelligences and entry points, delineated in *The Unschooled Mind* (1991), the instructors offer students a number of ways in which they can “enter into” a subject. During their initial lesson on *Le Petit Prince*, the students themselves are to choose one of the following activities:

1. *Narrational Entry Point*. Go through the excerpts from *Le Petit Prince*, prepared by your teacher (in written and audio formats) to get a feel for the author’s style. Do not try to get all the details, just the overall meaning and style of the language. You can make a list or use a graphic organizer to help you.
2. *Logical/Quantitative Entry Point*. Go through the biographies of Saint-Exupéry, provided by your teacher, to find out important facts from his life.
3. *Roundational Entry Point*. Have a look at the quotes from *Le Petit Prince*, prepared by your teacher. Choose three of them and journal your thoughts about each. You may speculate about the specific meaning of the quote in the context of the story or discuss how the quote relates to your own philosophy of life.
4. *Aesthetic Entry Point*. Play selections from the CD of the musical version of the story (*Le Petit Prince: L’Intégral du Spectacle Musical*, music by Richard Cocciante and word by Elisabeth Anais). Do not try to understand every word or every song, but get the sense of the music’s tone and style in order to get the idea of the book’s tone and style. Then draw a picture or write a paragraph illustrating your impressions.
5. *Experiential Entry Point*. Have a look at the drawings representing different symbols used in the book (a rose, stars, a desert landscape, a fox, a snake). Reflect on the meaning of each symbol, arrange them into a sequence and write a poem or a story to accompany them. (Strickland & Wieland 2005: 291–292)

However, what the book gains in its accommodation of the students’ learning preferences, it loses in the amount of language exposure. Designed for American students, the questions are in English rather than French. At the same time, the students are strictly forbidden to use any of the English translations of *Le Petit Prince*, which is puzzling given that the main assumption of the method is to have the students themselves decide about the learning process (Strickland & Wieland 2005: 301). It seems that the instructors do not have a uniform stance on using translation in the classroom. They discourage the students from using the modern English translations of *Le Petit Prince*, but at the same time encourage them to take vocabulary quizzes. The instruction they give is as follows: “In each quiz, you will need to provide the English equivalent of the underlined vocabulary words” and it comes with an example: “*Le dessin représentait un serpent boa qui avalait un fauve*. Your response would be to write, a wild beast” (Strickland & Wieland 2005: 304).

The aim of the task is clearly to test the students’ knowledge of French vocabulary and, provided the examples are not ambiguous, it can be quite effective at that. The problem, however, is that exercises of this kind often create a false notion of equivalence, implying that there is a one-to-one correspondence between the source and target languages, which can in turn lead to interference between the two languages. *Un fauve* does mean “a wild beast” or “a wild animal”, but what about *les grandes personnes*? Should such an example appear in the quiz, would the teachers expect the students to answer “adults” or “grown-ups”? Or would both answers be accepted? It depends on whether the teachers use the full potential of translation tasks by implementing follow-up procedures, such as discussions or analyses of translation choices. Post-translation analysis may act as a brain teaser, an intellectually stimulating exercise: it may enhance not only the learners’ verbal, but also conceptual fluency through giving weight to the issue of conceptual overlap between languages (Whyatt 2012: 96–97). For instance, it may be interesting to discuss the various possibilities of translating the French *les grandes personnes* into English, alerting the students to asymmetries between the two languages. As Maria Konnikova notes:

In the French version of the book, Saint-Exupéry never actually uses the term ‘adult’ to describe his uncomprehending elders. He terms them *les grandes personnes*. Big people. Not once does he call them anything else. That’s not a coincidence. It’s a crucial distinction. What matters, in the end, is the attitude, not the age. You can have children who are *grandes personnes*, just as you can have adults who aren’t. The question is one of mindset, of a way of looking at the world. It has little to do with age as such—only insofar as age tends to bring out a more staid attitude in many of us. (Konnikova 2012)

Similarly, the teacher who explains the meaning of the French verb *apprivoiser*, may allow a few minutes for a discussion on the correspondence between the French verb and its English rendition as “tame” – a verb which has the unfortunate connotation of “controlling”, “subduing”, “mastering” or “overcoming”. As Claire Malarte-Feldman notes, all those “power-loaded signifiers [...] would be translated into French with the word ‘dompter’, a term best used to describe, for example, what happens on the circus ring between a lion or a tiger and their breaker” (2006: 36). This is certainly not what the fox expects the Little Prince to do: he wants to make friends and build understanding based on trust and respect (Malarte-Feldman 2006: 36). Having drawn the students’ attention to the semantic nuances, the teacher can start a discussion on the more metaphorical meaning of “taming”, and perhaps apply it also to the acquisition of knowledge. After all, the fox states: “One only understands the things that one tames” (Wilkinson 2011: 76).

Taming, whether in friendship – as depicted by de Saint-Exupéry – or language learning, requires effort, which is what the students are made aware of during translation tasks. They become aware of the amount of

time and energy it takes to transmit meaning cross-linguistically. In other words, they learn of what is expected of a professional translator and gain a prerequisite to become one. Consequently, they may be able adopt a more holistic approach to language, one which takes into account “its intricate network of connections reaching far beyond its linguistic means into culture, reality, imagination” (Wyatt 2012: 125). Translation tasks are also demanding on the part of the teacher, who has to integrate them in a tight curriculum, but they are certainly worth the effort.

Those who intend to “tame” a foreign language on their own can use the French-English edition of *Le Petit Prince* (Omilia Languages Ltd, 2011). The bilingual book is accompanied by a CD so that the students can listen to the rhythm and melody of the foreign language, whether French or English. The editors claim that the bilingual edition caters for the needs of both French and English learners and can be successfully used for the study of either language. The difference is that the English speakers reading *Le Petit Prince* become immersed in a foreign language and culture, whereas the French speakers reading the English translation participate in their own literary culture, albeit transmitted via a foreign language.

Be þam lytlan æþelinge (tr. Fritz Kemmler) and *The litel prynce* (tr. Walter Sauer), on the other hand, offer an immersion in languages which long ceased to exist outside the academia, but do they offer an immersion in the Anglo-Saxon and Middle English cultures? Kemmler’s and Sauer’s adaptations are interesting examples of repurposing a text to suit a different audience and application by turning de Saint-Exupéry’s modern French into the older varieties of English. The readers with a command of Old English and Middle English will find that the adaptations constitute a blend of the familiar and the unfamiliar. Chaucer’s fans, for instance, will find Sauer’s adaptation replete with expressions well-known from his poetry, such as *pryvetee*, *shamefastnesse*, *necessite*, *whan thee list*, *unsely aventure*, *ne dreden no thyng*, *ful blyve*, *weylaway*, *verrailly*, *it happeth that*, *taketh good hede*, and others. They will also find unfamiliar expressions invented by the translator for present-day objects and phenomena which were not part of the medieval reality. These include: *apes mete tree* for *baobab*, *clerke of erthe lore* for *géographe*, *cow-naddre* for *serpent boa*, *light artificial* for *électricité*, *Newe World the southren part* for *Amérique du Sud*, *smokyng stikke* for *cigarette*. The corresponding Old English words invented by Fritz Kemmler are: *apenahlaftreow*, *eorb-writere*, *entnædre*, *leohtstream*, *subdæle þære niwan weorolde*, and *sticca þæs smocan*.

It is largely because of such peculiar compounds that it is hard to imagine Sauer’s and Kemmler’s adaptations in Old English and Middle English classrooms. Their use in translation classrooms, however, seems a most welcome addition to the family of core texts. The compounds mentioned above, which were coined for the purpose of the translations,

might offer a good starting point for discussions on the methods of approaching non-existing concepts, of which coining new semantic items is one. In fact, this method is very period specific as the Anglo-Saxon metaphorical compounds (*kennings*) were the staple of Old English literature. The students will find that in order to render unfamiliar concepts the translators also resort to other methods, such as adaptation. In de Saint-Exupéry’s story, the grown-ups play bridge and golf; in Sauer’s adaptation – they *pley at dees* and *with balles*; a mechanic becomes *a smyth*; a general becomes *a prynce of chilvalrie*, francs become *sheeldes*. New meanings are conferred on the Old English *lyftfloga* (OE – a flier in the air [a dragon]), which comes to mean an airplane; *færeld* (OE – journey; passage) appears as a train and *tungol* (OE – a heavenly body) becomes concretized as a planet.

Using *Be þam lytlan æpeling*e and *The litel prynce* in their translation training, students might learn how to achieve semantic precision when one has to move between two languages separated in time; the source language situated in the present and the target in the distant past. They will find that Ælfric’s method of translation “following the simplest meaning” (Leach 1915: 86) can be successfully employed and close conceptual equivalents for the French terms can be provided, such as *yerde* for *jardin*, *a litel knave* for *petit garçon*, *the yonge maydens* for *les filles*, *a sweven* for *rêve*, *freel* for *fragile*, *sobrelly* for *gravement*, or *youre magestee* for *Votre Majesté*, to quote from Sauer’s *The litel prynce*.⁸ But they may also realize that what often looks like a literal translation is, in fact, a conscious choice. Sauer translates “a dream” as *a sweven*, but it was not the only term which was associated with dreaming in the Middle Ages. Chaucer uses three different verbs for “to dream” – *dremen*, *meten*, and *sweven*, and Macrobius identifies five types of dreams, all of them known to Chaucer. More importantly, learners should realize that an apparent one-to-one correspondence, such as that between the present day “boire” (“drink”) and Old English *drincan* often refers to the denotative rather than connotative meaning. In Anglo-Saxon England, the verb *drincan* did not immediately connote a social pathology – drinking was seen as “a symbol of social cohesion”, as Hugh Magennis observes (qtd. from Niles 1993: 864). De Saint-Exupéry’s character, on the other hand, drinks on his own and in order to forget – a concept which may seem out of tune in Anglo-Saxon culture.⁹

Even though the rationale for adapting a modern text into an older variety of language is debatable, there are a number of parallels that can be drawn between a modern text like *Le Petit Prince* and older specimens

⁸ Some of those Middle English words are, in fact, of Old French origin, and retain a similar spelling (OF fleur – ME flour).

⁹ Interestingly enough, Jun Terasawa notes that the form *drincere* (drinker, drunkard) is not to be found in Old English verse texts. It does appear in prose, though (Terasawa 2011: 70).

of literary culture, such as folk tales or chivalric romances – works in which the heroes embark on quests. “Lying ahead of them beckon the rites of passage that will reveal to them the secret of life”, as Malarte-Feldman notes (2006: 29). Is not the Little Prince a bit like the Wanderer or Perceval in his attempt to solve the riddle of the world? In de Saint-Exupéry’s story it is the snake who speaks in riddles, evoking the eternal “(guess) who I am” motif – a motif which, to my mind, testifies to the unwavering popularity of *Le Petit Prince* among readers, but also among learners and teachers of languages.

In conclusion, to teach a foreign language through its literature should not exclude translation, for what is a better way of making students aware of the differences between two linguistic systems for which literature provides a natural context? Immersing in an interesting read allows students to become acquainted with the structures of the language and acquire an intuitive understanding of its rules. It helps them “to overcome an important barrier: to immediately ‘enter’ the language and get used to its logic, thus saving much time and effort” (Frank 2011: v). Since each language has its own logic, using examples from native and translated literature can not only help students avoid making mistakes in wrong choice of vocabulary or grammatical structures, but can also point them towards different nuances of meaning in both languages. More importantly, opening up students’ minds to such unsuspected treasures as the translations of *Le Petit Prince* into the languages of the past may encourage them to develop their creative potential and strive for unprecedented achievements. It can bring them to the understanding that in order to accomplish grand things one has to rise above the purely mundane, down-to-earth reality and overcome the constraints of language and time, for – as de Saint-Exupéry writes – “droit devant soi on ne peut pas aller bien loin ...” (“straight ahead you can’t go far...”), whether in language learning, translation, or life.

Primary texts

- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2007): *Y Tywysog Bach*, translated into Welsh by Llino Dafis, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2008): *Am Prionnsa Beag*, translated into Scottish Gaelic by George Jones, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2008): *The litel prynce*, translated into Middle English by Walter Sauer, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2010): *Be þam lytlan æpelinge*, translated into Old English by Fritz Kemmler, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2011): *The Little Prince: A French/English Bilingual Book*, translated into English by David Wilkinson, Braunston, Rutland, UK: Omilia Languages Ltd.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2015): *An Prionsa Beag*, translated into Irish Gaelic by Bréandan Ó Doibhlin, Read Ireland.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2016): *The Little Prince. A New Translation*, translated into American English by Nadine Sauer, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2017): *The Wee Prince*, translated into Scots/Lallans/Lowland Scots by Susan Rennie, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2018): *Be þam lytlan æþelinge*, translated into Anglo-Saxon runic alphabet by Fritz Kemmler, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß.

Bibliography

BECKETT Sandra L. (2006): Introduction, (in:) *Beyond Babar. The European Tradition in Children’s Literature*, Sandra L. Beckett, Maria Nikolajeva (eds), Lanham, Maryland, Toronto, Oxford: The Children’s Literature Association and the Scarecrow Press, Inc., v–xiv.

BURGARD Anna Marlis (2002): *A Guide For Grown-ups: Essential Wisdom from the Collected Works of Antoine de Saint-Exupery*, Boston & New York: Harcourt, Inc.

CARRERES Angeles (6.01.2015): *Strange Bedfellows: Translation and Language Teaching. The Teaching of Translation into L2 in Modern Languages Degrees: Uses and Limitations*. www.cttic.org/ACTI/2006/papers/Carreres.pdf (December 2018).

DYBIEC-GAJER Joanna (2012): The Challenge of Simplicity. *Le Petit Prince* in Polish and English Translation from the Perspective of Critical Point Analysis, (in:) *Le Petit Prince et les amis au pays des traductions. Études dédiées à Urszula Dąbska-Prokop*, Joanna Górnikiewicz, Iwona Piechnik, Marcela Świątkowska (eds), Kraków: Księgarnia Akademicka, 112–127.

FERNÁNDEZ-GUERRA Ana B. (2014): The Usefulness of Translation in Foreign Language Learning: Students’ Attitudes, *International Journal of English Language & Translation Studies* 2/1: 153–170.

Fiches Pédagogique. Le Petit Prince: <http://www.lepetitprince.com/oeuvre/pedagogie/> (December 2018).

GROCHALOVÁ Lucie (2006): *Le Petit Prince en classe de langue française*, unpublished BA thesis, Masaryk University, Brno, https://is.muni.cz/th/79466/pedf.../final_z_ploch.pdf (December 2018).

KONNIKOVA Maria (18.03.2012): The Big Lesson of a Little Prince: (Re)capture the Creativity of Childhood, *Scientific American*, <http://blogs.scientificamerican.com/literally-psyched/2012/03/18/the-big-lesson-of-a-little-prince-recapture-the-creativity-of-childhood> (December 2018).

LACROIX Delphine (2013): L’univers du Petit Prince, Personnages et planets, (in:) *La belle histoire du Petit Prince d’Antoine de Saint-Exupéry*, Textes réunis par Alban Cerisier et Delphine Lacroix, Paris: Éditions Gallimard, 172–189.

LEACH Arthur Francis (1915): *The Schools of Medieval England*, London: Methuen.

MALARTE-FELDMAN Claire (2006): The Taming of the Two. Antoine de Saint-Exupéry’s Little Prince, (in:) *Beyond Babar. The European Tradition in Children’s Literature*, Sandra L. Beckett, Maria Nikolajeva (eds), Lanham, Maryland, Toronto, Oxford: The Children’s Literature Association and the Scarecrow Press, Inc., 21–48.

NILES John D. (1993): Rewriting *Beowulf*: The Task of Translation, *College English* 55/8: 858–878.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2014a): *Je découvre les animaux avec le Petit Prince*, Paris : Fleurus.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2014b): *Je découvre la belle journée du Petit Prince*, Paris : Fleurus.

SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2014c): *Je découvre les couleurs avec le Petit Prince*, Paris: Fleurus.

- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2014d): *Je découvre la politesse avec le Petit Prince*, Paris: Fleurus.
- SAKUMA Yasuyuki (2000): Literary texts, (in:) *Routledge Encyclopedia of Language Teaching and Learning*, Michael Byram (ed.), London: Routledge, 375–382.
- STRICKLAND Cindy A., TOMLINSON Carol Ann (2005): Part I. A Brief Primer on Differentiation, (in:) *Differentiation in Practice: A Resource Guide for Differentiating Curriculum, Grades 9–12*, Carol Ann Tomlinson & Cindy A. Strickland (eds), Alexandria, VA.: Association for Supervision and Curriculum Development, 1–18.
- STRICKLAND Cindy A., WIELAND Molly (2005): The Little Prince and Me: A World Languages Unit on Reading Target-Language Literature, (in:) *Differentiation in Practice: A Resource Guide for Differentiating Curriculum, Grades 9–12*, Carol Ann Tomlinson & Cindy A. Strickland (eds), Alexandria, VA.: Association for Supervision and Curriculum Development, 285–318.
- TERASAWA Jun (2011): *Old English Metre: An Introduction*, Toronto: University of Toronto Press.
- TRAXEL Oliver M. (09.03.2011): [Review of] Saint-Exupéry Antoine de: *Be þam lytlan æþelinge*, translated into Old English by Fritz Kemmler, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß 2010; and Saint-Exupéry Antoine de: *The litel prynce*, translated into Middle English by Walter Sauer, Neckarsteinach: Edition Tintenfaß 2008, (in:) *Perspicuitas. InternetPeriodicum*: <http://www.uni-due.de/perspicuitas/traxel.pdf> (December 2018).
- TRAXEL Oliver M. (2015): Old English in the Modern World: Its Didactic Value, *Old English Newsletter* 46/3.
- WHYATT Bogusława (2012): *Translation as a Human Skill. From Predisposition to Expertise*, Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM.

Résumé

“Chaque jour j’apprenais quelque chose”: utiliser *Le Petit Prince* et ses traductions à enseigner des langues anciennes et modernes

L’article traite de la valeur didactique du *Petit Prince* et de ses traductions anglaises. Il montre comment le texte de Saint-Exupéry peut être utilisé aussi bien dans la classe de langue et de traduction que par les apprenants français et anglais. Il aborde aussi le problème de l’emploi des traductions vers l’ancien anglais et vers le moyen anglais en vue d’enseigner de plus vieilles variétés de la langue anglaise. Il présente diverses méthodes de traduction de concepts inconnus, utilisées par les traducteurs, et comment les étudiants peuvent profiter de leurs analyses.

Summary

“Chaque jour j’apprenais quelque chose”: Using *Le Petit Prince* and Its Translations to Teach Old and Modern Languages

The article discusses the didactic value of *Le Petit Prince* and its English translations. It shows how de Saint-Exupéry’s story can be used in both language and translation classrooms and by both French and English learners. It also addresses the problem of using the translations into Old English and Middle English to teach older varieties of English. It points to the various methods of rendering the unfamiliar concepts, which were used by the translators, and how the students can profit by analysing them.

Streszczenie

“Chaque jour j’apprenais quelque chose”: użycie *Le Petit Prince* (Małego Księcia) i jego przekładów do uczenia dawnych i współczesnych języków

Artykuł omawia dydaktyczną wartość powiastki *Le Petit Prince* (pol. *Mały Książę*) i jej angielskich przekładów. Pokazuje, jak opowieść Saint-Exupery’ego może być używana zarówno na zajęciach z języka i tłumaczenia przez uczniów francuskich oraz angielskich. Porusza także problem użycia przekładów na staro- i średnioangielski w nauczaniu starszych odmian języka angielskiego. Pokazuje różne metody oddania nieznanymi pojęć, które zostały użyte przez tłumaczy, i korzyść jaką studenci mogą wynieść z ich analizy.



Ildikó Szijj

Universidade Eötvös Loránd
de Budapeste



Frases interrogativas na tradução portuguesa e na tradução galega de *O Príncipezinho* de Antoine de Saint-Exupéry

1. Introdução

Em português, as frases interrogativas diretas possuem duas características muito marcadas: acrescenta-se num número elevado de casos a fórmula *é que* e utiliza-se a fórmula *o que* em vez da palavra interrogativa simples, p. ex. *O que é que compraste?* Ao mesmo tempo, as frases interrogativas simples (*Que compraste?*) também são possíveis. As gramáticas galegas não falam destas duas possibilidades na construção das frases interrogativas.

O meu objetivo principal é observar a frequência destes dois recursos na tradução portuguesa de *O Príncipezinho* de Antoine de Saint-Exupéry. A seguir irei comparar os resultados com o que encontramos na tradução galega da mesma obra. Num segundo passo irei observar também a tradução brasileira do livro.

Naturalmente os exemplos tirados das traduções mostram as escolhas dos tradutores em questão, mas suponhamos que indicam de certa maneira a tendência geral da língua.

2. Características gerais das frases interrogativas

As frases interrogativas expressam um ato ilocutório diretivo, através do qual o locutor pede ao seu alocutário que lhe dê uma informação (Mateus et alii 2003: 460). Podem ser de dois tipos: totais, em que o escopo da interrogação incide sobre toda a proposição (p. ex. *Estás com fome?*) ou parciais, em que este incide só sobre uma parte da proposição, aparecendo nestas frases um constituinte interrogativo (p. ex. *Que queres fazer?*). Além de frases interrogativas diretas há também interrogativas indiretas, quando a pergunta aparece na frase subordinada (p. ex. *Quero saber o que disse.*).

A frase interrogativa pode apresentar uma ordem diferente da da frase declarativa (p. ex. *Chegou a Clara?*). A frase interrogativa parcial pode ser elíptica, isto é, o constituinte pode aparecer sem verbo, de forma independente (p. ex. *Quê?*).

Neste artigo não vou tratar nem as interrogativas totais, nem as indiretas.

3. Frases interrogativas em português

3.1. A fórmula *é que*

Nas frases interrogativas portuguesas clássicas produz-se inversão do sujeito e do verbo: *Que disse o orador?* Na língua moderna generalizou-se a locução *é que* nas frases interrogativas parciais, sobretudo na linguagem falada (Teyssier 1989: 163). Com esta locução, a ordem das palavras é livre: *Onde é que a Maria trabalha? / Onde é que trabalha a Maria?* (Mateus et alii 2003: 472). Segundo Cunha e Cintra (1999: 353), o emprego de *é que* significa um reforço da frase interrogativa. Castilho descreve o mesmo fenómeno falando sobre o português do Brasil (PB) (2010: 326), e segundo a sua análise neste caso na frase interrogativa há uma dupla focalização (deslocamento para a esquerda e clivagem). Miotto e Kato também não indicam nenhuma diferença entre o português europeu (PE) e o PB, p. ex. entre as suas frases do PB aparecem *Quem é que vai bater a carteira de um crioulo?, Onde é que você estava em 82, Artur Jorge?* (Miotto & Kato 2005: 172, 183).

3.2. A fórmula *o que*

Segundo Teyssier (1989: 159), a variante *o que* do pronome interrogativo esteve durante muito tempo reservada à linguagem falada, empregando-se hoje juntamente com *que*, exceto depois de uma preposição: *O que querem? / Que querem? (cf. De que se trata?)*. Em fim de frase apa-

rece obrigatoriamente a variante *o quê*: *Veio fazer o quê?* O autor observa ainda que os gramáticos brasileiros por vezes condenam a combinação *o que*, que apesar disso tem um emprego generalizado (160). Segundo Mateus et alii (2003: 464), *que* é cada vez menos usado, sendo *o que* a forma mais produtiva. Segundo Cunha e Cintra (1999: 353), com a fórmula *o que* dá-se maior ênfase à pergunta. Castilho, falando do PB, não menciona de forma específica esta fórmula interrogativa, a qual porém aparece nos seus exemplos: *O que caiu da estante? O que / o que é que você disse?* (Castilho 2010: 325–326). Mito e Kato também dão exemplos do PB como *O que é que o João disse?* (2005: 187).

4. Frases interrogativas em galego

Segundo a gramática de Blanco, Regueira e Monteagudo (1986: 288), *o que* (neutro) aparece para expressar surpresa e incredulidade, p. ex. *¿Sabías que nos deron o premio de teatro? – ¿O que? ¿De verdade?* O exemplo mostra que este emprego se regista em frases independentes, sem verbo.

Segundo a mesma gramática, também se usa *que é o que*, p. ex. *¿Que é o que che deu esa rapaza?* O livro observa que esta fórmula, em princípio, se usa para perguntar qualquer coisa com maior precisão, mas perdeu o sentido original e muitas vezes aparece como variante enfática de *que*: *¿Que é o que dis, ho?, ¿Que é o que tes, para andares tan amuado?* Esta so-lução, ainda que também seja um acréscimo à frase interrogativa simples, é diferente da portuguesa, porque em galego trata-se de uma frase relativa encaixada na frase interrogativa: port. *O que é que dizes?*, cf. gal. *Que é o que dis?* Em espanhol também existe a mesma estrutura: *¿Qué es lo que dices?*

5. Frases interrogativas na tradução portuguesa de *O Príncipezinho*

5.1. A fórmula *é que*

No texto português há 53 frases interrogativas parciais, em que poderia aparecer a locução *é que*. Em 45 casos aparece a locução, isto é, a proporção do seu emprego é muito alta.

O emprego de *é que* não parece ter nenhum valor estilístico especial. Ora aparece, ora não, mesmo em frases seguintes, como podemos ver no seguinte trecho, em que aparece uma série de frases interrogativas: *De que brincadeiras é que ele gosta mais? (...) Que idade é que ele tem? Quantos irmãos tem? Quanto é que ele pesa? Quanto ganha o pai dele?*

(19). Entre as 5 frases adjacentes, 3 têm a locução, 2 não. O tradutor alterna as duas estruturas, talvez para que o texto seja mais variado.

Poderíamos pensar que nas frases portuguesas aparece com frequência a locução por terem sido traduzidas do francês (em francês pode aparecer também um acréscimo na frase interrogativa, mas difere da portuguesa, sendo como a galega: uma frase relativa encaixada na frase interrogativa), p. ex. *Mais... qu'est-ce que tu fais là?* (12), *Mas... o que é que andas por aqui a fazer?* (12). No entanto, encontramos frases em que o francês tem uma frase interrogativa simples, enquanto na tradução portuguesa aparece a locução: *Pourquoi un chapeau ferait-il peur?* (10) cf. *Como é que um chapéu pode meter medo?* (10), *D'où viens-tu, mon petit bonhomme?* (16) cf. *Donde é que vieste, meu rico rapazinho?* (16), etc.

Os exemplos mostram que a locução *é que* não aparece em frases interrogativas totais, p. ex. *Achas que esta ovelha vai precisar de muita erva?* (14), *Tu caíste do céu?* (15), *Então tu também caíste do céu?* (16), *Quer dizer que vieste de outro planeta?* (16), etc. Também não aparece com verbo copulativo: *Mas que vem a ser aquela coisa?* (15), *De que planeta és tu?* (16), *Onde é esse "teu sítio"?* (16), *Como é a voz dele?* (19), etc. (Em francês o acréscimo pode aparecer em frases interrogativas totais e também em frases interrogativas parciais, com verbo copulativo: *Est-ce qu'il collectionne des papillons?* (19), *Qu'est-ce que c'est que cette chose-là?* (15)).

5.2. A fórmula *o que*

No texto há 26 frases interrogativas totais em que a palavra interrogativa tem função de objeto direto ou atributo, ou então são frases interrogativas autónomas, sem verbo, referindo-se a toda a frase anterior. Nestas é que poderia aparecer a locução interrogativa *o que*. Em 25 frases aparece efetivamente: *Mas... o que é que andas por aqui a fazer?* (12), *E o que é um geógrafo?* (50), etc. A proporção do seu emprego é pois muito elevada. (Há ainda uma ocorrência da locução *o quê* no fim da frase: *Esperar o quê?* (26)).

6. Frases interrogativas na tradução galega

Em geral podemos afirmar que nas frases interrogativas galegas a locução *é que* não aparece, p. ex. *¿Por que nos vai meter medo un sombreiro?* (10), cf. port. *Como é que um chapéu pode meter medo?* (10), (12), *Pero... ¿que fas tí aquí?* (14), cf. port. *Mas... o que é que andas por aqui a fazer?*, etc.

A locução aparece numa única frase galega: *¿Como é que o sabes?* (118) (port. *Como é que sabes?* (86)). Neste caso a locução tem uma função especial, como teria também em espanhol: pergunta o motivo de um facto

especificado e só pode aparecer com a palavra interrogativa *como*. Veja-mos exemplos tirados do espanhol: *¿Cómo es que vienes hoy tan pronto?*, *¿Cómo es que no os habéis dado cuenta antes?* (Fernández Leborans 1999: 2407).

A combinação *o que* não aparece em nenhuma frase da tradução galega.

7. Frases interrogativas na tradução brasileira

7.1. A fórmula *é que*

Se considerarmos as 45 frases em que *é que* aparece em PE, encontramos que em PB a locução só está presente em 3 frases: PE *Como é que um chapéu pode meter medo?* (10), PB *Por que é que um chapéu daria medo?* (10); PE *E porque é que estás a beber?* (44), PB *Por que é que bebes?* (44); PE *De que é que eles andam à procura?* (75), PB *O que é que estão procurando?* (74).

Há uma frase em que a locução aparece na tradução brasileira e na portuguesa não: PE *Majestade... sobre quem reinais vós?* (38) PB *Majestade... sobre quem é que reinais?* (39).

7.2. A fórmula *o que*

Das 25 frases que em PE têm a locução *o que*, o PB só tem a fórmula em 3 frases: PE *O quê?* (11), PB *O quê?* (11), PE *E o que é que se faz com esses cinquenta e três minutos?* (76), PB *E o que se faz com esses cinquenta e três minutos?* (76), PE *O que é que se terá passado lá no planeta dele?* (93), *O que terá acontecido no seu planeta?* (91). Numa frase a solução brasileira é diferente da portuguesa, contendo a fórmula *o que*: PE *De que é que eles andam à procura?* (75) PB *O que é que estão procurando?* (74).

O número reduzido de frases com *é que* e *o que* na tradução brasileira pode ser explicado pelo facto de serem consideradas soluções pouco aceites na língua culta.

8. Resumo

Segundo as informações encontradas nas gramáticas, o português (tanto europeu como brasileiro) e o galego diferem nas frases interrogativas pelo facto de o português utilizar com frequência as fórmulas *é que* e *o que*. As traduções de *O Príncipezinho* de Antoine de Saint-Exupéry são adequadas para observar esta diferença, porque no texto há muitas frases interrogativas.

Na tradución para o PE, em 45 das 53 frases aparece a fórmula *é que* e em 25 das 26 frases aparece *o que*. No texto galego encontramos *é que* numa única frase, com um emprego especial; *o que*, segundo as gramáticas, só poderia aparecer de forma independente, mas no texto não há nenhum exemplo parecido. No caso da tradución para o PB encontramos muito menos casos do que no PE com as duas fórmulas interrogativas: *é que* aparece só em 3 frases, *o que* também só em 3 frases. Como segundo as gramáticas não há diferença entre o PE e o PB, provavelmente devemos pensar que o tradutor brasileiro quis empregar a solução mais clássica.

Frasas do corpus*

★ Fórmula *é que*

1. Como *é que* um chapéu pode meter medo? (10), ¿Por que nos vai meter medo un sombreiro? (10), Por que *é que* um chapéu daria medo? (10)
2. Mas... o que *é que* andas por aqui a fazer? (12), Pero... ¿que fas ti aquí? (14), (12) Mas ... que fazes aqui? (12)
3. Onde *é que* vieste, meu rico rapazinho? (16), ¿De onde vés, meu rapaciño? (22), De onde vens, meu caro? (16)
4. Para onde queres tu levar a minha ovelha? (16), ¿Para onde queres leva-lo meu año? (22), Para onde queres levar meu carneiro? (16)
5. Mas para onde queres tu que ela vá? (18), Pero, ¿a onde queres que vaia? (22), Mas onde queres que ele vá? (18)
6. De que brincadeiras *é que* ele gosta mais? (19), ¿Que xogos lle gustan máis? (25), (Quais os brinquedos que prefere? (19))
7. Que idade *é que* ele tem? (19), ¿Cal é a súa idade? (25), Qual é sua idade? (19)
8. Quantos irmãos tem? (19), ¿Cantos irmáns ten? (25), Quantos irmãos ele tem? (19)
9. Quanto *é que* ele pesa? (19), ¿Canto pesa? (25), Quanto pesa? (19)
10. Quanto ganha o pai dele? (19), ¿Canto gaña o seu pai? (25-26), Quanto ganha seu pai? (19)
11. Mas porque *é que* queres que as tuas ovelhas comam os embondeiros pequeninos? (22), Pero ¿por que queres que os teus años coman os baobabs pequenos? (30), Mas por que tu desejas que os carneiros comam os baobás pequenos? (22)
12. ... porque *é que* neste livro não há outro desenho tão grandioso como o desenho dos embondeiros? (24), ¿Por que non hai neste libro outros debuxos tan grandiosos como o debuxo dos baobabs? (33-34), Por que não há nesse livro outros desenhos tão impressionantes como o dos baobás? (24)
13. Então para que servem os espinhos? (27), Entón, ¿para que serven as espiñas? (37), Então ... para que servem os espinhos? (27)
14. Para que servem os espinhos? (27), ¿Para que serven as espiñas? (38), Para que servem os espinhos? (28)

* Enumero as frases em que aparecem ou potencialmente poderiam aparecer as duas fórmulas. Só indico uma única frase se esta se repete na mesma forma em várias frases seguintes ou muito próximas no texto. Nalguns casos o tradutor escolheu uma estrutura diferente da original, por isso as 3 frases não são paralelas; nestes casos ponho entre parênteses a frase que não pode conter a fórmula de que se trata. O meu ponto de partida é a frase do PE. A primeira frase é a do PE, a segunda a do galego e a terceira a do PB.

15. Como *é que* ele pode saber quem eu sou se nunca me tinha visto? (37), *¿*Como me pode reconhecer se non me viu endexamais? (51), Como pode ele reconhecer-me, se jamais me viu? (37)
16. Sobre quem poderia ele reinar? (38), *¿*Sobre quen podería reinar aquel rei alí? (53), Sobre quem reinaria o rei? (38)
17. Majestade... sobre quem reinais vós? (38), Señor... *¿*sobre que reinades vós? (54), Majestade... sobre quem *é que* reinais? (39)
18. E para o chapéu cair, como *é que* se faz? (43), *¿*Que hai que facer para que caia o sombreiro? (61), E para o chapéu cair –perguntou ele–, que é preciso fazer? (43)
19. O que *é que* admirar significa? (43), *¿*Que significa admirar? (61) Que quer dizer admirar? (44)
20. Mas para que *é que* isso te interessa? (44), pero *¿*para que che pode servir iso? (62), Mas de que te serve isso? (44)
21. O que *é que* estás a fazer? (44), *¿*Que fas aí? (62), Que fazes aí? (44)
22. E porque *é que* estás a beber? (44), *¿*Por que bebes? (63), Por que *é que* bebes? (44)
23. E o que *é que* fazes com quinhentos milhões de estrelas? (47), *¿*E que fas ti con cincocentos un millóns de estrelas? (66), E que fazes com quinhentos milhões de estrelas? (47)
24. E o que *é que* fazes com essas estrelas todas? (47), *¿*E que fas ti con esas estrelas? (66), E que fazes com essas estrelas? (47)
25. O que *é que* eu faço com elas? (47), *¿*Que que fago? (66), Que faço com elas? (47)
26. E para que *é que* te serve teres estrelas? (47), *¿*E para que che serve te-las estrelas? (67), E de que te serve possuir as estrelas? (47)
27. E para que *é que* te serve seres rico? (47), *¿*E para que che serve ser rico? (67), E para que te serve ser rico? (47)
28. E como *é que* se pode ter as estrelas? (48), *¿*Como se poden te-las estrelas? (67), Como pode a gente possuir as estrelas? (48)
29. E o que *é que* fazes com elas? (48), *¿*E que fas con elas? (68), E que fazes tu com elas? (48)
30. O que *é que* isso quer dizer? (48), *¿*Que quere dicir iso? (68), Que quer dizer isso? (48)
31. Porque *é que* apagaste mesmo agora o teu candeeiro? (50), *¿*Por que apága-lo teu farol? (70), Por que acabas de apagar teu lampião? (50)
32. Mas porque *é que* o voltaste a acender? (50), *¿*E por que o acendes? (70), Mas por que acabas de acendê-lo de novo? (50)
33. De onde *é que* tu vens? (53), *¿*De onde vés ti? (75), De onde vens? (53)
34. O que *é que* o senhor está aqui a fazer? (53), *¿*Que fai vostede aquí? (76), Que faz o senhor aqui? (53)
35. Então, quando *é que* comesas? (56) (A ver (78), Então? (55))
36. E o que *é que* “efémero” quer dizer? (56) 2x, *¿*Que significa “efémeras”? (79), Que quer dizer “efêmera”? (56)
37. Mas o que *é que* “efémero” quer dizer? (56), *¿*Pero que significa “efêmera”? (79), Mas que quer dizer “efêmera”? (56)
38. E agora o que *é que* me aconselha a visitar? (57), *¿*Que planeta me aconsella visitar agora? (80), Qual planeta me aconselha a visitar? (56)
39. Em que planeta *é que* eu vim cair? (59), *¿*Sobre que planeta caín? (83), Em que planeta me encontro? (59)
40. Mas o que *é que* tu vieste cá fazer? (60), *¿*Que vés ti facer aquí? (84), Que vens fazer aqui? (60)
41. Onde *é que* estão os homens? (60), *¿*Onde están os homes? (84), Onde estão os homens? (60)

42. Mas porque *é que* só falas por enigmas? (62), ¿por que falas sempre por medio de enigmas? (86), Mas por que falas sempre por enigmas? (62)
43. Onde *é que* os homens estão? (62), ¿Onde están os homes? (87), Onde estão os homens? (62)
44. O que *é que* “estar preso” quer dizer? (67–68) 3x, ¿Que significa “domesticar”? (93), Que quer dizer cativar? (67)
45. De que *é que* tu andas à procura? (67), ¿Que buscas? (93), Que procuras? (67)
46. E o que *é que* é preciso fazer? (69), ¿Que hai que facer? (96), Que é preciso fazer? (69)
47. O que *é que* estás aqui a fazer? (74), ¿Que fas aquí? (102), Que fazes aqui? (74)
48. De que *é que* eles andam à procura? (75), ¿Que buscan? (103), O que *é que* estão procurando? (74)
49. Porque *é que* andas a vender isso? (76), ¿Por que vendes iso? (105), Por que vendes isso? (76)
50. E o que *é que* se faz com esses cinquenta e três minutos? (76), ¿E que se fai con eses cincuenta e tres minutos? (105), E o que se faz com esses cinquenta e três minutos? (76)
51. Como *é que* sabes? (86), ¿Como *é que* o sabes? (118), Como soubeste? (84)
52. O que *é que* isso quer dizer? (88) 2x, ¿Que queres dicir? (121), Que queres dizer? (87)
53. O que *é que* se terá passado lá no planeta dele? (93), ¿Que sucedería no seu planeta? (128), O que terá acontecido no seu planeta? (91).

★ Fórmula *o que*

(Não indico a frase *Esperar o quê?* (26))

1. *O quê?* (11) (¡Eh! (13)), *O quê?* (11)
2. Mas... *o que* é que andas por aqui a fazer? (12), Pero... ¿que fas ti aquí? (14), Mas ... que fazes aqui? (12)
3. Mas que vem a ser aquela coisa? (15), ¿Que cousa é esa? (19), Que coisa é aquela? (15)
4. *O quê?* Tu caíste do céu? (15) (¿Como? ¿Caeches do ceu? (20), Como? Tu caíste do céu? (15))
5. *O que* é que admirar significa? (43), ¿Que significa admirar? (61), Que quer dizer admirar? (44)
6. *O que* é que estás a fazer? (44), ¿Que fas aí? (62), Que fazes aí? (44)
7. E *o que* é que fazes com quinhentos milhões de estrelas? (47), ¿E que fas ti con cincocentos un millóns de estrelas? (66), E que fazes com quinhentos milhões de estrelas? (47)
8. E *o que* é que fazes com essas estrelas todas? (47), ¿E que fas ti con esas estrelas? (66), E que fazes com essas estrelas? (47)
9. *O que* é que eu faço com elas? (47), ¿Que que fago? (66), Que faço com elas? (47)
10. E *o que* é que fazes com elas? (48), ¿E que fas con elas? (68), E que fazes tu com elas? (48)
11. *O que* é que isso quer dizer? (48), ¿Que quere dicir iso? (68), Que quer dizer isso? (48)
12. *O que* é isso? (50), Que é a consigna? (70) (Qual é o regulamento? (50))
13. *O que* é que o senhor está aqui a fazer? (53), ¿Que fai vostede aquí? (76), Que faz o senhor aqui? (53)
14. E *o que* é um geógrafo? (53), ¿E que é un xeógrafo? (76), Que é um geógrafo? (53)
15. E *o que* é que “efémero” quer dizer? (56) 2x, ¿Que significa “efémeras”? (79), Que quer dizer “efêmera”? (56)

16. Mas *o que* é que “efémero” quer dizer? (56), ¿Pero que significa “efêmera”? (79), Mas que quer dizer “efêmera”? (56)
17. E agora *o que* é que me aconselha a visitar? (57) (¿Que planeta me aconsella visitar agora? (80), Qual planeta me aconselha a visitar? (56))
18. Mas *o que* é que tu vieste cá fazer? (60), ¿Que vés ti facer aquí? (84), Que vens fazer aqui? (60)
19. *O que* é que “estar preso” quer dizer? (67–68) 3x, ¿Que significa “domesticar”? (93), Que quer dizer cativar? (67)
20. E *o que* é que é preciso fazer? (69), ¿Que hai que facer? (96), Que é preciso fazer? (69)
21. *O que* é um ritual? (70), ¿Que é un rito? (97), Que é um “ritual”? (70)
22. *O que* é que estás aqui a fazer? (74), ¿Que fas aquí? (102), Que fazes aqui? (74)
23. E *o que* é que se faz com esses cinquenta e três minutos? (76), ¿E que se fai con eses cincuenta e tres minutos? (105), E *o que* se faz com esses cinquenta e três minutos? (76)
24. Mas *o que* vem ser isto? (86) (¿Que historia é esta! (118), Que história é essa? (84))
25. *O que* é que isso quer dizer? (88) 2x, ¿Que queres dicir? (121), Que queres dizer? (87)
26. *O que* é que se terá passado lá no planeta dele? (93), ¿Que sucedería no seu planeta? (128), O que terá acontecido no seu planeta? (91).

Edição francesa e traduções do livro analisado

- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (1946): *Le Petit Prince*, Paris: Gallimard.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (s.d.): *O Príncipezinho*, tradução de Joana Morais Varela, Rio de Janeiro: Nórdica (PE).
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (1972): *O Príncipezinho*, tradução de Carlos Casares, Vigo: Galaxia (galego).
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2003): *O Pequeno Príncipe*, tradução de Dom Marcos Barbosa, Rio de Janeiro: Agir (PB).

Bibliografia

- ÁLVAREZ ROSARIO, REGUEIRA Xosé Luís, MONTEAGUDO Henrique (1986): *Gramática galega*, Vigo: Galaxia.
- CASTILHO Ataliba T. de (2010): *Gramática do Português Brasileiro*, São Paulo: Editora Contexto.
- CUNHA Celso, CINTRA Luís Filipe Lindley (1999 [1984]): *Nova Gramática do Português Contemporâneo*, Lisboa: Sá da Costa.
- FERNÁNDEZ LEBORANS M.^a Jesús (1999): “La predicación: las oraciones copulativas”, (in:) *Gramática descriptiva de la lengua española*, Bosque Ignacio, Demonte Violeta (coord.), Madrid: Espasa, 2357–2460.
- MATEUS Maria Helena Mira, BRITO Ana Maria, DUARTE Isabel, FARIA Isabel Hub (2003): *Gramática da Língua Portuguesa*, Lisboa: Caminho.
- MIOTO Carlos, KATO Mary A. (2005): As interrogativas Q do português europeu e do português brasileiro atuais, *Revista de ABRALIN* 4/1–2: 171–196.
- TEYSSIER Paul (1989): *Manual de Língua Portuguesa*, Coimbra: Coimbra Editora.

Résumé

Phrases interrogatives dans la traduction portugaise et dans la traduction galicienne du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry

Les phrases interrogatives portugaises peuvent contenir au choix *o que* (à la place de *que*) et *é que* (*O que é que fazes?* / *Que fazes?*). Le but de cet article est de comparer les traductions portugaises (européenne et brésilienne) et galicienne du *Petit Prince* pour observer la fréquence de ces deux possibilités dans les deux langues.

Summary

Interrogative phrases in Portuguese and Galician translation of *Le Petit Prince* (*The Little Prince*) by Antoine de Saint-Exupéry

Portuguese interrogative phrases may contain optionally *o que* (instead of *que*) and *é que* (*O que é que fazes?* / *Que fazes?*). The purpose of this paper is to compare the Portuguese (European and Brazilian) and Galician translation of *Le Petit Prince* (*The Little Prince*) in order to observe the frequency of these two possibilities in the two languages.

Streszczenie

Zdania pytające w portugalskim i galicyjskim przekładzie *Le Petit Prince* (*Małego Księcia*) Antoine'a de Saint-Exupéry

Portugalskie zdania pytające mogą opcjonalnie zawierać *o que* (zamiast *que*) i *é que* (*O que é que fazes?* / *Que fazes?*). Celem artykułu jest porównanie przekładów portugalskich (europejskiego i brazylijskiego) oraz galicyjskiego powiastki *Le Petit Prince* (*Mały Książę*) w celu zaobserwowania częstotliwości występowania tych dwóch możliwości w obu językach.



Saint-Exupéry relu et traduit
Renata Krupa & Iwona Piechnik (éds)
Kraków, Biblioteka Jagiellońska, 2018

Katarzyna Wąsala

Jagiellonian University
in Krakow



The Little Traveller's adventures
in the land of colloquiality.
On the Persian translations
of de Saint-Exupéry's *Le Petit Prince*

Le Petit Prince by Antoine de Saint-Exupéry is considered one of the worldwide best-selling books of all times with its 140 million copies sold since it was first published in 1943.¹ Even though the target readers are apparently children, the adventures of a charming little boy from B-612 asteroid who travels through space and makes careful observations of the nature of humans and their relations seem to convey their message to everybody regardless of their age. The book has been translated to about 250 languages and enjoys everlasting popularity among readers of any age in the whole world.

The aim of this sketch is twofold: first, to show the presence of a great variety of Persian translations of *Le Petit Prince* and suggest possible reasons for that, and second, to have a closer look at the translation of

¹ According to the website of Gallimard, the official publisher of *Le Petit Prince*: <<http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-Le-Petit-Prince-d-Antoine-de-Saint-Exupery>>; retrieved 16 June 2014.

Ahmad Shâmlu², a prominent 20th century poet and translator, in print and in record (audiobook recorded with the voice of the translator himself) and the differences between them, in order to show how the written and spoken versions of the – supposedly – same text vary from each other, giving some hints on the diglossic situation of modern Persian language.

The first time *Le Petit Prince* was translated into Persian dates back to 1333hš/1955³, when Ketâbkhane-ye Irân published a translation by Mohammad Qâzi.⁴ This translation, praised for its simple yet poetic language and faithfulness towards the French original, was then bought by Amir Kabir Publishing House and had numerous editions until the Islamic Revolution in 1979 when the publisher temporarily withdrew it from the market, causing remaining copies to reach ridiculously high prices (Maleki 2003). The publication of Qâzi's translation was resumed in 1361hš/1983 and there had already been 51 editions since then. In 1391hš/2013 Khabaronline.ir quoted a story by Qâzi, who confesses that he translated the whole book secretly in two weeks, having it borrowed from a friend who was also interested in translating it.⁵ This translation, even though the oldest, is the most popular and considered best by many readers.

The translation by Shâmlu came second – it was published by Ketâb-e Jom'e in 1357hš/1979 under the title *Shâhzâde-ye Kuchulu*. Not only the title is different than preceding; unlike Qâzi, Shâmlu decided to concentrate his efforts on preserving the simplicity of language rather than its poetical tone. As a result, his translation is much closer to the everyday language of Iranians and is often criticised for being too colloquial:

'Shâmlu is a good translator, especially in translation of foreign poetry, but [...] the Little Prince of Shâmlu's translation resembles a boy from Tehran speaking in thick words which change the poetical prose of Saint-Exupéry (as Qâzi described it) into colloquial words and dialogues.'⁶ (Maleki 2003)

'Although many praise Shâmlu's translation, he is not a good translator. The problem of his translation is overuse of colloquial vocabulary.' (Najafi in Kârbâschiyân 2006).

² Ahmad Shâmlu (1304–1379/1925–2000) – celebrated Iranian poet, translator and journalist; also lover of folklore beliefs and language, who contributed greatly to the studies of Persian folklore with his book *Ketâb-e Kuche* ('Book of the street').

³ Interestingly, the previously mentioned Gallimard's website gives 1993 as for when the Persian translation was published.

⁴ Mohammad Qâzi (1292–1377/1913–1998) – one of the renowned translators of European (mostly French) literature in contemporary Iran.

⁵ The article in Persian is available on Khabaronline website: <<http://khabaronline.ir/detail/233454/culture/book>>; retrieved 20 June 2014.

⁶ All translations from Persian, unless otherwise stated, by the author of the article (KW).

Shâmlu's translation was then republished by Ebtokâr in 1363hš/1985⁷, this time entitled *Mosâfer-e Kuchulu* ('The Little Traveller'), along with an audio recording.⁸ The title was changed twice more: first to *Shahryâr-e Kuchulu* (Negâh Publishing Institute, 1373hš/1995) and then to *Shâzde Kuchulu* (Negâh Publishing Institute, later editions). The translation of Shâmlu, just as Qâzi's, is regularly reprinted. Last, 22nd reprint was published on 31 Ordibehesht 1392hš/21 May 2013.

The translations of Mohammad Qâzi and Ahmad Shâmlu are by far the most popular, yet not the only ones available. It is not exaggeration to say that since 1377hš/1999 there appears at least one new translation every year⁹ and so we had in

- 1377hš: Fâ'eze Sarmadi (*Mosâfer-e Kuchulu*),
 1378hš/2000 (Esfahân): Asqar Rastegâr,
 1379hš/2001: Abolhasan Najafi,
 1380hš/2002: Mostafâ Rahmândust,
 1381hš/2003: Hossein Fatâhi,
 1384hš/2006: Bâbak Andishe,
 1385hš/2005: Asadollah Qafuri-Sâni,
 1386hš/2007: Râmses Basir, Faride Mahdavi-Dâmqâni, Hamid-rezâ Baluch, Sepehr Hâjati,
 1387hš/2008: Abbâs Pezhmân, Sâmâne Rezâiyân,
 1388hš/2009: Hâniye Haqqnabi-Motlaq, Del-ârâ Qahremân,
 1389hš/2010: Jamshid Bahrâmiyân, Hâniye Fahimi,
 1390hš/2011: Mohammad Majlesi, Mohammad Ali Akhavân, Qolâm-rezâ Yâsipur,
 1391hš/2012: Maryam Saburi,
 1392hš/2013: Zahrâ Tirâni, Morteza Sa'idi-tabâr, Moulud Mohammadi, Farzâm Habibi-Esfahâni, Shourâ Pirzâd, Shahnâz Majidi,
 1393hš/2014: Parviz Shahdi, Mohammad-rezâ Sâmte, Shabnam Eqbâl-zâde, Rezâ Zâheri, Mojtâbâ Pâydar

– which comes to a total of 34 translations, most probably to be continued. Not all of them were then reprinted; the most popular ones after Mohammad Qâzi and Ahmad Shâmlu are the translations of Mostafâ Rahmândust (11 reprints, over 51,000 copies), Abolhasan Najafi (9 reprints, 39,000 copies) and Bâbak Andishe (9 reprints, 25,000 copies).

Such a significant number of different translations demands justification. One of the reasons for their existence is undoubtedly the peculiar

⁷ In the online catalogue of National Library of Islamic Republic of Iran (Ketâb-khane-ye Melli-ye Jomhuri-ye Eslâmi-ye Irân), this edition is listed without a date; dates of publication given in different sources vary from 1980 to 1993.

⁸ There was another audio version of *Le Petit Prince*. It was recorded by a famous journalist, radio and TV presenter Iraj Gorgin and published in Tehran (Mâhur) in 1380hš/2002. According to the National Library and Archives of IRI database, it was based on Gorgin's own translation.

⁹ Statistics based on the information from Iran Book House <<http://www.ketab.ir>>.

situation of copyright in Iran, which does not restrict publishers from having several different translations of one literary work at a time. This problem is often pointed out by translators and authors, cf. Najafi (2006) or Maleki (2003). But Zahrâ Tirâni, an author of one of the latest translations, mentions another issue as her main motivation for creating the 24th *Shâzde Kuchulu*. In her opinion, even though the previous translations were done by well-known and respected translators, taking into account the passage of over 50 years and changes to the modern prose and language, especially that of the young generation, a new and up-to-date translation was necessary.¹⁰ A similar opinion was expressed by another translator, Del-ârâ Qahremân.¹¹ In her translation, she used the everyday colloquial language to keep the smallest possible distance between speech and writing¹² – in times when everybody uses that variant of language for SMS or e-mails because it is simpler, more intimate and familiar, and closer to the world of children and teenagers (Nili 2013).

In this respect, Qahremân is said to follow the steps of Ahmad Shâmlu, who was the first to use a language less literary, but more familiar and closer to everyday speech in his translation thirty years earlier; Tirâni enters the same path with her translation. What was a widely criticised choice in times of Shâmlu seems to be more acceptable and even preferable nowadays – a phenomenon better understandable once we dwell a little more on the linguistic situation of Iran today.

The history of a language used in Iran today dates back to 10th century, two hundred years after the Arab invasion, when the Samanid court was established in Khorasan (modern-day eastern Iran). This first native Persian dynasty after the invasion encouraged court poets to compose poetry in Persian instead of Arabic and thus the *dari* language (which then became known as New Persian) was formed (Lazard 1993: 23–24). It has not changed much in the following thousand years and the texts composed in 10th century are still intelligible to Iranian readers today. In 16th century, with the rule of the Safavid dynasty, a formal language gained shape that remained almost intact until this day (Jeremiás 1984). Since the language itself has not undergone significant changes, there must have been another way of adjusting to changing conditions and this was done by introducing a variety of styles, composing a complicated system

¹⁰ This commentary appeared in an article *Yek Shâzde Kuchulu-ye jadid vâred-e bâzâr shod* published on *Khabar Online* on 20 Farvardin 1392/09 April 2013 <<http://khabaronline.ir/detail/285767/culture/book>; accessed 20/09/2014>.

¹¹ The mentioned article by Zahrâ Nili (*Be bahâne-ye enteshâr-e bistomin tarjome-ye Shâzde Kuchulu* [On the occasion of publishing the 20th translation of *Le Petit Prince*]) was published in the 67th issue of *Bahâr* newspaper, which was closed due to political reasons in 2013 and therefore cannot be found on any official websites; it is still available on traductological blogs and sites.

¹² The difference between spoken and written variants of modern Persian will be discussed later in the article.

of the so-called *stylistic levels* (cf. Hodge 1958) with two “styles” protruding: the spoken and the written. The existence of those, still calls for a consistent and defined approach of the scholars.¹³ It seems justifiable to treat the situation of Modern Persian within the framework of the theory of diglossia,¹⁴ as suggested by Jeremiás (1984), who calls it ‘a striking example of diglossia.’ Hence the superposed H variety can be identified with what is called ‘written language’, while L variety is the generally intelligible ‘spoken language’.

It should be noted that the spoken modern Persian, based on the dialect of Tehran¹⁵ which has spread throughout the whole country, and is now intelligible (even if not spoken by the locals) in all the regions, has also started to appear in writing in about 1920s. Jamâlzâde, Hedâyat or Ćubak, prominent figures in the history of modern Persian literature, consciously incorporated features of spoken language into their works. This process is continued until this day. Yet, the attempts made at introducing spoken structures into the narrative are often met with reluctance and caution.

It is within those limits and restrictions that Shâmlu’s *Mosafer-e Kuchulu* becomes a source of interesting material for a study of the differences between the written word being printed and read aloud. Written entirely in a familiar, by some criticised as ‘too colloquial’ tone, the book seems to represent more of a spoken and informal variation of Persian than the literary one, considered ‘proper’ for any literary writing; indeed, it is often compared with the translation of Qâzi, the former being a children book, while the latter is a philosophical story for adults. Shâmlu not only employs vocabulary and simple structures that reflect those of the spoken idiom, he also introduces the contracted forms of personal pronouns combined with prepositions (*bâ man* ‘with me’ > *bâm*, *be u* ‘to him’ > *beš* and so on – a recognizable feature of speech). Still, even though

¹³ More discussion on the ambiguities concerning the spoken and written variations of Modern Persian can be found in Wąsala (2015).

¹⁴ Diglossia is generally defined as a sociolinguistic situation in which within a linguistic community, apart from a standard dialect of a language and its regional dialects, there exists another, superposed variety of the same language, referred to as H (implying its high status) and opposed to L (low status; typically vernacular variety), characterised by prestige, function (the usage H and L varieties should be mutually exclusive), literary heritage, different pattern of acquisition (in no diglossic community H is learned as a native language), standardization (there is usually a highly codified standard of H, whereas L is often utterly ignored in the descriptive grammar books or dictionaries), stability (diglossia is a fairly stable linguistic phenomenon that can be maintained within a community for centuries), grammar, phonology and lexicon. In the beginnings those nine characteristics were regarded as sample features of diglossia, not necessarily all of them true for all the diglossic communities. Nowadays sociolinguists tend to regard them as a group of conditions to be met in order to consider a linguistic community diglossic (Ferguson 1971, cf. also Hudson 2002).

¹⁵ The problem with differentiating Tehran dialect and general spoken Persian (which could possibly be called *spoken standard* or *colloquial standard*) is mentioned as early as 1960 by Peisikov in his book on Tehran dialect (2008: 13–23).

Shâmlu applies the characteristics of spoken idiom to his translation in writing, and even though the audio version is meant to be the accurate recording of the text, when transferred to sound, it undergoes certain changes on a variety of levels.

To present those changes and differences, seven chapters of *Little Traveller*, and these are chapters from 2 to 9, the part of the story in which the Little Prince encounters the pilot on the desert, were analysed. Those seven chapters cover the first 24 minutes of the recording. The differences are tracked by comparison of the printed text (bookmarked as MK with a page number) with a transcript made by myself from the CD (bookmarked AR). They are then grouped by their grammatic belonging, i.e. phonetic alterations, changes in verbal endings and contracted verbal stems, replacement of words, and alterations in syntax. While there is no point to analyze all the examples within this article, let us discuss a few representative cases.

Let us have a look at the following example of a short dialogue between Little Prince and Pilot, in an undoubtedly colloquial style, and point out the (underlined) colloquialities.

Ruz-e panjom bâz sar-e gusfand az yek râz-e digar-e zendegi-ye Shahryâr-e Kuchulu **sar dar âvardam**.

Mesl-e chizi ke moddat-hâ **tu** delesh **bash** fekr karde bâshad **yek-hu** bi-moqaddame az man porsid:

- Gusfand-i ke botte-hâ-râ boxorad gol-hâ-râ ham mixorad?
- Gusfand harche **giresh biyâyad** mixorad.
- Hattâ gol-hâ-yi-râ ham ke xâr dârand?
- **Âre**, hattâ gol-hâ-yi-râ ham ke xâr dârand.
- Pas **xâr-hâ fayedeshân chist?** (MK: 27)

Some vocabulary is used which is characteristic of the spoken idiom. Two verbs: *az chizi sar dar âvardan* 'to get to know about sth, understand sth' (> *az chizi sar bordan*) (FFS: 1272), *gir-e kasi âmadan* 'fall into sb's hands, be found by sb or given to sb' (> *be dast âmadan*) (FFS: 1965). *Yekhu* is a colloquial synonym of *nâgahân* 'suddenly' (FFS: 2672). Also preposition *tu* without *ezafe* is typically colloquial, used as an equivalent of *dar* 'in,' as is a composition of a preposition *be* with a personal suffix *-esh* indicating 3rd person singular object (FFS: 676). *Âre* in colloquial speech replaces neutral *bale* 'yes' (FFS: 29). Especially interesting is the last sentence, which employs a syntactic pattern very often appearing in colloquial speech, an example of topicalization (as described and discussed by Windfuhr 1979: 71-72), where the first noun (i.e. *xâr-hâ* 'thorns') is brought as an *emphasized subject*, while the referential part

of the clause is *fâyede-shân* ‘their use,’ thus the whole sentence means ‘So what is the use of thorns?’ (lit. ‘Thorns, what is their use?’).¹⁶

Now let us compare it with the recorded version, this time underlining the differences:

Ruz-e panjom bâz sar-e gusfand az **ye** râz-e **dige**-ye zenđegi-ye **Amir** Kuchulu sar dar âvardam. Mesl-e chizi ke moddat-hâ tu delesh **be-h-esh fek** karde **bâshe yehu** bi-moqaddame az man porsid:

- Gusfandi ke botte-**ro** boxore gol-**â-ro-am** mixore?
- Gusfand harchi gir-ash **biyâd** mixore.
- Hattâ **gol-â-yi-ro** ham ke xâr dâran?
- Âre, hattâ **gol-â-yi-ro** ham ke xâr dârand.
- Pas xâr-â fâyede-shun chi-**ye**? (AR)

As we can see, there is no change in the vocabulary apart from a replacement of *Shahryâr* with *Amir* which is not related to the subject of our analysis. Yet, there are certain differences applied consequently to the read aloud version:

★ all the 3rd person sg verbal endings are changed from *-ed* to *-e* and so is the copula *ast* > *-e*,

★ *-k* is omitted at the end of *yek* (also in *yekhu* > *yehu*) and *-r* at the end of *digar* (> *dige*) and *fekr* (> *fek*),

★ *h* preceding a vowel is often omitted: in plural suffix *-hâ* > *-â* or *ham* > *-am* (‘too’ which is then suffixed to the noun),

★ *râ* is pronounced as *ro*.

The differences observed in this short fragment are generally representative for the whole text. The most often occurring, and perhaps the most striking, is the replacement of 3rd person singular literary verbal ending *-ad* with its colloquial equivalent *-e*. The same applies to the forms of copula (*budan* ‘to be’) in 3rd sg.

So, for instance,

★ *yadetân naravad* ‘don’t you forget [lit. doesn’t it leave your memory; thus 3rd sg]’ (which itself is stylistically informal without a doubt) > *yadetun nare*.

★ *az khastegi dam-e marg bâshad yâ az goshnegi dam-e marg bâshad yâ az teshnegi dam-e marg bâshad yâ az vahshat dam-e marg bâshad* ‘[it wasn’t] as if he was dying of tiredness or as if he was dying of hunger or as if he was dying of thirst or as if he was dying of fear’ (*bâshad* – 3rd sg conjunctive of *budan* ‘to be’) > *az khastegi dam-e marge yâ az goshnegi dam-e marge yâ az teshnegi dam-e marge yâ az vahshat dam-e marge* (the meaning stays unchanged).

This change is applied to almost all verbal forms in 3rd person singular throughout the book.

¹⁶ Cf. *Hasan, ketâbash gom shod*. ‘Hasan’s book got lost’ (lit. ‘Hasan, his book got lost’); Windfuhr discusses this type of constructions quite extensively in his *Persian Grammar* (1979: 71–72).

Another frequent change that has already been presented in the first example, is of phonetic character – the sound known as a ‘historically long <a>’ when followed by <n> or <m> (in transcription marked by *â*) is often replaced by <u> (this alteration is easily noticed as it appears in demonstrative and personal pronouns). So

★ *yadetân* ‘your memory’ > *yadetun*,

★ *ân* ‘that’ > *un*,

★ *ânhâ* ‘3rd plural personal pronoun: they’ > *unâ* (here followed by the elision of <h>).

But the differences are not limited to simple phonetics and sound changes. In the following examples, literary expressions have been simplified and replaced by their more informal synonyms:

★ *mesl-e* > *eyn-e* ‘like’,

★ *nâ-mar’i-and* ‘are invisible’ > *dide nemishe* ‘is not seen’ – singular verb for an inanimate subject (less formal), a contracted verbal stem of *shodan* ‘to become’ (*shav-* > *sh-*) and a replacement of 3rd sg verbal ending *-ad* with *-e*: *mishavad* > *mishe*),

★ *dar haram-e târik* ‘in the dark seclusion’ > *zir-e khâk* ‘underground’.

And then there are also alterations concerning syntax—usually the literary word order SOV is replaced by informal SVO, or a compound verb (nominal component + verbal component) changes the order of the elements from nominal + verbal to verbal + nominal as in the example below. In speech this is accompanied by a stress shift (stressed element is kept at the end of the sentence):

sandali-râ jelou bekeshi ‘push the chair forward’ [lit.chair-forward-push] > *sandali-ro bekeshi jelou* [lit. chair-push-forward]

Of course, the presented examples do not cover all the existing differences. They rather present the range and variety of those, which is definitely too significant to be neglected or left unnoticed. Yet even with those few it seems clear that:

a) Shâmlu’s translation is based on a language closer to spoken idiom than the literary style of writing,

b) some aspects of spoken idiom are not applied by Shâmlu to the written text, only to the recorded one (thus there is a written-colloquial and read-aloud-colloquial that vary slightly).

A comparison of the above examples with the translations of the other authors would undoubtedly be fruitful and give further insight not only into whether the 21st century understanding of spoken (or colloquial)¹⁷ language, i.e. this of Zahrâ Tirâni or Del-ârâ Qahremân is the same as of

¹⁷ In Persian texts, usually the term *mohâvere* is used, which applies generally to the spoken and colloquial language (interchangeably). Taking into consideration the peculiar situation of colloquial Persian, resulting from diglossia, it should not be forgotten that *colloquial Persian* does not exactly bear the same meaning as *colloquial Polish* or *colloquial French* or *colloquial English* would.

Shâmlu, but also into whether it is worth to employ spoken idiom when translating foreign literature, or maybe it is better to stay within the frames of the literary style of written variety. The translation by Shâmlu was, as was previously mentioned, criticised by Abolhasan Najafi in 2006 during a discussion in Shahr-e Ketâb ('Book City', a chain of popular Iranian bookstores known for its cultural activity), accused of being too informal and therefore not accurate with the style of the French original text. On the other hand, some contemporary translators try to follow the path chosen by Shâmlu and bring the Little Prince's language as close as possible to the language of Iranian children. Since the amount of colloquial (in the meaning of spoken variant) translations is growing with years, a question arises: perhaps people find the slightly informal language closer to their own words and thoughts? And, if so, are we going to witness the advancing informalisation of writing in Persian translations, prose and poetry?

Primary texts (Persian translations of *Le Petit Prince*)

- Mosâfer-e Kuchulu*, transl. Ahmad Shâmlu, Mo'ase-se-ye Enteshârât-e Negâh, Tehrân 1376hš/1997.
Mosâfer-e Kuchulu [audio recording], transl. Ahmad Shâmlu, Mo'ase-se-ye Enteshârâti-ye Farhangi-Honari-ye Ebtokâr, Tehrân 1376hš/1997.
Shâzde Kuchulu, transl. Mohammad Qâzi, Amir Kabir, Tehrân 1383hš/2004.

Bibliography

- BEEMAN William O. (1976): Status, Style and Strategy in Iranian Interaction, *Anthropological Linguistics* 18/7: 305-322.
 FERGUSON Charles (1971): *Language Structure and Language Use: Essays*, Stanford: Stanford University Press.
 FFS = Anvari H. (1385Hš/2007): *Farhang-e feshorde-ye sokhan*, Tehrân.
 HODGE Carleton T. (1958): Some aspects of Persian style, *Language* 33: 355-369.
 HUDSON Alan (2002): Outline of a Theory of Diglossia, *International Journal of the Sociology of Language* 157: 1-48.
 JEREMIÁS Éva M. (1984): Diglossia in Persian, *Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae* 34: 271-287.
 KÁRBÁSCHYÁN M. (1385hš/2005): Neshast-e naqd va barresi-ye ketâb-e Shâzde Kuchulu [A critical session on the book Shâzde Kuchulu], *E'temâd Newspaper* 1149, 06/07/2005: magiran.com/n1121226 (accessed online: on 04/06/2014).
 LAZARD Gilbert (1957): *Grammaire du Persan Contemporain*, Paris: Klincksieck.
 LAZARD Gilbert (1993): *The origins of literary Persian*, Washington D.C.
 MALEKI M. 1382hš/2003. Negâhi bar tarjomehâ-ye mahbutarin ketâb-e qarn-e bistom [A look at the translations of the favourite book of 20th century], *Hamshahri Online* 3190, 17 Mehr 1382hš/9 October 2003: <http://www.hamshahrionline.ir/hamnews/1382/820717/world/litew.htm> (accessed online: on 20/06/2014).
 MEKARSKA Barbara (2005): Odmiany języka perskiego uwarunkowane historycznie i regionalnie [Regionally and historically conditioned varieties of Persian language], *Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique* LXI: 5-11.

Nili Z. 1392hš/2013. Be bahâne-ye enteshâr-e bistomin tarjome-ye Shâzde Kuchulu [On the occasion of publishing the 20th translation of Le Petit Prince], *Bahâr* 67: <http://traductologie.blogfa.com/1392/01> (accessed online on 10/09/2014).

PEISIKOV Lazar S. (1380hš/2002): *Lahje-ye tehrâni*, transl. from Russian by Mohsen Shojâ'i, Tehrân.

WASALA Katarzyna (2015): How the characters speak for themselves: colloquial language as a mean of expressing identity in *Āerāqhā rā man xāmuš mikonam*, a novel by Zoyā Pirzād, (in:) *In Quest of Identity. Studies on Persianate World*, Mirosław Michałak & Magdalena Rodziewicz (eds.), Warsaw: Wydawnictwo Akademickie Dialog, 193-209.

WINDFUHR Gernot L. (1979): *Persian Grammar. History and State of its Study*, The Hague: Mouton.

Online databases and catalogues

<http://www.ketab.ir> – website of Khâne Ketâb [Iran Book House], organization providing information on books published in Iran with accessible databases of books, publishers etc. [last access Sept. 2014]

<http://www.opac.nlai.ir> – online catalogue of the National Library and Archives of Islamic Republic of Iran [last access Sept. 2014]

<http://www.magiran.com> – National Publication Database [last access Sept. 2014].

Résumé

Aventures du Petit Voyageur au pays du langage familier.

Sur des traductions *du Petit Prince* d'A. de Saint-Exupéry en persan

Le Petit Prince d'Antoine de Saint-Exupéry est l'un des contes les plus vendus dans le monde entier et de tous les temps. Sa persistante popularité qui parcourt le globe résulte, entre autres, du fait que ce livre est traduit vers beaucoup de langues, y compris le persan, où le nombre des traductions existantes a déjà dépassé une trentaine. Dans cet article, nous avons essayé d'attacher cette activité extraordinaire des traducteurs persans du *Petit Prince* à une particulière situation linguistique de l'Iran contemporain, où il y a une grande différence entre le langage parlé dans les conversations quotidiennes et le langage écrit. La première partie de l'article donne un aperçu général des traductions existantes. La seconde partie est une étude détaillée de deux versions de la traduction d'Ahmad Shâmlu : imprimée et enregistrée comme audio. Les deux versions du texte qui paraît le même (et déjà critiqué pour son langage trop familier) diffèrent l'une de l'autre au niveau de leur conformité aux normes grammaticales du persan littéraire, ce qui laisse apercevoir la situation de diglossie de la langue persane moderne.

Summary

The Little Traveller's adventures in the land of colloquiality.

On the Persian translations of de Saint-Exupéry's *Le Petit Prince* (*Little Prince*)

The Little Prince by Antoine de Saint-Exupéry is one of the worldwide best-selling stories of all times. Unflagging popularity of the story in countries all around the world resulted in it being translated into a great number of languages, including Persian, in which the number of existing translations has already exceeded thirty. In this paper an attempt has been made to link this extraordinary activity of Persian translators of *The*

Little Prince with a peculiar linguistic situation of contemporary Iran, where there is a great difference between the colloquial language of everyday conversation and the language used in writing. The first part of the paper is a general survey of the existing translations. The second part is a detail study of two versions of the translation by Ahmad Shâmlu: printed and audio recording. The two versions of the supposedly same (and already criticized for being overly colloquial) text vary from each other in their level of adherence to the grammatical norms of literary Persian, thus giving some hints on the diglossic situation of modern Persian language.

Streszczenie

Przygody Małego Podróżnika w krainie potoczności.

O perskich tłumaczeniach *Le Petit Prince* (*Małego Księcia*) Antoine'a de Saint-Exupéry

Mały Książę należy niewątpliwie do najpopularniejszych i najbardziej znanych opowieści na świecie. Dzięki swojej niegasnącej popularności, książka Antoine'a de Saint-Exupéry doczekała się tłumaczenia na bardzo wiele języków, w tym również na perski, w którym to liczba istniejących przekładów przekroczyła już trzydzieści. Niniejszy szkic jest próbą powiązania nadspodziewanej aktywności tłumaczy *Małego Księcia* ze specyfiką sytuacji językowej współczesnego Iranu, gdzie odmiana języka stosowanego w piśmie różni się zasadniczo od tej używanej w mowie. Pierwsza część artykułu to bardzo ogólny przegląd istniejących przekładów, podczas gdy część druga to bardziej szczegółowa analiza tłumaczenia autorstwa znanego poety Ahmada Szamlu, które występuje w wersji drukowanej oraz w formie nagrania audio. Choć są to wersje oparte na jednym tekście, nie są one jednak tożsame. Różnice pomiędzy wersjami dają zaś pewien pogląd na dyglosyjny charakter współczesnej perszczyzny.



Saint-Exupéry relu et traduit
Renata Krupa & Iwona Piechnik (éds)
Kraków, Biblioteka Jagiellońska, 2018

Marta Wicherek

Universidad Jaguelónica
de Cracovia



Traducción de obras literarias al spanglish: el caso de *El Little Príncipe*

En 2018 se cumple el 75 aniversario de la publicación de *Le Petit Prince* de Antoine de Saint-Exupéry, por la editorial Reynal & Hitchcock de Nueva York. Es la novela francesa más leída y vendida, conocida en todo el mundo y traducida a numerosas lenguas. En efecto, este pequeño libro cuenta con un número sumamente elevado de traducciones: según la editorial Gallimard, en la que Saint-Exupéry publicara ya antes de la segunda guerra mundial, existen 353 traducciones oficiales del texto.¹ En este repertorio de lenguas podemos encontrar tanto los idiomas más importantes del mundo: inglés, español, árabe o chino, como lenguas minoritarias y numerosos dialectos. En lo que respecta al ámbito hispano, cabe recordar que existen distintas variantes de esta obra en español, entre las cuales destacan las traducciones realizadas en Argentina (en 1951, por Bonifacio del Carril), México (en 1956, por José María Francés), España (en 1965 y luego en 1967, por José Hierro), así como la versión colombiana y cubana (1968), chilena (1981), peruana (1985) o venezolana (1986) (cf. Bellveser 2018). Asimismo, existen traducciones al aymará, quechua, guaraní, catalán, valenciano, vasco, gallego, aragonés, andaluz, asturiano y manchego. Una de

¹ [http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-Le-Petit-Prince-d-Antoine-de-Saint-Exupery/\(source\)/142992](http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-Le-Petit-Prince-d-Antoine-de-Saint-Exupery/(source)/142992) (fecha de consulta: 20 de diciembre 2018).

las últimas traducciones que ha aparecido en el mercado es la realizada en 2016 por Ilan Stavans, versión dirigida a los lectores de origen hispano que viven en Estados Unidos de América y que hablan una variante denominada *spanglish*.

El *spanglish* (o su adaptación al castellano, el *espanglés*) ha sido y es objeto de numerosas investigaciones sociolingüísticas llevadas a cabo en distintos rincones de EE.UU. que tienen por objeto definir, analizar y pronosticar el futuro del lenguaje diario de millones de hispanos que se comunican mediante esta modalidad en la que el español se mezcla con el inglés.

A fin de entender el fenómeno del *spanglish* es necesario remitirse a los procesos demográficos del continente norteamericano. Para quienes conozcan cuál es la historia de Estados Unidos, la aparición en su territorio de múltiples idiomas no es un hecho nada casual. Es bien sabido que desde antiguo a este país norteamericano fueron llegando una multitud de inmigrantes de todo el mundo que se instalaron en una nueva patria junto con sus diferentes lenguas y culturas. Entre ellos, uno de los grupos más numerosos son los originarios de América Latina que, a partir del siglo XX, ha constituido una colectividad de gran envergadura, con enorme potencial económico y sociopolítico: cabe recordar que, de acuerdo con la Oficina del Censo de los Estados Unidos, en 2016 los hispanos –o hispanounidenses– representaban el 17,8% de la población, aproximadamente 57,5 millones (Hernández-Nieto, Gutiérrez, Moreno-Fernández 2017: 6), lo cual significa que en la actualidad uno de cada seis estadounidenses es de origen hispano. Si bien las lenguas de los inmigrantes de otras proveniencias han ido desapareciendo paulatinamente, el español se mantiene vivo en EE.UU., convirtiéndose en la segunda lengua en importancia de este país (Lorente Pérez 2004: 805). Esta situación privilegiada se debe, sobre todo, a su prolongada permanencia en determinados lugares, lo cual ocurre, por ejemplo, en grandes centros urbanos como Los Ángeles, Nueva York, Miami o Chicago (Silva-Corvalán & Enrique-Arias 2001: 296)², fortalecida por una intensa e ininterrumpida llegada de nuevas oleadas de inmigrantes de habla española. No obstante, es preciso señalar que los individuos que llegan proceden de diferentes países hispanoamericanos, por lo que no se puede hablar de la presencia de un único modelo lingüístico, sino más bien de la heterogeneidad de la comunidad hispanounidense, intensificada por la ausencia –durante décadas– de un proceso de normalización lingüística del español en Estados Unidos (Gimeno Menéndez & Gimeno Menéndez 2003: 162). Por otro lado, no hay que olvidar que los

² Cabe recordar que en las metrópolis se produce una mezcla de distintas variedades del español, no obstante, es posible distinguir espacios donde predomina una modalidad diatópica concreta. Así, por ejemplo, la variedad mexicana abarca Texas, Nuevo México, el sur de Colorado, Arizona y California, mientras que en Nueva York, Nueva Jersey y Florida predominan las variedades cubana y puertorriqueña (Mištinová 2007: 289, nota 4).

hispanos están sumergidos de forma constante y profunda en la cultura norteamericana, a lo que debe sumarse la necesidad de hablar correctamente el idioma inglés, lo cual se exige, en especial, en los ámbitos profesionales. Estos factores provocan que se lleven a cabo interacciones entre el español y el inglés, detectables en todos los niveles de la lengua: fonológico, morfológico, sintáctico, léxico y semántico (Ramírez 1992: 183). La intensidad de las interrelaciones ha sido tan notable que esta particular manera de hablar ha llegado a recibir su propia etiqueta: el español popular de Estados Unidos (Otheguy 2008) o el spanglish, término en uso a partir de 1948 (López García-Molins 2015: 9).

A pesar de su incuestionable dinamismo y acusada presencia, entre los estudiosos no hay unanimidad en cuanto al estatus de este fenómeno: muchos subrayan su carácter mixto o cruzado y lo denominan como híbrido (Lorente Pérez 2004: 805), una variedad híbrida (Mištinová 2007: 288) o una lengua híbrida (Knauer 2005: 134); otros hablan de un dialecto psicolingüístico (López García-Molins 2015: 43), un bilingüismo en transición (Perissinotto 2005: 119) o una jerga (Villa 2016); incluso hay quienes lo consideran “a new American language” (Stavans 2003 apud López García-Molins 2015: 17).³ Lo cierto es que el contacto tan intenso entre el español y el inglés ha generado una realidad lingüística excepcional y constituye el objeto de estudio de múltiples investigaciones llevadas a cabo desde hace varias décadas y desde distintos puntos de vista.

Uno de los investigadores que más ha trabajado sobre el tema es, sin duda, John M. Lipski, quien en sus numerosos estudios dedicados a la lengua española empleada en Estados Unidos ofrece una descripción pormenorizada de la misma. Además de dar a conocer el amplio panorama sociolingüístico y cultural de este fenómeno, ofrece a los lectores un cuadro detallado de sus principales rasgos, lo cual nos permite sacar conclusiones acerca de lo esencial de esta particular manera de hablar de los hispanounidenses. Este autor expone, por ejemplo, en su artículo “La lengua española en los Estados Unidos: avanza a la vez que retrocede” (Lipski 2003: 236) las siguientes manifestaciones lingüísticas de esta variedad:

- a. El empleo de préstamos del inglés integrados en español.
- b. El empleo espontáneo y frecuente de préstamos del inglés no integrados (es decir, con fonética inglesa) en español.
- c. El empleo de calcos sintácticos de modismos y circunlocuciones ingleses en español.
- d. La intercalación fluida y frecuente del español y el inglés en una sola conversación u obra literaria –a veces dentro de la misma oración (fenómeno conocido como «cambio de código»)–.

³ Sin embargo, el propio I. Stavans admite en el Prefacio de *El Little Príncipe* que el spanglish no es aún un lenguaje en el sentido propio del término debido a la falta de estandarización de su gramática y ortografía.

- e. Las desviaciones del español gramaticales encontradas entre hablantes vestigiales del español, es decir, individuos de ascendencia hispana cuya competencia en español no alcanza la de un verdadero hablante nativo, debido al desplazamiento lingüístico.
- f. En algunos casos, las características del español hablado y escrito como segunda lengua por millones de estadounidenses que no provienen de familias hispanas, pero que han aprendido algo del español debido a su utilidad en su vida personal o profesional.
- g. Por fin, el uso cómico, despectivo e irrespetuoso de palabras seudoespañolas o derivadas de un español ya caduco [...].

Para completar la caracterización de este nuevo sistema lingüístico, fruto del cruce del español y el inglés, citamos a continuación las palabras de Ángel López García-Molins (2015: 43) que subrayan a la perfección su carácter singular:

Es una variante en la que el español se mezcla con el inglés, pero dicha variante no está adscrita ni a un territorio ni a una clase social ni a una situación: el spanglish no es una diatopía porque se da en todo el territorio de EE.UU.; el spanglish no es una diastratía porque lo practican personas de todas las clases sociales, las clases populares como un intento de acercarse a un inglés que no dominan y las acomodadas como una muestra de virtuosismo lingüístico en dos idiomas, español e inglés, que dominan perfectamente; el spanglish, en fin, no es una diafasia porque se da en registros situacionales muy variados, desde la literatura (Junot Díaz, etc.) hasta el coloquio.

Este último aspecto resulta especialmente importante: aunque el spanglish es una variedad sobre todo oral, su existencia se manifiesta también a través de distintas formas escritas: hay revistas, novelas, creaciones poéticas, letras de canciones, así como publicidad confeccionadas en español con numerosas intercalaciones del inglés (López García-Molins 2015: 118). En este contexto cabe resaltar que incluso se han traducido a la modalidad lingüística que nos ocupa algunas obras literarias clásicas: los lectores pueden leer en spanglish fragmentos de *Don Quijote*, *Hamlet* o, precisamente, el escrito más conocido de Antoine de Saint-Exupéry. Todos estos libros son accesibles a los hispanounidenses gracias a la labor traductológica de Ilan Stavans: filósofo y profesor catedrático de Cultura Latina en el Amherst College, de Massachusetts (Pérez 2017).

A continuación, nos proponemos presentar un breve análisis de un fragmento de una de las obras mencionadas, esto es, de la novela breve *Le Petit Prince* de Antoine de Saint-Exupéry, traducida del francés y titulada *El Little Príncipe*.⁴ En concreto, examinaremos el Capítulo XXI que relata

⁴ Queremos destacar que nuestro estudio tiene por único objeto indicar los rasgos propios del spanglish que podemos observar a lo largo de *El Little Príncipe* y no pretende analizar el grado de fidelidad de esta traducción con respecto al original. A tal fin, solo nos gustaría indicar que sería muy interesante llevar a cabo dicho análisis, puesto que existen varios fragmentos que manifiestan notables diferencias frente al texto original. Solo a modo de ejemplo, la frase *Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a*

un encuentro del *little príncipe* con el *fox* (es decir, el principito con el zorro, según la versión argentina de 1951) a fin de averiguar si esta creación traductológica puede ser tratada como un texto redactado en spanglish. A lo largo del extracto elegido buscaremos, por ende, las principales propiedades de esta modalidad lingüística, teniendo como referencia los rasgos señalados por J. M. Lipski que hemos citado con anterioridad.

Ya la lectura superficial del libro que hemos elegido nos permite constatar que el texto posee una ingente cantidad de las características mencionadas. Incluso la utilización de los nombres de los protagonistas nos sitúa dentro de un contexto marcado por las interrelaciones entre el inglés y el español. Observamos, pues, que los nombres de los personajes principales contienen elementos ingleses: el primero ha sido calcado a partir del sintagma francés *le petit prince* y en spanglish contiene dos unidades españolas entre las cuales se sitúa un elemento inglés, mientras que la segunda lexía es un préstamo puro no integrado. Cabe señalar que, sin embargo, les acompaña siempre el artículo determinado español (*el little príncipe* y *el fox*).

Respecto a esta categoría gramatical, destaca el hecho de que en el capítulo analizado aparecen únicamente los artículos españoles, tanto determinados como indeterminados –de hecho, en el fragmento estudiado no hemos detectado ningún uso de los artículos ingleses– y las funciones que desempeñan son iguales a las propias del idioma español. Así pues, si estos elementos aparecen en la secuencia, lo hacen siempre precediendo a los sustantivos y manifiestan el género y el número correspondientes a los nombres, con independencia de que estos tengan un significante inglés o español: *La language es una source de misentendimiento* o *El little príncipe fue a ver las rosas otra vez*. Hay también varias frases en las cuales se omite este elemento cuando así lo exigen las pautas sintácticas del español: [...] *no hay shops que vendan amigos* [...].

Al hablar de artículos no se puede dejar de lado la problemática relacionada con la adscripción del género a los sustantivos prestados del inglés, puesto que es una adaptación morfológica necesaria para que los préstamos puedan funcionar dentro de la oración española. En el texto analizado, este procedimiento se basa, por lo general, en la analogía: los términos ingleses toman el género de su equivalente español: *wind* o *wheat* reciben la forma masculina, puesto que viento y trigo también son masculinos (*Y el sonido del wind acariciando el wheat me va a poner happy*) y *truth* recibe el género femenino al igual que ocurre con *verdad*

apprivoisé... ha sido traducida por I. Stavans como *Hay una flower...* *Yo no creo que ella me tameó*, propuesta dudosa y en evidente contraste con la versión ecuatoriana o mexicana en las que esta secuencia tiene el siguiente tenor: *Hay una flor...* *Creo que ella me ha domesticado*. Ambas versiones están disponibles en Internet en: <http://www.agirregabiria.net/g/sylvainaitor/principito.pdf> y http://bibliotecadigital.ilce.edu.mx/Colecciones/ObrasClasicas/_docs/ElPrincipito.pdf, respectivamente (fecha de consulta: 20 de diciembre 2018).

en español. No obstante, se pueden analizar algunos casos, aunque no numerosos, que constituyen la excepción a esta regla. A modo de ejemplo, mencionemos las siguientes frases: *Los people han olvidado esta simple truth*, *Compran cosas que son ready-hechas de los shops* o *Ella es por la que yo maté los caterpillars*. Aquí el uso del determinante *los* a primera vista puede extrañar, porque *people* equivale a *la gente*, *shops* a *las tiendas* y *caterpillars* a *las orugas*. Sin embargo, es posible una interpretación distinta, dado que en los dos primeros ejemplos la aplicación del género puede estar motivada por otros vocablos análogos: el primer elemento puede basarse en *los hombres* y el segundo, en *los mercados*. En cambio, en el tercer caso, parece entrar en juego un factor de índole morfológica, ya que en español los sustantivos que terminan en *-r* son, por lo común, masculinos.

No obstante, la influencia mutua entre el español y el inglés se manifiesta sobre todo en el nivel léxico en forma de vocablos o secuencias enteras de procedencia inglesa intercalados entre elementos españoles. El uso alternado de elementos de dos lenguas por el mismo hablante durante un acto de habla es conocido como alternancia de códigos y abarca dos subtipos: cambios intraoracionales y cambios interoracionales (Ramírez 1992: 198-207; Lipski 2004: 664-665). En el fragmento analizado no hemos detectado cambios interoracionales debido a que la narración se realiza principalmente en español, de ahí que no haya frases escritas enteramente en inglés. No obstante, algunas frases están redactadas solo en español sin intercalación de anglicismo alguno (*Yo nunca como pan*). En cambio, la frecuencia de alternancias intraoracionales es abrumadora: en el texto analizado aparecen numerosos vocablos de origen inglés cuyo significado, además, no ha sufrido ninguna modificación a nivel morfológico u ortográfico.⁵ A este respecto, los sustantivos y los adjetivos parecen ser los más representativos: *Los footsteps de los otros me empujan al underground* o *Ustedes son beautiful, pero ustedes son empty*. Hay que reconocer que la cantidad de estas lexías alcanza una cifra realmente elevada y el rasgo distintivo de estas dos categorías se centra en su escasa o nula adaptación gráfica a las pautas ortográficas españolas ([...] *voy a estar poniéndome agitated y worried*. *Voy a descubrir el precio de la happiness*). Asimismo, en estas frases se observa, entre otras cuestiones, que los adjetivos apenas se adaptan morfológicamente al número y al género de los sustantivos que acompañan (de hecho, en el extracto seleccionado solo hemos encontrado un caso de dicha adaptación: *Y las rosas se sintieron very uncomfortable*).

⁵ En nuestro trabajo hemos dejado de lado las modificaciones fonológicas –sin duda también presentes en spanglish–, puesto que hemos trabajado en un texto redactado por escrito. Sin embargo, es de suponer que la lectura en voz alta de este texto por un hispanounidense revelaría también adaptaciones fonotácticas.

Los adverbios, por su parte, constituyen una categoría muy heterogénea desde el punto de vista morfológico. Algunos vocablos conservan su grafía y significado españoles (como *fácilmente*, *exactamente*, *absolutamente*), mientras que otros presentan una estructura peculiar: se trata de un grupo más o menos reducido de adverbios en los cuales la primera parte –la base– conserva su escritura original inglesa a la cual se adjunta el morfema español *-mente*. Como consecuencia de este procedimiento encontramos formaciones extrañas para un hablante de español estándar, del tipo *greatemente* o *politamente*, con una pronunciación misteriosa para los que no dominan verbalmente el spanglish. Este tipo de construcciones híbridas, dicho sea de paso, también pueden detectarse en otras formaciones compuestas, como en *ready-hecho*, ejemplo ya anteriormente mencionado, dado que en este adjetivo calificativo vemos que un elemento es inglés y el otro es español (*Compran cosas que son **ready-hechas** de los shops.*). Volviendo a la categoría analizada, con el objeto de completar el panorama de las soluciones adverbiales, es relevante mencionar que en algunos fragmentos el lector puede encontrar elementos ingleses puros, tal y como podemos ver en la frase: *Tú solamentes⁶ ves **clearly** con tu heart.*

Esta última secuencia nos conduce a hacer observaciones sobre el uso de los pronombres. En primer lugar, cabe subrayar que los hispanohablantes expuestos a una fuerte influencia del inglés suelen calcar las estructuras propias de este último idioma lo cual provoca que surjan configuraciones inusitadas o incluso incorrectas desde el punto de vista de las normas del español estándar. Esta constatación se manifiesta, entre otros aspectos, en el uso redundante de pronombres personales, así como de adjetivos posesivos. A fin de ilustrar esta característica tan perceptible en *El Little Príncipe*, citemos las siguientes frases: *Tú solamente puedes understand las cosas que tú tameas, A mí me gustaría hacerlo, [...] pero yo no tengo mucho tiempo* o *Tú solamentes ves clearly con tu heart*. Por otro lado, cabe anotar que en el texto objeto de nuestro análisis existen fragmentos en los cuales se produce la alternancia de pronombres dentro de un mismo turno conversacional. Podemos observar este fenómeno en una escena en la que el protagonista principal conversa con las rosas: así, durante el diálogo el principito se dirige a las flores al principio mediante el pronombre *tú* y luego utiliza la forma *ustedes*, produciéndose este cambio en una misma interacción comunicativa: *‘Tú no eres pa’ nada como mi propia rosa. No eres especial todavía.’ él les dijo. ‘Nadie te ha tameado, y ustedes no han tameado a nadie. Mi fox used to ser como ustedes.’* Huelga decir que tanto en el texto original como en las distintas traducciones al español figura siempre una misma forma en plural: *vous* en

⁶ La transcripción de esta frase es literal: puesto que no encontramos ninguna explicación posible, opinamos que la *-s* que se encuentra al final de la voz *solamente* debe de ser un error no intencionado del traductor.

francés, *vosotras* en la versión española y *ustedes* en la versión cubana, entre otras. En nuestra opinión, el uso alterno de dos formas distintas pronominales con sus respectivas formas verbales en una secuencia comunicativa puede ser interpretado como uno de los rasgos que subrayan el carácter todavía inestable del spanglish.

Querriamos concluir nuestra revisión de palabras inglesas introducidas dentro de la narración española ofreciendo un breve comentario relativo a los verbos. Tal y como ocurría con los sustantivos y los adjetivos, junto a palabras plenamente castellanas como *ganar* (*So tú no **has ganado nada!***), *venir* o *estar* (*Mientras más tarde **vengas**, yo **estaré** más happy*), aparece un número considerable de verbos adaptados al idioma español de manera parcial. Dichas adaptaciones solo afectan al núcleo del verbo en contadas ocasiones (por ejemplo, en forma de simplificación vocálica como en *repeteó* construido a partir de *repeat*), pero sí se manifiestan con frecuencia en las desinencias, debido a la necesidad de conjugar los verbos. Por ello, a algunos verbos se les añade el morfema *-ear* como en *watchear* (mirar) o *huntear* (cazar) o el morfema *-ar* como en *retornar* (volver) o *danzar* (bailar). Estos verbos aparecen en forma de infinitivo (*understand*), gerundio (*complaineando*), imperativo (*taméame*), y asumen también formas pasadas (*replayô*). Asimismo, se confirma la constatación de J. M. Lipski (2003: 240–241) de que existen ciertas restricciones gramaticales que rigen el cambio de códigos dado que, por ejemplo, existen muy pocas frases en las que el verbo auxiliar y el verbo principal sean de distinto origen: en la mayoría de los casos, ambos verbos son españoles (***Hubiera sido better si hubieras venido a la misma hora***).

Por último, debemos advertir que la costumbre de emplear con frecuencia palabras españolas e inglesas de forma alterna en una conversación puede provocar dudas en los hablantes en cuanto al uso normativo de algunas estructuras. Esto, a su vez, puede traducirse en la aplicación errónea de ciertas reglas morfológicas o sintácticas provocando desviaciones gramaticales. Este rasgo lo observamos, por ejemplo, en la frase: *Yo no te need you y tú no me needs a mí*, ya que la adición de la *-s* al verbo *need* es incorrecta desde el punto de vista de la gramática inglesa (como es sabido la *-s* se agrega al final de los verbos solo para las terceras personas en singular). En nuestra opinión, es posible interpretar la estructura de *you needs* como cruce de la base inglesa (*need*) con la desinencia española, puesto que los verbos en segunda persona singular terminan en *-s* (*necesitas*). La confluencia de ambas formas ha producido una estructura insólita e inaceptable tanto desde la perspectiva de un hablante hispanófono como anglófono. De igual modo, consideraríamos el sintagma *todos ustedes juntos* incorrecto si lo aplicásemos a *las rosas* (tal y como ocurre en *El Little Príncipe*), no obstante, parece que el spanglish acepta las transgresiones de este tipo hasta cierto grado.

Una vez llevado a cabo el análisis del fragmento seleccionado en busca de las características típicas del spanglish, podemos constatar que en la

parte elegida hemos detectado rasgos que nos permiten considerar *El Little Príncipe* una obra representativa del spanglish. En primer lugar, lo que se pone de manifiesto al leer este texto es el cambio de código: prácticamente en cada página existen frases escritas parcialmente en español para pasar luego al inglés, fenómeno que se produce también a la inversa, aunque la presencia de frases que empiezan en inglés es mucho menos notoria. Asimismo, destaca un número sumamente elevado de préstamos del inglés, tanto integrados como no integrados, que se adscriben a las principales categorías gramaticales. En realidad, su cantidad supera con exceso el número de palabras tomadas del inglés que podemos detectar en cualquier discurso en español, incluso en el nivel popular. En tercer lugar, resultan patentes las desviaciones gramaticales que afectan, por ejemplo, al uso de pronombres. El único rasgo que no hemos detectado en el capítulo XXI son los calcos sintácticos de modismos y circunloquios ingleses al español, aunque no podemos descartar su existencia en otras partes de la obra. De acuerdo a la hipótesis planteada por J. M. Lipski (2003: 243), la lectura de este libro, en definitiva, requiere un alto grado de competencia bilingüe y una considerable agilidad lingüística para que un hablante pueda entender plenamente el contenido: un lector que domine sólo el español o únicamente el inglés, sin duda, no sería capaz de hacerlo. Por lo tanto, podemos afirmar que la traducción de I. Stavans puede ser tratada como un ejemplo de texto en spanglish.

A modo de conclusión, querríamos resaltar que el spanglish es uno de los fenómenos lingüísticos más interesantes que podemos vivir y estudiar en la actualidad, aunque también uno de los más difíciles de describir en detalle debido a la gran variedad de sus rasgos y la complejidad de los mismos. La cifra de hispanos que viven en Estados Unidos pronto alcanzará los 60 millones de personas⁷ y todos ellos deben enfrentarse a una realidad en la que se combinan elementos de la tradición estadounidense con las costumbres mexicanas, cubanas, puertorriqueñas, etc. Por lo tanto, no deberá resultar extraño el hecho de que la gente de origen latino quiera encontrar su propia manera de expresar su situación particular dentro de una sociedad en la que reina el multilingüismo. El spanglish, fruto de la fusión de las dos lenguas más habladas en Estados Unidos, es sin duda uno de los símbolos de su cultura, a través del cual los hispano-estadenses pueden identificarse. Nuestra pequeña contribución ha tenido por objeto resaltar que este nuevo sistema lingüístico ha dejado de ser solo una modalidad oral y ha entrado en el terreno de la literatura, bien en forma de textos escritos directamente en spanglish, bien en forma de traducciones de obras literarias clásicas. La traslación de *Le Petit Prince* de Antoine de Saint-Exupéry es, efectivamente, una manifestación de ello.

⁷ <https://laopinion.com/2017/09/18/cuantos-hispanos-hay-en-eeuu-las-nuevas-cifras-te-dejaran-sorprendido/> (fecha de consulta: 20 de diciembre 2018).

Fuentes citadas

- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (1946): *Le Petit Prince*, Paris: Gallimard.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2006 [1953]): *El Principito*, traducción de B. del Carril, Buenos Aires: Emecé Editoriales.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de (2016): *El Little Príncipe*, traducción de I. Stavans, Neckarsteinach: Tintenfass.
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *Principito*, La Biblioteca Virtual de la Universidad Estatal de Bolívar (Ecuador): <http://www.agirregabiria.net/g/sylvainaitor/principito.pdf> (fecha de consulta: 20.12.2018).
- SAINT-EXUPÉRY Antoine de, *El Principito*, Instituto Latinoamericano de la Comunicación Educativa ILCE (México): http://bibliotecadigital.ilce.edu.mx/Colecciones/ObrasClasicas/_docs/ElPrincipito.pdf (fecha de consulta: 20.12.2018).

Fuentes teóricas

- BELLVESER Ricard (2018): *El Principito en 250 idiomas*: <https://www.elmundo.es/comunidad-valenciana/2018/08/27/5b82def9ca4741ef568b45a5.html> (fecha de consulta: 20.12.2018).
- GIMENO MENÉNDEZ Francisco, GIMENO MENÉNDEZ María Victoria (2003): *El desplazamiento lingüístico del español por el inglés*, Madrid: Cátedra Lingüística.
- HERNÁNDEZ-NIETO Rosana, GUTIÉRREZ Marcus C., MORENO-FERNÁNDEZ Francisco (dirs.) (2017): *Mapa hispano de los Estados Unidos*, El Observatorio del Instituto Cervantes en la Universidad de Harvard: http://cervantesobservatorio.fas.harvard.edu/sites/default/files/mapa_hispano_2017sp.pdf (fecha de consulta: 20.12.2018).
- KNAUER Gabriele (2005): Lengua y medios de comunicación étnicos: el caso del español de EE.UU., (in:) *El español en América: Aspectos teóricos, particularidades, contactos*, Volker Noll, Klaus Zimmermann, Ingrid Neumann-Holzschuh (eds.), Madrid: Iberoamericana, 133–150.
- LIPSKI John M. (2003): La lengua española en los Estados Unidos: avanza a la vez que retrocede, *Revista Española de Lingüística* 33/2: 231–260.
- LIPSKI John M. (2004): Is «Spanglish» the Third Language of the South? Truth and Fantasy about US Spanish, (in:) *New Perspectives on Language Variety in the South. Historical and Contemporary Approches*, Michael D. Picone, Catherine Evans Davis (eds.), Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 657–677.
- LÓPEZ GARCÍA-MOLINS Ángel (2015): *Teoría del spanglish*, Valencia: Tirant Humanidades.
- LORENTE PÉREZ E. Margarita (2004): Hacia una categorización del spanglish, *Interlingüística* 15/2: 805–814.
- MIŠTINOVÁ Anna (2007): El espanglish y su proyección lingüística hacia el futuro, (in:) *Retos del hispanismo en la Europa Central y del Este. Actas del Congreso Internacional Cracovia 14–15 de octubre de 2005*, Luis Francisco Cercós García, Carmelo Juan Molina Rivero, Afonso de Ceballos-Escalera y Gila (coord.), Madrid: Palafox & Pezuela, 287–293.
- OTHEGUY Ricardo (2008): El llamado espanglish, (in:) *Enciclopedia del español en los Estados Unidos. Anuario del Instituto Cervantes 2008*, Humberto López Morales (coord.), Santillana: Instituto Cervantes, 222–246, disponible también en línea: https://cvc.cervantes.es/lengua/anuario/anuario_08/pdf/espanol03.pdf (fecha de consulta: 20.12.2018).
- PÉREZ Jorge Ignacio (2017): *Traducir el «Quijote» al «spanglish» responde a una necesidad social en EEUU*: <https://www.fundeu.es/noticia/traducir-el-quiote-al-spanglish-responde-a-una-necesidad-social-en-eeuu/> (fecha de consulta: 20.12.2018).

- PERISSINOTTO Giorgio (2005): Hacia una norma colectiva para el español de los Estados Unidos de Norteamérica, (in:) *El español en América: Aspectos teóricos, particularidades, contactos*, Volker Noll, Klaus Zimmermann, Ingrid Neumann-Holzschuh (eds.), Madrid: Iberoamericana, 113-131.
- RAMÍREZ Arnulfo G. (1992): *El español de los Estados Unidos: el lenguaje de los hispanos*, Madrid: Mapfre.
- SILVA-CORVALÁN Carmen, ENRIQUE-ARIAS Andrés (2001): *Sociolingüística y pragmática del español*, Washington: Georgetown University Press.
- STAVANS Ilan (2003): *The Making of a New American Language*, New York: Harper-Collins Publishers.
- VILLA Catalina (2016): Ser or not ser; el Hamlet en espanglish de Ilan Stavans, *El País*, 10.04.2016, disponible también en línea: <https://www.elpais.com.co/entretenimiento/cultura/ser-or-not-ser-el-hamlet-en-espanglish-de-ilan-stavans.html> (fecha de consulta: 20.12.2018).

Enlaces de Internet

- [http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-Le-Petit-Prince-d-Antoine-de-Saint-Exupery/\(source\)/142992](http://www.gallimard.fr/Footer/Ressources/Entretiens-et-documents/Histoire-d-un-livre-Le-Petit-Prince-d-Antoine-de-Saint-Exupery/(source)/142992) (fecha de consulta: 20.12.2018).
- <https://laopinion.com/2017/09/18/cuantos-hispanos-hay-en-eeuu-las-nuevas-cifras-te-dejaran-sorprendido/> (fecha de consulta: 20.12.2018).

Résumé

Traduction d'œuvres littéraires vers le spanglish: le cas de *El Little Príncipe*

L'article traite de la traduction du *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry en spanglish, qui, comme on le sait, consiste en une variété linguistique formée à la base de l'espagnol et de l'anglais, utilisée aux États-Unis par un grand nombre de locuteurs. Tout d'abord, un aperçu de différentes traductions du célèbre roman français réalisées dans le monde hispanique est présenté, ensuite on donne des informations sur la naissance du spanglish parlé dans les communautés hispaniques aux États-Unis. Le but de l'article est de souligner que ce nouveau système linguistique a cessé d'être une variété orale et est entré dans le domaine de l'expression écrite, entre autres, sous la forme de traductions d'œuvres littéraires. À cette fin, le chapitre XXI du *Petit Prince* est analysé pour confirmer ici la possibilité de détecter les principales caractéristiques de cette variante.

Summary

Translation of literary works into Spanglish: the case of *El Little Príncipe*

The article deals with the translation of the novel *Le Petit Prince* (*The Little Prince*) by Antoine de Saint-Exupéry into Spanglish, which allowedly consists of a language cluster formed from Spanish and English, which is used in the United States of America by a large number of speakers. First, an overview of the different translations of the famous French novel made in the Hispanic world is presented, and then, information about the birth of spoken Spanglish in Hispanic communities in the USA is given. The aim of the paper is to highlight that this new linguistic system has ceased to be only an oral variety and has entered the field of written expression, among others, in the form of translations of literary works. To this end, Chapter XXI of *El Little Príncipe* is ana-

lyzed in order to confirm whether in this work we can detect the main characteristics of this variant.

Streszczenie

Tłumaczenie dzieł literackich na spanglish: przypadek *El Little Príncipe*

Przedmiotem niniejszego artykułu jest tłumaczenie *Le Petit Prince* (*Małego Księcia*) Antoine'a de Saint-Exupéry na spanglish, czyli na odmianę, która powstała w skutek wzajemnego oddziaływania języka hiszpańskiego i angielskiego, i którą posługuje się ogromna liczba użytkowników w Stanach Zjednoczonych Ameryki Północnej. W artykule przedstawiony został przegląd tłumaczeń tej znanej powieści, obecnych w kulturze hispanistycznej oraz krótki rys historyczny dotyczący powstania społeczności hiszpańskojęzycznej w USA. Celem niniejszego opracowania jest zwrócenie uwagi, iż spanglish przestał funkcjonować jedynie jako odmiana ustna i obecność tego nowego systemu językowego jest zauważalna również w tekstach pisanych, między innymi w formie tłumaczeń dzieł literackich. Na podstawie analizy rozdziału XXI *Małego Księcia* starano się udowodnić, że dzieło, o którym mowa rzeczywiście wykazuje cechy charakterystyczne dla tej odmiany.



Ce recueil est un petit hommage à Antoine de Saint-Exupéry dans le cadre de la coopération franco-polonaise à l'échelle internationale, avec le concours de nos amis d'autres pays.

Ceci pour deux occasions qui se sont présentées en 2018 :

★ Le 75^e anniversaire du *Petit Prince* (publié pour la première fois en 1943), dont l'auteur est né à Lyon et a passé son enfance dans la région.

★ L'« Année de la Pologne » à la Faculté des Langues de l'Université Jean Moulin Lyon 3 pour célébrer le 100^e anniversaire du recouvrement de l'indépendance de la Pologne en 1918, après la Première Guerre Mondiale.

ISBN 978-83-952995-5-1

eISBN 978-83-952995-6-8